



Carlos Castaneda



LE VOYAGE DÉFINITIF

Le livre testament de Castaneda

AVENTURE SECRÈTE

Carlos Castaneda

LE VOYAGE DÉFINITIF

« En écrivant *Le voyage définitif*, j'ai suivi les instructions de don Juan qui voulait me voir constituer une sorte d'album, une collection de souvenirs mémorables. Selon lui, la connaissance chamanique avait pour dessein ultime de nous préparer à affronter le "voyage définitif", celui que doit faire chacun de nous au terme de sa vie. Ce que l'homme moderne, disait-il, désigne sous la vague expression de "vie après la mort" était pour ces chamans une existence concrète [...]. »

Dans ce livre testament, Carlos Castaneda nous livre le poignant récit des événements marquants et personnels de sa vie et de son initiation chamanique.

Avec une clarté remarquable, il explore toute la richesse et l'exigence des enseignements des sorciers toltèques pour comprendre les forces et les mondes invisibles.

Anthropologue, écrivain, Carlos Castaneda a créé une œuvre extraordinaire tirée des enseignements de don Juan Matus, un sorcier indien Yaqui. Ses livres sont principalement des récits de sa troublante initiation. Il est également l'auteur de *Passes magiques* (Éditions J'ai lu), un livre initiatique qui dévoile le point culminant de la recherche d'une longue lignée de sorciers de la voie toltèque.

ISBN : 978-2-290-01012-9



9 782290 010129

Texte intégral

Illustration de couverture :
© Pete Saloutos / Corbis

www.jailu.com

PRIX FRANCE

6,70 €

Anthropologue, écrivain, Carlos Castaneda (1925-1998) a créé une œuvre extraordinaire tirée des enseignements de don Juan Matus, un sorcier indien Yaqui. Ses livres sont principalement des récits de sa troublante initiation chamanique. Autobiographie écrite juste avant sa mort, *Le voyage définitif* conclut l'immense œuvre de Carlos Castaneda.

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

PASSES MAGIQUES

N° 8653

CARLOS
CASTANEDA

Le voyage définitif

*Traduit de l'américain
par Nikou Tridon*



*Collection dirigée
par Ahmed Djouder*

Titre original
THE ACTIVE SIDE OF INFINITY

Éditeur original
HarperCollins Publishers, Inc., 1998

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays

© Carlos Castaneda, 1998. Published in agreement with the author
c/o Baror International Inc., Armonk, New York, USA

Pour la traduction française
© Éditions du Rocher, 2000

Je dédie ce livre aux deux hommes qui m'ont orienté vers l'anthropologie de terrain en me donnant l'élan initial et les outils nécessaires : le professeur Clement Meighan et le professeur Harold Garfinkel. Me conformant à leurs suggestions, j'ai entrepris une recherche qui m'a entraîné dans un processus irréversible. Sans doute n'ai-je pas respecté l'esprit de leur enseignement, je le reconnais. Ce n'était pas intentionnel. Une force supérieure, que les chamans nomment *l'infini*, m'a englouti avant que j'aie pu énoncer les assertions claires et précises que l'on attend d'un spécialiste des sciences humaines.

Syntaxe

L'œil rivé à ses équations, un homme
a déclaré que l'univers a eu un commencement.
Il y a eu une explosion, a-t-il dit.
Une gigantesque détonation qui a déclenché sa
naissance.

Et il est en expansion, a-t-il ajouté.
Il a même calculé la durée de sa vie :
dix milliards de révolutions de la Terre autour du
Soleil.

Le monde entier l'a applaudi.
On a proclamé que ses calculs étaient scienti-
fiques,
et personne n'a pensé qu'en assignant un com-
mencement à l'univers
l'homme avait simplement reflété la syntaxe de
sa langue maternelle.

Une syntaxe exigeant un début – la naissance –,
un développement – la maturation –
et une fin – la mort –, qui sont pour elle des faits
édifiant la réalité.

L'univers a commencé,
et il vieillit, nous a assuré cet homme.

Et il mourra, comme meurt toute chose,
comme lui-même est mort après avoir mathéma-
tiquement confirmé
la syntaxe de sa langue maternelle.

L'autre syntaxe

L'univers a-t-il réellement commencé ?

La théorie du big bang est-elle vraie ?

Ces questions n'en sont pas, malgré les apparences.

La syntaxe qui ne peut énoncer un fait sans lui attribuer un commencement, un développement et une fin est-elle la seule possible ?

Telle est la juste interrogation.

Il existe d'autres syntaxes.

Pour l'une d'elles, par exemple, les faits de la réalité ne sont que des variations d'intensité.

Selon elle, rien ne commence, rien ne finit.

La naissance n'est pas un événement net et précis, mais un degré particulier d'intensité.

De même pour la maturation, de même pour la mort.

Se fondant sur ses équations, un homme usant de cette syntaxe pense qu'il a calculé suffisamment de variations d'intensité

pour affirmer catégoriquement
que l'univers n'a jamais commencé
et ne finira jamais,

mais qu'il a connu, connaît et connaîtra
d'innombrables fluctuations d'intensité.

Et il en déduira sans doute que l'univers lui-même

est le vaisseau de l'intensité
à bord duquel on peut embarquer
pour naviguer à travers de perpétuels changements.

Telles seront ses conclusions, et il ne s'arrêtera pas là,

sans jamais réaliser, peut-être,
qu'il ne fait que confirmer
la syntaxe de sa langue maternelle.

Introduction

Ce livre recueille les épisodes mémorables de ma vie. J'ai rassemblé ces souvenirs épars sur les instructions de don Juan Matus, un chaman indien Yaqui du Mexique qui a été mon maître et s'est efforcé pendant treize ans de me faire accéder au monde *cognitif* des anciens chamans de son pays. Don Juan m'avait fait cette suggestion sur un ton anodin, comme sur l'impulsion du moment. Tel était son mode d'enseignement. Il dissimulait l'importance de certaines démarches sous une apparence banale et réussissait ainsi à cacher des injonctions impérieuses sous le couvert de préoccupations ordinaires de la vie courante.

Il me révéla par la suite que, pour les chamans du Mexique d'autrefois, cette pratique était un excellent moyen de stimuler les engorgements énergétiques latents qui subsistaient en nous. Ceux-ci contenaient, selon eux, une énergie qui, provenant du corps lui-même, avait été déplacée et occultée par les circonstances de notre vie quotidienne. Cette récapitulation des événements mémorables de notre existence était pour don Juan et les chamans de sa lignée une façon de *redéployer* l'énergie inutilisée.

Pour ce faire, il était impératif de reconstituer le plus sincèrement et intensément possible l'intégralité des émotions et des réflexions leur ayant été associées, sans en omettre aucune. Les chamans de sa lignée, disait don Juan, étaient convaincus que cette pratique permettait d'effectuer un réglage émotionnel et énergétique indispensable chez ceux qui, en termes de perception, voulaient s'aventurer en terrain inconnu.

Selon lui, la connaissance chamanique avait pour dessein ultime de nous préparer à affronter le *voyage définitif* – celui que doit faire chacun de nous au terme de sa vie. Grâce à leur discipline et leur détermination, affirmait-il, les chamans pouvaient conserver après leur mort leur conscience individuelle et leurs objectifs personnels. Ce que notre idéalisme moderne désigne sous la vague expression de « vie après la mort » était pour eux une existence concrète débordant d'activités pratiques, certes différentes de celles de notre vie habituelle, mais tout aussi pragmatiques et fonctionnelles. Se remémorer les épisodes importants de leur vie les préparait à aborder ces contrées nouvelles qu'ils appelaient le *côté actif de l'infini*.

Un après-midi, nous discussions, Don Juan et moi, sous sa *ramada*, cette avancée constituée de minces perches de bambou qui longe la façade des maisons Yaqui et fournit une ombre suffisante pour se protéger du soleil, sans toutefois abriter de la pluie. Sous ce porche se trouvaient de petites caisses robustes faisant office de sièges. La marque du transporteur, presque effacée, ne permettait plus de l'identifier et tenait lieu désormais de décoration. J'étais assis sur l'une des caisses, adossé à la façade de la maison. Don Juan avait pris place sur une autre, s'appuyant

contre l'un des poteaux de la *ramada*. Je venais juste d'arriver, en nage après une journée de conduite par un temps extrêmement chaud et humide. Je me sentais nerveux et agité.

Dès que je me fus confortablement installé sur ma caisse, don Juan se mit à me parler, me déclarant avec un large sourire que la plupart des gens corpulents ne savent comment lutter contre l'embonpoint. Je vis à l'expression de son visage qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie. De manière très directe, et cependant détournée, il me notifiait tout simplement que j'étais trop gros.

Profondément agacé et énervé, je fis basculer la caisse sur laquelle j'étais assis, mon dos heurtant violemment la mince paroi de la façade. Le choc avait ébranlé l'habitation jusqu'aux fondations. Don Juan me lança un regard interrogateur et, au lieu de me demander si je m'étais fait mal, il m'assura que je n'avais rien abîmé. Il m'expliqua alors longuement que cette maison était pour lui un logement temporaire et que son véritable domicile était ailleurs. Je lui demandai où il se trouvait, mais il se contenta de me regarder fixement, sans animosité, comme pour fermement me dissuader de poser une question aussi déplacée. Ne comprenant pas sa réticence, j'étais sur le point de la réitérer lorsqu'il m'en dissuada.

« On ne pose pas ce genre de question ici, me dit-il sévèrement. Interroge-moi tant que tu veux sur mes pratiques ou mes idées. Et si un jour l'envie me prend de te dire où j'habite, je le ferai sans que tu me le demandes. »

Mortifié, je rougis jusqu'aux oreilles. J'étais terriblement vexé. Don Juan éclata de rire, ce qui accrut ma contrariété. Non seulement il m'avait rembarré,

mais il m'avait en quelque sorte offensé et se moquait maintenant ouvertement de moi.

« Je vis provisoirement ici, poursuivit-il sans prêter attention à ma mauvaise humeur, parce que c'est un endroit magique. En fait, je vis ici à cause de toi. »

Cette déclaration me déconcerta. Je ne pouvais la croire. Je pensai qu'il cherchait ainsi à ménager ma susceptibilité et calmer mon irritation.

« Habitez-vous ici vraiment à cause de moi ? ne pus-je m'empêcher de lui demander sans pouvoir refréner ma curiosité.

— Oui, me répondit-il posément. Je dois te former. Tu es comme moi, je te l'ai déjà dit. Et je te répète que le chef de file de chaque génération de chamans ou de sorciers, le nagual, doit chercher et trouver un nouvel homme ou une nouvelle femme présentant comme lui une double structure énergétique. J'ai vu cette particularité chez toi lorsque nous nous sommes rencontrés à la gare routière de Nogales. Quand je vois ton énergie, je vois deux sphères lumineuses superposées, et cette caractéristique nous lie. Je ne peux pas te refuser, pas plus que tu ne peux me refuser toi-même. »

Ses paroles me plongèrent dans une étrange agitation. L'instant d'avant, j'étais furieux ; à présent j'avais envie de pleurer.

Il voulait m'engager, poursuivit-il, sur ce que les chamans avaient appelé la *voie du guerrier* et se sentait soutenu dans cette tâche par la force de cette région où émotions et réactions s'avéraient particulièrement intenses. Des guerriers y avaient résidé pendant des milliers d'années, imprégnant la terre de leurs préoccupations.

Don Juan vivait à l'époque dans la province de Sonora, au nord du Mexique, à cent soixante kilomètres environ au sud de la ville de Guaymas. C'est là que j'allais lui rendre visite dans le cadre de mes investigations de terrain.

« Va-t-il falloir que j'entre en guerre, don Juan ? » lui demandai-je, fortement alarmé par cette perspective. J'avais déjà appris à envisager tout ce qu'il disait avec le plus grand sérieux.

« Tu peux en être sûr, me répondit-il en souriant. Et lorsque tu auras absorbé tout ce qui peut l'être dans cette région, j'en partirai. »

Je n'avais aucune raison de mettre ses paroles en doute, mais je ne pouvais imaginer qu'il vive ailleurs. Il faisait partie intégrante de son environnement. Seule sa maison ressemblait vraiment à un habitat temporaire. Comme toutes les maisons Yaqui, c'était une bicoque en torchis avec un toit de chaume plat, qui comportait une grande pièce où l'on mangeait et dormait et une cuisine à ciel ouvert.

« Il n'est pas facile de s'occuper des gens trop gros », reprit-il.

Ses propos semblaient manquer de suite, mais il n'en était rien. Il reprenait simplement le sujet qu'il avait abordé en premier, avant que je ne l'interrompe en me cognant le dos contre le mur de la maison.

« Tu as bien failli la démolir, dit-il en hochant lentement la tête. Quel choc ! Un vrai coup de bélier, donné par quelqu'un de très, très lourd ! »

J'eus la pénible impression qu'il me parlait comme s'il avait perdu tout espoir en moi et je me mis immédiatement sur la défensive. Il écouta avec un sourire moqueur mes explications forcenées,

arguant que mon poids était normal pour ma forte ossature.

« D'accord, me concéda-t-il d'un air narquois, tu as de gros os. Tu pourrais facilement peser quinze kilos de plus sans que personne, absolument personne, le remarque, même pas moi. »

Mais son regard ironique montrait bien qu'il me trouvait rondouillard. Il me posa alors d'autres questions plus générales sur ma santé auxquelles je répondis longuement, m'efforçant désespérément d'échapper à tout autre commentaire sur mon poids. Puis il changea de sujet.

« Où en sont tes marottes extravagantes ? » me demanda-t-il d'un air impassible.

Je lui répondis bêtement que tout allait bien. Il avait catalogué sous ces termes ma passion pour les collections. Je m'étais replongé à l'époque avec un regain d'enthousiasme dans une activité qui m'avait procuré dans la vie un très grand plaisir : collectionner tout ce qui pouvait l'être – magazines, timbres, disques, ainsi que tout l'attirail de la Seconde Guerre mondiale : poignards, casques militaires, drapeaux, insignes, etc.

« Ce que je peux vous dire, don Juan, c'est que j'essaie actuellement de vendre toutes mes collections, lui déclarai-je avec l'air d'un martyr que l'on oblige à faire quelque chose d'odieux.

— Collectionner n'est pas en soi une mauvaise idée, me dit-il d'un ton très convaincu. Ce qui pose un problème, c'est ce que tu collectionnes : des vieilleries, des objets sans intérêt qui t'emprisonnent aussi sûrement que le ferait un chien. On ne peut pas décider de partir sur-le-champ si on a un chien dont on doit s'occuper, ou des collections qui risquent de disparaître si l'on n'est pas là pour les surveiller.

— Je cherche sérieusement des acquéreurs, don Juan, je vous assure, protestai-je.

— Ne va pas croire que je te reproche quoi que ce soit ! répliqua-t-il. J'aime bien ton âme de collectionneur. Ce qui ne me plaît pas, ce sont tes collections, c'est tout. Et je voudrais en fait tirer meilleur parti de ce penchant naturel en te proposant une collection d'un réel intérêt. »

Don Juan se tut un long moment. Il semblait chercher ses mots ; ou peut-être n'était-ce qu'une hésitation de circonstance, destinée à corser un peu la situation. Il me lança un long regard très pénétrant.

« Un guerrier se doit de constituer un album spécial, poursuivit-il, un album qui révèle sa personnalité et témoigne des circonstances de sa vie.

— Pourquoi le qualifiez-vous de collection, don Juan ? demandai-je d'un ton ergoteur. Ou même d'album, d'ailleurs !

— Parce que c'est ce qu'il est, rétorqua-t-il. Il ressemble un peu à un album de photos regroupant les souvenirs de tous les événements mémorables de son existence.

— Ces événements mémorables se distinguent-ils d'une manière particulière ?

— Ils sont reconnaissables parce qu'ils ont dans notre vie une importance et une signification exceptionnelles. Ce que je te propose, c'est de constituer cet album avec les récits des divers événements qui ont été pour toi marquants et révélateurs.

— Tous les événements que j'ai vécus ont été pour moi marquants et révélateurs, don Juan ! m'écriai-je, regrettant immédiatement ce ton prétentieux.

— Mais non, me répondit-il en souriant, visiblement amusé par ma réaction. Tous les épisodes de ton existence n'ont pas joué un rôle important et

significatif. Seul un petit nombre d'entre eux, j'en suis sûr, ont changé les choses et éclairé ton chemin. Ce sont généralement des événements impersonnels, qui ont néanmoins un caractère très personnel.

— Sans vouloir insister, don Juan, je vous assure que tout ce qui m'est arrivé mérite ces qualificatifs », dis-je en sachant pertinemment que je mentais.

Sitôt cette phrase prononcée, je voulus lui demander de m'excuser, mais il n'y avait prêté aucune attention, comme si je n'avais rien dit.

« Ne crois pas que cet album soit un exercice banal, une sorte de radotage sans intérêt sur les expériences de ta vie », ajouta-t-il.

Je pris une profonde inspiration et fermai les yeux, essayant de retrouver mon calme. Une fois de plus, j'affrontais le même dilemme insoluble : de toute évidence, je n'appréciais pas du tout les visites que je rendais à don Juan. Je me sentais menacé en sa présence. Ses paroles me prenaient de court et ne me laissaient pas la moindre chance de montrer ma valeur. Je détestais perdre ainsi la face chaque fois que j'ouvrais la bouche, et j'avais horreur qu'on me prenne pour un imbécile.

Mais il existait une autre voix en moi, une voix qui venait d'une grande profondeur, plus lointaine, presque inaudible. Au milieu des réserves qu'émettait mon dialogue intérieur, je m'entendais dire qu'il était désormais trop tard pour rebrousser chemin. Il ne s'agissait pas vraiment de mes propres paroles, de mes propres pensées, mais plutôt d'une voix inconnue me disant que je m'étais aventuré trop loin dans le monde de don Juan, et que la présence de cet homme était devenue pour moi aussi vitale que l'air que je respirais.

« Tu peux dire ce que tu veux ! semblait me dire cette voix. Si tu n'étais pas un tel monstre d'égoïsme, tu ne serais pas si contrarié. »

« C'est la voix de ton autre esprit », me dit don Juan comme s'il l'avait entendue ou comme s'il lisait dans mes pensées.

Une intense frayeur me fit sursauter et les larmes me vinrent aux yeux. J'avouai à don Juan tout ce qui me troublait l'esprit.

« Ce conflit que tu ressens est tout à fait normal, me répondit-il. Et je ne l'attise pas tant que ça, crois-moi ! Ce n'est pas mon genre. Je pourrais te raconter quelques anecdotes te montrant comment me traitait mon maître, le nagual Julian. Je le détestais de tout mon cœur. J'étais très jeune à l'époque et je voyais bien que toutes les femmes étaient folles de lui et lui tombaient dans les bras, alors que moi, à peine je leur disais bonjour, elles me rembarraient comme de vraies lionnes, prêtes à m'arracher la tête. Elles ne pouvaient pas me souffrir mais, lui, elles l'adoraient. Imagine un peu l'effet que ça me faisait !

— Et comment avez-vous résolu ce conflit, don Juan ? lui demandai-je avec un sincère intérêt.

— Je n'ai rien résolu du tout ! Ce conflit – ou ce qui en avait l'apparence – résultait de la lutte entre mes deux esprits. Chacun de nous, chaque être humain, a deux esprits. Celui qui nous appartient en propre est comme une faible voix qui toujours nous donne un sentiment de clarté, d'ordre et de sens. L'autre est une *implantation étrangère*, et c'est elle qui est à l'origine de ce conflit, ainsi que de notre arrogance, de nos doutes et de notre désespoir. »

Obsédé par mes propres litanies mentales, je n'avais rien compris à ce qu'il venait de me dire. Je

pouvais clairement me rappeler chacun des mots qu'il avait prononcés, mais ils ne signifiaient rien pour moi. Très calmement et me regardant droit dans les yeux, don Juan me répéta ce qu'il avait dit. Je fus à nouveau incapable de saisir le sens de ses paroles, sur lesquelles je ne parvenais pas à focaliser mon attention.

« Il se passe quelque chose d'étrange, don Juan. Je n'arrive pas à me concentrer sur ce que vous me dites.

— Je sais parfaitement pourquoi tu n'y arrives pas, me déclara-t-il avec un large sourire, et tu le comprendras aussi un de ces jours, à l'instant même où tu résoudras le conflit qui te tourmente – savoir si tu m'aimes ou non –, et où ton *moi* cessera de se prendre pour le centre du monde.

« Laissons pour le moment de côté cette idée des deux esprits, ajouta-t-il, et revenons à ton projet d'album d'événements mémorables. Sa réalisation est un exercice de discipline et d'impartialité que tu dois considérer comme un acte de guerre. »

Déclarer que mon dilemme intérieur – entre le plaisir et le désagrément que me procuraient nos rencontres – disparaîtrait le jour où je renoncerais à mon égocentrisme ne résolvait pas le problème. Cette affirmation ne fit qu'accroître mon irritation et mon sentiment de frustration. Et lorsque j'entendis don Juan qualifier cet album d'acte de guerre, je me mis à protester violemment en manifestant ouvertement ma désapprobation.

« L'idée d'une collection d'événements est déjà difficile à saisir, m'indignai-je, mais si, par-dessus le marché, vous la qualifiez d'album tout en disant qu'il s'agit d'un acte de guerre, c'en est trop pour moi. Je n'y comprends plus rien, et la métaphore perd son sens.

— Tiens, c'est bizarre, car c'est tout le contraire pour moi ! me répondit calmement don Juan. Qu'un tel album soit un acte de guerre me paraît complètement évident. Je ne peux imaginer que mon propre album d'événements mémorables soit autre chose qu'un acte de guerre. »

Je défendis mon point de vue en lui expliquant que je pouvais parfaitement concevoir l'idée de réaliser un album d'événements mémorables. Ce qui me gênait, c'était la manière obscure, confuse, dont il en parlait. Je me considérais à l'époque comme un fervent partisan d'une clarté fonctionnelle dans l'utilisation du langage.

Sans faire le moindre commentaire sur mon humeur belliqueuse, don Juan se contenta de hocher la tête comme s'il était d'accord. Au bout d'un moment, je sentis que mon énergie allait soit complètement s'épuiser, soit s'enfler démesurément. Puis brusquement, sans aucun effort de ma part, je pris conscience de l'inanité de mes emportements et me sentis terriblement embarrassé.

« Qu'est-ce qui me pousse à me comporter ainsi ? » demandai-je à don Juan très sincèrement. Ébranlé par cette prise de conscience et complètement désespéré, je me mis involontairement à pleurer.

« Ne t'en fais pas pour si peu, me dit don Juan d'un ton rassurant. Nous faisons tous la même chose, les hommes autant que les femmes.

— Vous voulez dire que la nature humaine est mesquine et contradictoire ?

— Non, pas vraiment, me répondit-il. Nos mesquineries et nos contradictions sont plutôt la conséquence d'un conflit transcendant qui affecte chacun d'entre nous, et dont seuls les sorciers sont terriblement et douloureusement conscients : celui qui oppose nos deux esprits. »

Don Juan me scrutait du regard. Ses yeux noirs luisaient comme deux perles de jais.

« Vous ne cessez d'évoquer nos deux esprits, lui dis-je, mais mon cerveau ne parvient pas à enregistrer vos paroles. Pourquoi ?

— Tu comprendras pourquoi le moment venu. Pour l'instant, je ne peux que te répéter ce que je t'ai déjà dit sur nos deux esprits. L'un est notre véritable esprit, le fruit de toutes les expériences de notre vie, et il s'exprime peu car il a été vaincu et reste dans l'ombre. L'autre, celui que nous utilisons dans toutes nos activités quotidiennes, est une *implantation étrangère*.

— Le problème, c'est que le concept d'un esprit qui serait une *implantation étrangère* paraît si farfelu à mon propre esprit qu'il se refuse à le prendre au sérieux. » J'avais l'impression d'avoir fait une réelle découverte.

Don Juan ne fit aucun commentaire sur ma remarque. Il continua à m'expliquer le conflit des deux esprits comme si je n'avais strictement rien dit.

« On ne peut le résoudre sans faire appel à l'*intention*, dit-il. Les sorciers le font en prononçant ce mot clairement, à voix haute. L'*intention* est une force qui existe dans l'univers. Lorsqu'ils l'invoquent, elle vient à eux et leur ouvre la voie de la réalisation, ce qui leur permet de toujours accomplir ce qu'ils se proposent de faire.

— Vous voulez dire que les sorciers arrivent toujours à leurs fins, don Juan, même s'il s'agit de visées mesquines et arbitraires ?

— Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. On peut évidemment faire appel à l'*intention* pour n'importe quoi, mais les sorciers ont découvert à leurs dépens qu'elle ne leur est accessible que pour des

objectifs abstraits. Sans cette restriction, ils seraient insupportables. Dans ton cas, tu pourrais faire appel à *l'intention* pour résoudre le conflit entre tes deux esprits, ou pour entendre la voix de ton véritable esprit, ce qui n'a rien de mesquin ou d'arbitraire, bien au contraire. C'est un objectif qui n'est pas matériel et qui est néanmoins pour toi aussi vital qu'il est possible de l'être. »

Don Juan se tut un moment, puis se mit à me reparler de l'album.

« Étant un acte de guerre, mon propre album a exigé une sélection terriblement minutieuse. Il constitue maintenant une collection extrêmement précise des événements inoubliables de ma vie et des circonstances qui les ont provoqués. J'y ai rassemblé tout ce qui a joué et continuera à jouer un rôle important dans ma destinée. L'album d'un guerrier est pour moi quelque chose de parfaitement concret, dont l'effet peut être bouleversant. »

Je ne voyais pas du tout où don Juan voulait en venir, et je le comprenais pourtant à la perfection. Il me conseilla de m'asseoir tout seul dans un coin et de laisser librement surgir pensées, souvenirs et idées. Il ajouta que je devais m'efforcer de laisser clairement s'exprimer la voix provenant du tréfonds de mon être afin qu'elle me guide dans mon choix. Il me demanda ensuite d'entrer dans la maison et de m'étendre sur un lit qui se trouvait là, constitué de caisses de bois et d'une multitude de sacs de toile vides en guise de matelas. Mon corps était si douloureux qu'il me parut merveilleusement confortable lorsque je m'y allongeai.

Prenant ses suggestions à cœur, je me mis à réfléchir à mon passé, cherchant des circonstances qui m'avaient marqué. Je réalisai aussitôt qu'il était absurde de prétendre que tous les événements de

ma vie avaient été d'égale importance. Tout en m'évertuant à retrouver ces souvenirs, je m'aperçus que je ne savais même pas par où commencer. Toutes sortes de pensées disparates et de réminiscences du passé me traversaient l'esprit, et je ne pouvais déterminer si ces événements avaient été ou non pour moi décisifs. J'avais l'impression que rien d'essentiel ne s'était produit. Ce corps, dans lequel j'avais traversé la vie, pouvait marcher et parler, mais il était incapable de ressentir quoi que ce soit. N'ayant pas la concentration suffisante pour approfondir la question, je renonçai après cette tentative superficielle et m'endormis.

« As-tu abouti à quelque chose ? » me demanda don Juan à mon réveil quelques heures plus tard.

Au lieu de me sentir détendu et reposé après avoir dormi, j'étais à nouveau agressif et de mauvaise humeur.

« Non, je ne suis parvenu à rien ! répondis-je sèchement.

— As-tu entendu cette voix venant du tréfonds de toi-même ? me demanda-t-il.

— Je crois que oui, dis-je en mentant.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? ajouta-t-il d'un ton pressant.

— Je ne m'en souviens plus, don Juan, marmonnai-je.

— Bon, tu as déjà réintégré ton esprit habituel, dit-il en me donnant une forte tape dans le dos. Il a repris le dessus. Détendons-le en parlant de ta collection d'événements mémorables. J'aurais dû te prévenir qu'il ne serait pas facile de choisir ce qui doit figurer dans ton album. Voilà pourquoi j'ai dit qu'il s'agit d'un acte de guerre. Il faut s'y reprendre à dix fois avant de savoir que sélectionner. »

À cet instant, je compris clairement, ne serait-ce qu'une seconde, que j'avais deux cerveaux. Mais cette pensée un peu floue m'échappa instantanément, ne me laissant que la sensation d'être incapable de suivre les instructions de don Juan. Et au lieu d'accepter simplement cette défaillance, je lui laissai prendre une tournure menaçante. Ma principale motivation, à l'époque, était de toujours me montrer sous mon meilleur jour. Faire preuve d'incompétence, c'était être un raté, une idée qui m'était absolument insupportable. Ne sachant comment relever le défi que me présentait don Juan, je fis la seule chose que je savais faire : me mettre en colère.

« Il faut que j'y réfléchisse davantage, don Juan, que je donne à mon esprit le temps de se concentrer sur cette idée.

— Bien sûr, bien sûr, me rassura don Juan. Prends tout le temps qu'il te faut, mais ne flâne pas en route. »

Rien de plus ne fut dit cette fois-là. Rentré chez moi, je n'y pensai plus du tout jusqu'au jour où, brusquement, alors que j'assistais à une conférence, l'ordre impérieux de rechercher les événements mémorables de ma vie me frappa comme une secousse physique, comme un spasme nerveux qui m'ébranla de la tête aux pieds.

Je décidai d'y travailler sérieusement. Je mis des mois à sélectionner les expériences qui me paraissaient marquantes et significatives, mais en examinant ma collection, je me rendis compte qu'elle ne comportait que des idées dénuées de toute substance. Les événements dont je me souvenais n'étaient que de vagues points de référence que je me remémorais abstraitement. Une fois de plus, j'eus l'impression très troublante que l'on m'avait unique-

ment dressé à agir, sans jamais m'arrêter pour ressentir quoi que ce soit.

Un des événements dont je me souvenais vaguement, que je voulais rendre mémorable à tout prix, était le jour où j'avais appris mon admission en troisième cycle à l'UCLA¹. J'avais beau me creuser la cervelle, je ne pouvais me rappeler ce que j'avais fait ce jour-là. Il semblait n'avoir rien d'intéressant ou d'unique, alors qu'il aurait dû être mémorable. Cette réussite aurait dû me rendre heureux ou fier de moi, et il n'en avait rien été.

Un autre échantillon de ma collection était le jour où j'avais failli me marier avec Kay Condor. Ce n'était pas son vrai nom. Elle l'avait changé car elle voulait devenir actrice, et son principal atout pour y parvenir était sa ressemblance avec Carole Lombard. C'était une journée mémorable, non pas à cause des événements qui s'étaient déroulés, mais parce qu'elle était belle et voulait m'épouser. Elle avait une tête de plus que moi, ce qui me la rendait encore plus séduisante. J'étais ravi à l'idée de me marier avec une femme aussi grande.

Pour la cérémonie à l'église, j'avais loué un smoking gris dont le pantalon était trop large. Ce n'était pas une coupe avec des pattes d'éléphant, il était simplement trop grand, ce qui me tracassait beaucoup. Autre grave sujet d'inquiétude, les manches de la chemise rose que j'avais achetée pour l'occasion étaient nettement trop longues ; j'avais dû utiliser des élastiques pour les remonter. Cela mis à part, tout s'était parfaitement passé jusqu'au moment où nous avons appris, les invités et moi-même, que

1. Université de Californie à Los Angeles. (N.d.T.)

l'enthousiasme de la mariée s'était refroidi et qu'elle ne viendrait pas.

Étant une jeune femme très bien élevée, elle m'avait fait porter un bref message d'excuses par un coursier en moto. Opposée au divorce, m'écrivait-elle, elle ne voulait pas s'engager pour le restant de ses jours avec quelqu'un qui ne partageait pas ses idées sur la vie ; je ricanais chaque fois que je prononçais son nom, « Condor », ce qui révélait un total manque de respect pour sa personne ; et après en avoir discuté avec sa mère, elles avaient conclu qu'elles m'aimaient profondément, mais pas au point de me faire entrer dans leur famille. Nous devions faire preuve de courage et de sagesse, ajoutait-elle, et rompre notre engagement tant qu'il était temps.

Je restai pétrifié, dans un état d'hébétude totale. Lorsque je m'efforçais de me remémorer ce jour, je ne savais plus si le pire avait été la terrible humiliation d'être abandonné devant tous ces gens dans mon smoking de location avec ses jambes de pantalon trop larges, ou si j'étais effondré parce que Kay Condor ne voulait plus m'épouser.

Tels étaient les deux seuls exemples que j'avais pu repérer avec précision. Ils me paraissaient bien maigres, mais après les avoir remaniés, j'avais réussi à faire de leur récit le témoignage d'une certaine philosophie face aux aléas de l'existence. J'avais l'impression d'avoir traversé la vie sans éprouver de véritables sentiments, en n'ayant que des conceptions intellectuelles sur les choses. Prenant les métaphores de don Juan comme modèle, je parvins à en inventer une de mon cru : j'étais un être qui vivait sa vie par procuration en imaginant ce qu'elle devrait être, sans prêter la moindre attention à ce qu'il ressentait.

Je croyais, par exemple, que le jour où j'avais été admis en troisième cycle à l'UCLA aurait dû être un jour mémorable, et comme ce n'était pas le cas, je m'appliquais à lui conférer une importance que j'étais loin de ressentir. Il en était de même pour celui où j'avais failli me marier avec Kay Condor. Même si mes souvenirs me donnaient l'impression inverse, j'étais persuadé que cette journée avait dû être épouvantable et faisais de mon mieux pour reconstituer ce que j'aurais dû éprouver.

Lorsque je me rendis chez don Juan la fois suivante, je lui présentai mes deux spécimens d'événements mémorables dès mon arrivée.

« Ce sont des histoires idiotes, me déclara-t-il. Elles ne peuvent pas faire l'affaire. Elles ne concernent que ta propre personne qui pense, ressent, pleure, ou bien n'éprouve rien du tout. Les événements mémorables de l'album d'un chaman sont des histoires qui résistent à l'épreuve du temps car elles n'ont rien à voir avec lui, même s'il en est le héros. Elles conserveront cette importance tout au long de sa vie, et peut-être au-delà, mais sur un plan autre que personnel. »

Ses paroles éveillèrent en moi un terrible sentiment d'échec et de découragement. Je croyais sincèrement à l'époque que don Juan était un vieil homme intransigeant qui prenait un malin plaisir à me faire prendre conscience de ma stupidité. Il me rappelait un maître artisan avec qui j'avais travaillé dans une fonderie de sculpteur quand j'étais aux Beaux-Arts. Il trouvait à redire à tout ce que faisaient ses meilleurs élèves et leur imposait de corriger leur travail en suivant ses instructions. Ceux-ci faisaient demi-tour et feignaient de le faire, et je me rappelais son intense satisfaction lorsqu'il

disait, alors qu'on lui remontrait le même travail :
« Voilà, c'est parfait maintenant ! »

« Ne t'en fais pas, me dit don Juan en me tirant brusquement de mes souvenirs. J'ai connu moi aussi ce genre de difficultés pendant des années. Non seulement je ne savais quels événements choisir, mais je pensais que je n'avais pas vécu les expériences adéquates. J'avais l'impression qu'il ne m'était jamais rien arrivé. Il s'était bien sûr passé des tas de choses, mais mes efforts pour défendre l'idée que je me faisais de moi-même monopolisaient mon attention et m'empêchaient de trouver le temps ou la force de les reconnaître.

— Pourriez-vous me dire exactement ce qui cloche dans mes histoires, don Juan ? Je vois bien qu'elles sont minables, mais le reste de ma vie ne vaut guère mieux.

— Je te répète une fois de plus que les expériences constituant l'album d'un guerrier ne sont pas personnelles. Ce récit du jour où tu as été admis à l'université ne fait qu'affirmer que tu es le centre du monde – ai-je ressenti ou non ceci ou cela, ai-je pris conscience ou non de tel ou tel aspect de la situation ? Comprends-tu ce que je veux dire ? Cette histoire ne concerne que toi.

— Mais comment pourrait-il en être autrement, don Juan ?

— Ton autre histoire se rapproche davantage de ce que je veux, quoique tu lui donnes un tour beaucoup trop personnel. Tu pourrais certainement y rajouter toutes sortes de détails, mais ceux-ci ne seraient rien d'autre qu'une extension de ta personne.

— Je ne comprends vraiment pas ce que vous voulez dire, don Juan, protestai-je. Un événement est toujours vu par les yeux d'un témoin ; il est donc forcément personnel.

— Oui, oui, bien sûr, répondit-il, souriant comme à l'accoutumée de mon embarras. Mais ces histoires ne peuvent figurer dans l'album d'un guerrier. Elles servent à autre chose. Les événements mémorables portent le sceau obscur de l'impersonnel. Ils en sont imprégnés. Je ne sais comment te l'expliquer autrement. »

J'eus alors une inspiration et crus comprendre ce qu'il voulait dire par le « sceau obscur de l'impersonnel ». Persuadé qu'il faisait allusion à quelque chose d'un peu morbide – ce que m'évoquait le terme « obscur » –, je lui racontai un épisode de mon enfance.

Un de mes cousins, plus âgé que moi, faisait des études de médecine. Il était interne et voulut m'emmener un jour à la morgue, m'assurant qu'un jeune homme se devait de voir des cadavres. C'était, selon lui, un spectacle très édifiant démontrant la précarité de la vie. Il ne cessait de m'en parler pour me convaincre de l'y accompagner, et plus il évoquait notre insignifiance face à la mort, plus je me sentais intrigué. Je n'avais jamais vu de mort. Finalement, ma curiosité l'emporta et je le suivis.

Il me montra divers cadavres dont la vue me remplit d'effroi. Je ne trouvais rien d'instructif ou d'éclairant à cette expérience et je n'avais jamais rien vu d'aussi terrifiant. Tout en me parlant, il surveillait sans cesse sa montre comme s'il attendait quelqu'un qui n'allait pas tarder à arriver. Il voulait de toute évidence me retenir à la morgue au-delà de la limite de mes forces. J'avais à l'époque un esprit de compétition très développé et je crus qu'il voulait tester mon endurance, ma virilité. Serrant les dents, je décidai de rester jusqu'au bout.

Et ce « bout » se manifesta par une vision cauchemardesque. Sur la table de marbre où ils étaient

tous alignés, l'un des cadavres recouvert d'un drap fit mine de se relever comme s'il allait s'asseoir, en émettant un rot si horrible que ce bruit me déchira l'intérieur et s'incrusta dans ma mémoire pour le restant de mes jours. Mon cousin m'expliqua docement que ce corps était celui d'un tuberculeux dont les poumons rongés par les bacilles contenaient d'énormes poches d'air qui, dans certaines circonstances, lorsque la température ambiante changeait, faisaient se soulever ou se contracter le cadavre.

« Non, ce n'est pas encore ça, me dit don Juan en secouant la tête. Cette histoire n'évoque que ta propre peur. J'aurais moi aussi été épouvanté, mais ce genre de frayeur n'éclaire le chemin de personne. Je suis pourtant curieux de savoir comment elle s'est terminée.

— J'ai hurlé comme un fou, et mon cousin m'a traité de poule mouillée, de trouillard, parce que je n'avais rien trouvé de mieux à faire que me cacher le visage contre sa poitrine en vomissant tripes et boyaux ! »

Dans le même ordre d'idées, je lui proposai alors une autre histoire, également morbide, sur un garçon que j'avais connu au lycée. Souffrant d'un dérèglement glandulaire, il avait trop grandi, atteignant une taille gigantesque. Son cœur n'avait pu se développer comme le reste de son corps et il était mort à seize ans d'un arrêt cardiaque. Poussé par une curiosité malsaine, j'étais allé avec un copain le voir à la morgue. L'employé des pompes funèbres, dont la morbidité dépassait sans doute la nôtre, nous ouvrit la porte de derrière et nous fit entrer, fier de nous montrer son chef-d'œuvre. Pour faire tenir ce garçon qui mesurait plus de deux mètres trente dans un cercueil normal, il lui avait scié les jambes

et les avait placées comme deux trophées entre ses bras.

La frayeur que j'éprouvai à cet instant fut aussi intense que celle que j'avais ressentie à la morgue dans mon enfance, mais il s'agissait moins d'une réaction physique que d'une répugnance psychologique.

« Tu y es presque, me dit don Juan, quoique ce soit une anecdote encore un peu trop personnelle. Elle est vraiment atroce et me rend malade, mais j'y discerne les qualités requises. »

Nous rîmes tous deux de l'horreur que recelaient certaines situations de la vie courante. Suivant toujours cette veine macabre dans mes souvenirs, je lui racontai ensuite l'histoire de mon meilleur ami, Roy Goldpiss. Il avait en fait un nom polonais, mais on l'avait surnommé Goldpiss parce qu'il transformait en or tout ce qu'il touchait : il avait le don des affaires.

Son talent pour le commerce avait éveillé en lui une extrême ambition. Il voulait être l'homme le plus riche du monde. Il comprit néanmoins très vite que la compétition était trop rude. Il ne pourrait égaler, par exemple, le chef d'une secte islamique qui, à l'époque, recevait chaque année son poids en or et à qui il suffisait de grossir autant que le permettait son corps avant d'être pesé.

Mon ami Roy rabaissa ses prétentions en voulant devenir l'homme le plus riche des États-Unis. La compétition y était si acharnée qu'il dut descendre encore d'un cran : peut-être pourrait-il devenir l'homme le plus riche de Californie ? Mais il était également trop tard. Avec ses chaînes de restauration – pizzas et crèmes glacées –, il ne pouvait espérer rivaliser avec les grandes familles qui s'étaient approprié le monde des affaires de cet État. Il

décida alors de se contenter d'être l'homme le plus riche de Woodland Hills, la banlieue de Los Angeles où il résidait. Malheureusement pour lui, en bas de sa rue vivait M. March, un homme incroyablement riche qui possédait les usines fabriquant les meilleurs matelas de tous les États-Unis. La frustration de Roy ne connut plus de bornes. Son désir de réussir était si intense qu'il altéra en fin de compte sa santé, et il finit par mourir d'une rupture d'anévrisme au cerveau.

Je fis donc, par la force des choses, une troisième visite à la morgue. Sa femme m'avait instamment prié de m'assurer, en tant que meilleur ami de Roy, que son corps était correctement vêtu. Je me rendis au funérarium où l'on me conduisit dans la salle concernée. Au moment même où j'entrai, un employé, travaillant sur une haute table recouverte de marbre, s'efforçait de relever les coins de la lèvre supérieure du cadavre qui avait déjà la rigidité de la mort. Il utilisait à cet effet l'index et le petit doigt de sa main droite, le médium restant replié contre la paume. Un sourire grotesque apparut sur le visage du mort, et se tournant à demi vers moi, l'homme me dit d'un ton servile : « J'espère que cela vous convient, monsieur. »

La femme de Roy – on ne saura jamais si elle l'aimait ou non – décida de l'enterrer avec toute la pompe que, selon elle, méritait sa vie. Elle avait acheté un cercueil très onéreux, fait sur mesure, qui ressemblait à une cabine téléphonique. C'était une idée qu'elle avait trouvée dans un film : Roy allait être enterré assis, comme s'il était en communication pour ses affaires.

Je ne pus rester pour la cérémonie. Je partis sur un coup de tête, envahi par un sentiment d'impuis-

sance et une violente colère, de celles que l'on ne peut décharger sur personne.

« Tu es vraiment très macabre aujourd'hui, me fit remarquer don Juan en riant. Mais malgré cela – ou à cause de cela – tu y es presque. Tu vas y arriver. »

Je m'émerveillais chaque fois de mes changements d'humeur au cours de mes visites à don Juan. Au début, j'étais souvent maussade, grognon, et me montrais sceptique et péremptoire. Et quelques instants plus tard, mon état d'esprit se modifiait mystérieusement et je m'ouvrais progressivement jusqu'à atteindre un calme auquel je n'avais jamais goûté jusqu'alors. Cette nouvelle disposition s'exprimait toutefois dans mon ancien vocabulaire. Ma façon de parler habituelle était celle d'un être totalement insatisfait qui se retient de se plaindre à voix haute, mais dont les jérémiades transparaissent constamment, quelle que soit la tournure de la conversation.

« Vous ne pourriez pas me donner un exemple d'événement mémorable de votre propre album, don Juan ? lui dis-je sur mon ton coutumier de récrimination latente. Si j'avais un modèle, je réussirais peut-être à trouver quelque chose, au lieu de continuer à tâtonner dans le noir.

— Tu veux toujours te justifier, me répondit don Juan en me regardant d'un œil sévère. Les sorciers disent que trop s'expliquer revient à se chercher des excuses. Lorsque tu racontes aux autres que tu ne peux faire telle ou telle chose, tu essaies en fait d'excuser tes défauts, avec l'espoir que ceux qui t'écoutent auront la gentillesse de les comprendre. »

Dès qu'on m'attaquait, ma riposte habituelle était de contrer mes assaillants en cessant de les écouter. Mais don Juan avait la déplorable faculté de capter

la moindre parcelle de mon attention. Quelle que soit la manière dont il lançait son attaque, quelles que soient ses paroles, il réussissait toujours à subjuguier mon esprit. Et en l'occurrence, ce qu'il venait de me dire ne me plaisait pas du tout, car c'était la pure vérité.

J'évitai son regard. Je me sentais vaincu comme d'habitude, mais cette défaite avait un goût particulier. Elle ne me gênait pas autant que si elle s'était produite dans ma vie courante ou sitôt arrivé chez lui.

Après un long silence, don Juan reprit la parole.

« Je vais faire mieux que te donner un exemple tiré de mon propre album. Je vais te rappeler un événement mémorable de ta vie personnelle, un de ceux qui devraient à coup sûr figurer dans ta collection, ou que du moins j'y inclurais si j'étais toi. »

Je crus qu'il plaisantait et me mis à rire stupidement.

« Cela n'a rien de drôle, me dit-il très sèchement. Je suis sérieux. Tu m'as raconté un jour une histoire qui peut parfaitement faire l'affaire,

— Laquelle, don Juan ?

— Celle des "figures face au miroir". Raconte-la-moi de nouveau dans les moindres détails, sans rien omettre. »

Je me lançai dans un récit succinct de cet épisode, mais il m'interrompit, me demandant de lui en faire une narration minutieuse, en recommençant depuis le début. Je fis une nouvelle tentative et il n'en fut pas non plus satisfait.

« Allons nous promener, me proposait-il. On est beaucoup moins précis lorsqu'on reste assis. Tu ferais peut-être bien de marcher de long en large lorsque tu essaies de raconter quelque chose. »

Pendant la journée, nous étions généralement assis sous la *ramada* devant sa maison. J'avais pris l'habitude de m'asseoir au même endroit, adossé à la façade, tandis que don Juan changeait de place à chaque fois.

Nous allions sortir au pire moment de la journée, à midi. Il me coiffa d'un vieux chapeau de paille, comme il le faisait toujours lorsque nous sortions sous un soleil de plomb. Nous marchâmes un long moment dans un silence total. Je faisais tout mon possible pour me rappeler les moindres circonstances de cette anecdote. Vers le milieu de l'après-midi, nous nous assîmes à l'ombre de quelques hauts buissons, et je lui racontai une nouvelle fois toute l'histoire.

Des années auparavant, alors que j'étudiais la sculpture dans une école des Beaux-Arts en Italie, j'avais un ami très proche, un Écossais, qui faisait des études pour devenir critique d'art. Le souvenir le plus vif qui me revenait à l'esprit à son sujet – et qui n'était pas sans rapport avec le récit que j'allais faire – était la haute opinion qu'il avait de lui-même. Il se considérait comme un intellectuel libertin et fougueux, comme un être polyvalent très doué sur le plan artistique – comme un véritable homme de la Renaissance. Ses mœurs étaient relativement dissolues, il est vrai, mais son allure sèche et anguleuse et son apparence sérieuse n'évoquaient pas la moindre fougue. Il se prétendait disciple du philosophe anglais Bertrand Russell et rêvait d'appliquer les principes du positivisme logique à la critique d'art. Il se prenait pour un artiste et un érudit accomplis, ce qui était sans doute son fantasme le plus délirant parce qu'il avait une fâcheuse tendance à tout remettre au lendemain. Le travail était sa bête noire.

Sa triste spécialité n'était pas en fait la critique d'art, mais sa connaissance intime des prostituées de tous les lupanars du coin. Les comptes rendus captivants et interminables qu'il avait l'habitude de me faire – afin de me tenir au courant, disait-il, de tout ce qu'il faisait de merveilleux dans ce domaine dont il était spécialiste – me ravissaient. Je ne fus donc pas surpris de le voir un jour débarquer chez moi, complètement essoufflé et tout excité, pour m'apprendre que quelque chose d'extraordinaire venait de lui arriver et qu'il voulait me le raconter.

« Incroyable, mon vieux, il faut que tu voies ça par toi-même ! » me dit-il fébrilement avec l'accent d'Oxford qu'il affectait de prendre chaque fois qu'il me parlait. Il arpentait la pièce nerveusement. « C'est un truc difficile à décrire, mais je suis sûr que ça te plaira. Le genre de chose qui te marque pour la vie ! Je vais te faire un magnifique cadeau, tu comprends ? »

Je comprenais surtout que j'avais pour ami un Écossais hystérique auquel j'adorais faire plaisir en le suivant dans ses lubies. Je ne l'avais d'ailleurs jamais regretté.

« Calme-toi, calme-toi, Eddie ! Qu'essaies-tu de me dire ? »

Il me raconta qu'il était allé dans un bordel où il avait découvert une femme incroyable qui faisait un truc fantastique qu'elle appelait « les figures face au miroir ». Il ne cessait de me répéter, en bégayant presque, qu'il fallait absolument que je fasse cette expérience extraordinaire.

« Et surtout ne t'inquiète pas pour l'argent ! ajouta-t-il, car il savait que j'étais fauché. J'ai déjà payé pour toi. Il faut juste que tu viennes avec moi. Madame Ludmilla va te montrer ses "figures face au miroir" et tu vas trouver ça génial ! »

Pris d'une joie irrépressible, Eddie éclata de rire, sans plus penser à sa mauvaise dentition qu'il dissimulait normalement en se contentant de sourire ou en riant sans desserrer les lèvres. « Tu vas voir, c'est formidable ! »

Ma curiosité avait été instantanément éveillée. Je ne demandais pas mieux que de partager cette nouvelle lubie. Eddie me conduisit en voiture dans les faubourgs de la ville et s'arrêta devant un bâtiment poussiéreux et mal entretenu. La peinture se décollait par plaques sur les murs. Sans doute s'agissait-il d'un ancien hôtel qui avait été transformé en immeuble d'habitation. Je distinguais les vestiges d'une enseigne arrachée dont il restait quelques lambeaux. Sur la façade, des rangées de petits balcons crasseux étaient décorés de pots de fleurs ou recouverts de tapis mis à sécher.

À l'entrée de l'immeuble, deux hommes très bruns à l'air louche, chaussés de souliers noirs pointus visiblement trop étroits pour leurs pieds, accueillirent Eddie avec de grandes effusions pour le moins suspectes. Le regard de leurs yeux fuyants était menaçant. Tous deux portaient des complets bleu clair en tissu brillant, également trop étroits pour leur forte corpulence. L'un d'eux ouvrit la porte à Eddie. Ils ne m'accordèrent pas le moindre regard.

Nous montâmes les deux étages d'un escalier délabré qui avait dû être luxueux en son temps. Eddie me montra le chemin, marchant le long d'un corridor vide qui, comme un couloir d'hôtel, avait une rangée de portes de chaque côté, toutes peintes du même vert olive miteux. Chacune portait un numéro de cuivre, terni par le temps, à peine visible sur le bois peint.

Eddie s'arrêta face à l'une d'elles. Je vis qu'elle portait le numéro 112. Il frappa à plusieurs reprises.

La porte s'ouvrit, et une petite femme ronde aux cheveux blonds décolorés nous fit signe d'entrer sans dire un mot. Elle portait une robe de soie rouge avec des manches à volants vaporeuses et des mules rouges surmontées de pompons de fourrure. Après nous avoir introduits dans son entrée elle referma la porte derrière nous et salua Eddie en anglais, avec un terrible accent.

« Salut, Eddie. Tu as amené un ami, hein ? »

Eddie lui serra la main, puis la lui baisa galamment. Il affectait d'être extrêmement calme, mais je remarquai chez lui certains gestes inconscients trahissant son malaise.

« Comment allez-vous aujourd'hui, madame Ludmilla ? » dit-il, s'efforçant de prendre l'accent américain sans y parvenir.

Je ne sais pourquoi, Eddie tenait à passer pour un Américain chaque fois qu'il concluait des affaires dans ces maisons mal famées. Les Américains passant pour être riches, j'imagine qu'il espérait ainsi paraître plus sérieux et avoir plus de poids face à ses interlocuteurs.

Il se tourna vers moi et me dit avec son accent bidon : « Je te laisse dans de bonnes mains, petit. »

Sa prononciation était si épouvantable, si saugrenue, que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Madame Ludmilla ne sembla pas le moins du monde troublée par mon accès d'hilarité. Eddie lui baisa à nouveau la main et s'en alla.

« Tu parles anglais, mon garçon ? me hurla-t-elle comme si j'étais sourd. Tu as l'air égyptien, ou peut-être turc. »

Je lui assurai que je n'étais ni l'un ni l'autre, et que je parlais anglais. Elle me demanda si j'avais envie de la voir faire ses « figures face au miroir ».

Ne sachant que dire, je me contentai de hocher la tête affirmativement.

« Tu vas être content, m'assura-t-elle. Les figures face au miroir, c'est les préliminaires. Tu n'auras qu'à me dire de m'arrêter lorsque tu te sentiras suffisamment excité. »

Quittant la petite entrée, madame Ludmilla me fit pénétrer dans un salon sombre et sinistre. De lourds rideaux pendaient aux fenêtres. De petites ampoules cylindriques, de faible intensité, faisaient saillie à angle droit sur des supports fixés au mur. La pièce était très encombrée par toutes sortes de meubles et d'objets : des petites commodes, des tables et des sièges anciens ; contre le mur, un bureau à cylindre bourré de papiers, de crayons, de règles et d'une bonne douzaine de paires de ciseaux. Elle me fit asseoir sur un vieux fauteuil rembourré.

« Le lit est dans la chambre, chéri, dit-elle en me montrant du doigt l'autre côté de la pièce. Ici, c'est mon *antichambre*. C'est là que je vais faire mon numéro pour te mettre en forme. »

Elle laissa tomber sa robe rouge, enleva ses mules d'un coup de pied et ouvrit les doubles battants des deux armoires qui étaient adossées au mur côte à côte. À l'intérieur de chacun d'eux était fixé un miroir où l'on pouvait se voir en pied.

« Et maintenant la musique, mon garçon », dit madame Ludmilla. Elle remonta la manivelle d'un vieux gramophone Victrola qui paraissait en parfait état, étincelant comme un sou neuf, et elle mit un disque. C'était une mélodie obsédante qui me rappelait une musique de cirque.

« Et voilà mon numéro ! » dit-elle, et elle se mit à tourner au son de la mélodie lancinante. Son corps était dans l'ensemble assez ferme, et sa peau

extraordinairement blanche, bien qu'elle ne fût plus très jeune. Elle devait approcher de la cinquantaine. Son ventre pendait – pas énormément, mais un peu – de même que sa volumineuse poitrine. La peau de son visage s'était également affaissée et formait maintenant des bajoues. Elle avait un petit nez et ses lèvres rouges étaient fortement maquillées. Ses cils étaient recouverts d'une épaisse couche de mascara noir. Elle était un parfait spécimen de prostituée vieillissante, mais il restait en elle quelque chose d'enfantin, un abandon et une confiance de petite fille dont la douceur me troubla.

« Maintenant, les figures face au miroir », annonça madame Ludmilla alors que la musique continuait.

« Jambe, jambe, jambe », cria-t-elle en lançant une jambe en l'air après l'autre, suivant toujours le rythme de la mélodie. Elle gardait la main droite sur le sommet de la tête, comme une enfant qui n'est pas sûre de bien exécuter les mouvements.

« Tourne, tourne, tourne ! » dit-elle en tournant sur elle-même comme une toupie.

« Fesses, fesses, fesses », poursuivit-elle, en me montrant son postérieur tout nu comme une danseuse de french cancan.

Elle répéta la séquence je ne sais combien de fois jusqu'à ce que, le ressort du Victrola se détendant, le son commence progressivement à s'affaiblir. J'avais l'impression qu'elle s'éloignait de plus en plus en tournoyant, rapetissant à mesure que le son baissait. Un sentiment de désespoir et de solitude, dont j'ignorais l'existence dans les profondeurs de mon être, remonta brusquement à la surface. Je me levai et quittai la pièce en courant, dévalai les escaliers comme un fou, sortis de l'immeuble et me retrouvai dans la rue.

Eddie était devant la porte, discutant avec les deux hommes au complet bleu clair rutilant. Me voyant passer en trombe, il se mit à rire aux éclats.

« C'était pas génial ? dit-il, s'efforçant toujours de prononcer à l'américaine. "Les figures face au miroir, c'est les préliminaires !" Quelle femme ! Quelle femme ! »

La première fois que j'avais évoqué cette histoire devant don Juan, je lui avais raconté que j'avais été terriblement ému par la mélodie lancinante et la vieille prostituée tournoyant maladroitement sur la musique. J'avais également été profondément troublé par la sécheresse de cœur de mon ami.

Nous étions à présent tous deux assis sur le versant d'une montagne de la province de Sonora et, en terminant ce second récit, je tremblais, mystérieusement affecté par un étrange désarroi.

« Cette histoire devrait figurer dans ton album d'événements mémorables, me dit don Juan. Sans avoir la moindre idée de ce qu'il faisait, ton ami t'a donné - comme il te l'avait dit - quelque chose qui t'a vraiment marqué à vie.

— C'est pour moi une triste histoire, c'est tout, don Juan, lui déclarai-je.

— C'est vrai, c'est une histoire triste, aussi triste que les autres, répliqua don Juan. Mais ce qui la rend pour moi différente et inoubliable, c'est qu'elle nous touche tous, nous les êtres humains, et pas uniquement toi comme tes autres anecdotes. Chacun de nous, jeune ou vieux, fait en quelque sorte des figures face à un miroir. Réfléchis à ce que tu connais des gens. Pense à tous les êtres humains sur cette terre et tu verras sans l'ombre d'un doute que, quels qu'ils soient, quoi qu'ils pensent ou quoi qu'ils fassent, leurs actes aboutissent toujours au même résultat : d'absurdes contorsions face à un miroir. »

UN FRÉMISSEMENT DE L'AIR

Un voyage de pouvoir

J'étais étudiant en anthropologie à l'époque où j'ai rencontré don Juan, et je désirais débiter ma carrière d'anthropologue professionnel en effectuant le maximum de publications. Je voulais absolument gravir les échelons universitaires et, après mûre réflexion, j'avais déterminé une première étape : rassembler des données sur l'usage des plantes médicinales chez les Indiens du sud-ouest des États-Unis.

Je commençai par demander à un professeur d'anthropologie ayant travaillé dans ce domaine de bien vouloir m'éclairer de ses conseils. C'était un ethnologue connu, qui avait beaucoup publié à la fin des années 1930 et au début des années 1940 sur les Indiens vivant en Californie, dans les États du Sud-Ouest et dans la province de Sonora, au Mexique. Il écouta patiemment mes explications. J'avais l'intention d'écrire un article intitulé « Données ethnobotaniques » et de le publier dans un journal traitant exclusivement des questions anthropologiques du sud-ouest des États-Unis.

Je me proposais de collecter des plantes médicinales dont j'apporterais les spécimens au Jardin

botanique de l'UCLA pour identification, puis de décrire pourquoi et comment les utilisaient les Indiens du Sud-Ouest. Je comptais en répertorier des milliers et songeais même à publier à leur sujet une petite encyclopédie.

Le professeur me sourit avec indulgence et me dit d'un ton las : « Je ne veux pas refroidir votre enthousiasme, mais je suis obligé de tempérer votre ardeur. L'enthousiasme est un atout en anthropologie, à condition qu'il soit correctement canalisé. Nous sommes encore à l'âge d'or de notre discipline. J'ai eu la chance d'étudier avec Alfred Kröber et Robert Lowie, deux piliers des sciences humaines. Je n'ai pas trahi leur confiance. L'anthropologie est une discipline fondamentale dont toutes les autres devraient dépendre. L'Histoire, par exemple, devrait s'intituler "anthropologie historique", et la philosophie "anthropologie philosophique". C'est à l'aune de l'homme que tout devrait se mesurer. L'anthropologie, l'étude de l'homme, devrait être au cœur de toutes les disciplines, et elle le sera un jour. »

Je le regardai, stupéfait. Je le prenais pour un vieux professeur débonnaire et casanier ; il avait eu quelque temps auparavant une crise cardiaque. J'avais dû toucher chez lui une corde sensible.

« Vous ne pensez pas que vous devriez plutôt privilégier vos études théoriques ? poursuivit-il. Ne vaudrait-il pas mieux, au lieu de travailler sur le terrain, étudier la linguistique ? Nous avons dans ce département de l'université un des linguistes les plus célèbres au monde. Si j'étais vous, je m'assiérais à ses pieds et me suspendrais à ses lèvres.

« Nous avons également ici une autorité en matière de religions comparées, et quelques anthropologues extrêmement compétents qui ont travaillé sur les systèmes de parenté des cultures du monde

entier, tant du point de vue linguistique que cognitif. Vous manquez de préparation. Vous croyez pouvoir vous lancer tout de suite sur le terrain, mais ce serait une erreur. Plongez-vous dans vos livres, jeune homme ! C'est ce que je vous conseille. »

Tenace, je renouvelai ma proposition à un autre professeur, plus jeune. Il ne me fut lui non plus d'aucune aide. Me riant ouvertement au nez, il me déclara que le sujet de l'article que je comptais écrire était fantaisiste et ne pouvait concerner l'anthropologie, de près ou de loin, quels que soient nos efforts d'imagination.

« De nos jours, les anthropologues s'intéressent à des questions pertinentes, me dit-il d'un ton docte. Les scientifiques du domaine médical et pharmaceutique ont effectué d'innombrables recherches sur toutes les plantes du monde entier. Il ne reste plus rien à se mettre sous la dent. Ce type d'inventaire date du début du XIX^e siècle, et il s'est écoulé près de deux cents ans depuis. Il existe ce qu'on appelle le progrès, au cas où vous l'ignorerez ! »

Il se mit alors à me définir et me justifier les concepts de progrès et de perfectibilité, deux notions philosophiques qui, d'après lui, étaient de la plus haute importance en anthropologie.

« L'anthropologie est actuellement la seule discipline, affirma-t-il, qui peut clairement valider les concepts de perfectibilité et de progrès. Dieu merci, un rayon d'espoir demeure au milieu du cynisme de notre époque. Seule l'anthropologie peut mettre en évidence l'incontestable avancée de la culture et de l'organisation sociale. Seuls les anthropologues peuvent démontrer avec certitude à l'humanité la progression de la connaissance humaine. La civilisation est en marche, et ce sont eux qui peuvent fournir des exemples de sociétés dont l'arriération

atteste le développement du progrès. Voilà ce que doit être l'anthropologie pour vous – pas cet obscur travail de terrain qui n'est qu'un simple dérivatif. »

C'était un coup dur. En dernier ressort, je me rendis en Arizona pour en parler avec des anthropologues travaillant sur le terrain. J'étais alors prêt à renoncer à mon projet. J'avais parfaitement compris ce qu'avaient voulu me dire les deux professeurs et j'étais complètement d'accord avec eux. Mon désir de travailler sur le terrain était naïf et puéril. Mais je tenais néanmoins à m'investir concrètement dans mon travail et à ne pas le limiter à des recherches en bibliothèque.

En Arizona, je rencontrai un anthropologue très expérimenté qui avait abondamment écrit sur les Indiens Yaqui vivant dans cette région et dans la province de Sonora au Mexique. Il était extrêmement gentil et ne me fit aucune critique, ne me donna aucun conseil. Il m'avertit simplement que les sociétés indiennes du Sud-Ouest étaient particulièrement isolationnistes, que les Indiens étaient méfiants et détestaient les étrangers, surtout ceux d'origine espagnole.

Un de ses collègues plus jeune se montra plus bavard. D'après lui, je n'avais qu'à lire des traités d'herboristerie. Il était une autorité dans ce domaine et m'affirma que toutes les plantes médicinales du Sud-Ouest avaient déjà été répertoriées et commentées dans de nombreuses publications. Les guérisseurs indiens eux-mêmes, allait-il jusqu'à dire, tenaient à présent leur savoir de ces livres, et non d'une connaissance traditionnelle. Et m'assénant le coup de grâce, il m'assura que s'il existait encore la moindre pratique de guérison traditionnelle, les Indiens ne la divulgueraient certainement pas à un étranger.

« Faites quelque chose d'utile, me conseilla-t-il. Pourquoi ne pas vous intéresser à l'anthropologie urbaine ? On obtient facilement des financements, par exemple, pour étudier l'alcoolisme chez les Indiens vivant dans les grandes villes. C'est un boulot facile pour un anthropologue. Vous allez dans un bar fréquenté par les Indiens et vous vous soûlez avec eux. Et ce que vous aurez découvert, faites en sorte de le présenter sous forme de statistiques. Transformez tout en chiffres. L'anthropologie urbaine, voilà un domaine d'avenir ! »

Ne voyant rien d'autre à faire que suivre les conseils de ces spécialistes des sciences humaines, je décidai de rentrer en avion à Los Angeles. C'est alors qu'un autre anthropologue dont j'étais l'ami m'apprit qu'il allait traverser en voiture l'Arizona et le Nouveau-Mexique pour revoir tous les lieux où il avait travaillé par le passé et rendre visite à ceux qui avaient été ses informateurs.

« Je serais ravi que tu m'accompagnes, me dit-il. Je n'y vais pas pour travailler, mais simplement pour les retrouver, boire quelques verres et blaguer avec eux. Je leur ai acheté des cadeaux – des couvertures, de l'alcool, des vestes et des munitions pour 22 long rifle. Ma voiture est pleine. D'habitude, je conduis seul quand je vais les voir, et j'ai toujours peur de m'endormir. Tu pourrais me tenir compagnie, m'aider à rester éveillé, et même prendre le volant si j'ai un peu trop bu. »

J'étais si abattu que je refusai son offre.

« Je suis désolé, Bill. Ce voyage ne me dit rien. Je ne vois pas l'intérêt de m'entêter dans cette idée de travailler sur le terrain.

— Tu ne vas pas renoncer sans te battre ! me répondit-il d'un ton paternel. Mets toutes tes forces dans cette bataille, et si tu es vaincu, renonce, d'ac-

cord, mais pas avant. Viens donc avec moi voir si le Sud-Ouest te plaît ! »

Il passa son bras sur mes épaules et je ne pus m'empêcher de le trouver extrêmement lourd. Il était grand et costaud, mais ces dernières années, son corps avait acquis une étrange rigidité. Il avait perdu son allure juvénile. Son visage arrondi n'était plus aussi jeune et ferme qu'avant, et il avait maintenant une expression inquiète. J'imaginai qu'il se désolait de perdre ses cheveux, mais il me semblait parfois qu'il y avait quelque chose de plus. On ne pouvait pas dire qu'il avait grossi, et pourtant son corps manifestait une sorte de lourdeur, inexplicable. Je la remarquais dans sa manière de marcher, de s'asseoir et de se relever. Je le sentais lutter contre la gravité avec chaque fibre de son être, dans tous ses faits et gestes.

Oubliant mes déconvenues, je partis avec lui visiter tous les coins de l'Arizona et du Nouveau-Mexique où vivaient des Indiens. C'est au cours de cette équipée que je découvris les deux facettes de sa personnalité. En tant qu'anthropologue professionnel, m'expliqua-t-il, ses opinions étaient très modérées et conformistes. Mais sur le plan privé, son travail sur le terrain lui avait fait vivre toutes sortes d'expériences dont il n'avait jamais parlé – des expériences impossibles à cataloguer et qui ne cadraient pas avec l'anthropologie officielle.

Tout au long du voyage, chaque fois qu'il retrouvait ses ex-informateurs, il s'arrêtait pour boire quelques verres avec eux et se sentait plus détendu ensuite. Je prenais le volant lorsque nous repartions et lui, sur le siège du passager, sirotait son Ballantine de trente ans d'âge en me racontant ses expériences insolites.

« Je n'ai jamais cru aux fantômes, me dit-il brusquement un jour. Je ne me suis jamais intéressé aux apparitions, aux esprits, aux voix, ni à rien de ce genre. J'ai reçu une éducation très pragmatique et sérieuse et je n'ai jamais outrepassé les limites de la science. Mais à l'époque, lorsque je travaillais sur le terrain, il m'est arrivé des trucs très bizarres. Une nuit, par exemple, je suis parti avec quelques Indiens qui devaient m'initier au cours d'une épreuve douloureuse consistant à me transpercer les muscles de la poitrine. Je m'étais résigné à supporter la douleur et j'avais bu quelques verres pour me donner du courage. Alors qu'ils préparaient une hutte de sudation dans les bois, l'homme qui avait intercédé pour moi auprès de ceux qui allaient accomplir la cérémonie a poussé un cri d'horreur et montré du doigt une silhouette sombre qui marchait vers nous.

« Comme elle s'approchait de moi, poursuit Bill, j'ai vu qu'il s'agissait d'un vieil Indien vêtu de l'accoutrement le plus étrange qu'on puisse imaginer et portant l'attirail traditionnel des chamans. Mon accompagnateur s'est instantanément évanoui à sa vue. Le vieil homme s'est dirigé vers moi et, montrant ma poitrine d'un doigt décharné, il a bredouillé des mots incompréhensibles. Tous à présent l'avaient vu et ils se sont avancés silencieusement vers moi. Le vieil Indien s'est retourné pour les regarder, ce qui les a figés sur place. Il les a harangués un bon moment. Sa voix avait une intonation inoubliable. On aurait dit qu'il parlait dans un tube ou qu'elle était diffusée par un truc attaché à sa bouche. Je te jure que j'ai vu cet homme parler à l'intérieur de son corps ; ses paroles sortaient de ses lèvres comme par un dispositif mécanique. Son discours terminé, il a repris sa marche, nous a dépassé.

sés, moi et les autres, puis a disparu, englouti par l'obscurité. »

Bill ajouta que le projet d'initiation était tombé à l'eau. La cérémonie n'avait jamais été accomplie. Complètement terrorisés, ils étaient tous partis à la débandade, y compris les chamans responsables du groupe.

« Des amis de longue date ne se sont plus jamais adressé la parole. Ils prétendaient que l'apparition était celle d'un très, très vieux chaman et qu'en parler entre eux leur porterait malheur. Même le simple fait de se regarder pouvait être funeste. La plupart ont quitté la région.

— Et pourquoi avaient-ils l'impression que se parler ou se regarder pouvait leur porter malheur ?

— Ce sont leurs croyances. Ils étaient persuadés que l'apparition leur avait parlé à chacun individuellement. Ce genre de vision était pour eux une chance inespérée.

— Et qu'a-t-elle raconté à chacun d'eux en particulier ?

— Je n'en sais rien, me répondit-il, ils ne me l'ont jamais expliqué. Chaque fois que je les questionnais, ils semblaient pris d'une sorte de torpeur. Ils n'avaient rien vu, rien entendu. Des années plus tard, l'homme qui avait perdu connaissance auprès de moi m'a juré qu'il avait simulé cet évanouissement. Il avait tellement peur du vieil homme qu'il ne voulait pas se retrouver en face de lui. Et ce qu'il avait dit avait été compris par tous à un autre niveau que celui du langage. »

Bill me déclara alors que, dans son propre cas, ce qu'avait exprimé l'apparition paraissait concerner sa santé et ses attentes dans la vie.

« Que veux-tu dire par là ?

— Mon état de santé n'est pas génial, m'avoua-t-il, et mon organisme est affaibli.

— Mais sais-tu de quoi il s'agit exactement ?

— Oui, oui, dit-il nonchalamment, les médecins m'en ont parlé. Cela ne m'inquiète pas plus que ça ; je ne veux même pas y penser. »

Ces révélations me mirent très mal à l'aise. Cet aspect de sa personnalité m'était inconnu. J'avais toujours pensé qu'il était un vieux dur à cuire et je ne pouvais imaginer qu'il soit vulnérable. Cette discussion m'avait déplu, mais il était trop tard pour faire machine arrière. Notre équipée se poursuivit.

En une autre occasion, il me confia que les chamans du Sud-Ouest étaient capables de se transformer en d'autres entités, et qu'il ne fallait pas considérer les dénominations « chaman-ours » ou « chaman-lion des montagnes » comme des euphémismes ou des métaphores, mais les prendre au pied de la lettre.

« Peux-tu seulement imaginer, me dit-il d'un ton très admiratif, que certains chamans peuvent se métamorphoser en ours, en lion des montagnes, ou en aigle ? Je n'exagère pas et je n'invente rien, je t'assure ! J'ai été personnellement témoin de la transformation d'un chaman qui s'était lui-même appelé "l'Homme du Fleuve", le "Chaman du Fleuve", ou "Celui qui vient du fleuve et y retourne". Je suis parti dans les montagnes du Nouveau-Mexique avec lui. Il m'a fait confiance et je l'y ai conduit en voiture. Il partait à la recherche de son origine, du moins c'est ce qu'il disait. Nous marchions le long d'un fleuve lorsqu'il a soudain paru très excité. Il m'a demandé de m'éloigner de la rive, de grimper sur des rochers, de me cacher en me mettant une couverture sur la tête et les épaules, et de regarder par un interstice pour bien voir ce qu'il allait faire.

— Et qu'allait-il donc faire ? lui demandai-je, incapable de me contenir.

— Je n'en avais aucune idée. Je n'en savais pas plus que toi et n'avais aucun moyen d'imaginer ce qui allait se passer. Il est entré dans l'eau tout habillé. La rivière était large et peu profonde, et quand l'eau lui est arrivée à mi-mollet, il a tout simplement disparu, il s'est volatilisé. Avant d'entrer dans l'eau, il m'avait chuchoté à l'oreille que je devais descendre en aval et l'attendre à un endroit précis qu'il m'avait indiqué. Je n'avais évidemment pas cru un seul mot de ce qu'il me disait et ne me souvenais plus du lieu où il m'avait dit de l'attendre. Mais j'ai ensuite retrouvé l'endroit et je l'ai vu ressortir de l'eau. Cela paraît idiot de dire "ressortir de l'eau". J'ai pourtant vu ce chaman se transformer en eau, puis retrouver son apparence en émergeant de l'eau. C'est incroyable, non ? »

Je ne savais que dire lorsqu'il me racontait ce genre d'histoires. Je ne pouvais le croire, mais je ne pouvais non plus mettre sa parole en doute. C'était un homme très sérieux. Je ne voyais qu'une seule explication : à mesure que se déroulait notre périple, il picolait chaque jour davantage. Il avait rangé dans le coffre de la voiture une caisse de vingt-quatre bouteilles de scotch pour son usage personnel et il buvait vraiment comme un trou.

« J'ai toujours eu un faible pour les métamorphoses des chamans, me déclara-t-il une autre fois. Ce n'est pas que je puisse les expliquer, ni même croire qu'elles existent, mais je suis très intéressé par ce genre d'exercice intellectuel, et j'ai tendance à penser que les transformations en serpent ou lion des montagnes ne sont pas aussi difficiles que celle du chaman de l'eau. C'est dans ces moments que je cesse d'être un anthropologue et que j'utilise mon intellect

différemment, en me fiant à mon instinct. Je sens alors que ces chamans accomplissent de toute évidence des prouesses que notre science et notre intelligence ne peuvent ni mesurer ni expliquer.

« Il existe, par exemple, des chamans-nuages qui se transforment en nuage, en brume. Je n'ai jamais assisté à cette métamorphose, mais j'ai connu l'un d'eux. Il ne s'est pas volatilisé sous mes yeux, contrairement à celui que j'ai vu se transformer en eau devant moi. Pourtant je l'ai suivi un jour, et il a simplement disparu dans un endroit où il n'y avait strictement rien pour se cacher. Je ne l'ai pas vu se muer en nuage, c'est vrai, mais il s'est malgré tout évaporé. Je ne voyais pas du tout où il avait pu aller. Il n'y avait ni rochers ni végétation à proximité. Je suis arrivé trente secondes après lui, et il n'était plus là.

« J'ai poursuivi cet homme partout pour en savoir plus, continua Bill. Il ne m'adressait pas la parole. Il se montrait très gentil, c'est tout. »

Bill me raconta d'innombrables histoires sur les dissensions et les conflits politiques des Indiens dans les différentes réserves, ainsi que d'autres anecdotes plus personnelles – vendettas, animosités, amitiés, etc. – auxquelles je ne trouvai finalement pas grand intérêt. En revanche, tous ses récits de disparitions et réapparitions de chamans m'avaient fait une très forte impression. Ils me fascinaient et m'horrifiaient à la fois, sans que je puisse comprendre pourquoi. Tout ce que je pouvais dire, c'est qu'ils me touchaient sur un plan émotionnel et viscéral, de façon très mystérieuse.

Je m'aperçus également au cours de ce voyage, en le vérifiant par moi-même, que les sociétés indiennes du Sud-Ouest étaient effectivement hostiles aux étrangers. Je finis par admettre que je man-

quais vraiment de préparation et qu'il serait plus réaliste de situer mon travail de terrain dans une région plus familière où je pourrais être mieux introduit.

Au terme de notre voyage, Bill me déposa à la gare routière de Nogales, en Arizona, où je devais prendre un bus Greyhound pour Los Angeles. Nous patientions dans la salle d'attente et il me consolait d'un ton paternel en me rappelant que les échecs étaient légion dans les enquêtes anthropologiques de terrain, mais qu'ils devaient conforter les objectifs ou accélérer la maturité de l'anthropologue.

Brusquement, il se pencha vers moi et m'indiqua d'un léger mouvement du menton le côté opposé de la salle. « Je crois bien que ce vieil homme assis là-bas sur le banc, dans le coin, est celui dont je t'ai parlé, me chuchota-t-il à l'oreille. Je n'en suis pas tout à fait sûr ; je ne l'ai vu qu'une seule fois de face.

— De qui parles-tu ? Que m'as-tu raconté sur lui ?

— Quand nous avons discuté des chamans et de leurs mutations, je t'ai dit que j'avais rencontré un jour un chaman-nuage.

— Oui, oui, je m'en souviens. C'est lui ?

— Non, pas du tout, me répondit-il. Mais je crois bien que c'est un compagnon ou un maître de ce chaman-nuage. Je les ai vus ensemble plusieurs fois de loin il y a de nombreuses années. »

Je me rappelais effectivement que Bill avait mentionné en passant l'existence d'un vieux chaman mystérieux, maintenant à la retraite, un vieil Indien misanthrope de Yuma qui avait été autrefois un terrible sorcier. Il n'avait cependant pas évoqué la relation de ce vieil homme avec le chaman-nuage ; sans doute était-elle pour lui évidente au point qu'il pensait m'en avoir parlé.

Saisi par une étrange appréhension, je me levai brusquement de mon siège. Je m'approchai du vieil homme, comme poussé par une force extérieure, et me lançai aussitôt dans une longue tirade vantant ma connaissance des plantes médicinales et du chamanisme des Indiens d'Amérique et de leurs ancêtres sibériens. Puis je lui dis nonchalamment que je savais qu'il était chaman et je conclus en l'assurant qu'une longue conversation avec moi lui serait certainement très profitable.

« Nous pourrions échanger des informations, lui dis-je nerveusement. Vous me donneriez les vôtres et je vous communiquerais les miennes. »

Le vieil homme garda les yeux baissés jusqu'au dernier moment. Puis il me dévisagea attentivement. « Je suis Juan Matus », dit-il en me regardant droit dans les yeux.

Je n'avais aucune raison de m'interrompre, mais, sans que je puisse discerner pourquoi, je sentis que je n'avais rien à ajouter. Je voulus lui dire mon nom. Il leva sa main à hauteur de mes lèvres comme pour m'en dissuader.

À cet instant, un autobus arriva à la station et le vieil homme marmonna que c'était celui qu'il devait prendre. Puis il me dit très sérieusement de passer le voir afin que nous soyons plus à l'aise pour discuter et nous raconter nos histoires. Un sourire ironique se dessina au coin de sa bouche. Avec une incroyable agilité pour un homme de son âge – je lui donnais plus de quatre-vingts ans –, il parcourut en quelques bonds la cinquantaine de mètres le séparant de la portière du bus. Il sauta à l'intérieur, la porte se referma, et le conducteur démarra comme s'il s'était juste arrêté pour le prendre.

Je revins vers le banc où Bill était assis.

« Qu'est-ce qu'il t'a dit, qu'est-ce qu'il t'a dit ? me demanda-t-il, tout excité.

— Il m'a proposé de passer le voir chez lui, de lui rendre visite pour que nous puissions bavarder.

— Mais qu'as-tu bien pu lui dire pour qu'il t'invite chez lui ? »

Je lui répondis que je l'avais embobiné avec mon baratin et que je lui avais promis de lui révéler tout ce que mes lectures m'avaient appris sur les plantes médicinales.

Bill ne voulut pas me croire et m'accusa de lui cacher quelque chose. « Je connais bien les gens de cette région, me dit-il avec animosité, et ce vieux schnoque est un type bizarre. Il ne parle à personne, pas même aux Indiens. Alors pourquoi t'aurait-il parlé à toi, un simple étranger ? Tu n'as rien de spécialement attirant ! »

Je l'avais de toute évidence contrarié, mais je ne parvenais pas à comprendre pourquoi. Je n'osais lui demander d'explication, pensant qu'il était un peu jaloux. Peut-être avait-il l'impression que j'avais réussi là où il avait échoué. Pourtant mon succès avait été si inattendu que je n'en voyais pas l'importance. Si Bill ne me l'avait pas dit, je n'aurais pu imaginer qu'il soit si difficile d'approcher ce vieil homme et ne lui aurais sans doute accordé aucune attention particulière. Je ne voyais rien de remarquable dans notre conversation et j'étais déconcerté de voir Bill à ce point bouleversé.

« Sais-tu où il habite ? lui demandai-je.

— Je n'en ai pas la moindre idée, me dit-il sèchement. Les gens du coin disent qu'il n'habite nulle part, qu'il se contente d'apparaître ici ou là à l'improviste, mais ce sont des idioties. Il vit probablement dans une bicoque à Nogales du côté mexicain.

— Pourquoi lui attaches-tu autant d'importance ? » lui demandai-je. Enhardi par ma question, je trouvai le courage d'ajouter : « Tu as l'air bouleversé parce qu'il m'a parlé. Pourquoi donc ? »

Il admit sans difficulté qu'il était contrarié car, à sa connaissance, il ne servait à rien d'essayer de parler à ce vieil homme. « Il est aussi grossier qu'on peut l'être, ajouta-t-il. Au mieux, il te fixe sans dire un mot pendant que tu lui parles. La plupart du temps, il ne se donne pas la peine de te regarder ; il fait comme si tu n'existais pas. La seule fois où j'ai essayé de lui adresser la parole, il m'a envoyé promener. Tu sais ce qu'il m'a dit ? "À ta place, je ne gaspillerais pas mon énergie à parler pour ne rien dire. Garde-la, tu en as besoin." S'il n'était pas si vieux, je lui aurais envoyé mon poing dans la figure ! »

Je fis remarquer à Bill que parler de lui comme d'un « vieil » homme était plus une manière de dire qu'une réelle description. Il était certainement très vieux, mais n'en avait pas l'air et paraissait très robuste et extrêmement agile. J'avais l'impression que si Bill avait essayé de lui balancer un coup de poing, il l'aurait regretté. Ce vieil Indien était puissant, et il avait même quelque chose de franchement terrifiant.

Je gardai mes pensées pour moi, laissant Bill continuer à me raconter comme la méchanceté de ce vieux l'avait écoeuré et comme il l'aurait traité s'il n'avait pas été si âgé.

« Qui pourrait me renseigner, à ton avis, sur l'endroit où il vit ? »

— Quelqu'un de Yuma, peut-être, me répondit-il, l'air un peu plus détendu. Pourquoi pas l'un de ceux que je t'ai présentés au début de notre périple ?

Tu n'as rien à perdre à le leur demander. Dis-leur que tu viens de ma part. »

Je changeai aussitôt mon programme et, au lieu de rentrer directement à Los Angeles, je me rendis à Yuma, en Arizona. Je revis les gens que Bill m'avait présentés. Ils ne savaient pas exactement où vivait ce vieil homme et pensaient qu'il habitait plutôt dans la province de Sonora, au Mexique. Leurs commentaires attisèrent ma curiosité. Il avait été dans sa jeunesse un redoutable sorcier, pratiquant les incantations et jetant des sorts, mais s'était adouci avec l'âge, devenant une sorte d'ascète qui vivait en ermite. Ils ajoutèrent que, bien qu'il fût un Indien Yaqui, il avait jadis circulé avec un groupe de Mexicains qui avaient l'air de très bien connaître certaines pratiques de sorcellerie. Tous s'accordaient à dire qu'ils n'avaient pas vu ces hommes dans la région depuis très longtemps.

L'un d'eux fit remarquer que ce vieil homme était de la même génération que son grand-père, qui était sénile et grabataire, tandis que le sorcier était plus vigoureux que jamais. Il pensait qu'à Hermosillo, la capitale de la province de Sonora, certaines personnes le connaîtraient et pourraient m'en dire davantage. La perspective de partir au Mexique ne m'enchantait guère. Cette région me paraissait bien éloignée de mes centres d'intérêt. Je décidai alors de me consacrer à l'anthropologie urbaine et de rentrer à Los Angeles. Mais avant de partir, je quadrilai la région de Yuma à la recherche d'informations sur ce vieux chaman. Personne ne savait rien de plus à son sujet.

Dans le bus me ramenant à Los Angeles, j'éprouvai une impression singulière. D'un côté, je me sentais complètement guéri de ma passion obsessionnelle pour le travail de terrain, et mon intérêt pour

le vieil homme semblait s'être émoussé. De l'autre, je ressentais une étrange nostalgie, un sentiment que je n'avais jamais éprouvé auparavant, et sa nouveauté me frappa profondément. C'était un mélange d'angoisse et de profond désir, comme si je ratais quelque chose d'extrêmement important. J'avais la claire sensation, en approchant de Los Angeles, que tout ce qui s'était passé à Yuma commençait à s'estomper avec la distance, mais cela ne faisait qu'intensifier cette curieuse nostalgie.

L'intention de l'infini

« Je voudrais que tu fasses l'effort de te remémorer exactement, dans les moindres détails, ce qui s'est passé entre toi et les deux hommes qui t'ont en fait mené vers moi – Jorge Campos et Lucas Coronado – et que tu me le racontes », m'avait dit don Juan.

Il ne m'était pas facile de satisfaire sa demande, mais je pris un réel plaisir à me souvenir de tout ce que m'avaient dit ces deux personnes. Il voulait connaître les plus infimes péripéties de cet épisode, et je dus pousser ma mémoire à son extrême limite.

L'histoire que don Juan voulait me voir retracer avait débuté à Guayas, une ville de la province de Sonora, au Mexique. À Yuma, en Arizona, on m'avait donné les noms et adresses de quelques personnes qui pourraient peut-être éclaircir le mystère entourant le vieil homme rencontré à la gare routière. Mais lorsque je vis ces gens, ils me déclarèrent que non seulement ils n'avaient jamais entendu parler d'un vieux chaman à la retraite, mais qu'ils doutaient même qu'un tel homme ait jamais existé. En revanche, ils avaient tous la tête farcie d'histoires

terrifiantes sur les chamans Yaqui et sur l'humeur souvent belliqueuse de ces Indiens. Ils ajoutèrent que je trouverais sans doute à Vicam – une station ferroviaire située entre Guaymas et Ciudad Obregon – quelqu'un qui pourrait m'orienter dans la bonne direction.

« Dois-je m'adresser à une personne en particulier ? leur avais-je demandé.

— Le mieux pour vous serait de parler à un inspecteur de la banque du gouvernement, m'avait-on suggéré. Cette administration a de nombreux inspecteurs itinérants qui connaissent bien les Indiens du coin, car c'est elle qui achète leurs récoltes. Tous les Yaqui sont cultivateurs. Ils possèdent un lopin de terre qui en quelque sorte leur appartient tant qu'ils le cultivent.

— Connaissez-vous l'un de ces inspecteurs ? » leur demandai-je.

Ils se consultèrent du regard et m'adressèrent un sourire d'excuse. Ils n'en connaissaient aucun, mais me recommandaient vivement de rencontrer l'un d'eux et de lui exposer mon problème.

Arrivé à Vicam, je tentai d'entrer en contact avec ces fonctionnaires, mais j'échouai lamentablement. Je discutai successivement avec trois d'entre eux qui me regardèrent aussitôt d'un air terriblement méfiant. Ils me soupçonnaient d'être un espion envoyé par les Yankees pour leur créer des problèmes – problèmes qu'ils ne pouvaient clairement définir, et à propos desquels ils faisaient les spéculations les plus folles, allant de l'agitation politique à l'espionnage industriel. Les gens du coin croyaient, à tort d'ailleurs, qu'il y avait sur les terres des Indiens Yaqui des gisements de cuivre que convoitaient les Yankees.

Après cet échec retentissant, je retournai à Guaymas et m'installai dans un hôtel situé à deux pas d'un restaurant fabuleux où j'allais trois fois par jour. La nourriture y était délicieuse et me plaisait tellement que je restai dans cette ville plus d'une semaine. J'avais pratiquement élu domicile au restaurant et c'est pourquoi je m'étais lié avec son propriétaire, M. Reyes.

Un après-midi, alors que j'y déjeunais, celui-ci vint à ma table avec un de ses amis nommé Jorge Campos, qu'il me présenta comme un homme d'affaires, un Indien Yaqui de souche qui, ayant vécu en Arizona dans sa jeunesse, parlait anglais à la perfection et était, si l'on peut dire, encore plus américain qu'un véritable Américain. M. Reyes me fit son éloge, m'assurant que son exemple montrait bien que le labeur et le dévouement pouvaient faire d'un homme normal un être exceptionnel.

M. Reyes s'esquiva et Jorge Campos s'assit à côté de moi. Prenant immédiatement la parole, il déclara avec une feinte modestie ne pas mériter ces compliments, tout en étant visiblement ravi de tout ce qu'on avait dit de lui. J'eus d'emblée la nette impression que les affaires dont s'occupait Jorge Campos étaient de celles qui se traitent dans les bars ou aux carrefours de rues animées et consistent à essayer de vendre une idée ou simplement trouver un moyen d'extorquer aux gens leurs économies.

Jorge Campos avait un physique agréable. Il était grand et mince, mais il avait l'estomac proéminent des buveurs d'alcool. Son teint était très foncé, légèrement olivâtre, et il portait des jeans coûteux et des bottes de cow-boy rutilantes, aux bouts très pointus et aux talons obliques, de ceux qu'on

enfonce dans le sol pour résister à la traction d'un animal pris au lasso.

Sa chemise écossaise était impeccablement repassée. Il avait glissé dans sa poche droite un étui en plastique abritant une rangée de stylos. J'avais vu le même chez des employés de bureau qui ne voulaient pas tacher d'encre le fond de leurs poches. Sa tenue comportait aussi une veste à franges en daim roux qui avait dû coûter une fortune et un grand chapeau de cow-boy de style texan. Son visage rond, inexpressif, était dépourvu de rides alors que l'homme me paraissait avoir la cinquantaine. Sans savoir pourquoi, j'eus l'impression qu'il était dangereux.

« Très heureux de faire votre connaissance, monsieur Campos, lui dis-je en espagnol en lui tendant la main.

— Ne faisons pas de manières, me répondit-il également en espagnol, en me donnant une vigoureuse poignée de main. Je préfère traiter les jeunes sur un pied d'égalité, sans tenir compte de la différence d'âge. Appelez-moi Jorge. »

Il attendit un moment, guettant sans doute ma réaction. Je ne savais que dire. Je ne voulais surtout pas me moquer de lui, mais je ne voulais pas non plus le prendre trop au sérieux.

« Je suis curieux de savoir ce que vous faites à Guaymas, poursuivit-il nonchalamment. Vous n'avez pas l'air d'un touriste, ni d'un amateur de pêche hauturière.

— Je suis étudiant en anthropologie, et j'essaie de me faire introduire auprès des Indiens locaux pour effectuer des recherches sur le terrain.

— Qu'à cela ne tienne ! Moi, je suis dans les affaires, et mon travail consiste à fournir des informations, à servir d'intermédiaire. Vous avez un besoin,

j'ai la solution. Je fais payer mes services, mais ils sont garantis. On n'a rien à payer si l'on n'obtient pas satisfaction.

— J'ai personnellement besoin d'informations, lui dis-je, et je vous paierai sans problème ce que vous me demanderez.

— Parfait ! s'exclama-t-il. Il vous faut certainement un guide, quelqu'un de mieux éduqué que les Indiens du cru, pour vous montrer le coin. Avez-vous une bourse du gouvernement des États-Unis ou d'un autre organisme important ?

— Oui, j'ai une bourse de la Fondation ésotérique de Los Angeles. »

Je mentais, mais je vis une lueur de convoitise dans ses yeux.

« Formidable ! C'est une grande institution ?

— Très grande, lui répondis-je.

— Bonté divine, c'était donc ça ! dit-il comme si mes paroles lui expliquaient enfin ce qu'il voulait savoir. Et maintenant, puis-je vous demander, si j'ose me permettre, de m'indiquer le montant de votre bourse ? Combien d'argent vous ont-ils donné ?

— Quelques milliers de dollars pour un travail de terrain préliminaire. »

C'était un nouveau mensonge, mais je voulais voir ce qu'il allait dire.

« Parfait ! J'aime les gens directs, dit-il en savourant ses paroles. Je suis sûr que nous allons nous entendre. Je vous offre mes services de guide, car je peux être une clé qui vous ouvrira de nombreuses portes secrètes chez les Yaqui. Et vous voyez à mon allure que je suis un homme de goût qui a les moyens !

— C'est vrai, vous avez très bon goût, lui affirmai-je.

— Ce que je veux vous dire, c'est que pour de faibles honoraires, que vous trouverez très raisonnables, je vous introduirai auprès des bonnes personnes, à qui vous pourrez poser toutes les questions que vous voudrez. Et avec un tout petit supplément, je vous traduirai textuellement leurs paroles, en espagnol ou en anglais. Je peux également parler français et allemand, mais je ne pense pas que cela vous intéresse.

— Vous avez raison, ces langues ne m'intéressent pas. Et quel serait le montant de vos honoraires ?

— Le montant de mes honoraires ! » dit-il en sortant un calepin de cuir de sa poche arrière. Il l'ouvrit prestement, y gribouilla quelques notes rapides, le referma aussi sec et le remit en place d'un geste vif et précis. J'étais sûr qu'il voulait me donner une impression d'efficacité et de célérité dans son calcul.

« Je vous prendrai cinquante dollars par jour, transport inclus, mes repas en sus. Je veux dire que je mangerai avec vous, lorsque vous mangerez vous-même. Qu'en dites-vous ? »

À cet instant, il se pencha vers moi et me chuchota que nous devrions converser en anglais car il ne voulait pas que l'on connaisse les conditions de notre transaction. Il se mit alors à me parler dans un charabia qui n'avait rien à voir avec l'anglais. Complètement déconcerté, je ne savais comment lui répondre. Je m'agitais nerveusement tandis que lui continuait à dire n'importe quoi d'un air parfaitement naturel, sans sourciller. Il paraissait très animé et agitait les mains, montrant du doigt les alentours comme s'il me communiquait des informations. Ne voyant pas du tout quelle langue il pouvait bien parler, j'en vins à penser qu'il s'agissait peut-être de celle des Yaqui.

Comme des gens s'approchaient de notre table pour nous regarder, j'acquiesçai de la tête et dit à Jorge Campos : « Oui, oui, en effet. » Un instant plus tard, je lui demandai : « Pourriez-vous répéter ce que vous venez de dire ? » Et cela me parut si drôle que j'éclatai bruyamment de rire. Il rit aussi de bon cœur, comme si j'avais dit quelque chose d'extrêmement amusant.

Il dut remarquer que ma patience allait s'épuiser, et juste avant que je me lève et l'envoie au diable, il se mit à me reparler en espagnol.

« Je ne veux pas vous fatiguer avec ces stupidités, me dit-il. Mais si je dois être votre guide – et je pense que je vais l'être –, nous allons passer de longues heures à bavarder. Je ne faisais que vous tester pour voir si vous avez de la conversation. Je vais sûrement passer beaucoup de temps avec vous en voiture et j'ai besoin d'un bon interlocuteur, qui sache écouter et qui ait de la répartie. Vous faites parfaitement l'affaire et je suis très content. »

Puis il se leva, me serra la main et partit. Revenant sur scène comme au théâtre, le propriétaire s'approcha de ma table en souriant, secouant la tête comme un ourson.

« C'est un type fabuleux, non ? »

Je ne me risquai pas à lui donner mon avis. M. Reyes me déclara que Jorge Campos intervenait actuellement dans une transaction extrêmement délicate et lucrative. Selon lui, certaines compagnies minières des États-Unis s'intéressaient aux gisements de fer et de cuivre appartenant aux Indiens Yaqui et, en tant qu'intermédiaire, Jorge Campos allait sans doute encaisser près de cinq millions de dollars d'honoraires. Je compris alors qu'il s'agissait d'un escroc. Il n'y avait pas de gisements de fer ni de cuivre chez les Indiens Yaqui. S'il y en

avait eu, des sociétés privées les auraient depuis longtemps chassés de leurs terres et réinstallés ailleurs.

« C'est vrai, il est fabuleux, déclarai-je. C'est l'homme le plus merveilleux que j'aie jamais rencontré. Mais comment vais-je pouvoir le recontacter ?

— Ne vous faites aucun souci, dit M. Reyes. Jorge m'a demandé toutes sortes de renseignements sur vous. Il vous surveille depuis votre arrivée. Il viendra probablement frapper à votre porte aujourd'hui ou demain. »

Il avait vu juste. Quelques heures plus tard, je fus réveillé de ma sieste. C'était Jorge Campos. J'avais l'intention de quitter Guaymas en début de soirée et de rouler toute la nuit jusqu'en Californie. Je lui expliquai que j'allais partir et que je reviendrais le mois suivant.

« Ah bon ! Mais vous devez rester puisque j'ai décidé d'être votre guide !

— Je suis désolé. Nous devons remettre tout cela à plus tard ; je n'ai pas le temps maintenant. »

Sachant qu'il était un filou, je décidai de lui déclarer que j'avais déjà un informateur, un vieil homme que j'avais rencontré en Arizona et qui avait accepté de travailler avec moi. Je lui dis qu'il s'appelait Juan Matus et le lui décrivis, ajoutant que certains le considéraient comme un chaman. Jorge Campos me fit un grand sourire. Je lui demandai s'il le connaissait.

« Bien sûr que je le connais, me dit-il avec entrain. On peut même dire que nous sommes bons amis ! » Sans que je l'y invite, il pénétra dans la pièce et s'assit à la table du balcon.

« Est-ce qu'il vit toujours dans le coin ? lui demandai-je.

— Certainement, m'assura-t-il.

— Pourriez-vous m'accompagner chez lui ?

— Pourquoi pas ? J'aurais besoin de quelques jours pour faire ma petite enquête, juste pour m'assurer qu'il est là, et ensuite nous irons le voir. »

Je savais qu'il mentait, mais j'avais envie de le croire. Je me demandai si ma méfiance initiale n'était pas injustifiée. Il paraissait à présent très convaincant.

« Pour vous emmener voir cet homme, je vais vous demander un petit forfait. Mon tarif sera de deux cents dollars. »

Cette somme dépassait ce dont je disposais. Je refusai poliment en disant que je n'avais pas assez d'argent sur moi.

« Ne croyez pas que j'ai l'esprit mercantile ! me dit-il avec son sourire le plus engageant. Combien pourriez-vous donner ? Vous savez bien que je vais devoir distribuer quelques pots-de-vin. Les Indiens Yaqui ne sont pas faciles à approcher, mais on trouve toujours une solution, et certaines portes s'ouvrent avec une clé magique – l'argent. »

Malgré toutes mes réticences, j'étais persuadé que Jorge Campos allait non seulement m'introduire dans le monde Yaqui, mais aussi me permettre de retrouver le vieil homme qui m'avait tant intrigué. Je ne voulais pas marchander et me sentis presque gêné de lui offrir les cinquante dollars que j'avais en poche.

« Je suis à la fin de mon séjour, lui dis-je en guise d'excuse, et il me reste très peu d'argent. Je n'ai que cinquante dollars. »

Jorge Campos étendit ses longues jambes sous la table et se croisa les mains derrière la tête, rabaisant du même coup son chapeau sur son visage.

« Je vous prendrai cinquante dollars et votre montre, dit-il sans la moindre gêne, et pour cette

somme, je vous ferai rencontrer un chaman subalterne. Ne vous impatientez pas, me conseilla-t-il comme si j'allais protester. Nous devons gravir prudemment les échelons menant à cet homme qui est, lui, tout en haut de l'échelle, je peux vous l'assurer.

— Et quand pourrais-je rencontrer ce chaman subalterne ? lui demandai-je en lui tendant l'argent et ma montre.

— Tout de suite ! me répondit-il, reprenant sa position assise et empochant prestement les dollars et la montre. Allons-y ! Il n'y a pas une minute à perdre ! »

Nous prîmes ma voiture, et il m'indiqua la route de Potam, une des villes traditionnelles Yaqui située le long du fleuve du même nom. Il me révéla au cours du trajet que nous allions rencontrer Lucas Coronado, un homme connu pour ses prouesses de sorcier et ses transes chamaniques, ainsi que pour les masques magnifiques qu'il réalisait à l'occasion des fêtes Yaqui du carême.

Puis il orienta la conversation sur le vieil homme, et ce qu'il me dit était aux antipodes de ce que m'avaient déclaré les autres. Loin d'être l'ermite et le chaman à la retraite que l'on m'avait décrit, il était, au dire de Jorge Campos, le guérisseur et le sorcier le plus connu de la région, un homme que la renommée avait rendu presque inaccessible. Il fit une pause, comme un acteur, avant de m'asséner le coup de grâce : d'après lui, avoir des entretiens réguliers avec ce vieil homme, comme aiment à le faire les anthropologues, allait me coûter au moins deux mille dollars.

J'allais protester contre l'énormité de la somme, mais il prit les devants.

« J'accepte de vous y conduire pour deux cents dollars, me dit-il. De ces deux cents dollars, je n'en

toucherai que trente. Le reste sera distribué en pots-de-vin. Et lui parler longuement vous coûtera plus cher, vous l'imaginez bien ! Il a des gardes du corps, des gens qui assurent sa protection. Il me faudra parlementer avec eux en leur proposant de l'argent.

« Et à la fin, ajouta-t-il, je vous ferai une facture récapitulative avec des reçus et tout ce qu'il faut pour vos impôts. Vous verrez alors que pour organiser tout ça, ma commission sera finalement très réduite. »

Je ne pus m'empêcher de l'admirer. Il était au courant de tout, même des justificatifs pour les impôts. Il se tut un instant, comme s'il réfléchissait à la modicité de son profit. Je n'avais rien à dire. J'étais moi aussi plongé dans mes calculs, me demandant comment je pourrais bien trouver ces deux mille dollars. J'allai jusqu'à envisager de réellement faire une demande de bourse.

« Êtes-vous sûr que ce vieil homme voudra me parler ? lui demandai-je.

— Évidemment, m'assura-t-il. Non seulement il vous parlera, mais il vous montrera certaines pratiques de sorcellerie si vous le payez. Il faudra vous mettre d'accord avec lui sur le prix des leçons suivantes. »

Jorge Campos garda le silence un moment, me regardant droit dans les yeux.

« Croyez-vous que vous pourrez me payer ces deux mille dollars ? me demanda-t-il d'un ton si délibérément indifférent que je vis tout de suite qu'il était feint.

— Bien sûr, il n'y a pas de problème », mentis-je pour le rassurer.

Il ne put dissimuler sa joie.

« Formidable ! s'écria-t-il. On va bien se marquer ! »

Je tentai de lui poser quelques questions générales sur le vieil homme, mais il me coupa brusquement la parole. « C'est à lui que vous demanderez tout ça, et il sera ravi de vous répondre », me dit-il en souriant.

Il se mit à me parler de sa vie aux États-Unis et de son goût pour les affaires, et à ma complète stupefaction, puisque je le prenais pour un bluffeur ne parlant pas un mot d'anglais, il passa à l'anglais.

« Vous savez parler anglais ! m'exclamai-je sans chercher à dissimuler ma surprise.

— Évidemment, mon garçon, dit-il en prenant un accent texan qu'il conserva tout au long de la conversation. Je vous l'ai dit, je voulais vous tester, pour voir comment vous vous débrouilliez. Vous vous en êtes bien tiré, et j'ai même l'impression que vous êtes assez malin. »

Il maîtrisait parfaitement l'anglais et m'amusa beaucoup avec ses plaisanteries et ses histoires. En un rien de temps, nous arrivâmes à Potam et il me guida jusqu'à une maison située à la périphérie de la ville. Nous descendîmes de voiture et il me montra le chemin, appelant Lucas Coronado en espagnol.

De l'arrière de la maison, une voix nous cria : « Venez par là ! »

Il y avait un homme derrière une petite cabane, assis par terre sur une peau de chèvre. Il tenait entre ses pieds nus une pièce de bois qu'il était en train de tailler à l'aide d'un ciseau et d'un maillet. Ne se contentant pas de la maintenir par la pression de ses pieds, il utilisait ceux-ci comme un tour de potier, la faisant tourner à mesure que ses mains la sculptaient au ciseau. Cela me parut prodigieux. De toute ma vie, je n'avais rien vu de tel. Il était en train de façonner un masque, en le creusant avec

un ciseau courbe. La maîtrise avec laquelle il se servait de ses pieds pour tenir et faire tourner la pièce était remarquable.

L'homme était très maigre. Il avait un visage mince et des traits anguleux, de hautes pommettes, et un teint cuivré très foncé. La peau de son visage et de son cou semblait extrêmement tendue. Une fine moustache tombante lui donnait un air un peu malveillant. Il avait un nez aquilin à l'arête très fine et de féroces yeux noirs. Ses sourcils d'un noir de jais paraissaient dessinés au crayon, et ses cheveux, également très noirs, étaient coiffés en arrière. Je n'avais jamais vu un visage aussi hostile et c'était les mots « belliqueux » et « saturnien » qui me venaient à l'esprit pour le décrire. Il me faisait penser à un empoisonneur italien du temps des Médicis.

Il était assis par terre, tenant le morceau de bois entre ses pieds, et je remarquai que les os de ses jambes étaient si longs que ses genoux lui arrivaient à hauteur des épaules. À notre approche, il s'arrêta de travailler et se leva. Il était plus grand que Jorge Campos et n'avait que la peau sur les os. Par égard envers nous, j'imagine, il remit ses *guaraches* – ses sandales.

« Venez, venez », nous dit-il sans sourire.

J'eus l'étrange impression que Lucas Coronado ne savait pas sourire.

« Que me vaut le plaisir de cette visite ? demanda-t-il à Jorge Campos.

— Je t'amène ce jeune homme qui veut te poser quelques questions sur ton art, répondit ce dernier d'un ton très condescendant. Je lui ai garanti que tu ne lui raconterais pas d'histoires.

— Bien sûr, aucun problème », m'assura Lucas Coronado en me toisant de la tête aux pieds d'un regard glacial.

Il se mit alors à parler dans une autre langue, que je présumai être le yaqui. Jorge Campos et lui conversèrent avec animation un moment sans me prêter la moindre attention. Puis Jorge Campos se tourna vers moi.

« Nous avons un petit problème, me dit-il. Lucas vient de m'informer qu'il est très occupé en cette saison parce que les fêtes approchent, et il ne peut répondre aujourd'hui aux questions que vous voulez lui poser. Il le fera une autre fois.

— Oui, oui, pour sûr, me dit Lucas Coronado en espagnol. Une autre fois, une autre fois !

— Nous devons abrégier notre visite, me dit Jorge Campos, mais je vous ramènerai. »

Avant de partir, je me sentis tenu d'exprimer mon admiration à Lucas Coronado pour sa prodigieuse technique de travail utilisant les mains et les pieds. Il me regarda comme si j'étais fou, écarquillant les yeux sous l'effet de la surprise.

« Vous n'avez jamais vu personne travailler sur un masque ? me siffla-t-il entre les dents. Vous venez d'où ? De la planète Mars ? »

Je me sentis stupide. Je tentai de lui expliquer que cette technique était toute nouvelle pour moi. Je crus qu'il allait me frapper. Jorge Campos me dit en anglais que je l'avais offensé avec mes éloges. Il y avait vu une allusion voilée à sa pauvreté. Il avait cru que j'ironisais sur le fait qu'il manquait de tout et était persuadé que je m'étais moqué de lui.

« Mais c'est tout le contraire, je le trouve extraordinaire !

— N'essayez pas de lui dire quoi que ce soit de ce genre, me rétorqua Jorge Campos. Ces gens sont habitués à recevoir et lancer des insultes sans rien laisser paraître. Il trouve bizarre que vous l'humiliiez alors que vous ne le connaissez pas, et que vous

railliez le fait qu'il ne peut même pas s'acheter un étau pour tenir sa sculpture. »

Je me sentis complètement désemparé. Je venais de saborder mon seul contact, et c'était bien la dernière chose que je souhaitais. Jorge Campos parut s'émouvoir de ma contrariété.

« Achetez-lui un masque », me conseilla-t-il.

Je lui dis que j'avais l'intention de rentrer d'une seule traite à Los Angeles, sans faire d'étape, et que j'avais juste assez d'argent pour acheter l'essence et la nourriture.

« Eh bien, donnez-lui votre veste en cuir, me dit-il d'un air désinvolte, tout en manifestant discrètement son désir de m'aider. Sinon il sera furieux, et le seul souvenir qu'il gardera de vous, c'est l'affront que vous lui avez fait. Ne lui dites surtout pas que ses masques sont beaux, contentez-vous de lui en acheter un. »

Quand je proposai à Lucas Coronado d'échanger ma veste en cuir contre l'un de ses masques, il eut un grand sourire de satisfaction. Il prit la veste et l'enfila, puis se dirigea vers la maison, faisant avant d'entrer quelques étranges rotations. Il s'agenouilla devant une sorte d'autel, tendit les bras comme pour les étirer, puis se frotta les mains de chaque côté de la veste.

Il entra dans la maison et revint en me tendant un paquet enveloppé de papier journal. Je voulus lui poser quelques questions, mais il s'excusa en me disant qu'il avait du travail, ajoutant que, si je voulais, je pourrais revenir une autre fois.

Sur la route du retour vers Guaymas, Jorge Campos me demanda d'ouvrir le paquet. Il voulait s'assurer que Lucas Coronado ne m'avait pas roulé. Personnellement, je ne voyais pas l'intérêt d'examiner son contenu. La seule chose qui comptait,

c'était que je pourrais revenir tout seul voir Lucas Coronado, et j'étais ravi.

« Je veux voir ce qu'il vous a donné, insista Jorge Campos. Arrêtez la voiture, s'il vous plaît. Il n'est pas question que je fasse courir le moindre danger à mes clients. Vous m'avez payé pour vous rendre certains services. Cet homme est un vrai chaman, et il est donc très dangereux. Comme vous l'avez offensé, il a pu glisser un objet maléfique dans ce paquet. Si c'est le cas, nous allons l'enterrer tout de suite ici même. »

J'eus une sorte de nausée, une vague d'appréhension, et j'arrêtai la voiture. Avec un soin extrême, je sortis le paquet. Il me l'arracha des mains et l'ouvrit. Il contenait trois splendides masques Yaqui de facture traditionnelle. Jorge Campos me dit d'un ton très naturel et détaché qu'il serait tout à fait normal que je lui en offre un. Sachant que j'avais besoin de lui, puisqu'il ne m'avait pas encore emmené voir le vieil homme, je lui tendis de bon cœur l'un d'entre eux.

« Si vous me permettez de choisir, je préférerais celui-là », me déclara-t-il en me le désignant du doigt.

Je lui donnai mon accord. Ces masques n'avaient aucune importance pour moi. J'avais trouvé ce que je cherchais. Je lui aurais volontiers offert les deux autres, mais je voulais les montrer à mes amis anthropologues.

« Ces masques n'ont rien d'extraordinaire, affirma Jorge Campos. On peut les acheter dans n'importe quel magasin en ville. Ils les vendent aux touristes de passage. »

J'avais déjà vu les masques Yaqui que l'on vendait dans ces échoppes. Ils étaient très grossiers en com-

paraison des miens, et Jorge Campos avait sans conteste choisi le plus beau.

Je le déposai en ville et pris la direction de Los Angeles. Juste avant de me quitter, il me rappela que je lui devais en quelque sorte deux mille dollars, car il allait commencer à travailler et à distribuer ses pots-de-vin pour pouvoir me faire rencontrer le grand homme.

« Croyez-vous que vous pourrez me les donner la prochaine fois que vous viendrez ? » me demanda-t-il hardiment.

Sa question me mettait dans une terrible position. J'avais l'impression que si je lui disais la vérité – c'est-à-dire que j'en doutais –, il me laisserait tomber. Et j'étais convaincu qu'en dépit de son évidente cupidité, c'était lui qui m'ouvrirait les portes.

« Je ferai de mon mieux pour avoir cette somme, lui dis-je sur un ton évasif qui ne m'engageait à rien.

— Je te conseille de l'avoir, mon garçon, répliqua-t-il énergiquement, presque en colère. Je vais dépenser mes propres deniers pour organiser cette rencontre, et tu dois me fournir une sorte de garantie. Je sais que tu es un jeune homme très sérieux. Combien vaut ta voiture ? As-tu la carte grise ? »

Je lui indiquai la valeur de ma voiture en lui confirmant que j'étais en règle, mais il ne parut satisfait qu'après avoir reçu ma parole que je le paierais en liquide lors de ma visite suivante.

Cinq mois plus tard, je revins à Guaymas voir Jorge Campos. Deux mille dollars étaient à l'époque une somme considérable, surtout pour un étudiant. J'espérais qu'il pourrait m'accorder des facilités de paiement et j'étais prêt à m'engager à les lui payer sous forme de versements échelonnés.

Je ne pus retrouver sa trace à Guaymas. Je demandai au propriétaire du restaurant s'il savait où je pouvais le joindre. Il était aussi surpris que moi de sa disparition.

« Il s'est tout simplement volatilisé, me dit-il. Je suis sûr qu'il est retourné en Arizona ou au Texas pour s'occuper de ses affaires. »

Je sautai sur l'occasion pour aller voir Lucas Coronado tout seul. J'arrivai chez lui à midi et ne le trouvai pas non plus. Je demandai à ses voisins s'ils savaient où il pouvait être. Ils me regardèrent avec hostilité et ne daignèrent pas me répondre. Je m'en allai, et revins chez lui en fin d'après-midi. Je n'avais plus aucun espoir. En fait, j'étais prêt à repartir pour Los Angeles sur-le-champ. À ma grande surprise, non seulement Lucas Coronado était là, mais il se montra extrêmement amical à mon égard. Il me déclara tout de go que j'avais bien fait de venir le voir sans Jorge Campos qui, dit-il, était un terrible emmerdeur, un vrai renégat qui prenait plaisir à exploiter ses frères Yaqui.

Je lui offris les quelques cadeaux que je lui avais apportés et lui achetai trois masques, un bâton très joliment sculpté, et une paire de jambières cliquettantes, fabriquées avec des cocons d'insectes du désert, que portent les Yaqui dans leurs danses traditionnelles. Puis je l'emmenai à Guaymas pour dîner.

Je le vis quotidiennement pendant les cinq jours que je passai dans le coin, et il me donna une multitude d'informations sur les Yaqui - sur leur histoire et leur organisation sociale, et sur le sens et la nature de leurs fêtes. Je prenais un tel plaisir à travailler enfin sur du concret que j'hésitais à lui parler du vieux chaman. Surmontant mes réticences, je finis par lui demander s'il connaissait ce vieil

homme qui, au dire de Jorge Campos, était un chaman très connu. Lucas Coronado parut perplexe. Il m'assura qu'à sa connaissance un tel homme n'avait jamais existé dans cette partie du pays et que Jorge Campos était un filou qui n'en voulait qu'à mon argent.

Entendre Lucas Coronado nier l'existence du vieux chaman me fit un choc terrible et inattendu. Je réalisai à l'instant même que je me fichais éperdument, en fait, de ces recherches sur le terrain. La seule chose qui m'intéressait, c'était de retrouver cet homme. Je compris alors que ma rencontre avec lui avait été un événement capital qui n'avait rien à voir avec mes aspirations et mes préoccupations d'anthropologue.

Plus impatient que jamais, je voulais à tout prix savoir qui diable pouvait bien être ce vieil homme et, incapable de me dominer, je me mis à vociférer et trépigner de frustration. Interloqué de me voir dans cet état, Lucas Coronado me regarda et se mit à rire. Je n'avais jamais imaginé qu'il puisse rire. Je le priai d'excuser mon accès de fureur. Je ne savais pas ce qui m'avait pris. Il parut comprendre mon dilemme.

« Ce sont des choses qui arrivent par ici », me dit-il.

Je ne voyais pas ce qu'il voulait dire, mais ne voulais surtout rien lui demander. J'avais terriblement peur de la facilité avec laquelle il prenait la mouche. Les Yaqui avaient la particularité d'être très susceptibles. Ils se tenaient perpétuellement sur leurs gardes, à l'affût d'insultes trop subtiles pour que d'autres les remarquent.

« Dans les montagnes environnantes, il y a des êtres magiques qui peuvent rendre les gens complètement fous. On se met à fulminer et tempêter sous

leur influence, et lorsqu'on finit par se calmer, épuisé, on ne sait plus du tout pourquoi on s'est mis dans cet état.

— Croyez-vous que c'est ce qui vient de se passer ?

— Absolument, me répondit-il sur un ton de profonde conviction. Vous avez tendance à perdre la boule pour un oui ou pour un non, mais vous savez malgré tout vous maîtriser. Cela n'a pas marché aujourd'hui, et vous avez piqué une crise pour une bagatelle.

— Cela n'a rien d'une bagatelle, lui assurai-je. Je viens juste de comprendre que ce vieil homme est l'instigateur de tous mes efforts. »

Lucas Coronado garda le silence, comme s'il réfléchissait profondément. Puis il se mit à marcher de long en large.

« N'avez-vous jamais entendu parler d'un vieil homme qui vit par ici sans être vraiment de la région ? »

Il ne comprit pas ma question. Je dus lui expliquer que cet Indien que j'avais rencontré était peut-être, comme Jorge Campos, un Yaqui ayant vécu ailleurs. Lucas Coronado m'expliqua que « Matus » était un nom très courant dans la région, mais qu'il n'avait jamais connu de Matus prénommé Juan. Il avait l'air consterné. Puis il eut un éclair d'inspiration et me déclara que, comme cet homme était âgé, il avait sans doute un autre nom et m'avait donné celui qu'il utilisait dans son travail, et non le vrai.

« Le seul vieil homme que je connais, poursuivit-il, est le père d'Ignatio Flores. Il habite Mexico et vient voir son fils de temps en temps. En y repensant, il n'a pas l'air si vieux que ça pour être son père. Il est pourtant âgé, et Ignatio aussi. On dirait que son père est plus jeune que lui ! »

Cette idée le fit éclater de rire. Visiblement, il n'avait jamais songé à la jeunesse apparente de ce vieillard. Il n'arrêtait pas de secouer la tête, comme s'il ne pouvait le croire. Quant à moi, j'étais aux anges.

« C'est lui ! » me mis-je à hurler sans savoir pourquoi.

Lucas Coronado ne savait pas où habitait Ignatio Flores, mais il se montra très obligeant et m'accompagna dans une ville Yaqui voisine où il finit par le trouver.

Ignatio Flores était un homme de grande taille et de forte corpulence ayant dépassé la soixantaine. Lucas Coronado m'avait prévenu qu'ayant été militaire de carrière dans sa jeunesse, il en avait gardé le maintien et l'allure. Avec son énorme moustache et son regard féroce, il me parut l'incarnation de la brutalité militaire. Il avait le teint sombre et ses cheveux étaient encore noir de jais malgré son âge. Sa voix rauque et puissante ne semblait pouvoir émettre que des ordres. Il avait certainement été dans la cavalerie. On aurait dit à sa démarche qu'il portait toujours des éperons que j'avais l'étrange impression d'entendre cliqueter à chacun de ses pas.

Lucas Coronado me présenta et lui dit que je venais d'Arizona pour voir son père, que j'avais rencontré à Nogales. Ignatio Flores ne parut pas du tout surpris.

« Oui, oui, mon père voyage beaucoup. » Et sans autres préliminaires, il nous indiqua où nous pourrions le trouver. Il ne nous accompagna pas, sans doute par politesse. Nous priant de l'excuser, il s'en alla, marchant au pas comme à la parade.

Je m'apprêtais à aller voir le vieil homme avec Lucas Coronado, mais il refusa poliment. Il préférait que je le raccompagne chez lui.

« Je crois que vous avez trouvé l'homme que vous cherchiez, et il vaut mieux que vous soyez seul », me dit-il.

Je m'émerveillai de l'extraordinaire politesse de ces Indiens Yaqui qui, par ailleurs, pouvaient se montrer si brutaux. On m'avait dit qu'ils étaient de véritables sauvages, capables de tuer n'importe qui sans le moindre scrupule. Je trouvais pour ma part que leurs traits les plus remarquables étaient la courtoisie et la considération qu'ils montraient envers autrui.

Je pris la voiture et me rendis à la maison du père d'Ignatio Flores, où je trouvai l'homme que je cherchais.

« Je me demande pourquoi Jorge Campos m'a menti en me disant qu'il vous connaissait, dis-je en terminant mon récit.

— Il ne t'a pas menti, déclara don Juan avec conviction, comme s'il excusait le comportement de Jorge Campos. Il n'a même pas travesti son image ou sa personnalité. Il t'a pris pour une proie facile qu'il allait pouvoir aisément rouler. Et s'il n'a pu réaliser ses plans, c'est parce que *l'infini* l'en a empêché. Il a disparu peu après votre rencontre et on ne l'a jamais retrouvé !

« Jorge Campos a été pour toi un personnage très important. On peut discerner dans tout ce qui s'est passé entre vous une sorte de modèle fondamental, parce qu'il est le reflet de ta vie.

— Comment ça ? Je n'ai rien d'un escroc ! » protestai-je.

Il se mit à rire, comme s'il savait quelque chose que j'ignorais. Je me lançai sur-le-champ dans de longues explications sur mes actes, mes idéaux et mes espoirs. Et il me vint alors une drôle d'idée qui

s'imposa avec une force comparable à celle de l'ardeur que je mettais à me justifier : dans certaines circonstances, je pouvais ressembler à Jorge Campos. Cette pensée me fut intolérable, et je voulais de toutes mes forces en démontrer la fausseté. Pourtant, en mon for intérieur, je ne voyais pas pourquoi j'aurais dû m'excuser de lui ressembler.

J'exposai mon dilemme à don Juan, qui s'étrangla de rire à plusieurs reprises.

« Si j'étais toi, j'écouterais cette voix intérieure. Qu'est-ce que cela peut bien faire que tu sois un filou comme Jorge Campos ? C'était un filou de bas étage, mais toi, tu as une autre envergure ! Raconter ces péripéties t'a permis d'en prendre conscience. Tel est le pouvoir du récit, et c'est pour cela que les sorciers l'utilisent. Cela t'a mis en contact avec quelque chose dont tu ne soupçonnavas pas l'existence en toi. »

Je voulus partir sur-le-champ. Don Juan comprit parfaitement ce que je ressentais.

« N'écoute pas cette voix superficielle qui te met en colère, me dit-il d'un ton impérieux. Prête plutôt l'oreille à une autre voix plus profonde, celle qui va te guider dorénavant, celle qui rit. Écoute-la bien, et ris avec elle ! Ris ! Ris donc ! »

Ses paroles me firent l'effet d'une injonction hypnotique et je me mis involontairement à rire. Je n'avais jamais été aussi heureux. Je me sentais libre, démasqué.

« Raconte-toi l'histoire de Jorge Campos, encore et encore, me dit don Juan. Tu y trouveras une richesse infinie. Chacun de ses détails est comme une précision notée sur une carte. Dès que nous passons un certain seuil, le propre de *l'infini* est de nous présenter un reflet de nous-mêmes. »

Il me fixa du regard un long moment, ne se contentant pas de poser les yeux sur moi, mais me scrutant avec une attention soutenue. « Ce que Jorge Campos n'a pu s'empêcher de faire, finit-il par dire, c'est de te mettre en contact avec Lucas Coronado, qui est pour toi aussi important que lui, et peut-être davantage. »

En racontant ma rencontre avec ces deux hommes, j'avais réalisé que j'avais passé plus de temps avec Lucas Coronado qu'avec Jorge Campos. Pourtant nos échanges, marqués par d'énormes plages de silence, m'avaient paru de moindre intensité. Lucas Coronado n'était pas très loquace et, bizarrement, chaque fois qu'il se taisait, il s'arrangeait pour que je fasse de même.

« Lucas Coronado est un autre de tes reflets, me dit don Juan. Ne trouves-tu pas étrange qu'il soit un artiste extrêmement sensible, un sculpteur en quête d'un mécène, comme toi à une époque, quand tu cherchais une femme passionnée d'art qui aurait pu t'épauler sur le plan financier ? »

Je me sentis écartelé par un nouveau conflit terrifiant, entre ma certitude absolue de ne jamais lui avoir parlé de cet aspect de ma vie – qui était véridique –, et l'impossibilité d'expliquer qu'il le connaisse. Je voulus de nouveau m'en aller. Mais, une fois encore, cette impulsion fut maîtrisée par une voix venant du tréfonds de mon être. Je me mis tout naturellement à rire de bon cœur. Une partie de moi se fichait au fond éperdument de savoir comment don Juan avait eu cette information. Le fait est qu'il l'avait, comme il venait de me le montrer avec sa délicatesse habituelle, par une habile manœuvre dont j'étais ravi d'être témoin. Peu m'importait qu'une partie superficielle en moi soit furieuse et veuille s'en aller.

« Parfait, me dit don Juan en me tapant vigou-
reusement dans le dos, parfait ! »

Il resta pensif un moment, comme s'il voyait des choses que ne peuvent voir des yeux normaux.

« Jorge Campos et Lucas Coronado sont les deux extrémités d'un même axe. Tu as en toi ces deux personnages : d'un côté un être mercantile, cynique et impitoyable, qui ne pense qu'à lui – horrible, mais indestructible ; et de l'autre un artiste hypersensible et tourmenté, qu'une certaine faiblesse rend vulnérable. C'est ce qu'aurait dû refléter ta vie, si une autre possibilité n'était pas apparue lorsque tu as passé le seuil de *l'infini*. Tu t'es mis à ma recherche, tu m'as trouvé, et c'est ainsi que tu l'as franchi. *L'intention de l'infini* m'avait dit de chercher quelqu'un comme toi, et quand je t'ai trouvé, j'ai fait de même. »

Notre conversation prit fin. Don Juan entra dans une de ses longues phases de silence total. Ce n'est qu'en fin de journée, une fois rentrés chez lui et assis sous le porche, prenant le frais après notre marche, que le silence fut rompu.

« Dans le récit de ce qui s'est passé entre toi et Jorge Campos, puis entre toi et Lucas Coronado, reprit don Juan, j'ai discerné – et j'espère que tu l'as fait également – un élément très inquiétant que je considère comme un présage. Ce genre de choses surgit à la fin d'une époque pour nous avertir que la situation existante doit changer. Ce sont des signes très faibles qui t'ont conduit à moi. Aucun d'eux n'aurait pu suffire à lui seul. C'est ce que j'ai conclu de ton récit. »

Je me souvins que don Juan m'avait raconté un jour que Lucas Coronado allait bientôt mourir. Il avait une grave maladie qui le minait peu à peu.

« Je lui ai envoyé par l'intermédiaire de mon fils Ignatio un message lui disant comment se soigner, m'avait dit don Juan, mais il croit que je raconte n'importe quoi et ne veut pas en entendre parler. Ce n'est pas sa faute. L'espèce humaine tout entière ne veut rien entendre ou n'entend que ce qui l'arrange. »

Je me rappelais que j'avais persuadé don Juan de me dire ce que je devais conseiller à Lucas Coronado pour l'aider à soulager sa souffrance et son angoisse. Et non seulement don Juan me l'avait dit, mais il m'avait affirmé qu'il pourrait facilement guérir s'il le voulait. Mais lorsque je lui avais transmis ces instructions, Lucas Coronado m'avait regardé comme si j'avais perdu l'esprit. Puis, adoptant une attitude qui aurait été profondément insultante pour un Yaqui, il avait pris l'air d'un homme qu'ennuie à mourir l'insistance déplacée d'un autre. Seul un Indien Yaqui, avais-je pensé, pouvait avoir cette subtilité.

« Ces choses ne me sont d'aucune aide, avait-il fini par me dire d'un air agressif, irrité par mon manque de sensibilité. Tout cela n'a aucune importance. Nous devons tous mourir. Mais ne croyez pas que j'ai perdu tout espoir ! La banque du gouvernement va m'accorder une avance sur mes récoltes, et je vais pouvoir m'acheter de quoi me soigner. Il y a un nouveau médicament qu'ils appellent le Vi-ta-mi-nol.

— C'est quoi, le Vitaminol ? lui avais-je demandé.

— Ils en font la publicité à la radio, m'avait-il répondu avec l'innocence d'un enfant. C'est un remède qui peut tout guérir. Ils le recommandent pour ceux qui ne mangent pas de la viande ou du poisson tous les jours ou pour ceux qui, comme moi, peuvent à peine maintenir leur âme chevillée au corps. »

Dans mon empressement à aider Lucas Coronado, j'avais alors commis la plus terrible gaffe que l'on puisse faire dans une société d'êtres hypersensibles comme les Yaqui : j'avais offert de lui donner l'argent pour l'achat du médicament. J'avais tout de suite compris à son regard glacial que je l'avais profondément blessé. Ma stupidité était impardonna- ble. Lucas Coronado m'avait répondu d'une voix douce qu'il était parfaitement capable de s'acheter le Vitaminol lui-même.

J'étais retourné chez don Juan. J'avais envie de pleurer. Mon impatience m'avait trahi.

« Ne gaspille pas ton énergie à te tourmenter pour ce genre de choses, m'avait froidement déclaré don Juan. Lucas Coronado est pris dans un cercle vicieux, et toi aussi, comme tout le monde. Il croit que le Vitaminol est une panacée qui va résoudre tous ses problèmes. Il ne peut se l'acheter pour l'instant, mais il a bon espoir d'avoir les moyens de le faire bientôt. »

Don Juan me fixa de ses yeux perçants. « Je t'ai dit que tout ce que faisait Lucas Coronado reflétait ta propre vie. C'est la vérité, crois-moi ! Lucas Coronado t'a parlé du Vitaminol avec une force si déchirante qu'il t'a blessé et fait pleurer. »

Don Juan se tut un long moment ; une pause propice à la réflexion. « Et ne me raconte pas que tu ne comprends pas ce que je veux dire, ajouta-t-il. Tu sais très bien que nous avons tous notre propre version du Vitaminol. »

Qui était vraiment Juan Matus ?

Dans le récit de notre rencontre, don Juan ne voulait pas que je lui raconte les sentiments et les impressions que j'avais éprouvés ce jour fatidique où j'étais arrivé chez lui : le choc causé par la divergence entre mes attentes et la réalité, et l'effet que me fit l'assortiment d'idées le plus extravagant que j'aie jamais entendu.

« Cela ressemble plus à une confession qu'à une narration d'événements, m'avait-il dit un jour, alors que j'essayais de lui en parler.

— Vous vous trompez complètement, don Juan ! » lui avais-je lancé. Mais je m'étais tout de suite interrompu. Dans la manière dont il m'avait regardé, quelque chose m'avait fait comprendre qu'il avait raison. Tout ce que j'allais dire aurait eu l'air de congratulations, d'éloges dits pour la forme. Cette première véritable rencontre avait néanmoins été pour moi un événement d'une importance capitale, aux conséquences incalculables.

La toute première fois que j'avais vu don Juan en Arizona, à la gare routière de Nogales, j'avais bien senti quelque chose d'inhabituel, mais tout avait été étouffé par mon désir de me mettre en valeur.

J'avais voulu l'impressionner et, pour ce faire, j'avais en quelque sorte concentré mon attention sur mon fonds de commerce. Quelques mois plus tard, cependant, un étrange reliquat d'événements oubliés me revint progressivement en mémoire.

Un jour, sans qu'il se soit rien passé de particulier et tout à fait involontairement de ma part, je me remémorai avec une incroyable netteté un détail qui m'avait complètement échappé lors de ma rencontre avec don Juan. Pour m'empêcher de lui dire mon nom, il avait planté ses yeux dans les miens, et son regard m'avait paralysé. J'aurais pu lui en dire infiniment plus sur ma personne. J'aurais pu faire étalage de mes connaissances et de mes mérites pendant des heures, s'il ne m'avait pas ainsi intimé l'ordre de me taire.

À la lumière de cette prise de conscience, je reconsidérai tout ce qui m'était arrivé en cette occasion et finis par conclure que j'avais senti s'interrompre une sorte de flux mystérieux qui m'entraînait continûment, un courant qui n'avait jamais été stoppé auparavant, du moins de la façon dont s'y était pris don Juan. Alors que je tentais de décrire à certains de mes amis ce que j'avais éprouvé sur le plan physique, un étrange voile de transpiration s'était mis à recouvrir mon corps, exactement comme lorsque don Juan m'avait lancé ce regard ; et je m'étais senti sur le moment incapable non seulement de prononcer le moindre mot, mais aussi d'avoir la moindre pensée.

Je n'avais cessé par la suite d'évoquer la sensation physique éprouvée lors de cette interruption, à laquelle je ne trouvais aucune explication rationnelle. Je soutins un moment que don Juan m'avait hypnotisé, mais en fouillant dans ma mémoire, je m'aperçus qu'il n'avait fait aucune injonction de ce

type ni aucun mouvement qui aurait pu piéger mon attention. En fait, il m'avait jeté un simple coup d'œil, et c'est son intensité qui m'avait illusionné, me faisant croire qu'il m'avait fixé un long moment. Ce regard obsédant avait tout chamboulé en moi sur le plan physique.

Lorsque je me retrouvai face à don Juan pour la seconde fois, je vis d'emblée qu'il ne ressemblait pas du tout à l'idée que je m'en étais faite pendant toute la durée de mes recherches. J'avais fabriqué, à propos de l'homme rencontré à la gare routière, une image que je perfectionnais chaque jour en y rajoutant de nouveaux détails, qui me revenaient prétextuellement en mémoire. Dans mon esprit, c'était un vieillard, certes encore alerte et robuste, mais malgré tout fragile. L'homme qui me faisait face était musclé et résolu. Il se déplaçait avec agilité, et sans vivacité excessive. Sa démarche était assurée, tout en étant légère. Il débordait de vitalité et de détermination. Mes souvenirs composites ne s'accordaient pas avec la réalité. Je croyais qu'il avait les cheveux blancs coupés court et la peau très brune. Ses cheveux étaient plus longs et moins blancs que je le pensais. Son teint n'était pas non plus particulièrement foncé. J'aurais juré que ses traits évoquaient ceux d'un oiseau, à cause de son âge. Or ce n'était pas le cas : son visage était plein, presque rond. À première vue, ce qui me frappait le plus dans l'homme qui me regardait, c'était ses yeux noirs pétillants qui brillaient d'un éclat très particulier.

Un autre trait qui m'avait complètement échappé la première fois était son allure sportive. Il avait les épaules larges, le ventre plat, et semblait fermement planté sur le sol. Il n'y avait aucune faiblesse dans ses genoux, aucun tremblement dans sa tête ou ses

mains, alors que je m'étais imaginé avoir décelé une sorte de chevrottement trahissant sa nervosité. Et il mesurait bien un mètre soixante-quinze, et non moins d'un mètre soixante-dix comme je le croyais.

Don Juan ne parut pas surpris de me voir. Je voulus lui raconter comme il m'avait été difficile de le retrouver. J'aurais aimé qu'il me félicite pour mes efforts titanesques, mais il se contenta de rire d'un air moqueur.

« Tes efforts n'ont aucune importance. Ce qui compte, c'est que tu m'aies trouvé. Assieds-toi, assieds-toi », dit-il en me montrant du doigt l'une des caisses posées sous sa *ramada*, et il me donna dans le dos une petite tape qui n'avait rien d'amical.

J'eus l'impression qu'il m'avait vraiment frappé, alors qu'il ne m'avait même pas touché. Je perçus une curieuse sensation fugitive, qui apparut brusquement pour disparaître aussitôt avant que je puisse comprendre de quoi il s'agissait. Elle ne laissa en moi qu'un étrange sentiment de paix. Je me sentais bien. Mon esprit était clair comme du cristal. Je n'avais plus d'exigences, plus de désirs. La nervosité chronique et les mains moites qui caractérisaient mon existence habituelle avaient disparu.

« Tu vas maintenant comprendre tout ce que je vais te dire », me déclara don Juan en me regardant dans les yeux comme il l'avait fait à la gare routière.

D'ordinaire, j'aurais considéré cette phrase comme une formule toute faite, comme une figure de rhétorique, mais en l'occurrence, je me sentis tenu de lui assurer à plusieurs reprises et très sincèrement que je comprendrais effectivement tout ce qu'il me dirait. Il me lança un autre regard d'une terrible intensité.

« Je suis Juan Matus, me dit-il en s'asseyant face à moi sur une autre caisse. C'est mon nom, et je le prononce pour en faire un pont que tu pourras traverser pour me rejoindre. »

Il me fixa un instant avant de poursuivre.

« Je suis sorcier. J'appartiens à une lignée de sorciers qui s'étend sur vingt-sept générations. Je suis le nagual de ma génération. »

Il m'expliqua que le chef de file d'un groupe de sorciers était appelé « nagual », un terme générique qualifiant celui qui, à chaque génération, avait une configuration énergétique particulière le différenciant des autres – non en terme de supériorité et d'infériorité, ni quoi que ce soit de ce genre, mais en terme d'aptitude aux responsabilités.

« Seul le nagual a la capacité énergétique d'assumer la responsabilité du destin de ses pairs. Chacun d'eux le sait et l'accepte. Le nagual peut être un homme ou une femme. À l'époque des fondateurs de ma lignée, les naguals étaient généralement des femmes. Leur pragmatisme naturel – dû à leur féminité – a égaré ma lignée dans une kyrielle de détails pratiques dont elle a eu du mal à se libérer. Puis les hommes ont pris le dessus et l'ont perdue dans des abîmes de stupidité dont nous émergeons à peine actuellement.

« Depuis l'époque du nagual Lujan, qui vivait il y a environ deux siècles, poursuivit-il, il y eut un effort conjoint partagé par un homme et une femme. Le nagual masculin apporte la sobriété, et le féminin l'innovation. »

Je voulus lui demander s'il y avait dans sa vie une femme nagual, mais la profondeur de ma concentration ne me permit pas de formuler ma question. Ce fut lui qui l'énonça pour moi.

« Y a-t-il une femme nagual dans ma vie ? Non, il n'y en a pas. Je suis un sorcier solitaire. J'ai des compagnons, bien sûr, mais ils ne sont pas dans le coin en ce moment. »

Une pensée me traversa alors l'esprit avec une force irrépressible. Je me souvins brusquement que l'on m'avait raconté à Yuma que don Juan se déplaçait avec une bande de Mexicains très expérimentés dans l'art de la sorcellerie.

« Être un sorcier, reprit don Juan, ne veut pas dire pratiquer la sorcellerie, jeter des sorts aux gens, ni être possédé par les démons. Être un sorcier veut dire atteindre un niveau de conscience où l'inconcevable devient possible. Le terme "sorcellerie" est inadéquat pour qualifier ce que font les sorciers, de même que le mot "chamanisme". Leurs actes se situent exclusivement dans un domaine abstrait et impersonnel. Ils s'efforcent d'atteindre un but qui n'a rien à voir avec les objectifs du commun des mortels : ils aspirent à rejoindre *l'infini*, et ce consciemment. »

Don Juan poursuivit en disant que la tâche des sorciers était d'affronter *l'infini*, et qu'ils plongeaient en lui journallement, comme un pêcheur plonge dans la mer. C'était une pratique si difficile que pour ne pas s'y engloutir, les sorciers devaient prononcer leur nom avant de s'y aventurer. Il me rappela qu'à Nogales il avait commencé par me dire son nom avant que quoi que ce soit ne se passe entre nous, afin d'affirmer son individualité face à *l'infini*.

Je compris parfaitement ce qu'il m'expliquait, sans avoir besoin du moindre éclaircissement. Mon acuité de pensée aurait dû me surprendre, mais il n'en fut rien. Je savais en cet instant que j'avais

toujours été clair comme du cristal, affectant une stupidité qui profitait à quelqu'un d'autre.

« Sans que tu le saches, continua-t-il, je t'ai lancé dans notre quête traditionnelle. Tu es l'homme que je cherchais. Ma propre quête s'est terminée quand je t'ai rencontré, et la tienne a aussi pris fin puisque tu viens de me retrouver. »

Don Juan m'expliqua que, en tant que nagual de sa génération, il était à la recherche d'un individu ayant une configuration énergétique particulière lui permettant d'assurer la continuité de sa lignée. Chaque nagual des vingt-sept générations successives avait dû un jour se lancer dans l'expérience la plus éprouvante de sa vie : la recherche d'un successeur.

Me regardant droit dans les yeux, il me déclara que ce qui faisait d'un être humain un sorcier, c'était sa faculté de percevoir directement la circulation de l'énergie dans l'univers. Lorsqu'un sorcier appréhendait un être humain de cette façon, il *voyait* une silhouette lumineuse en forme d'œuf. Les êtres humains, affirma-t-il, étaient non seulement capables de *voir* directement l'écoulement de l'énergie, mais ils la *voyaient* réellement, même s'ils n'en avaient pas conscience.

Il me fit alors part de la distinction cruciale qu'effectuaient les sorciers entre notre mode de conscience habituel et une démarche particulière impliquant une prise de conscience délibérée. Selon lui, tous les êtres humains possédaient une conscience ordinaire leur permettant de *voir* directement l'énergie, mais seuls les sorciers étaient délibérément conscients de la *voir*. La « conscience », me dit-il, est de l'énergie, et l'« énergie » est un flux continu, une vibration lumineuse qui ne peut s'interrompre et se caractérise par son mouvement perpétuel. Il me soutint que *voir* un être humain, c'était

le percevoir comme un ensemble de champs énergétiques reliés par la force la plus mystérieuse de l'univers : une force vibratoire cohésive qui les agglutinait et les assemblait en un tout unifié. Il m'expliqua ensuite que le nagual de chaque génération était un sorcier particulier que ses pairs pouvaient *voir* non comme une simple boule lumineuse, mais comme un assemblage de deux sphères lumineuses superposées l'une au-dessus de l'autre.

« Ce couplage permet au nagual d'effectuer de subtiles manœuvres qui sont plus difficiles pour un sorcier normal. Il connaît bien, par exemple, la force qui maintient notre unité et notre cohérence et peut concentrer sur elle toute son attention pendant une fraction de seconde afin de paralyser la personne. C'est ce que j'ai dû faire avec toi à la gare routière pour arrêter ce déluge de *moi, moi, moi*. Il me fallait interrompre ce flot d'inepties pour que tu puisses me trouver.

« Les sorciers de ma lignée, poursuivit don Juan, ont toujours affirmé que la simple présence d'un être double – d'un nagual – a le don de clarifier les choses. Mais curieusement, elle les clarifie de manière voilée. Je l'ai bien vu lorsque j'ai rencontré mon maître, le nagual Julian. Sa présence m'a déconcerté pendant des années parce que je ne pouvais penser clairement que s'il était là ; dès qu'il s'en allait, je redevais aussi stupide que d'habitude.

« J'ai eu la chance de connaître deux naguals. À la demande du nagual Julian, je suis allé vivre pendant six ans avec le nagual Elias, qui était son maître. C'est lui qui m'a pour ainsi dire élevé. C'est un rare privilège, car j'étais aux premières loges pour observer ce qu'est vraiment un nagual. Ils avaient tous deux un tempérament complètement différent. Le nagual Elias était un homme taciturne, plongé

dans l'opacité de son silence. Le nagual Julian était un bavard impénitent qui s'exprimait avec une certaine grandiloquence. Il ne pensait qu'à éblouir les femmes qui tenaient dans sa vie une place plus importante qu'on aurait pu croire. Mais tous deux avaient ceci d'étonnamment semblable qu'il n'y avait rien en eux. Ils étaient vides. Le nagual Elias était une collection d'histoires stupéfiantes et envoûtantes de lointaines contrées inconnues. Quant au nagual Julian, les histoires de sa collection étaient à mourir de rire. Mais chaque fois que j'essayais de cerner l'homme qu'était chacun d'eux, l'homme véritable, comme celui que je pouvais cerner chez mon père, comme celui que je distinguais chez tous ceux que je connaissais, je ne trouvais rien. Au lieu d'une vraie personne, il n'y avait en eux qu'une série d'histoires sur des gens inconnus. Ils avaient chacun leur style, mais le résultat final était le même : le vide, un vide qui ne reflétait pas le monde, mais *l'infini*. »

Don Juan poursuivit en m'expliquant que, dès que l'on franchit un certain seuil et passe dans *l'infini*, délibérément ou – ce qui était mon cas – sans le savoir, tout ce qui vous arrive ensuite n'est plus exclusivement de votre propre domaine et entre dans celui de *l'infini*.

« Lorsque nous nous sommes rencontrés en Arizona, nous avons franchi tous deux un seuil. Et ce n'est pas nous qui avons décidé de passer ce seuil, mais *l'infini* qui nous a enjoint de le faire. *L'infini*, c'est tout ce qui nous entoure, ajouta-t-il en faisant un large geste du bras. Les sorciers de ma lignée appellent tout cela *l'infini*, *l'esprit*, *la mer sombre de la conscience*. C'est tout ce qui existe autour de nous et qui régit notre vie. »

Tout en comprenant parfaitement ce qu'il disait, je ne voyais pas du tout de quoi il pouvait bien

parler. Je lui demandai si le franchissement de ce seuil avait été un événement accidentel, une chance due à des circonstances fortuites. Il me répondit que ses pas et les miens avaient été guidés par *l'infini*, et que les hasards attribués à la chance étaient pour l'essentiel régis par le *côté actif de l'infini*, qu'il appelait *l'intention*.

« C'est *l'intention de l'infini* qui nous a réunis. Il est impossible de déterminer ce qu'elle est, et pourtant elle est là, aussi tangible que toi et moi. Les sorciers disent qu'elle se manifeste par un *frémissement de l'air*. Ils ont l'avantage de le sentir et d'admettre son existence sans discuter. Ils ne se posent pas de questions et n'ont nul besoin de réfléchir ou de spéculer. Ils savent qu'ils n'ont d'autre alternative que de fusionner avec *l'intention de l'infini*, et c'est ce qu'ils font. »

Son discours était pour moi extrêmement clair. Toutes ces affirmations me semblaient tellement vraies, allaient tellement de soi, que je ne me demandais même pas comment des notions parfaitement absurdes pouvaient paraître si rationnelles. Non seulement je trouvais évident tout ce qu'il me disait, mais je pouvais le vérifier en me référant à ma propre expérience. Je connaissais tout cela par cœur et j'avais la sensation d'avoir vécu tous les aspects de la question.

Au terme de notre conversation, mon exaltation retomba d'un coup. L'idée que je déraisonnais complètement me traversa l'esprit. Il m'avait aveuglé avec l'étrangeté de ses propos et j'avais perdu tout sentiment d'objectivité. Je partis de chez lui précipitamment, me sentant menacé par un ennemi invisible jusqu'au tréfonds de mon être. Don Juan m'accompagna jusqu'à ma voiture, parfaitement conscient de mon trouble intérieur.

« Ne t'inquiète pas, me dit-il en me mettant la main sur l'épaule. Tu ne deviens pas fou. Tu as simplement ressenti le frôlement de *l'infini*. »

Je pus vérifier par la suite ce qu'avait dit don Juan de ses deux maîtres. Lui-même correspondait trait pour trait à sa description des deux hommes. Il était en fait un extraordinaire mélange des deux : d'un côté, très silencieux et introspectif, de l'autre, extrêmement ouvert et très drôle. Et la définition la plus juste qu'il me donna du nagual fut celle qu'il formula ce jour où je le retrouvai : un nagual est vide, et ce vide ne reflète pas le monde, mais *l'infini*.

Elle s'appliquait parfaitement à don Juan Matus. Son vide reflétait *l'infini*. Il n'y avait en lui aucune agitation ni prétentions personnelles, pas la moindre trace de griefs ou de remords. Son vide était celui d'un *guerrier-voyageur* expérimenté qui ne détient aucune certitude. Un *guerrier-voyageur* qui ne sous-estime et ne surestime rien. Un combattant discipliné, d'un calme et d'une élégance si parfaits que personne ne peut distinguer la soudure invisible qui assemble toute sa complexité.

LA FIN D'UNE ÉPOQUE

Les graves soucis de la vie quotidienne

J'allai à Sonora voir don Juan. Des événements très graves venaient de se produire dans ma vie et je voulais en discuter avec lui. Je lui dis à peine bonjour en entrant et me précipitai sur un siège, sans dissimuler mon agitation.

« Calme-toi, calme-toi, me dit don Juan. Tu prends tout au tragique !

— Mais que m'arrive-t-il, don Juan ? lui demandai-je sans vraiment attendre de réponse.

— C'est l'œuvre de *l'infini*, me répondit-il. Le jour où tu m'as rencontré, quelque chose s'est modifié dans ton mode de perception. Ta nervosité provient d'une prise de conscience subliminale : tu sais que le moment est venu, sans en être clairement conscient. Le temps presse, tu le sens, et c'est ce qui te rend impatient. Nous sommes tous passés par là. À un moment donné, tous les sorciers de ma lignée ont senti qu'une époque de leur vie prenait fin. C'est maintenant ton tour. Tu te sens simplement bousculé par le temps. »

Il me demanda alors de lui faire un récit complet de ce qui s'était passé. Il fallait que je lui raconte

absolument tout, sans omettre aucun détail. Il n'aimait pas les descriptions superficielles et voulait que je lui expose par le menu l'ensemble des circonstances qui m'avaient mis dans cet état.

« Menons cette conversation "dans les règles", comme on dit dans ton monde, ajouta-t-il. Il est temps d'aborder le domaine des *conversations formelles*. »

Don Juan m'expliqua que les anciens chamans mexicains avaient conçu l'idée des *conversations formelles* ou *informelles*, usant subtilement de chacune d'elles pour enseigner et guider leurs disciples. Au cours des *conversations formelles*, ils récapitulaient tout ce qu'ils leur avaient appris ou dit. Les *conversations informelles* étaient les discussions courantes où les phénomènes évoqués étaient examinés et expliqués sans faire allusion à autre chose.

« Les sorciers ne gardent rien pour eux. Se vider ainsi est une habile manœuvre qui les conduit à abandonner le camp retranché du moi. »

Je commençai mon histoire en expliquant à don Juan que les circonstances de ma vie ne m'avaient pas permis de beaucoup m'adonner à l'introspection. Aussi loin que je me souvienne, mon existence quotidienne avait regorgé de problèmes pratiques exigeant une résolution immédiate. Je lui racontai alors qu'un oncle que j'aimais bien avait été scandalisé de découvrir qu'on ne m'avait jamais offert de cadeau pour Noël ou pour mon anniversaire. J'étais venu habiter dans la famille de mon père peu de temps auparavant. Il compatissait à l'injustice de ma situation et s'était même excusé, alors qu'il n'y était pour rien.

« C'est horrible, mon petit, m'avait-il dit en tremblant d'émotion. Je veux que tu saches que je te

soutiendrai à fond lorsque sera venu le moment de réparer les torts. »

Il me répétait sans cesse que je devais pardonner à ceux qui m'avaient fait du mal. J'avais l'impression qu'il voulait que j'en parle à mon père en lui reprochant sa paresse et sa négligence avant, bien sûr, de lui pardonner. Il ne pouvait concevoir que je ne me sente pas du tout lésé. Pour éprouver ce ressentiment, il aurait fallu que j'aie un tempérament introspectif qui m'aurait fait réagir aux mauvais traitements psychologiques que j'aurais alors remarqués. Je lui assurai que j'allais y réfléchir – mais plus tard, parce que, à cet instant précis, ma petite amie, qui m'attendait au salon, me faisait désespérément signe de me dépêcher.

Je n'eus jamais l'occasion d'y repenser et mon oncle en discuta sans doute avec mon père, car je reçus de lui un cadeau, un très joli paquet avec des rubans, accompagné d'une petite carte où il avait écrit « Pardon ». Plein de curiosité et d'impatience, je déchirai l'emballage. Il contenait une boîte en carton dans laquelle se trouvait un magnifique jouet, un minuscule bateau à vapeur dont le mécanisme se remontait à l'aide d'une clé fixée sur la cheminée, du genre de ceux qu'on offre aux enfants pour jouer dans leur bain. Mon père avait complètement oublié que j'avais plus de quinze ans et qu'à bien des égards j'étais déjà un homme.

Comme j'avais atteint l'âge adulte sans avoir fait la moindre tentative d'introspection, je fus très surpris de me retrouver, des années plus tard, dans les affres d'une étrange agitation émotionnelle qui paraissait s'aggraver avec le temps. Je n'y prêtai pas attention au début, l'attribuant à des processus physiques ou mentaux normaux qui entrent en action périodiquement, sans raison particulière, ou qui

peuvent être déclenchés par des événements biochimiques survenant dans notre organisme. Je n'y pensais pas. Cependant ma nervosité s'amplifia et cette tension me fit comprendre que j'étais arrivé à un tournant de mon existence, qui impliquait un changement radical. Quelque chose en moi exigeait un réaménagement de ma vie. Cette envie de tout changer m'était familière, je l'avais déjà ressentie dans le passé, mais elle ne s'était pas manifestée depuis très longtemps.

Je m'étais lancé dans des études d'anthropologie, et cet engagement était si fort qu'il ne pouvait être question d'y renoncer pour concrétiser les changements draconiens que je me proposais d'accomplir. Je n'imaginai pas un seul instant laisser tomber mes études pour faire autre chose. La première chose qui me vint à l'esprit fut que j'avais besoin de changer d'université et d'aller ailleurs, très loin de Los Angeles.

Avant de prendre une mesure de cette importance, je décidai de faire une sorte de test et m'inscrivis à une série complète de cours d'été dans l'université d'une autre ville. Le plus important était pour moi celui d'un anthropologue spécialiste des Indiens de la région des Andes, un professeur qui faisait autorité en la matière. J'étais convaincu que si j'orientais mes études vers un domaine proche de ma sensibilité, il me serait plus facile de faire un travail anthropologique de terrain sérieux le moment venu. Et je pensais que ma connaissance de l'Amérique du Sud me rendrait les sociétés indiennes plus accessibles.

Parallèlement à mon inscription à l'université, je trouvai un travail comme assistant de recherche auprès d'un psychiatre qui était le frère aîné d'un de mes amis. Il voulait analyser le contenu d'extraits

d'une série de cassettes concernant une enquête auprès des jeunes sur leurs déboires dans la vie, leurs problèmes de surmenage scolaire, leurs déceptions amoureuses, et l'incompréhension qu'ils rencontraient dans leur famille. Avant de détruire ces vieux enregistrements qui dataient de plus de cinq ans, le psychiatre et ses assistants les avaient numérotés et tirés au sort afin de sélectionner les passages qui seraient étudiés.

Lors de son premier cours, le professeur d'anthropologie impressionna tous ses étudiants par son palmarès universitaire ainsi que par l'ampleur de ses connaissances et l'étendue de ses publications. C'était un homme grand et mince d'environ quarante-cinq ans, au regard fuyant. Ce qui me frappa le plus dans son physique, c'était ses yeux bleus qui paraissaient énormes derrière ses lunettes de myope, et qui donnaient chacun l'impression de se tourner en sens inverse de l'autre lorsqu'il bougeait la tête en parlant. Je savais que c'était une illusion d'optique, mais l'effet était déconcertant. Il était extrêmement bien habillé pour un anthropologue, car ceux-ci étaient connus à l'époque pour leur laisser-aller vestimentaire – un peu comme les archéologues qui, au dire de leurs étudiants, ne se préoccupaient que de datation au carbone quatorze et ne se lavaient jamais.

Ce n'était pourtant pas son apparence extérieure ou son érudition qui en faisaient un être à part, mais plutôt sa manière de parler. Il prononçait chaque mot très distinctement et en soulignait certains en les allongeant. Il avait un fort accent étranger qu'il simulait, j'en étais sûr. Il prononçait certaines phrases à l'anglaise, et d'autres avec l'emphase d'un prédicateur revivaliste.

En dépit de son attitude terriblement pontifiante, il exerça sur moi dès le départ une sorte de fascination. Sa suffisance était si flagrante qu'elle ne posait plus de problème passé les cinq premières minutes de son cours, qui n'était que manifestations d'érudition ampoulées assorties de déclarations enthousiastes sur lui-même. Son ascendant sur l'assistance était extraordinaire. Tous les étudiants à qui j'en parlai me déclarèrent éprouver une admiration sans bornes pour cet homme exceptionnel. J'étais convaincu que tout se présentait très bien et que ce changement d'université et de région ne me poserait aucun problème et serait au contraire extrêmement positif. Mon nouvel environnement me plaisait beaucoup.

Dans mon travail, je m'absorbai complètement dans l'écoute des cassettes au point que j'allais en cachette au bureau en écouter non des extraits, mais des bandes entières. Ce qui me fascinait au-delà de toute mesure, c'était que j'avais l'impression de m'entendre parler dans chacune d'elles. Quelques semaines plus tard, néanmoins, après en avoir écouté davantage, ma fascination se transforma en véritable horreur. Toutes les paroles prononcées, y compris les questions du psychiatre, étaient les miennes. Ce que disaient ces gens venait du plus profond de mon être, et le dégoût que tout cela m'inspirait était pour moi une expérience nouvelle. Jamais je n'aurais imaginé me retrouver intégralement dans les propos que tenaient ces garçons et ces filles. Mon sentiment d'individualité, enraciné en moi depuis ma naissance, s'effondra misérablement sous l'impact de cette découverte colossale.

J'entamai un abominable processus pour tenter de le restaurer. Je fis inconsciemment une ridicule tentative d'introspection en me parlant continuel-

lement à moi-même pour essayer de me sortir de ce guêpier. Je ressassai toutes les raisons susceptibles de conforter mon sentiment d'individualité, puis je me les énumérai à voix haute. Et je fis la nuit quelques expériences insolites, tiré de mon sommeil par ma propre voix discourant sur ma valeur et mes traits distinctifs.

Je vécus alors une journée épouvantable où je reçus un autre coup mortel. Je fus réveillé en pleine nuit par quelqu'un qui frappait avec insistance à ma porte. Ce n'était pas un petit cognement timide, mais des coups impérieux du style Gestapo. La porte était sur le point de sortir de ses gonds. Sautant du lit, je regardai par le judas et vis qu'il s'agissait de mon patron, le psychiatre. Le fait que son frère cadet soit mon ami avait apparemment facilité nos rapports et il s'était toujours montré très amical envers moi. J'allumai la lumière et lui ouvris la porte.

« Entrez, je vous en prie. Que vous arrive-t-il ? »

Il était 3 heures du matin, et je compris à son teint livide et ses yeux cernés qu'il était complètement bouleversé. Il entra et s'assit. Sa longue crinière de cheveux noirs, qui faisait sa fierté et son bonheur, lui retombait sur le visage. Il n'avait pas pris la peine de la coiffer en arrière comme d'habitude. Je l'aimais beaucoup parce que avec ses gros sourcils noirs, ses yeux bruns perçants, sa mâchoire carrée et ses lèvres charnues, il ressemblait énormément, en plus âgé, à mon ami de Los Angeles. Sa lèvre supérieure semblait avoir une sorte de repli intérieur qui donnait parfois l'impression, lorsqu'il souriait d'une certaine manière, qu'elle était double. Il évoquait sans cesse la forme de son nez, qu'il trouvait insolente et combative. Il me paraissait extrêmement sûr de lui et incroyablement têtue.

Dans sa profession, prétendait-il, ces traits de caractère étaient des atouts.

« Que m'est-il arrivé ? répéta-t-il avec un geste de dérision, sa double lèvre supérieure tremblotant involontairement. N'importe qui peut voir qu'il m'est arrivé des tas de choses cette nuit ! »

Il s'était assis sur une chaise et cherchait ses mots, l'air complètement sonné et désorienté. Il se releva pour aller s'écrouler sur le canapé.

« Non seulement j'ai la charge de mes patients, poursuivit-il, mais je dois aussi m'occuper des subventions de mes recherches, de ma femme, de mes enfants, et le poids de mes soucis vient encore de s'alourdir. Et ce qui me rend malade, c'est que c'est de ma faute, parce que j'ai été assez stupide pour faire confiance à une véritable peste !

« Crois-moi, Carlos, il n'y a rien de plus dégoûtant, écœurant et répugnant que l'insensibilité des femmes. Je ne suis pas misogyne, tu le sais bien ! Mais en ce moment, j'ai l'impression qu'elles sont toutes d'abominables salopes ! »

Je ne savais que dire. Il ne servait à rien que j'approuve ou réfute ses paroles et, de toute façon, je n'aurais pas osé le contredire. J'étais très fatigué et je n'aurais pas trouvé les bons arguments. La seule chose dont j'avais envie, c'était d'aller dormir, mais il continua à me parler comme si sa vie était en jeu.

« Tu connais Theresa Manning, non ? » me demanda-t-il sur un ton violent et accusateur.

Je crus un instant qu'il me reprochait quelque chose à propos de cette jeune et belle étudiante qui était sa secrétaire. Sans me laisser le temps de répondre, il poursuivit son monologue.

« Theresa Manning est une pauvre conne, une véritable idiote ! Une abrutie qui n'a pas une once

de réflexion et ne pense qu'à baiser avec le premier venu du moment qu'il a un brin de notoriété. Je la prenais pour une femme intelligente et sensible. Je croyais percevoir en elle une certaine compréhension, une certaine empathie, quelque chose de précieux qui donnait envie de mieux la connaître. Je ne sais pas, moi, c'est l'impression que j'avais, alors qu'en fait c'est une fille terriblement vulgaire, une vicieuse complètement dépravée ! »

À mesure qu'il parlait, la situation s'éclaircissait. Le psychiatre venait apparemment de vivre un incident pénible impliquant sa secrétaire.

« Dès son premier jour de travail, poursuivit-il, j'ai senti qu'elle éprouvait pour moi une attirance sexuelle, mais elle ne s'est jamais décidée à m'en parler. Tout se passait par allusions et regards. Quand j'y repense, merde ! Cet après-midi, j'en ai eu marre de tourner autour du pot et j'ai mis les pieds dans le plat. Je suis allé la voir dans son bureau et je lui ai dit : "Je sais très bien ce que vous voulez et vous savez aussi que j'en ai envie." »

Il entreprit de me raconter en détail la manière dont il lui avait expliqué qu'il l'attendrait dans son appartement, situé de l'autre côté de la rue en face de l'école, à 23 h 30, et que comme à son habitude qu'il ne modifiait pour personne, il lirait, travaillerait et boirait du vin jusqu'à 1 heure du matin, après quoi il irait se coucher. Il avait ce pied-à-terre en ville en plus de la maison où il vivait avec sa femme et ses enfants dans un quartier éloigné.

« J'étais tellement sûr que l'affaire allait se concrétiser, que j'allais vivre quelque chose d'inoubliable », soupira-t-il. Son ton s'était adouci et avait pris des inflexions plus confidentielles et intimes. « Je lui avais même confié la clé de l'appartement », me dit-il d'une voix brisée par l'émotion.

« Elle est arrivée à 23 h 30 précises, continua-t-il. Elle a ouvert la porte avec sa clé et s'est glissée dans la chambre comme une ombre. Cela m'a terriblement excité. Je croyais que tout allait se passer comme sur des roulettes. Son attitude était parfaite. Elle allait probablement s'endormir sur le lit ou bien regarder la télé. Je me suis replongé dans mon travail, sans plus me soucier de ce qu'elle faisait. Je pensais que l'affaire était dans le sac.

« Mais lorsque je suis entré dans la chambre, me dit-il d'un air offusqué, la voix étranglée, Theresa m'a sauté dessus et s'est littéralement jetée sur ma queue. Elle ne m'a pas laissé le temps de poser la bouteille et les deux verres en cristal que j'avais dans les mains. J'ai eu la présence d'esprit de les poser par terre sans les casser, mais j'ai renversé la bouteille, parce qu'elle m'a brutalement agrippé les couilles comme si elles étaient en acier. J'ai littéralement hurlé de douleur, et j'ai voulu la frapper, mais cela ne lui a fait ni chaud ni froid. Elle m'a dit en gloussant bêtement qu'elle me trouvait très mignon et sexy, croyant sans doute que ça allait me calmer. »

Secouant la tête de rage contenue, il me déclara qu'elle était si horriblement impatiente et égoïste qu'elle ne se rendait pas compte qu'un homme avait besoin de calme dans ce genre de situation. Il devait se sentir à l'aise, détendu, dans une ambiance chaleureuse. Au lieu de manifester le tact et la compréhension qu'exigeait son rôle, Theresa Manning lui avait sorti le sexe du pantalon avec l'habileté de celle qui l'a fait des centaines de fois.

« Résultat, me dit-il, ma libido a été terriblement choquée. Avec son insensibilité, cette garce a pratiquement bousillé ma virilité et mon corps l'a tout

de suite exécrée. Mais j'étais encore excité et je ne l'ai pas mise à la porte. »

Il avait alors décidé, pour ne pas perdre la face et éviter le fiasco qui était à prévoir, de se limiter à un rapport oral et de lui donner un orgasme – pour la tenir à sa merci. Mais sa répugnance physique était telle qu'il n'avait même pas pu le faire.

« Et en plus elle est mal fichue, ajouta-t-il, complètement quelconque. Lorsqu'elle est habillée, ses vêtements cachent ses bourrelets et elle a l'air normal. Mais quand elle est à poil, elle n'est plus qu'un tas de viande avachi ! On dirait qu'elle est mince, mais c'est exactement le contraire ! »

Je n'aurais jamais imaginé qu'il puisse distiller un tel venin. Tout en s'efforçant désespérément de paraître calme, il tremblait de rage et fumait cigarette sur cigarette.

Il me dit que ce rapport oral l'avait complètement énervé et écœuré, et qu'il était sur le point de vomir lorsque cette horrible garce lui avait filé un coup de pied dans le ventre, le faisant tomber du lit, en le traitant de pédé et d'impuissant.

À l'évocation de cet épisode, les yeux du psychiatre s'enflammèrent de haine. Sa bouche tremblait et il était livide.

« Il faut que j'aille à la salle de bains. Je veux me laver. Je sens encore l'odeur de son sexe. »

Et voilà qu'il pleurait. J'aurais tout donné pour être ailleurs. Sans doute à cause de ma fatigue, de l'effet hypnotique de sa voix, ou de l'incongruité de la situation, il me semblait écouter, non le psychiatre, mais la voix geignarde de ceux qui, sur les cassettes, se plaignaient de problèmes mineurs prenant une importance démesurée à force d'en parler. Mon calvaire prit fin vers 9 heures du matin, l'heure

pour moi d'aller en classe et pour lui d'aller voir son propre psy.

Je me rendis à mes cours, le cœur lourd et dévoré d'angoisse, avec une terrible sensation de malaise et d'insignifiance. Je reçus alors le coup de grâce, le coup qui fit capoter ma tentative de changement radical. Tout s'effondra sans aucune intervention de ma part, et ce renversement de situation se produisit non seulement comme s'il avait été programmé, mais comme si sa progression avait été accélérée par une main inconnue.

Le professeur d'anthropologie commença son exposé qui concernait un groupe d'Indiens des hauts plateaux de Bolivie et du Pérou, les Aymará. Il prononçait « ey-MEH-ra », allongeant le mot comme si sa prononciation était la seule correcte. La fabrication de la *chicha* – que l'on prononce « CHI-cha », mais qu'il prononçait « CHAHI-cha » –, une boisson alcoolisée obtenue à partir de blé fermenté, était chez eux, nous dit-il, aux mains d'une secte de prêtresses qui, aux yeux des Aymará, étaient semi-divines. Et comme s'il s'agissait d'une révélation, il nous raconta que ces femmes transformaient le blé cuit en une bouillie prête à fermenter en le mâchant et le recrachant, lui incorporant ainsi une enzyme contenue dans la salive humaine. L'assistance poussa un cri d'horreur à la mention de « salive humaine ».

Le professeur paraissait aux anges. Il eut un petit rire, une sorte de gloussement puéril et méchant. Il poursuivit en disant que ces femmes, qu'il appelait les « mâcheuses de chahi-cha », étaient expertes en mastication. Il regarda la première rangée des élèves, composée essentiellement de jeunes femmes, et asséna le coup final.

« J'ai eu le p-r-r-ivilège, dit-il avec une intonation bizarre lui donnant presque un accent étranger,

d'être invité à partager la couche d'une de ces mâcheuses de chahi-cha. Leur art développe les muscles de leur gorge et de leurs joues, si bien qu'elles s'en servent à merveille. »

Il regarda ses étudiants perplexes et se tut un long moment, se contentant de rire bêtement. « Je suis sûr que vous m'avez compris », ajouta-t-il en éclatant d'un rire hystérique.

Cette allusion surexcita son auditoire et son exposé fut interrompu pendant plus de cinq minutes par une avalanche de rires et un déluge de questions auxquelles il refusa de répondre, ricanant de plus en plus stupidement.

Sous la pression conjuguée des cassettes, de l'histoire du psychiatre et de l'anecdote sur les « mâcheuses de chahi-cha », j'abandonnai sur-le-champ boulot et école et rentrai dare-dare à Los Angeles.

« Ce qui s'est passé avec le psychiatre et le professeur d'anthropologie, dis-je à don Juan, m'a plongé dans un nouvel état émotionnel que je qualifierais d'introspectif. Je ne cesse de me parler à moi-même.

— Ta maladie est très simple », me dit don Juan en se tordant de rire.

Visiblement, mes histoires le réjouissaient. Mais je ne pouvais partager son plaisir, ne saisissant pas l'humour de la situation.

« Une partie de ta vie arrive à son terme. C'est pour toi la fin d'une époque. Tu croyais peut-être que le monde que tu as toujours connu allait te laisser en paix, sans faire d'histoires ni te poser de problème ? Eh bien, non ! Il gigote sous tes pieds et t'envoie des coups de queue ! »

L'impossibilité de voir la vérité en face

Je m'étais toujours senti chez moi à Los Angeles. Le choix d'y vivre n'avait pas été délibéré de ma part, mais j'avais pratiquement l'impression d'y être né, et j'y étais passionnément attaché. Mon amour pour cette ville était d'une telle intensité qu'il faisait en quelque sorte partie intégrante de moi, sans que j'aie jamais éprouvé le besoin de le formuler. Pas une fois, je n'avais dû le ranimer, car rien ne l'avait jamais remis en question.

J'avais à Los Angeles une famille, celle de mes amis. Ils constituaient mon entourage immédiat, et j'y étais extrêmement attaché, comme à la ville elle-même. Plaisantant à moitié, l'un d'entre eux déclara un jour que nous nous détestions tous cordialement. Sans doute pouvaient-ils se permettre de tels sentiments parce qu'ils avaient d'autres liens affectifs à leur disposition – des parents, une femme ou un mari. Mais moi, à Los Angeles, je n'avais qu'eux.

Pour je ne sais quelle raison, j'étais le confident de tous. Ils m'abreuyaient des problèmes et des vicissitudes de leur existence. Ils m'étaient si pro-

ches que leurs tribulations et leurs difficultés me paraissaient absolument normales. J'aurais pu leur tenir pendant des heures des propos semblables à ceux qui m'avaient horrifié chez le psychiatre et ses cassettes.

Qui plus est, je n'avais jamais réalisé que tous mes amis ressemblaient trait pour trait au psychiatre et au professeur d'anthropologie. Ils étaient tous de gros fumeurs, comme le psychiatre, ce qui ne m'avait pas frappé car je fumais autant qu'eux. Ils étaient terriblement tendus, mais je l'étais aussi. De même, je ne distinguais rien de particulier dans leur manière de parler, alors qu'ils affectaient tous sciemment un fort accent de l'ouest des États-Unis. Je ne m'étais jamais aperçu non plus qu'ils faisaient constamment allusion à une sensualité qu'ils étaient incapables d'éprouver, si ce n'est intellectuellement.

Le vrai face-à-face avec moi-même débuta lorsque je fus confronté au dilemme de mon ami Pete. Il était arrivé chez moi dans un drôle d'état, la bouche enflée, ayant visiblement reçu un coup de poing sur l'œil gauche qui était rouge et tuméfié et commençait déjà à bleuir. Avant que j'aie eu le temps de lui demander ce qui s'était passé, il me lança que Patricia, sa femme, était allée pour le week-end à un congrès d'agents immobiliers organisé dans le cadre de son travail, et que quelque chose de terrible s'était produit. Vu son air sinistre, je supposai que Patricia avait peut-être été blessée, ou même tuée, dans un accident de voiture.

« Elle va bien ? lui demandai-je, animé d'une réelle inquiétude.

— Mais oui, elle va bien ! grogna-t-il. C'est une garce et une putain ; tout ce qui peut arriver à ces salopes, c'est de se faire baiser, et elles *aiment* ça ! »

Pete était en rage. Il tremblait et son corps était agité de convulsions. Ses cheveux si fournis et naturellement frisés étaient en bataille, alors qu'il les peignait et les lissait généralement avec soin. Il avait l'air littéralement fou furieux.

« Tout était normal jusqu'à aujourd'hui, dit-il. Et puis ce matin, quand je suis sorti à poil de ma douche, elle m'a fait claquer une serviette sur les fesses ! Ça m'a mis la puce à l'oreille et j'ai tout de suite compris qu'elle avait baisé avec quelqu'un d'autre. »

Son mode de raisonnement me laissa perplexe. Je lui demandai comment un coup de serviette pouvait révéler quoi que ce soit de ce genre.

« Un con n'aurait rien compris, me répondit-il d'une voix venimeuse. Mais je connais Patricia, et jeudi, avant de partir à son congrès, elle ne m'aurait jamais donné de coup de serviette ! En fait, elle ne m'en a *jamais* donné depuis que nous sommes mariés. Il a bien fallu que quelqu'un le lui apprenne, et ils étaient forcément tout nus ! Alors je l'ai prise à la gorge et je lui ai fait cracher le morceau. Oui ! Elle baise avec son patron ! »

Il était ensuite allé au bureau de Patricia pour s'expliquer avec le patron, et celui-ci avait des gardes du corps qui l'avaient envoyé valser dans le parking. Il voulait casser les fenêtres du bureau en jetant des pierres, mais ils lui avaient assuré que s'il le faisait, ils l'enverraient tout droit en prison, ou même pire, lui colleraient un pruneau dans la tête.

« Ce sont eux qui t'ont mis dans cet état, Pete ? »

— Non, me répondit-il d'un air abattu. J'ai descendu la rue et je suis entré dans le hall d'un magasin de voitures d'occasion. J'ai lancé un coup de poing au premier vendeur qui s'est approché. Il a juste accusé le choc, sans se mettre en colère, et m'a simplement dit : « Calmez-vous, monsieur, calmez-

vous ! On va discuter." Je l'ai encore frappé en pleine gueule, et là le type s'est mis en rogne. Il était grand et il m'a mis K-O. Quand je me suis réveillé, ajouta Pete, j'étais couché sur le canapé dans leur bureau. J'ai entendu la sirène d'une ambulance et j'ai compris qu'elle venait pour moi, alors je me suis levé et je suis parti en courant. Et je suis tout de suite venu te voir. »

Il se mit à pleurer à chaudes larmes. Il avait mal au ventre et était dans un état lamentable. J'ai téléphoné à sa femme qui est arrivée chez moi en moins de dix minutes. Elle s'est agenouillée devant lui en lui jurant qu'elle n'aimait que lui, qu'elle avait été stupide, et que seul importait leur amour. Les autres ne comptaient pas, elle ne voulait même pas y penser. Ils sanglotèrent de concert un bon moment et finirent bien sûr par se pardonner mutuellement. Patricia portait des lunettes de soleil pour cacher son œil au beurre noir – c'était le droit, Pete était gaucher. Complètement inconscients de ma présence, ils partirent sans me voir, tendrement enlacés, se contentant de sortir en laissant la porte ouverte.

Ma vie reprit son cours habituel. Mes amis se comportaient avec moi comme à l'ordinaire. Nous allions à des fêtes, au cinéma, ou simplement nous « discussions le coup », ou bien cherchions des restaurants bon marché où l'on peut manger à volonté pour pas cher. Néanmoins, malgré cette pseudo-normalité, quelque chose de nouveau semblait avoir fait irruption dans ma vie. Analysant mes sentiments, il m'apparut que j'étais brusquement devenu d'une grande étroitesse d'esprit. Je portais des jugements sur mes amis, exactement comme sur le psychiatre et le professeur d'anthropologie.

Mais qui étais-je pour me permettre de juger qui que ce soit ?

Je ressentis un énorme sentiment de culpabilité. Juger mes amis me mettait dans un état d'esprit que je n'avais jamais connu jusque-là. Et ce qui me paraissait le pire, c'est que je trouvais leurs mésaventures et leurs problèmes terriblement banals. J'étais le même homme, qui avait les mêmes amis. Je les avais entendus se plaindre de leur situation des centaines de fois, et je m'étais toujours profondément identifié à tout ce que j'écoutais. J'étais complètement horrifié de découvrir en moi cette nouvelle attitude.

J'eus alors l'occasion de voir se vérifier le proverbe selon lequel un malheur ne vient jamais seul. La complète désintégration de mon mode de vie se produisit lorsque mon ami Rodrigo Cummings me demanda de le conduire à l'aéroport de Burbank, d'où il devait s'envoler pour New York. C'était un geste dramatique et désespéré de sa part. Il se sentait piégé à Los Angeles et ça le rendait malade. Il était la risée de tous ses amis parce qu'il avait essayé à diverses reprises de traverser le pays pour aller à New York, et à chaque fois, sa voiture avait rendu l'âme. Il avait réussi à aller une fois jusqu'à Salt Lake City avant de tomber en panne, et comme il fallait changer le moteur, il avait abandonné la voiture sur place. La plupart du temps, le véhicule se déginglissait dans les faubourgs de Los Angeles.

« Qu'est-ce qui se passe avec tes voitures, Rodrigo ? lui avais-je demandé un jour, poussé par une véritable curiosité.

— Je ne sais pas », m'avait-il répondu en dissimulant son sentiment de culpabilité. Et d'un ton qui valait celui du professeur d'anthropologie quand il prenait la voix d'un prédicateur revivaliste,

il avait ajouté : « C'est peut-être parce que dès que je me retrouve sur la route, je me mets à accélérer. J'ai une sensation de liberté, je descends toutes les vitres, je veux sentir le vent sur mon visage. J'ai l'impression d'être un enfant qui part à l'aventure. »

De toute évidence ses voitures, qui étaient toujours de vieux clous, n'étaient plus capables de faire de la vitesse et il grillait tout simplement leur moteur.

De Salt Lake City, Rodrigo était revenu à Los Angeles en auto-stop. Il aurait bien sûr pu aller ainsi à New York, mais cela ne lui serait jamais venu à l'esprit. Il semblait affligé de la même maladie que moi : une passion inconsciente pour Los Angeles, dont il se défendait à tout prix.

Une autre fois, il était parti avec une voiture en parfait état mécanique. Elle aurait pu facilement faire le voyage, mais il ne pouvait visiblement quitter Los Angeles. À San Bernardino, il s'était arrêté pour aller voir *Les Dix Commandements* au cinéma et, pour des raisons connues de lui seul, ce film avait éveillé en lui une terrible nostalgie pour L.A. Il était revenu et m'avait raconté en pleurant que cette maudite ville avait édifié autour de lui une barrière qu'il lui était impossible de franchir. Sa femme avait été ravie de son retour, et sa petite amie, Melissa, encore plus, quoique contrariée d'avoir à lui rendre les dictionnaires qu'il lui avait offerts.

Ce qui accentuait le côté dramatique de cette dernière tentative désespérée qui consistait à se rendre à New York par avion, c'était qu'il avait emprunté à ses amis l'argent du billet. De cette façon, disait-il, puisqu'il n'avait pas l'intention de les rembourser, il était sûr de ne pas revenir.

Je mis ses valises dans le coffre de ma voiture et je le conduisis à l'aéroport de Burbank. Il me fit

remarquer que l'avion ne décollait pas avant 19 heures, et comme c'était le début de l'après-midi, nous avions donc tout notre temps pour aller au cinéma. De plus, il avait très envie de revoir une dernière fois Hollywood Boulevard, le centre névralgique de nos vies et de nos activités.

Il m'emmena voir un film à grand spectacle en Technicolor et Cinérama, atrocement long, qui parut le passionner. Il faisait presque nuit en sortant du cinéma, et je fonçai vers l'aéroport au milieu de terribles embouteillages. Il m'avait demandé de prendre la nationale et non l'autoroute qui était saturée à cette heure-là. L'avion était juste en train de décoller lorsque nous arrivâmes à l'aéroport. C'était le comble ! Résigné et vaincu, Rodrigo se présenta à la caisse pour se faire rembourser son billet. Le caissier, après avoir noté son nom et lui avoir établi un reçu, l'informa que son argent lui serait renvoyé dans un délai de six à douze semaines du Tennessee où se trouvait le siège de la compagnie aérienne.

Nous revînmes en voiture jusqu'à l'immeuble où nous habitions tous les deux. Comme il n'avait pas fait d'adieux cette fois-là, de peur de perdre la face, personne n'était au courant de cette nouvelle tentative. L'ennui, c'est qu'il avait vendu sa voiture, et il me demanda de le conduire chez ses parents pour que son père lui donne l'argent du billet. Autant que je puisse m'en souvenir, son père l'avait toujours sorti de ses mauvais pas. Il lançait à chaque fois le même slogan : « Sois sans crainte, Rodrigo senior est là ! » Après avoir entendu mon ami lui demander de lui avancer l'argent qu'on lui avait prêté, il le regarda de l'air le plus triste que j'aie jamais vu. Il avait à l'époque de terribles difficultés financières.

Passant le bras sur les épaules de son fils, il lui dit : « Cette fois-ci, je ne peux pas t'aider, mon garçon. Tu vas connaître la crainte désormais, car Rodrigo senior n'est plus là. »

Je m'efforçais désespérément de m'identifier à mon ami, de partager avec lui cette épreuve comme je l'avais toujours fait, mais je n'y parvenais pas. Je ne pouvais détacher mon esprit de la nouvelle formule de son père. Son caractère définitif m'obsédait.

J'éprouvai l'impérieux besoin d'aller voir don Juan et laissai tout en plan à Los Angeles pour aller à Sonora lui faire part de mon nouvel état d'esprit envers mes amis. Avec des sanglots de remords, je lui dis que je m'étais mis à les juger.

« Ne te tourmente pas pour rien, me dit calmement don Juan. Tu sais bien qu'une phase de ta vie arrive à son terme. Cela ne peut se faire sans que le roi meure.

— Que voulez-vous dire par là, don Juan ?

— Tu es ce roi, et tu ressembles trait pour trait à tes amis. C'est ça qui te fait peur. Ce qu'il te faudrait, c'est voir la vérité en face, et bien sûr tu n'y parviens pas. Alors tu te contentes de te répéter sans cesse : "Je ne suis pas comme eux, je ne suis pas comme eux." Et pourtant le jour viendra, je peux te l'assurer, où tu réaliseras que tu es comme eux... »

L'échéance inéluctable

Un souci ne cessait de me tracasser depuis longtemps : il fallait à tout prix que je réponde à une lettre extrêmement importante que j'avais reçue quelques mois auparavant. Ce qui m'empêchait de le faire était un mélange de paresse et de perfectionnisme. Mon ami anthropologue, celui qui avait été à l'origine de ma rencontre avec don Juan Matus, m'avait écrit pour savoir où en étaient mes études, en insistant pour que je lui rende visite. J'avais rédigé trois longues lettres. En relisant chacune d'elles, je les avais trouvées si banales et cérémonieuses que je les avais aussitôt déchirées. Je ne parvenais pas à lui exprimer la profondeur de ma gratitude, la chaleur de mes sentiments à son égard. Pour justifier ces atermoiements, je pris la résolution d'aller lui raconter de vive voix ce que je faisais avec don Juan Matus. Mais je reportais sans cesse ce voyage parce que je ne savais pas très bien, en fait, ce que je faisais au juste avec don Juan. Je voulais pouvoir montrer à mon ami de véritables résultats et, à l'époque, je n'avais qu'une vague ébauche de possibilités qui, à ses yeux exigeants,

n'aurait pu passer pour une véritable recherche anthropologique sur le terrain.

J'appris un jour qu'il était mort. Son décès provoqua en moi une dangereuse dépression silencieuse : je n'avais aucun moyen d'exprimer ce que je ressentais car mes sentiments n'étaient pas clairement formulés dans mon esprit. C'était un mélange d'abattement, de consternation et d'aversion pour moi-même : je m'en voulais terriblement de ne pas avoir répondu à sa lettre et de ne pas être allé le voir.

Peu après, je rendis visite à don Juan. À mon arrivée, je m'assis sur une des caisses sous la *ramada*, m'efforçant de trouver autre chose que des banalités pour exprimer la tristesse que m'inspirait la mort de mon ami. De manière inexplicable, don Juan connaissait l'origine du désarroi qui m'avait conduit chez lui.

« Oui, me dit don Juan d'un ton sec, je sais que cet ami anthropologue grâce auquel tu m'as rencontré est mort. Je peux te dire exactement quand cela s'est passé. Je l'ai vu. »

Le sol vacilla sous mes pieds.

« Je l'avais vu venir depuis longtemps. Je t'en avais même parlé, mais tu n'en as tenu aucun compte et je suis sûr que tu ne t'en souviens pas. »

Je me rappelais chacune de ses paroles, mais je n'avais pas compris leur sens à l'époque. Don Juan m'avait parlé d'un événement qui était en étroit rapport avec notre rencontre, sans en faire véritablement partie : il avait vu que mon ami anthropologue allait bientôt mourir.

« J'ai vu sa mort, j'ai vu en lui une fente qu'une force extérieure semblait avoir entrouverte, m'avait-il dit. Chacun de nous a une fissure énergétique, une sorte de trouée sous le nombril. Cette fissure, que

les sorciers qualifient de *brèche*, est fermée quand un homme est dans la fleur de l'âge. »

Selon lui, tout ce que pouvait normalement discerner l'œil d'un sorcier était un léger ternissement dans l'éclat de la sphère lumineuse. Mais lorsqu'un homme allait mourir, cette *brèche* devenait visible. Il m'avait assuré que celle de mon ami était grande ouverte.

« Et que faut-il en conclure, don Juan ? lui avais-je demandé sans conviction.

— C'est un indice de mort, m'avait-il répondu. L'esprit m'a averti que quelque chose allait prendre fin et, croyant qu'il s'agissait de ma vie, je l'ai accepté d'aussi bon cœur que possible. Mais j'ai compris beaucoup plus tard que ce n'était pas mon existence qui arrivait à son terme, mais toute ma lignée. »

Je ne voyais pas de quoi il parlait. Comment aurais-je pu prendre tout cela au sérieux ? À l'époque, je considérais ses dires comme tout le reste dans ma vie : de simples bavardages.

« Ton ami lui-même t'a dit, laconiquement il est vrai, qu'il allait mourir. Tu l'as entendu comme tu m'as entendu, et dans les deux cas tu as décidé de l'ignorer. »

Je ne savais que dire. J'étais bouleversé par ses paroles. J'aurais voulu m'enfoncer dans la caisse sur laquelle j'étais assis, m'engloutir dans le sol et disparaître.

« Ce n'est pas de ta faute. C'est l'ignorance de la jeunesse. Tu as tant de choses à faire, tant de gens autour de toi. Tu n'es pas vigilant, et on ne t'a jamais appris à l'être, de toute manière. »

Poussé dans mes derniers retranchements, je fis remarquer à don Juan que j'étais convaincu d'être particulièrement attentif, car j'avais vécu des situa-

tions extrêmement périlleuses qui avaient requis une grande présence d'esprit et d'excellents réflexes. Ce n'était pas cette faculté, me semblait-il, qui me manquait, mais plutôt celle d'établir des priorités ; tout me paraissait d'égale importance, ou d'égale insignifiance.

« Être attentif ne veut pas dire être vigilant, me répliqua don Juan. Pour les sorciers, être vigilant, c'est être conscient de la trame qui sous-tend notre quotidien et distinguer ce qui se passe vraiment sur le moment. Au cours du périple que tu as fait avec ton ami avant de me rencontrer, tu n'as remarqué que les détails superficiels, sans voir que sa mort l'absorbait, et pourtant quelque chose en toi le savait. »

Je me mis à protester en lui assurant que c'était faux.

« Ne te cache pas derrière des banalités, me dit-il d'un ton réprobateur. Au moins quand tu es ici avec moi, assume tes responsabilités et admetts ce que tu sais. Ne te perds pas dans les méandres du monde qui t'entoure, sans voir ce qui se passe vraiment. Si tu n'avais pas été obnubilé par toi-même et tes propres problèmes, tu aurais su que c'était son dernier voyage. Tu aurais compris qu'il était en train de clôturer ses comptes et de prendre congé de tous ceux qui l'avaient aidé.

« Ton ami anthropologue m'avait déjà parlé auparavant, poursuivit don Juan. Je me souvenais de lui très clairement et je n'ai pas été surpris qu'il te mène vers moi dans cette gare routière. Je n'avais pas pu l'aider à l'époque, car il n'était pas l'homme que je cherchais, mais en tant que sorcier, dans le vide et le silence, j'avais formulé le souhait que tout se passe bien pour lui. Je savais qu'il avait entrepris

ce dernier voyage pour remercier les gens qui avaient compté dans sa vie. »

Je reconnus que don Juan avait raison, que j'avais été conscient de nombreux détails auxquels je n'avais attribué aucune signification à l'époque, comme, par exemple, le ravissement qu'éprouvait mon ami lorsqu'il contemplait les paysages que nous traversions. Il arrêtait la voiture juste pour regarder les montagnes au loin, le lit d'une rivière, ou le désert, et il s'attardait pendant des heures à la fin. Je n'y voyais que la stupide sentimentalité d'un homme mûrissant. Je fis même quelques vagues allusions au fait qu'il buvait beaucoup. Il me répondit que dans certains cas extrêmes, boire donnait à l'homme une sensation de paix et de détachement se prolongeant suffisamment longtemps pour lui permettre de savourer des moments exceptionnels.

« Cette virée était en fait uniquement destinée à ses yeux, me dit don Juan. Les sorcières font ce genre de voyage où rien d'autre ne compte que ce que leurs yeux peuvent absorber. Ton ami se débarrassait de tout le superflu. »

J'avouai à don Juan que si je n'avais pas tenu compte de ses paroles sur l'imminence de la mort de mon ami, c'était parce que je savais obscurément qu'elles étaient vraies.

« Les sorcières ne parlent jamais à la légère. Je fais toujours attention à ce que je dis, à toi ou à n'importe qui. La différence entre toi et moi, c'est que je n'ai plus beaucoup de temps à vivre, et j'agis en conséquence. Toi, tu es persuadé d'avoir tout ton temps, et c'est ce qui inspire tes faits et gestes. Chacune de ces attitudes nous donne un comportement particulier : moi, je pèse bien mes mots et mes actes, alors que toi, tu y fais beaucoup moins attention. »

Je convins qu'il avait raison, mais j'ajoutai que cela n'atténuait nullement mon désarroi et ma tristesse. Je ne pus m'empêcher de lui détailler toutes les nuances de mes sentiments confus et je lui déclarai que ce n'étaient pas des conseils que je cherchais. Je voulais qu'il me prescrive une mixture de sorcier qui balayerait mon angoisse, une sorte de relaxant naturel qui me tienne lieu de Valium. Don Juan secoua la tête d'un air perplexe.

« Tu exagères, me dit-il. Tu vas bientôt me demander une potion magique pour supprimer tout ce qui te gêne sans faire le moindre effort – hormis celui de l'ingurgiter. Plus le goût est affreux, meilleurs sont les résultats : c'est la devise des Occidentaux !

« Les sorciers, eux, voient les choses différemment. Comme ils n'ont pas de temps à perdre, ils se consacrent pleinement à ce qui leur fait face. Ton trouble résulte de ton manque de sobriété. Tu n'as pas su remercier convenablement ton ami. Cela arrive à chacun d'entre nous. Nous n'exprimons jamais ce que nous ressentons, et lorsque nous voulons le faire, il n'est plus temps. La mort de ton ami a sans doute écourté ce temps, mais c'est toi qui n'as pas su le mettre à profit. Tu aurais dû le remercier de tout ton cœur en Arizona. Il avait pris la peine de t'emmener partout et, que tu en sois conscient ou non, il t'a fait à la gare routière son plus beau cadeau. Et au moment où tu aurais dû lui témoigner ta reconnaissance, tu étais furieux contre lui – tu le jugeais, tu le trouvais désagréable, méchant, etc. Par la suite, une fois que tu as pris la résolution d'aller le voir, tu as sans cesse différé ta visite. Ce que tu différerais, en réalité, c'était tes remerciements ! Et maintenant, tu as mauvaise conscience, parce que tu as une dette envers lui que tu ne pourras jamais lui rembourser. »

Je compris l'extrême importance de ce qu'il disait. Je n'avais jamais examiné mes actes sous cet éclairage. En fait, je n'avais jamais remercié personne, jamais. Don Juan enfonça le clou encore plus profondément.

« Ton ami savait qu'il allait mourir. Il t'a écrit une dernière lettre pour avoir de tes nouvelles. Peut-être, à son insu ou à la tienne, as-tu été son ultime pensée. »

Le poids des paroles de don Juan était trop lourd pour mes épaules. Je m'effondrai. Il fallait absolument que je m'allonge. La tête me tournait, probablement à cause du coucher de soleil. J'avais commis la terrible erreur d'arriver chez lui en fin d'après-midi. Le soleil couchant illuminait le paysage de merveilleuses lueurs cuivrées et, à l'est de la maison, la roche nue des montagnes se teintait d'or et de violet. Il n'y avait dans le ciel pas l'ombre d'un nuage. Tout paraissait suspendu, immobile. Le monde entier semblait à l'affût, et sa présence était oppressante. Le silence du désert de Sonora était aussi tranchant qu'un poignard. Il me pénétrait jusqu'à la moelle des os. Je voulais me lever, monter dans ma voiture et m'en aller. Je voulais retrouver la ville, me noyer dans son vacarme.

« Tu viens de percevoir à l'instant le goût de *l'infini*, me dit don Juan d'un ton grave et sans appel. Je le sais parce que j'ai vécu la même expérience. Tu voudrais t'enfuir, plonger dans quelque chose d'humain, de chaud, de contradictoire, de stupide, et te ficher du reste ! Tu voudrais oublier la mort de ton ami. Mais *l'infini* va t'en empêcher. » Sa voix s'adoucit. « Il t'a pris dans ses griffes implacables.

— Que puis-je faire, don Juan ?

— La seule chose que tu puisses faire, me répondit-il, c'est conserver précieusement le souvenir de

ton ami, le garder vivant en toi jusqu'à ta mort, et peut-être au-delà. Un sorcier exprime ainsi les remerciements qu'il ne peut plus formuler, et même si cela paraît absurde, c'est ce qu'il peut faire de mieux. »

C'était ma propre tristesse qui, sans doute, me donnait l'impression que don Juan, généralement si rayonnant, était aussi sombre que moi. Je repoussai immédiatement cette idée. C'était impossible.

« Pour les sorciers, la tristesse n'est pas personnelle, me dit don Juan comme s'il lisait une fois de plus dans mes pensées. Ce n'est pas une véritable affliction, mais une onde d'énergie venant des profondeurs du cosmos qui touche les êtres réceptifs, un peu comme une antenne captant les ondes radio-phoniques.

« Les chamans d'autrefois, ceux qui nous ont légué leur conception de la sorcellerie, croyaient que la tristesse est dans l'univers une force immuable comme la lumière, comme *l'intention*. Elle exerce, selon eux, une emprise particulière sur les sorciers parce qu'ils n'ont plus le moindre bouclier défensif. Ils ne peuvent se cacher derrière leurs amis ou leurs études, derrière l'amour, la haine, le bonheur ou le malheur. Ils n'ont plus rien derrière quoi s'abriter.

« Pour eux, poursuit don Juan, la tristesse est abstraite. Elle ne provient pas d'une frustration ou d'un manque, ni d'une blessure d'amour-propre. Elle ne vient pas du *moi*. Elle vient de *l'infini*. Celle que tu ressens à l'idée de ne pas avoir remercié ton ami s'infléchit déjà dans cette direction.

« Mon maître, le nagual Julian, était un acteur fabuleux. C'était un professionnel, et il avait une histoire favorite qu'il racontait souvent dans ses cours de théâtre. Il s'en servait pour provoquer en moi de terribles accès d'angoisse. C'était, disait-il,

une histoire destinée aux guerriers qui avaient tout et ressentaient pourtant la douleur de la tristesse universelle. J'avais toujours l'impression qu'elle s'adressait à moi, personnellement. »

Imitant alors son maître, don Juan me la raconta. C'était l'histoire d'un homme souffrant d'une profonde mélancolie. Il était allé voir les meilleurs médecins de son temps et aucun d'eux n'avait réussi à lui venir en aide. Il finit par aller consulter l'un des plus éminents d'entre eux, un guérisseur de l'âme. Celui-ci lui suggéra qu'il pourrait peut-être trouver un réconfort dans l'amour et mettre ainsi un terme à son affliction. L'homme lui affirma que l'amour ne lui posait aucun problème, qu'il était sans doute aimé comme personne d'autre au monde. Le médecin conseilla alors à son patient d'entreprendre un voyage pour visiter d'autres pays, et ce dernier lui déclara que, sans exagérer, il avait parcouru la terre entière. Il se vit ensuite recommander la pratique des arts, des sports, etc. Il répondit à chaque fois dans les mêmes termes : il avait déjà essayé et cela ne l'avait pas soulagé. Le médecin se mit à le soupçonner d'être un menteur impénitent. Il ne pouvait avoir fait autant de choses qu'il le prétendait ! Mais comme c'était un excellent praticien, il eut une dernière idée.

« Ça y est ! s'exclama-t-il. J'ai trouvé la solution à tous vos problèmes, monsieur. Allez donc assister au spectacle du plus grand comédien de notre époque ! Il vous plaira tellement qu'il effacera toute trace de votre mélancolie. Il faut absolument que vous voyiez sur scène le Grand Garrick ! »

L'homme lança au médecin, me dit don Juan, un regard d'une tristesse incommensurable et lui dit : « Si tel est votre conseil, docteur, je suis un homme perdu. Rien ne peut me guérir. Je suis le Grand Garrick. »

Le point de rupture

Don Juan me donna ce jour-là une définition du *silence intérieur* : c'est un état d'esprit particulier, dénué de pensées, où l'on fonctionne sur un autre plan de conscience que celui de la vie courante. Le *silence intérieur*, insista-t-il, exige la suspension du *dialogue intérieur* – de cet afflux continu de pensées –, et se traduit par une sensation de profonde quiétude.

« Les anciens sorciers l'ont appelé *silence intérieur* car c'est un mode de conscience dans lequel la perception ne dépend pas des sens. Ce qui œuvre pendant le *silence intérieur*, c'est une autre faculté de l'être humain, celle qui fait de lui un être magique et qui a été affaiblie par une influence extérieure.

— De quelle influence extérieure s'agit-il ? lui demandai-je.

— Je te l'expliquerai plus tard, répondit don Juan. Ce n'est pas l'objet de notre discussion, même si c'est le point le plus crucial de la sorcellerie, fondé sur une découverte capitale des anciens chamans mexicains.

« Le *silence intérieur*, poursuivit-il, est une attitude fondamentale sur laquelle repose toute la sor-

cellerie. Tout ce que nous faisons vise à susciter cet état d'esprit que, comme toujours dans le monde des sorciers, l'on découvre généralement à la suite d'une gigantesque secousse. »

Don Juan ajouta que les sorciers d'autrefois avaient conçu d'innombrables moyens de provoquer en eux ou chez d'autres praticiens le choc permettant d'atteindre l'état convoité de *silence intérieur*. Selon eux, les actes les plus farfelus, qui paraissaient sans rapport avec la question – par exemple, sauter dans une chute d'eau ou passer des nuits entières pendu par les pieds à la plus haute branche d'un arbre – pouvaient permettre d'y accéder.

D'après leurs conclusions, m'affirma catégoriquement don Juan, ce *silence intérieur* se constituait par accumulation. C'est pourquoi il s'efforçait de me guider afin que j'édifie au plus profond de moi une amorce de *silence intérieur*, que j'agrandirais ensuite progressivement seconde après seconde, chaque fois que je pratiquerais. Il m'expliqua qu'ils s'étaient aperçus que chaque personne avait un seuil temporel différent, et qu'elle devait maintenir le *silence intérieur* pendant une durée correspondant à son seuil personnel pour qu'il devienne efficient.

« Quel était le signe leur indiquant que le *silence intérieur* opérait, don Juan ?

— Le *silence intérieur* opère dès qu'on commence à l'amplifier. L'objectif des anciens sorciers était de parvenir au succès final, spectaculaire, consistant à atteindre ce seuil individuel. Certains praticiens très doués n'ont besoin que de quelques minutes pour réaliser ce but. D'autres, moins bien lotis, doivent pratiquer de longues périodes de silence, dépassant par exemple une heure de calme total. Et ce moment qu'ils attendaient tous, ils l'appelaient

arrêter le monde, car celui-ci perd son aspect familier et ne se déroule plus de la même manière.

« C'est à cet instant que les sorciers retrouvent la véritable nature de l'homme, poursuivit don Juan. Ceux d'autrefois l'appelaient aussi la *liberté totale* puisque l'homme-esclave devient alors un être libre, capable de prouesses perceptives qui défient notre imagination linéaire. »

Ce *silence intérieur*, m'assura don Juan, était le seul moyen de parvenir à une véritable suspension de tout jugement : les données sensorielles provenant de l'ensemble de l'univers cessaient d'être interprétées par les sens et la cognition n'était plus cette force qui définit la nature du monde à la suite d'un entraînement fondé sur la répétition.

« Il faut un *point de rupture* pour que puisse s'installer le *silence intérieur*. Ce *point de rupture* ressemble au mortier qu'un maçon met entre les briques. On doit attendre qu'il durcisse pour que les briques séparées s'unissent en une structure. »

Depuis le début de notre association, don Juan m'avait enfoncé dans la tête la valeur et la nécessité du *silence intérieur*. Je faisais de mon mieux pour suivre ses suggestions en m'évertuant à l'augmenter, seconde après seconde. Je n'avais aucun moyen de mesurer l'effet de cette accumulation ni de savoir si j'avais atteint ou non un seuil. Je m'obstinais simplement à l'accroître, pas seulement pour faire plaisir à don Juan, mais parce que cette démarche était devenue en soi une sorte de défi.

Un jour, nous arpentions tranquillement, don Juan et moi, la grand-place d'Hermosillo. C'était le début de l'après-midi et le ciel était couvert. Le temps était particulièrement agréable, chaud et sec. Il y avait de nombreux promeneurs, et je regardais les boutiques autour de la place. J'étais souvent

venu à Hermosillo, mais je ne les avais jamais remarquées. Je n'avais qu'une conscience très vague de leur existence et je n'aurais pu dresser le plan de cette place, ma vie dût-elle en dépendre. Ce jour-là, en me promenant avec don Juan, je m'efforçai de les localiser et les identifier, cherchant des indices qui pourraient servir de moyens mnémotechniques pour me les remémorer plus tard en cas de besoin.

« Comme je te l'ai tant de fois répété, dit don Juan en me sortant brusquement de ma concentration, tous les sorciers, hommes ou femmes, arrivent un jour ou l'autre dans leur vie à un *point de rupture*.

— Vous voulez dire qu'ils ont une sorte de "panne" mentale, qu'ils font une dépression ?

— Non, non, me dit-il en riant. Seules les personnes qui s'écoutent font des dépressions, et les sorciers ne sont pas des personnes. Ce que je veux dire, c'est que le sentiment de continuité qu'ils ont dans la vie doit se rompre à un moment donné pour que le *silence intérieur* puisse s'installer et jouer un rôle actif dans leur structure.

« Il est extrêmement important, poursuivit don Juan, que tu atteignes volontairement ce *point de rupture*, même si tu dois le provoquer artificiellement, en utilisant ton intelligence.

— Que voulez-vous dire par là, don Juan ? lui demandai-je, intrigué par cette perspective.

— Pour atteindre ce *point de rupture*, le cours habituel de ta vie, tel que tu le connais, doit s'interrompre. Tu as fait tout ce que je t'ai demandé, consciencieusement et minutieusement. Peut-être es-tu doué, mais tu ne le montres jamais. On dirait bien que c'est ton style. Tu n'es pas particulièrement lent, mais tu agis comme si tu l'étais. Tu es très sûr de toi, tout en te comportant comme si tu manquais d'assurance. Tu n'es pas timide, et tu sembles avoir

peur des gens. Dans tout ce que tu fais transparait une seule certitude : l'impérieuse nécessité pour toi de mettre résolument un terme à tout cela.

— Mais de quelle manière, don Juan ? Qu'avez-vous en tête ? lui demandai-je, réellement inquiet.

— Je crois en fin de compte qu'il te suffit de faire une seule chose : quitter tes amis. Tu dois leur dire adieu, pour de bon. Tu ne peux continuer sur la voie du guerrier en conservant une histoire personnelle, et tant que tu n'auras pas changé ton mode de vie, je ne pourrai poursuivre ton instruction.

— Alors là, don Juan, vous m'en demandez beaucoup trop ! Je m'y refuse catégoriquement. Et pour être franc, je ne crois pas que j'en sois capable. Mes amis sont ma famille, mes seuls repères !

— C'est justement parce qu'ils sont tes repères qu'ils doivent disparaître. Les sorciers n'ont qu'une seule référence : *l'infini*.

— Mais comment voulez-vous que je m'y prenne, don Juan ? » lui demandai-je d'un ton plaintif. Cette idée me rendait malade.

« Tu dois simplement partir, me déclara-t-il posément. Trouve un moyen de partir.

— Mais pour aller où ?

— Ce que je te conseille, c'est de louer une chambre dans un hôtel minable. Plus ce sera laid, mieux cela vaudra. Si elle a un tapis miteux, de vieux rideaux verdâtres et des murs gris tout sales, ce sera parfait — un peu comme cet hôtel que je t'ai montré une fois à Los Angeles. »

À l'évocation de ce jour où j'avais traversé en voiture avec don Juan la zone industrielle de Los Angeles où l'on ne trouve que des entrepôts et des hôtels délabrés pour clients de passage, je fus pris d'un rire nerveux. L'un de ces derniers avait particulièrement attiré son attention à cause de son nom

pompeux : l'hôtel Édouard-VII. Nous nous étions garés un moment en face pour le regarder.

« Cet hôtel, avait dit don Juan en me le montrant du doigt, me paraît parfaitement symboliser la vie sur terre des êtres humains courants. S'ils ont de la chance ou s'ils jouent bien des coudes, ils auront une chambre avec vue sur la rue, d'où ils pourront contempler le défilé interminable de la misère humaine. Sinon, leur chambre donnera sur la cour et ils verront de leur fenêtre le mur de l'immeuble voisin. Et ils seront toute leur vie déchirés entre ces deux vues, enviant celle sur la rue s'ils sont de l'autre côté, ou celle du mur s'ils se sont lassés du spectacle de la rue. »

La métaphore de don Juan, que j'avais parfaitement comprise, me dérangeait au plus haut point.

La perspective de devoir louer une chambre dans un hôtel miteux me laissait sans voix, complètement désorienté.

« Que voulez-vous que je fasse dans un tel cadre, don Juan ?

— Un sorcier utilise ce genre d'endroit pour mourir, dit-il en me fixant d'un air impassible. Tu n'as jamais été seul de ta vie. C'est le moment de le faire. Tu resteras dans cette chambre jusqu'à ce que tu meures. »

Sa requête me terrifiait, et en même temps me fit rire.

« Je ne suis pas du tout sûr de vouloir le faire, don Juan, mais quel serait le critère me permettant de savoir que je suis mort ? À moins que vous ne vouliez que je meure vraiment sur le plan physique ?

— Non, me dit-il, ce n'est pas ton corps qui doit mourir, c'est ta personne. Ce sont deux choses très différentes. En fait, ta personne a très peu à voir

avec ton corps. Elle est ta pensée, et que tu me croies ou non, ta pensée ne t'appartient pas.

— Mais c'est absurde, don Juan. Comment ma pensée pourrait-elle ne pas m'appartenir ? » Je m'entendis lui poser cette question avec un trémolo nerveux dans la voix.

« Nous en reparlerons un jour, mais pas tant que tu seras rassuré par la présence de tes amis.

« On sait qu'un sorcier est mort, ajouta-t-il, lorsqu'il lui est complètement égal d'être seul ou en compagnie de ses semblables. Un jour, tu n'auras plus besoin de tes amis pour te servir de bouclier et tu sauras alors que ta personne est morte. Qu'en dis-tu ? Es-tu partant ?

— Je ne peux pas le faire, don Juan. Inutile que j'essaie de vous mentir. Je ne peux pas quitter mes amis.

— C'est parfait », dit-il, imperturbable. Ma réponse ne semblait pas du tout l'avoir affecté. « Je ne vois rien d'autre à te dire. Toujours est-il que pendant tout ce temps passé ensemble, tu as beaucoup appris. Et ce que tu as appris ne peut qu'affermir ta force, que tu reviennes me voir ou non. »

Il me donna une tape dans le dos et me dit au revoir. Puis il fit demi-tour et disparut simplement dans la foule sur la place. J'eus un instant l'étrange impression que tous ces gens étaient comme un rideau qu'il avait écarté pour s'esquiver. C'était donc la fin de l'histoire et, comme tout ce qui se passait dans le monde de don Juan, elle avait été rapide et imprévisible. Elle avait fondu brusquement sur moi et j'étais maintenant dans ses griffes, ne comprenant même pas ce qui s'était passé.

J'aurais dû être effondré, mais curieusement, je me sentais euphorique. Je m'émerveillais de la facilité avec laquelle tout s'était terminé, de l'élégance

qu'avait montrée don Juan. Il n'avait manifesté aucun ressentiment, aucune colère ni quoi que ce soit de ce genre. Je montai dans ma voiture et partis, gai comme un pinson. J'exultais. Je trouvais extraordinaire que tout ait pris fin si rapidement et facilement.

Mon voyage de retour se déroula sans encombre. Arrivé à Los Angeles, dans mon environnement familial, je remarquai que cette dernière rencontre avec don Juan m'avait donné une énergie considérable. Je me sentais heureux, détendu, et je repris ma vie habituelle avec un regain d'enthousiasme. Toutes mes mésaventures avec mes amis, tout ce dont j'avais pris conscience à leur sujet, tout ce que j'avais dit à don Juan à ce propos, j'avais tout oublié. C'était comme si on l'avait purement et simplement effacé de mon esprit. Je m'émerveillais souvent de la facilité avec laquelle j'oubliais des incidents qui me paraissaient très importants sur le coup et qui disparaissaient ensuite purement et simplement de ma mémoire.

Tout allait donc pour le mieux. Il n'y avait qu'une seule ombre au tableau, une incohérence dans le paradigme sinon parfait de ma « nouvelle » vie, copie conforme de l'ancienne : je me souvenais distinctement de don Juan me disant que mon départ du monde des sorciers était seulement provisoire, et que je reviendrais. Je m'étais remémoré le moindre mot de notre discussion et j'avais tout noté par écrit. D'après ma mémoire et ma logique linéaires habituelles, don Juan n'avait jamais prononcé ces paroles. Comment aurais-je pu me rappeler un événement qui ne s'était pas produit ? Je me perdais en conjectures. Cet étrange pseudo-souvenir me troublait, mais je décidai au bout du compte que tout cela ne rimait à rien. En ce qui me concernait,

j'avais quitté don Juan et je ne faisais plus partie de son monde.

Je finis pourtant par me conformer à ses suggestions en prenant une résolution capitale, absolument inouïe pour moi : celle de saluer et remercier tous mes amis avant qu'il ne soit trop tard. Rodrigo Cummings fut involontairement à l'origine de cette décision, car un nouvel épisode le concernant fit basculer mon nouveau paradigme, qui se trouva réduit à néant.

Mon attitude envers lui changea radicalement quand je renonçai à toute compétition entre nous. Je m'aperçus que j'avais une fâcheuse tendance à me projeter dans tous ses faits et gestes. En fait, je lui ressemblais trait pour trait, mais je n'en pris conscience que lorsque je cessai de me mesurer à lui, et la vérité me sauta aux yeux avec une clarté insupportable.

L'une des préoccupations essentielles de Rodrigo était de terminer ses études supérieures. Chaque semestre, il renouvelait son inscription à l'université et s'inscrivait au plus grand nombre de cours possible. Puis il les laissait tomber l'un après l'autre à mesure que les mois passaient. Parfois il abandonnait tout, mais il lui arrivait aussi de suivre jusqu'au bout, par exemple, les cours de trois unités de valeur.

Le semestre précédent, il avait suivi un cours de sociologie, une matière qui lui plaisait beaucoup. L'examen final approchait. Il lui restait trois semaines, me dit-il, pour potasser le manuel du cours. Il pensait avoir grandement le temps d'en lire les quelque six cents pages, car il se considérait comme un spécialiste de la lecture rapide. Il avait selon lui une excellente mémoire, quasi photographique, qui lui

restituait pratiquement l'intégralité de ce qu'il y enregistrerait.

Persuadé d'avoir du temps de reste avant l'examen, il me demanda de l'aider à bricoler sa voiture pour améliorer sa tournée de distribution de journaux. Il voulait supprimer la portière du passager pour jeter le journal par cette ouverture de la main droite, au lieu de l'envoyer de la gauche par-dessus le toit. Je lui fis remarquer qu'il était gaucher, mais il me rétorqua que parmi ses nombreux talents – qu'aucun de ses amis ne remarquait – il était ambidextre. Il avait tout à fait raison sur ce point : je ne m'en étais personnellement jamais aperçu. Une fois la portière retirée, il décida d'arracher le revêtement intérieur du toit, qui était en lambeaux. Il m'assura que sa voiture était en excellent état mécanique, et qu'il le ferait refaire pour une bouchée de pain à Tijuana, au Mexique – ville qu'en bon citoyen de Los Angeles il appelait « TJ ».

« On pourrait en profiter pour faire une virée », me dit-il tout excité. Il se mit à passer en revue les amis qu'il aimerait emmener. « Toi, je suis sûr qu'à TJ tu te précipiteras sur les livres d'occasion, parce que tu es un vrai con. Mais nous, on ira au bordel, et j'en connais plusieurs ! »

Enlever la doublure intérieure et poncer la surface métallique pour qu'elle soit prête à recevoir le nouveau revêtement nous prit une semaine. Il restait alors deux semaines à Rodrigo pour étudier, et il trouva que c'était encore trop. Il me demanda de l'aider à repeindre son appartement dont il voulait également rénover le plancher. Il nous fallut plus d'une semaine pour faire la peinture et poncer le sol. Comme il ne voulait pas repeindre sur le papier peint de l'une des pièces, il fallut louer une décolleuse à vapeur, un engin que nous ne savions natu-

rellement ni l'un ni l'autre utiliser correctement. Le résultat fut lamentable, ce qui nous obligea à recouvrir le mur d'une sorte d'enduit pour lui restituer son aspect lisse.

Après toutes ces péripéties, il ne resta plus à Rodrigo que deux jours pour ingurgiter les six cents pages. Il se lança jour et nuit dans un marathon frénétique en se bourrant d'amphétamines. Puis, le jour de l'examen, il se rendit normalement à l'université et s'assit à son pupitre où on lui remit la feuille proposant les divers sujets aux candidats.

Mais ce qu'il ne put faire, c'est rester éveillé pour passer l'épreuve. Son corps s'affaissa en avant et sa tête heurta la table de tout son poids, faisant un bruit sourd terrifiant. L'examen fut interrompu. Le professeur de sociologie et les étudiants assis à proximité de Rodrigo, affolés, imaginèrent le pire. Son corps était sans réaction, glacé, et ils crurent qu'il venait de mourir d'une crise cardiaque. On appela les secours pour l'évacuer. Après l'avoir brièvement examiné, le personnel médical déclara que Rodrigo dormait profondément, et on le conduisit à l'hôpital pour qu'il puisse caver ses amphétamines.

L'ampleur de ma projection sur Rodrigo Cummings m'effrayait. Je lui ressemblais trait pour trait, et cette similitude me devint insupportable. Prenant une décision qui me parut inspirée par une sorte de nihilisme suicidaire, je louai une chambre dans un hôtel miteux à Hollywood.

Les tapis de la pièce étaient verdâtres, troués d'horribles brûlures de cigarettes qui avaient visiblement été écrasées au sol. De vieilles tentures vertes pendaient sur des murs d'une couleur indéfinissable. L'enseigne lumineuse de l'hôtel clignotait toute la nuit devant la fenêtre.

J'avais donc fini par faire exactement ce que m'avait demandé don Juan, mais par une voie détournée. Je ne l'avais pas fait pour suivre ses instructions ou avec l'intention de renouer avec lui. Je restai dans cet hôtel plusieurs mois d'affilée, jusqu'à ce que ma personne meure, jusqu'à ce qu'il me soit vraiment égal d'être seul ou non, comme me l'avait expliqué don Juan.

Je quittai alors l'hôtel et m'installai tout seul, plus près de l'université. Parallèlement à mes études d'anthropologie que je n'avais pas interrompues, je me lançai dans une affaire très lucrative avec une associée. Tout semblait fonctionner parfaitement jusqu'au jour où je réalisai brutalement, comme si j'avais reçu un coup sur la tête, que j'allais passer le reste de mes jours à m'inquiéter de la marche de l'entreprise, des manigances et des lubies de mon associée, et du dilemme que me posait le choix que je me croyais tenu de faire entre ma carrière universitaire et mes activités commerciales. Un authentique désespoir surgit des profondeurs de mon être. Pour la première fois de ma vie, malgré tout ce que j'avais fait et vu dans mon existence, je ne voyais pas d'issue à ma situation. J'étais complètement perdu. Je commençai à sérieusement caresser l'idée de mettre fin à mes jours de la manière la plus sûre et la plus douce possible.

Un matin, je fus réveillé par des coups insistants frappés à ma porte. Je crus qu'il s'agissait de ma propriétaire qui, j'en étais sûr, entrerait avec son passe si je ne répondais pas. Je me levai pour lui ouvrir, et je vis don Juan ! Paralysé par la surprise, je bredouillai et bégayai, incapable de prononcer un mot. J'avais envie d'embrasser ses mains, de m'agenouiller devant lui. Il entra et s'assit au bord de mon lit, parfaitement à l'aise.

« J'ai fait ce voyage jusqu'à Los Angeles uniquement pour te voir », me dit-il.

Je lui proposai d'aller prendre un petit-déjeuner, mais il me dit qu'il avait beaucoup à faire et peu de temps à me consacrer. Je m'empressai de lui raconter mon expérience à l'hôtel. Son apparition m'avait fait un tel choc que je ne pensai pas un seul instant à lui demander comment il m'avait trouvé. J'ajoutai que je regrettais profondément tout ce que je lui avais dit à Hermosillo.

« Tu n'as pas à t'excuser, m'assura-t-il. Nous faisons tous la même chose. Je me suis moi aussi enfui, un jour, du monde des sorciers, et il a fallu que je frôle la mort pour prendre conscience de ma stupidité. Tout ce qui compte, c'est d'arriver à un *point de rupture*, de n'importe quelle façon, et c'est exactement ce que tu as fait. Le *silence intérieur* est devenu pour toi une réalité. C'est pour cela que je suis là, en train de te parler. Comprends-tu ce que je veux dire ? »

J'avais l'impression de parfaitement le comprendre. Je pensais qu'il avait eu l'intuition – ou qu'il avait senti en captant certaines ondes dans l'atmosphère, comme il savait si bien le faire – que j'étais au bout du rouleau, et il était venu pour me tirer d'affaire.

« Il n'y a pas une minute à perdre. Tu as une heure pour liquider tes affaires. C'est tout ce que je peux t'accorder, non parce que je ne veux pas attendre, mais parce que *l'infini* me talonne impitoyablement. C'est lui en fait qui te donne une heure pour te libérer. Pour lui, le seul objectif digne d'un guerrier est la liberté. Toute autre entreprise est dégradante. Peux-tu tout liquider en une heure ? »

Il était inutile de lui assurer que c'était possible. Je savais que je devais le faire. Don Juan me dit

alors qu'il m'attendrait sur la place du marché d'une ville mexicaine. Obnubilé par la dissolution de mon entreprise, je n'entendis pas ce qu'il disait. Il me le répéta et je crus évidemment qu'il plaisantait.

« Et comment vais-je me rendre dans cette ville, don Juan ? Voulez-vous que j'y aille en voiture, ou que je prenne l'avion ?

— Commence par faire ce que je t'ai demandé, m'ordonna-t-il. La solution viendra toute seule. Et n'oublie pas, je ne t'attendrai qu'une heure. »

Il quitta l'appartement, et j'entrepris fiévreusement de liquider tout ce que j'avais. Cela me prit naturellement plus d'une heure, mais je n'y prêtai pas attention car, une fois le processus mis en route, je continuai sur ma lancée. Ce fut seulement lorsque tout fut terminé que je me heurtai au vrai problème. Je compris que j'avais lamentablement échoué. J'avais tout perdu, mon entreprise et la possibilité de retrouver don Juan.

Je me dirigeai vers mon lit, en quête du seul réconfort que je puisse imaginer : la paix, le silence. Pour faciliter l'apparition du *silence intérieur*, don Juan m'avait enseigné une manière de m'asseoir sur le lit, les genoux pliés et les plantes de pieds jointes, les mains tenant les chevilles et pressant les pieds l'un contre l'autre. Il m'avait donné une barre de bois qui ne me quittait jamais. Longue d'environ trente-cinq centimètres, elle soutenait le poids de ma tête lorsque je me penchais en avant : j'en glissais une extrémité entre mes pieds et j'appuyais le milieu du front sur l'autre, qui était rembourrée. Chaque fois que j'adoptais cette position, je m'endormais profondément en quelques secondes.

Je m'endormis sur-le-champ comme d'habitude, et je rêvai que j'étais dans la localité mexicaine où don Juan devait m'attendre. Cette ville m'avait tou-

jours intrigué. Il y avait un grand marché un jour par semaine et les fermiers de la région venaient y vendre leur production. Ce qui me fascinait le plus, c'était la route pavée qui y menait. À l'entrée de la ville, elle franchissait une colline escarpée, et je m'étais souvent assis sur un banc près d'un étal de fromage pour l'observer. Je regardais les gens arriver avec leurs ânes lourdement chargés, et ce que je voyais en premier, c'était leur tête. Puis, à mesure qu'ils approchaient, leur corps apparaissait progressivement, jusqu'au moment où ils atteignaient le haut de la montée, où je le voyais en entier. On aurait dit qu'ils émergeaient de terre, lentement ou très vite, selon la vitesse à laquelle ils se déplaçaient. Dans mon rêve, don Juan m'attendait près du stand de fromage. Je m'approchai de lui.

« Tu as réussi grâce au *silence intérieur*, me dit-il en me tapant dans le dos. Tu as enfin atteint ton *point de rupture*. J'ai presque perdu espoir à un moment ! Mais j'ai attendu, en sachant que tu y parviendrais. »

Nous nous promenions. J'étais terriblement heureux, plus que je ne l'avais jamais été. Mes impressions étaient si vives, si incroyablement réelles, que je ne doutai pas une seconde d'avoir résolu le problème, même si tout s'était passé en rêve.

Don Juan se mit à rire en secouant la tête. Il semblait lire dans mes pensées. « Ce n'est pas un simple rêve, me dit-il, mais ce n'est pas à moi de te le dire. Tu le comprendras tout seul un jour – tu comprendras qu'il n'y a pas de rêves dans le *silence intérieur* – parce que tu en auras décidé ainsi. »

Les mesures de la cognition

« La fin d'une époque » était pour don Juan une expression décrivant parfaitement un processus que devaient accomplir les chamans pour démanteler la structure du monde connu et la remplacer par une autre manière de comprendre la réalité. Dès le premier instant de notre rencontre, il s'efforça par son enseignement de m'introduire dans le *monde cognitif* des chamans du Mexique d'autrefois. Le terme « cognition » était pour moi à l'époque un terrible sujet de controverse. Il me semblait qualifier le processus par lequel nous prenons connaissance du monde qui nous entoure. Mais si toutes sortes de choses, que nous reconnaissons facilement, entraient dans ce domaine, d'autres en étaient exclues et demeuraient des bizarreries pour lesquelles nous n'avions aucune explication satisfaisante.

Dès le début de notre association, don Juan m'assura que le monde des anciens sorciers mexicains était différent du nôtre et qu'il ne s'agissait pas de divergences superficielles, mais d'une tout autre conception du processus de cognition. Il soutenait que notre connaissance de la réalité se fondait sur

une interprétation des données sensorielles. L'univers était, selon lui, composé d'une infinité de champs énergétiques prenant l'apparence de filaments lumineux. Ils exerçaient une action sur l'organisme humain, qui à son tour réagissait en les transformant en données sensorielles. Celles-ci étaient alors interprétées, et c'est cette interprétation qui constituait notre *système cognitif*. Ma propre conception de la cognition me portait à croire qu'il s'agissait d'un processus universel, analogue au langage ; et de même que chaque langue possède une syntaxe différente, de légères disparités surgissaient forcément entre les divers systèmes d'interprétation.

Don Juan, en revanche, affirmait que les anciens chamans mexicains avaient un autre *système cognitif*, ce qui pour moi revenait à dire qu'ils avaient un mode de communication spécifique n'ayant rien à voir avec le langage. J'aurais nettement préféré l'entendre me dire que leur *système cognitif* particulier n'était autre qu'un langage différent, mais néanmoins toujours un langage. Dans son esprit, « la fin d'une époque » se situait au moment où les constituants d'une forme de cognition inconnue se mettaient en place. Quoi qu'il en soit, les éléments de ma propre cognition normale, si agréables et gratifiants qu'ils aient été jusqu'alors pour moi, commençaient à dépérir. Une phase décisive dans la vie d'un homme !

L'élément que je chérissais sans doute le plus était ma vie universitaire. Tout ce qui la menaçait m'atteignait jusqu'au tréfonds de mon être, surtout si l'attaque était sournoise et me prenait par surprise. J'en fis l'expérience avec un professeur en qui j'avais totalement confiance, le professeur Lorca.

Je m'étais inscrit à son cours sur la cognition car on me l'avait fortement recommandé. Il était considéré comme l'un des universitaires les plus brillants de sa génération. C'était un bel homme aux cheveux blonds soigneusement peignés avec une raie sur le côté. Il avait un front lisse, dépourvu de rides, qui lui donnait l'air de n'avoir jamais eu le moindre souci dans la vie. Ses vêtements étaient extrêmement bien coupés et il ne portait pas de cravate, ce qui lui donnait une allure très jeune. Il n'en mettait que dans les grandes occasions, pour rencontrer des gens importants.

Le premier de ses cours auquel j'assistai fut mémorable. Il commença par marcher de long en large pendant des minutes qui me parurent des siècles, ce qui me déconcerta et me mit mal à l'aise. Il ne cessait de monter et descendre ses lèvres fines et serrées, générant une tension extrême dans cette salle étouffante aux fenêtres closes. Soudain, il s'immobilisa au centre de la pièce, non loin du siège où je me trouvais, et fit claquer sur l'estrade un journal soigneusement enroulé. Il prit alors la parole.

« On ne saura jamais... », lança-t-il.

Tous les étudiants se mirent fiévreusement à prendre des notes.

« On ne saura jamais, répéta-t-il, ce que ressent au fond d'une mare une grenouille qui interprète le monde des grenouilles autour d'elle. » Il parlait sur un ton péremptoire, et sa voix recelait une force incroyable. « Bon, que pensez-vous que j'ai dans la main ? » Il agita le journal au-dessus de sa tête.

Il se mit à nous lire un article qui traitait du travail d'un biologiste et comportait des citations de ce scientifique décrivant ce que ressentent les grenouilles lorsque des insectes nagent au-dessus de leur tête.

« Cet article démontre la méprise du journaliste qui a visiblement déformé les citations de ce scientifique, affirma-t-il avec l'autorité d'un grand professeur. Si médiocre que soit son travail, un scientifique s'interdit tout anthropomorphisme dans l'interprétation des résultats de ses recherches, à moins, bien sûr, qu'il ne s'agisse d'un imbécile. »

À la suite de cette introduction, il nous fit un brillant exposé sur la singularité de notre *système cognitif*, ou de tout autre *système cognitif* d'ailleurs. Je me sentis noyé sous un déluge d'idées nouvelles qu'il exposait de manière extrêmement simple et accessible. Celle qui me parut la plus novatrice était la suivante : tout individu des innombrables espèces vivant sur terre interprète le monde qui l'entoure selon les données qu'enregistrent ses organes sensoriels. Les êtres humains, affirmait-il, ne peuvent imaginer à quoi peut ressembler la vie, par exemple, dans un monde où tout se localise par ultrasons, comme celui des chauves-souris. Notre esprit ne peut même pas le concevoir. Il nous expliqua clairement que, de ce point de vue, il ne pouvait exister deux *systèmes cognitifs* identiques parmi les espèces vivantes.

En quittant la salle à la fin de l'heure et demie de cours, je me sentis extrêmement impressionné par son intelligence et devins dès lors son admirateur inconditionnel. Je trouvais ses cours très stimulants pour la réflexion, et c'étaient les seuls auxquels j'étais impatient d'assister. Ses excentricités me paraissaient insignifiantes en comparaison de l'excellence de son enseignement et de sa conception novatrice de la psychologie.

Je travaillais depuis bientôt deux ans avec don Juan Matus lorsque j'assistai à ce premier cours du professeur Lorca. J'avais pour principe de raconter

à don Juan tout ce qui m'arrivait dans la vie courante et m'y tenais scrupuleusement, vu ma propension à ne jamais déroger à une habitude. À la première occasion, je lui racontai tout ce qui s'était passé avec ce nouveau professeur, le portant aux nues et affirmant qu'il était devenu mon modèle. Apparemment très impressionné par ces manifestations d'ardente admiration, don Juan me fit pourtant une étrange mise en garde.

« N'admire pas les gens de loin ! C'est le plus sûr moyen d'en faire des personnages mythiques. Approche-toi de ton professeur, parle-lui, efforce-toi de découvrir l'homme qu'il est. Mets-le à l'épreuve. Si ses actes sont inspirés par sa conviction d'être un être qui va mourir, tu discerneras derrière tous ses faits et gestes, si étranges soient-ils, une finalité et une intention. Mais si tu découvres qu'il se contente de s'écouter parler, tu sauras qu'il ne vaut rien. »

Je me sentis blessé par la froideur qu'il manifestait envers mon idole. L'idée me vint qu'il était peut-être jaloux de mes sentiments pour le professeur Lorca, et je me sentis immédiatement soulagé. J'avais tout compris.

« Dites-moi, don Juan, lui dis-je pour terminer notre conversation sur une note différente, je voudrais savoir ce que vous entendez par "un être qui va mourir". Vous employez souvent cette expression, mais vous ne me l'avez jamais clairement définie.

— Les êtres humains sont des êtres qui vont mourir. Les sorciers sont catégoriques : la seule manière d'avoir prise sur le monde et sur nos propres actes est d'accepter pleinement de devoir mourir. Sans cette démarche fondamentale, notre vie, nos agissements et le monde dans lequel nous vivons sont impossibles à gérer.

— Mais est-ce si difficile à accepter ? lui demandai-je en faisant mine de protester.

— Et comment ! dit don Juan en souriant. Parce qu'il ne suffit pas de simplement l'accepter ! Il faut traduire en actes cette acceptation et la vivre jusqu'au bout. Les sorciers ont toujours dit que la vision de notre mort est celle qui nous donne le plus à penser. Ce qui ne va pas chez les êtres humains, et ce depuis des temps immémoriaux, c'est que, sans se le formuler clairement, ils ont l'impression d'être immortels. Ils se comportent comme s'ils ne devaient jamais mourir, avec une sorte d'arrogance puérile. Et une illusion encore plus grave s'ajoute à ce sentiment d'immortalité : ils croient pouvoir contenir dans leur esprit cet univers parfaitement incompréhensible. »

Je me débattais entre deux conceptions aussi complexes, obscures, globales et séduisantes l'une que l'autre : la sagesse de don Juan et le savoir du professeur Lorca. Je ne pouvais rien faire d'autre que suivre le cours des événements et me laisser porter là où il m'entraînerait.

Je suivis à la lettre les conseils de don Juan me suggérant d'approcher le professeur Lorca. Je tentai durant tout le semestre de le voir, de lui parler. J'allais religieusement à son bureau aux heures de réception, mais il n'avait jamais de temps à m'accorder. Malgré tout, je l'admirais sans réserve. J'acceptais même d'avance de ne jamais pouvoir lui parler. Cela m'était complètement égal. La seule chose qui comptait, c'était les idées que m'enseignaient ses cours magnifiques.

Je dévorais toute la littérature sur la cognition et faisais part à don Juan des résultats de mes investigations intellectuelles. Il insista de nouveau pour

que j'établisse un contact direct avec l'homme qui était à l'origine de cette révolution.

« Il est impératif que tu lui parles, me dit-il d'un ton pressant. Les sorciers n'admirent pas les gens dans le vide. Ils discutent avec eux, ils s'efforcent de les connaître. Ils établissent des points de référence, des comparaisons. Ton attitude a quelque chose de puéril. Tu admires à distance, un peu comme un homme qui a peur des femmes : ses gonades finissent par lui faire surmonter son appréhension et il se met à idolâtrer la première fille qui lui dit bonjour ! »

Je redoublai d'efforts pour approcher le professeur Lorca, mais il restait une forteresse impénétrable. Quand je lui évoquai mes difficultés, don Juan m'expliqua que les sorciers considéraient toute forme d'activité avec autrui, si infime et insignifiante soit-elle, comme un champ de bataille sur lequel ils exerçaient leur art et donnaient le meilleur d'eux-mêmes. Le mieux pour être à l'aise dans ce genre de situation, m'assura-t-il, était de directement faire face à ses adversaires, ce qui n'avait jamais été mon fort. Il avait horreur de ces créatures timides qui redoutent tout rapport humain au point d'inférer ou de déduire ce qui se passe avec autrui de leur propre état psychologique, sans vraiment percevoir la réalité, et qui approchent ainsi les autres sans jamais entrer en interaction.

« Ne quitte jamais du regard l'homme avec qui tu luttas, poursuivit-il. Ne te contente pas de tirer la corde à toi. Lève la tête et regarde-le dans les yeux. Tu verras alors qu'il est simplement un être humain, tout comme toi. Peu importe ce qu'il dit ou ce qu'il fait, il est mort de peur, exactement comme toi. Ce genre de regard désarme l'adver-

saire, ne serait-ce qu'un instant, et c'est à ce moment précis que tu dois frapper. »

Un jour, la chance finit par me sourire : je coinçai le professeur Lorca dans l'entrée de son bureau.

« Professeur Lorca, lui dis-je, auriez-vous un moment à m'accorder ? Je voudrais vous parler.

— Mais qui êtes-vous donc ? » me demanda-t-il d'un ton très naturel, comme s'il rencontrait son meilleur ami et lui demandait de ses nouvelles.

Il m'adressa un sourire contraint, qui semblait m'encourager à le laisser tranquille ou à dire quelque chose d'insignifiant. Il se montrait aussi discourtois qu'on peut l'être, mais ses paroles ne me firent pas l'effet d'être impolies.

« Je suis étudiant en anthropologie, professeur Lorca, et j'effectue actuellement sur le terrain des recherches qui m'ont amené à m'intéresser au système cognitif des sorciers. »

Il me regarda d'un air soupçonneux et contrarié. Le bleu de ses yeux irradiait la malveillance. Il repoussa ses cheveux de la main, comme s'ils lui étaient retombés sur le visage.

« Je travaille au Mexique avec un sorcier, ajoutai-je dans l'espoir d'obtenir une réaction. C'est un vrai sorcier, et il m'a fallu plus d'un an rien que pour le décider à me parler ! »

Le visage du professeur Lorca se détendit ; il ouvrit la bouche et, agitant une main délicate à hauteur de mes yeux comme s'il faisait tourner de la pâte à pizza, il m'adressa la parole. Je ne pus m'empêcher de remarquer que ses boutons de manchettes en or allaient à la perfection avec son blazer vert.

« Ah ! Et qu'attendez-vous de moi ?

— Je voudrais que vous m'écoutez un instant pour voir si ce que je fais ne pourrait pas vous intéresser. »

Il haussa les épaules avec résignation, ouvrit à contrecœur la porte de son bureau et m'invita à entrer. Comprenant que je n'avais pas une minute à perdre, je lui fis une description très claire de l'état de mes recherches et je lui racontai que l'on m'enseignait des pratiques qui n'avaient rien à voir avec ce que j'avais trouvé dans la littérature anthropologique sur le chamanisme.

Il remua les lèvres un moment sans dire un mot. Puis il me déclara que le défaut des anthropologues était généralement de ne jamais s'allouer suffisamment de temps pour prendre pleinement connaissance de toutes les nuances du *système cognitif* particulier des gens qu'ils étudiaient. Il définit la « cognition » comme un système d'interprétation dont l'usage permet aux individus d'utiliser avec une extrême compétence toutes les nuances de sens qui constituent le milieu social étudié.

Les paroles du professeur Lorca éclairèrent l'ensemble de mon travail de recherche sur le terrain. Tant que je ne maîtriserais pas toutes les nuances du *système cognitif* des anciens chamans mexicains, il était vain que j'émette la moindre idée sur leur monde. Ce qu'il venait de me dire m'aurait déjà amplement suffi s'il s'en était tenu là. Mais il poursuivit par un magnifique exposé sur la cognition.

« Le fond du problème, c'est que le *système cognitif* de votre monde habituel, celui qui vous est familier depuis le jour de votre naissance, n'est pas le même que celui du monde des sorciers. »

Cette déclaration me mit dans un état de complète euphorie. Je remerciai très vivement le professeur en l'assurant qu'il n'y avait pour moi d'autre ligne d'action que suivre ses points de vue contre vents et marées.

« Ce ne sont que des idées générales, me dit-il en me raccompagnant à la porte de son bureau. Toute personne un peu documentée n'ignore rien de ce que je vous ai dit. »

Nous nous séparâmes presque amis. Lorsque je racontai à don Juan que j'avais réussi à approcher le professeur Lorca, il eut une réaction mitigée. Il paraissait à la fois content et soucieux.

« J'ai le sentiment que ton professeur n'est pas exactement l'homme qu'il prétend être. C'est évidemment le point de vue d'un sorcier. Peut-être serait-il plus sage de laisser tomber maintenant, avant que tout ne devienne trop compliqué et malsain. Savoir quand s'arrêter fait partie de notre art. Je crois que tu as tiré de cet homme tout ce qu'il pouvait te donner. »

Je ripostai aussitôt par un flot d'arguments en faveur du professeur Lorca. Don Juan me calma en disant qu'il n'était pas dans son intention de juger ou critiquer quiconque ; mais à sa connaissance, très peu de gens savaient quand arrêter les choses, et encore moins comment utiliser concrètement leur savoir.

Malgré la mise en garde de don Juan, et loin de laisser tomber, je devins bien au contraire un élève studieux, un fidèle disciple et un fervent admirateur du professeur Lorca. Il semblait prendre un authentique intérêt à mon travail, tout en se montrant terriblement déçu de ma répugnance et mon incapacité à formuler des concepts clairs et précis sur le *système cognitif* du monde des sorciers.

Il m'apprit un jour qu'il avait formulé pour moi le concept du *scientifique en visite dans un autre monde cognitif*. Il voulait, me dit-il, faire preuve de largeur d'esprit et, en tant que spécialiste des sciences humaines, spéculer sur les éventuelles caracté-

ristiques d'un *système cognitif* différent. Il envisageait un véritable protocole de recherche, où les données seraient rassemblées et analysées. Des problèmes de cognition, conçus à cet effet, seraient présentés aux chamans que je connaissais afin de mesurer, par exemple, leur aptitude à se concentrer sur deux activités à la fois.

Il avait imaginé une première expérience où on leur demanderait simplement d'essayer de comprendre et de retenir un texte qu'ils liraient tout en jouant au poker. L'épreuve suivante, plus difficile, mesurerait par exemple leur aptitude à se remémorer des choses compliquées qu'on leur dirait pendant leur sommeil, etc. Il voulait que soit effectuée une analyse linguistique des déclarations des chamans et tenait à ce que l'on mesure concrètement leurs réactions en terme de vitesse et de précision, ou selon d'autres variables dont l'importance apparaîtrait à mesure de l'avancement du projet.

Don Juan ne se tint plus de rire quand je lui racontai que le professeur Lorca voulait mesurer la cognition des chamans.

« Écoute, j'aime bien ton professeur, me dit-il. Mais comment prendre au sérieux cette idée de mesurer notre cognition ! Que gagnera-t-il à mesurer nos réactions ? Ces calculs lui donneront la conviction que nous sommes une bande d'imbéciles, et il aura raison. Nous ne sommes pas plus intelligents ou rapides que le commun des mortels. Il se trompe s'il croit pouvoir mesurer la cognition dans d'autres mondes que le sien, mais ce n'est pas sa faute. C'est la tienne. Tu n'as pas réussi à lui expliquer que lorsque les sorciers évoquent le *monde cognitif* des anciens chamans mexicains, ce dont ils parlent n'a pas d'équivalent dans notre monde habituel.

« La perception directe de l'énergie qui circule dans l'univers, par exemple, est un élément de cognition qui fait partie intégrante de la vie des chamans. Ils la *voient* s'écouler et suivent le courant. Dès que le flux semble s'obstruer, ils s'en vont ailleurs faire quelque chose d'entièrement différent. Ils *voient* des lignes dans l'univers et y réagissent immédiatement. Leur art – ou leur tâche – consiste à choisir celle qui va les conduire, sur le plan de la perception, vers des contrées inconnues ne portant pas de nom. Ils *voient* les êtres humains comme des sphères lumineuses et distinguent leur flux d'énergie, ce qui naturellement éveille aussi chez eux des réactions. Tout cela fait partie de leur cognition. »

Je dis à don Juan que je ne pouvais invoquer ce genre d'argument face au professeur Lorca car je n'avais rien vécu de ce qu'il décrivait. Ma propre cognition n'avait pas changé.

« Mais c'est simplement parce que tu n'as pas encore eu le temps d'intégrer les éléments de celle du monde des chamans ! » s'écria-t-il.

Je partis de chez lui l'esprit plus confus que jamais. J'entendais en moi une voix me demander d'abandonner tous mes projets avec le professeur Lorca. J'étais parfaitement d'accord avec ce que m'avait dit un jour don Juan : les détails pratiques auxquels s'intéressaient les scientifiques ne servaient qu'à construire des machines de plus en plus complexes. Ils ne pouvaient changer de l'intérieur le cours de la vie des individus. Ils ne pouvaient permettre de contacter personnellement l'immensité et les innombrables dimensions de l'univers. Les prodigieuses réalisations techniques qui existaient ou allaient voir le jour n'étaient que des produits culturels, et le plaisir qu'elles procuraient ne

pouvait être ressenti qu'indirectement, même par leurs concepteurs. Le seul profit qu'ils en tiraient était financier.

En attirant mon attention sur ces sujets, don Juan avait éveillé en moi un état d'esprit plus inquiet. Je commençai vraiment à remettre en question les idées du professeur Lorca, ce que je n'avais jamais fait auparavant. Et celui-ci ne cessait de débiter d'ahurissantes révélations sur la cognition, chacune de ses déclarations étant plus sévère et tranchante que la précédente.

À la fin du second semestre, je me retrouvai dans une impasse. Je ne voyais aucun moyen de faire converger les deux approches. Don Juan et le professeur Lorca suivaient des voies parallèles. Je comprenais le besoin qu'éprouvait ce dernier de qualifier et quantifier l'étude de la cognition. La cybernétique était sur le point de voir le jour à l'époque, et l'aspect pratique des recherches sur la cognition était une réalité. Quant au monde de don Juan, il était ainsi fait qu'on ne pouvait le mesurer avec ce genre d'outils. Mais si j'en avais été le témoin privilégié en regardant agir don Juan, je ne l'avais pas expérimenté personnellement. Ce handicap me rendait impossible, me semblait-il, de lancer un pont entre ces deux mondes.

Je racontai tout cela à don Juan lors d'une de mes visites. Il me déclara que ce que je considérais comme un handicap m'empêchant de relier ces deux voies n'était pas en cause. Selon lui, le problème se situait à un autre niveau que celui des circonstances individuelles de mon expérience.

« Te souviens-tu de ce que je t'ai dit à propos d'un des plus grands défauts dont sont affligés la plupart des hommes ? » me demanda-t-il.

Je ne me rappelais rien de particulier. Il avait tant de fois évoqué les carences de l'humanité que mon esprit tournait en rond.

« Vous parlez d'un défaut spécifique, mais je ne vois pas lequel.

— Ce grand défaut dont je parle, tu devrais toujours l'avoir présent à l'esprit, à chaque seconde de ton existence. C'est pour moi un problème majeur, et je te le rabâcherai jusqu'à ce que cela te sorte par les oreilles ! »

Après un long moment de réflexion, je renonçai à m'en souvenir.

« Nous sommes des êtres qui allons mourir, me dit-il. Nous ne sommes pas immortels, mais nous nous comportons comme si nous l'étions. Tel est le défaut qui cause notre perte à tous et qui causera peut-être un jour celle de notre espèce. »

« Selon lui, les sorciers avaient sur leurs semblables l'avantage de savoir qu'ils étaient des êtres qui allaient mourir et de ne pas se laisser distraire de cette réalité. Un énorme effort était nécessaire, insista-t-il, pour découvrir et maintenir cette vérité, et ainsi en faire une certitude.

« Mais pourquoi nous est-il si difficile d'admettre un fait aussi évident ? lui demandai-je, déconcerté par l'ampleur de notre contradiction interne.

— Ce n'est pas vraiment de notre faute, me répondit-il d'un ton plus conciliant. Je t'en dirai plus, un jour, sur les forces qui poussent les êtres humains à se conduire comme des imbéciles. »

Je ne voyais que dire d'autre. Un silence inquiet s'installa. Je n'avais même pas envie de savoir à quelles forces don Juan faisait allusion.

« Il ne m'est pas bien difficile de jauger à distance la valeur de ton professeur, continua don Juan. C'est un scientifique immortel. Il ne va jamais mou-

rir. Quant aux désagréments qui accompagnent un décès, je suis sûr qu'il a déjà tout prévu. Il a certainement acheté une concession au cimetière et souscrit une bonne assurance-vie pour sa famille. Une fois ces deux problèmes réglés, il n'a plus aucune raison de penser à la mort et ne songe qu'à son travail.

« Le professeur Lorca paraît sensé quand il parle parce que sa formation lui a appris à parfaitement maîtriser le langage. Mais elle ne lui a pas appris à se considérer sérieusement comme un homme qui va mourir. Il ne sait pas le faire et se comporte comme s'il était immortel. Et les machines si compliquées que conçoivent les scientifiques n'y changent rien. Elles ne sont d'aucune aide à celui qui doit faire face à l'échéance inéluctable : son rendez-vous avec *l'infini*.

« Le nagual Julian me parlait souvent des généraux de la Rome antique. Lorsqu'ils rentraient chez eux après la victoire, de gigantesques parades étaient organisées pour leur rendre honneur. Exhibant les trésors qu'ils s'étaient appropriés et les prisonniers qu'ils avaient réduits en esclavage, les conquérants défilaient sur leurs chars de combat. Mais ils avaient toujours à leurs côtés un esclave chargé de leur chuchoter à l'oreille que toute cette gloire n'était que transitoire.

« À la moindre victoire, conclut don Juan, nous n'avons personne pour nous murmurer que nos prouesses sont passagères. Les sorciers, eux, ont un avantage : ils savent qu'ils sont mortels, et une voix leur chuchote sans cesse à l'oreille que tout est éphémère. Cette voix est celle de la mort, cette infailible conseillère qui est la seule à ne jamais nous mentir. »

Dire merci

« Les *guerriers-voyageurs* ne laissent aucune dette impayée, me déclara don Juan.

— Que voulez-vous dire, don Juan ?

— Il est temps pour toi de régler certaines dettes que tu as contractées au cours de ta vie. Non que tu puisses jamais les rembourser intégralement, bien sûr, mais tu dois faire un geste. Tu dois effectuer un paiement symbolique pour te racheter et pour apaiser *l'infini*. Tu m'as parlé de deux amies qui ont énormément compté pour toi, Patricia Turner et Sandra Flanagan. Le moment est venu pour toi d'aller les trouver et de faire à chacune d'elles un cadeau en dépensant tout ce que tu possèdes. Tu dois te retrouver sans un sou.

— Mais je ne sais pas où elles sont, don Juan, lui dis-je sur un ton de protestation.

— Prends-le comme un défi ! Il faut que tu les retrouves. Pour y parvenir, tu ne dois rien négliger, fouiller le moindre recoin. C'est une démarche très simple, et pourtant presque impossible. Tu dois passer un seuil sur lequel te retient ton endettement personnel et te libérer d'un seul coup pour pouvoir

avancer. Si tu ne peux le franchir, il est inutile que nous continuions.

— Mais d'où tenez-vous l'idée de me faire effectuer cette tâche ? lui demandai-je. Est-ce une tactique que vous avez personnellement inventée, parce qu'elle vous semble judicieuse ?

— Je n'invente rien, me répondit-il d'une voix neutre. Cette idée m'a été suggérée par *l'infini* lui-même, et il n'est pas vraiment facile pour moi de te demander tout ça. Si tu crois que je me réjouis de tes mésaventures, tu te trompes. Le succès de ta mission m'importe plus qu'à toi. Si tu échoues, tu n'as pas grand-chose à perdre ! Quoi donc ? Les visites que tu me rends ? La belle affaire ! Mais moi, si je te perds, je ne pourrai assurer la continuité de ma lignée ou te donner la possibilité de la clore en beauté. »

Don Juan se tut. Il savait attendre lorsqu'un flot de pensées me submergeait l'esprit.

« Je n'ai cessé de te répéter que les *guerriers-voyageurs* sont des êtres pragmatiques, reprit-il. Ils ne font pas de sentimentalisme et ne se laissent aller ni à la nostalgie ni à la mélancolie. Pour eux, seul existe leur combat, et c'est un combat qui n'a pas de fin. Si tu crois que tu es venu ici pour trouver la paix et la tranquillité, ou pour avoir un moment d'accalmie dans ta vie, tu te trompes. Cette tâche consistant à payer tes dettes n'est inspirée par aucun sentiment que tu connaisses. Elle est dictée par le plus pur de tous, celui d'un *guerrier-voyageur* sur le point de plonger dans *l'infini* qui se retourne au dernier moment pour remercier ceux qui lui ont témoigné leur affection.

« Tu dois l'accomplir avec tout le sérieux qu'elle mérite. C'est ta dernière halte avant que *l'infini* ne t'engloutisse. Et tant qu'un *guerrier-voyageur* n'a pas

atteint un état d'esprit supérieur, exceptionnel, *l'infini* le tient à distance. C'est pourquoi tu dois ne pas t'épargner ni ménager tes efforts, et persévérer jusqu'au bout, avec ténacité et avec élégance. »

Les deux personnes auxquelles don Juan faisait allusion étaient deux amies qui avaient énormément compté pour moi au début de mes études supérieures. J'habitais chez les parents de Patricia Turner, dans un garage transformé en logement. En échange du gîte et du couvert, je nettoyait la piscine, ratissais les feuilles mortes, sortais les poubelles et préparais le petit-déjeuner pour Patricia et moi. J'étais l'homme à tout faire de la maison, ainsi que le chauffeur de la famille. J'accompagnais Mme Turner en ville faire ses courses et j'achetais pour M. Turner les bouteilles que je devais introduire subrepticement dans la maison, puis glisser en douce dans son studio.

M. Turner était cadre dans les assurances et il buvait en cachette. Il avait promis à sa famille de ne plus avaler une goutte d'alcool après quelques sérieuses altercations à ce propos. Mais s'il avait effectivement beaucoup diminué sa consommation, il avait encore besoin, m'avait-il confié, de boire un petit coup de temps à autre. L'accès de son studio était évidemment interdit à quiconque, sauf à moi. J'étais censé y faire le ménage, mais je n'y venais en fait que pour cacher ses bouteilles dans un pilier qui paraissait soutenir une arche au plafond et qui en réalité était creux. Je dissimulais les neuves à l'intérieur, après avoir retiré les vides que j'allais ensuite discrètement jeter.

Patricia étudiait le théâtre et la musique à l'université. Elle chantait merveilleusement bien et voulait plus tard jouer dans les comédies musicales de Broadway. Il va sans dire que j'étais éperdument

amoureux d'elle. Elle était brune, mince et sportive, avec des traits un peu anguleux, et elle avait presque une tête de plus que moi, ce qui me la rendait irrésistible.

Je semblais satisfaire en elle un profond besoin : celui de materner quelqu'un avec sollicitude, surtout lorsqu'elle s'aperçut que son père me faisait complètement confiance. Elle devint pour moi une vraie maman. Je ne pouvais plus ouvrir la bouche sans son consentement. Elle me surveillait jalousement. Elle écrivait même mes dissertations trimestrielles, lisait mes manuels et m'en faisait des résumés. Et cela me plaisait énormément, non pas parce que j'avais envie qu'on s'occupe de moi – ce n'est pas dans ma nature –, mais parce que c'était *elle* qui le faisait. J'adorais sa compagnie.

Elle m'emmenait tous les jours au cinéma car elle avait des invitations dans les grandes salles de Los Angeles, données gracieusement par de gros bonnets du cinéma à son père qui ne se serait jamais abaissé à les utiliser. Les employés faisaient signer un reçu aux bénéficiaires de ces passe-droits et Patricia n'avait aucun scrupule à le faire. Il arrivait cependant que des contrôleurs plus tatillons nous demandent non seulement la signature de M. Turner, que je pouvais contrefaire, mais une pièce d'identité. L'un d'entre eux, un jeune type assez gonflé, fit un jour une remarque qui provoqua son hilarité, la mienne aussi d'ailleurs, mais qui mit Patricia dans une colère noire.

« J'ai bien l'impression que vous êtes monsieur Turd¹, et pas monsieur Turner », avait-il dit avec un sourire venimeux.

1. Jeu de mots intraduisible, *turd* signifiant « con » ou « couillon ». (N.d.T.)

J'aurais pu ignorer sa remarque, mais il nous imposa une profonde humiliation en nous interdisant d'entrer voir le film *Hercule* avec Steve Reeves.

Nous emmenions généralement partout avec nous la meilleure amie de Patricia, Sandra Flanagan, qui habitait juste à côté. Sandra était tout le contraire de Patricia. Elle était aussi grande, mais son visage était rond, avec des joues roses et une bouche sensuelle. Chanter ne l'intéressait pas. C'était une épicurienne qui ne songeait qu'aux plaisirs du corps et elle avait une santé de fer. Elle pouvait manger et boire n'importe quoi sans problème et – un trait qui chez elle me tuait – après avoir avalé jusqu'à la dernière miette de sa propre assiette, elle terminait la mienne, ce que je n'avais jamais fait de ma vie car j'étais difficile pour la nourriture. Elle était également très sportive, mais plus brutale : elle pouvait donner des coups de poing comme un homme et lancer des coups de pied comme une mule.

Pour faire plaisir à Patricia, j'effectuais pour les parents de Sandra les mêmes corvées que pour les siens : je nettoyait leur piscine, ratissais le gazon, sortais les poubelles, brûlais les papiers et tout ce qui devait l'être. C'était l'époque où la pollution atmosphérique de Los Angeles s'était considérablement accrue à cause de l'usage d'innombrables incinérateurs privés.

En raison sans doute de la proximité et la présence continuelle de ces jeunes femmes, je finis par être follement amoureux des deux.

Je demandai alors conseil à l'un de mes amis, un jeune homme un peu bizarre qui s'appelait Nicholas van Hooten. Il vivait avec ses deux petites amies, et tout se passait apparemment très bien. Il me donna ses premières instructions sur un problème très

simple : comment se comporter dans une salle de cinéma si l'on a deux petites amies. Chaque fois qu'il était dans ce cas, me dit-il, il concentrait toute son attention sur celle qui était à sa gauche. Au bout d'un moment, elles allaient aux toilettes et, à leur retour, il les faisait changer de siège. Anna s'asseyait à la place de Betty, et ainsi aucune n'était favorisée. Il m'assura que c'était la première étape d'un long processus les conduisant à accepter de fait la situation qu'il qualifiait – il était du genre frimeur – de *ménage à trois*¹.

Je suivis ses instructions et me rendis avec Patricia et Sandy dans une salle qui passait des films muets sur Fairfax Avenue à Los Angeles. Je fis asseoir Patricia à ma gauche en lui accordant toute mon attention. Puis elles allèrent aux toilettes et, à leur retour, je les fis changer de place, modifiant mon comportement comme Nicholas me l'avait suggéré. Seulement Patricia ne put tolérer ce manège. Elle se leva et quitta la salle, vexée, humiliée et folle de rage. Je voulus courir derrière elle pour m'excuser, mais Sandra m'en empêcha.

« Laisse-la partir, dit-elle avec un mauvais sourire. C'est une grande fille. Elle a suffisamment d'argent pour rentrer en taxi. »

Je me laissai convaincre, restai au cinéma, et me mis à embrasser nerveusement Sandra, animé d'un intense sentiment de culpabilité. Au beau milieu d'un baiser passionné, je sentis quelqu'un me tirer en arrière par les cheveux. C'était Patricia. La rangée était vide et les sièges relevés. Patricia la sportive sauta pour s'esquiver avant que les sièges où nous étions assis ne se renversent en arrière. J'en-

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

tendis les cris d'effroi de deux spectateurs assis tout au bout, le long de l'allée.

Nicholas van Hooten m'avait donné de très mauvais tuyaux. Nous rentrâmes tous les trois à la maison sans dire un mot. Puis nous nous réconciliâmes dans les promesses, les larmes et tout le tralala. Notre relation à trois finit par presque nous détruire. Nous n'étions pas armés pour vivre ce genre de situation et ne savions comment résoudre nos problèmes affectifs qui transgressaient moralité, sens du devoir et bonnes mœurs. Je ne pouvais en choisir une en abandonnant l'autre, et elles ne pouvaient me quitter. Un jour, dans un paroxysme de confusion et de désespoir, nous prîmes la fuite dans des directions différentes pour ne plus jamais nous revoir.

Je fus anéanti. Rien ne pouvait combler le vide qu'elles laissaient dans ma vie. Je quittai Los Angeles et fis toutes sortes de choses pour essayer d'apaiser ma nostalgie. Sans exagérer, je peux dire en toute sincérité que je vécus alors un véritable enfer dont je n'entrevois pas l'issue. Si don Juan n'avait pas exercé une telle influence sur ma vie et ma personne, je n'aurais jamais survécu à mes démons intérieurs. Je lui avais tout raconté en ajoutant que je savais bien que je m'étais trompé sur toute la ligne, que c'était nul de ma part d'avoir engagé des personnes aussi merveilleuses dans des combines foireuses et des situations sordides que je n'étais même pas capable d'affronter.

« Ce qui n'allait pas, me dit don Juan, c'est que vous étiez tous trois terriblement égocentriques. Votre amour-propre vous a presque détruits. S'il n'avait pas pris le dessus, vous n'auriez eu que des sentiments.

« Fais-moi plaisir, continua-t-il, fais cet exercice tout simple qui consiste à rayer de tes souvenirs

tout reproche ou toute récrimination à l'égard de ces deux filles – du style "Et elle m'a dit ceci ou cela, et en plus elle a crié, et l'autre a renchéri et s'en est prise à moi", etc. Reste au niveau de tes sentiments. Si tu n'avais pas attaché autant d'importance à ta personne, que subsisterait-il d'irréductible dans ta mémoire ?

— L'amour identique que j'éprouvais pour chacune d'elles, dis-je d'une voix étranglée.

— Est-il moindre aujourd'hui qu'il ne l'était à l'époque ?

— Non, don Juan », dis-je en toute sincérité. Et je sentis mon cœur se serrer comme il l'avait fait pendant des années.

« Cette fois, tu vas les prendre dans tes bras en réduisant le reste au silence. Ne sois pas mesquin. Serre-les contre toi une dernière fois en ayant vraiment l'*intention* que ce soit la dernière fois sur cette terre. Fais jaillir cette *intention* de ton obscurité. Si tu t'y prends bien, leur faire ces cadeaux sera le point d'orgue de ta vie. Des actes de cette nature donnent des ailes aux guerriers et les rendent légers, subtils, presque vaporeux ! »

Je suivis les ordres de don Juan, prenant cette tâche à cœur. Je savais que si je ne la menais pas à bien, il ne serait pas le seul perdant. Je perdrais également quelque chose, qui plus est consciemment, quelque chose qui pour moi était crucial : la possibilité de voir en face l'*infîni*.

Le rappel de ces souvenirs me mit dans un terrible état d'esprit. Le sentiment de perte irréparable qui m'avait poursuivi pendant toutes ces années était aussi vif que jamais. La douleur que don Juan avait ravivée me fit clairement comprendre que certains événements tragiques peuvent demeurer en nous – selon ses propres termes – toute notre vie et peut-

être au-delà. Il fallait absolument que je retrouve Patricia Turner et Sandra Flanagan. Mais les instructions de don Juan étaient catégoriques : si je les retrouvais, il n'était pas question que je m'attarde avec elles. Je ne devais les voir que le temps de me faire pardonner et de communiquer à chacune d'elles toute la tendresse que je ressentais, dépouillée de toute trace de colère, ressentiment, égocentrisme ou apitoiement sur soi.

J'entrepris donc la tâche colossale de les rechercher et je commençai par questionner des gens qui connaissaient leurs parents. Ceux-ci avaient quitté Los Angeles et personne ne put me donner le moindre indice à leur sujet. Je ne voyais pas à qui m'adresser. Je songeai à mettre une annonce dans les journaux, mais je me dis qu'ils n'habitaient sans doute plus la Californie. Je dus finalement louer les services d'un détective privé qui, grâce à son accès à certains documents officiels, les localisa en quelques semaines.

Elles vivaient à New York, à proximité l'une de l'autre, et leur amitié était toujours aussi forte. Je fis le voyage et contactai Patricia Turner en premier. Elle n'était pas la star de Broadway qu'elle avait rêvé de devenir, mais elle travaillait dans le spectacle. Je ne voulus pas savoir si c'était en qualité d'artiste ou dans la production. Je lui rendis visite à son bureau et elle ne me dit rien de ce qu'elle faisait. Elle fut bouleversée de me revoir. Nous ne pûmes que nous asseoir, nous prendre les mains et pleurer. Je ne lui racontai pas non plus ma vie. Je lui dis que j'étais venu la voir parce que je voulais lui offrir un cadeau lui exprimant toute ma gratitude, car j'allais m'embarquer pour un voyage dont je n'avais pas l'intention de revenir.

« Tu me fais peur, pourquoi me dis-tu des choses aussi inquiétantes ? me demanda-t-elle, visiblement très alarmée. Que comptes-tu faire ? Tu es malade ? Tu n'en as pourtant pas l'air !

— C'était une métaphore, lui assurai-je. J'ai l'intention de retourner en Amérique du Sud et de tenter ma chance là-bas. La compétition est féroce et la situation très difficile, c'est tout. Si je veux réussir, il faudra que je m'y consacre à fond. »

Elle parut soulagée et me prit dans ses bras. Elle était toujours la même, mais peut-être plus grande, plus sûre d'elle, plus mature que dans mon souvenir, et très élégante. J'embrassai ses mains et me sentis submergé par une immense tendresse. Don Juan avait raison. Une fois éliminées toutes les rancœurs, il ne restait que les sentiments.

« Je veux te faire un cadeau, Patricia. Dis-moi ce qui te plairait, et si j'en ai les moyens, je te l'offrirai.

— Tu es devenu riche ? me dit-elle en riant. Ce qui est génial avec toi, c'est que tu n'as jamais eu et que tu n'auras jamais un sou ! Avec Sandra, nous parlons de toi presque tous les jours. Nous t'imaginons en train de garer des voitures, de vivre aux crochets des femmes, etc. Je suis désolée, nous ne pouvons nous en empêcher, mais nous t'aimons toujours ! »

J'insistai pour qu'elle me dise ce qu'elle désirait. Elle se mit à pleurer et rire à la fois.

« Tu pourrais m'acheter un manteau de vison ? » me demanda-t-elle entre ses sanglots.

J'ébouriffai ses cheveux et lui dis que oui.

« S'il ne te plaît pas, tu le rapporteras au magasin pour te faire rembourser. »

Elle éclata de rire et me martela de ses poings comme à son habitude. Il fallait qu'elle retourne travailler et je la quittai après lui avoir promis de

revenir la voir, tout en lui demandant de comprendre, si je ne le faisais pas, qu'une force m'avait propulsé ailleurs, mais que je garderais en moi son souvenir toute ma vie, et peut-être au-delà.

Je revins, mais seulement pour la voir de loin recevoir le manteau de vison et l'entendre s'exclamer de plaisir.

Je m'en allai. J'avais effectué la première partie de ma tâche, mais je ne me sentais pas aussi léger que l'avait prédit don Juan. J'avais rouvert une vieille blessure qui s'était remise à saigner. Je ne trouvai pas la pluie en sortant, mais un brouillard glacé qui me pénétra jusqu'à la moelle des os.

Je me rendis ensuite chez Sandra Flanagan. Elle vivait dans une de ces banlieues de New York où l'on accède par le train. Je frappai à sa porte. Sandra m'ouvrit et me regarda comme si j'étais un revenant. Toute couleur déserta son visage. Elle était plus belle que jamais, sans doute parce qu'elle s'était étoffée et en imposait davantage.

« C'est toi, c'est toi, c'est toi ! » bredouilla-t-elle, incapable de prononcer mon nom.

Elle sanglotait et parut un instant indignée, comme si elle allait me couvrir de reproches. Je ne la laissai pas partir dans cette direction et gardai un silence total. Elle en fut finalement touchée et me fit asseoir au salon.

« Que viens-tu faire ici ? me dit-elle un peu plus calme. Tu ne peux pas rester ! Je suis mariée, j'ai trois enfants, et je suis très heureuse en ménage. »

Elle se mit à me parler sans s'arrêter, très vultueuse, me racontant que son mari manquait un peu d'imagination, mais qu'il était très sérieux et très gentil ; qu'il n'était pas très sensuel et qu'elle avait dû faire attention parce qu'il se fatiguait vite lorsqu'ils faisaient l'amour ; qu'il tombait facilement

malade et qu'alors il ne pouvait plus aller travailler, mais qu'il avait réussi à lui faire trois beaux enfants ; et qu'après la naissance du dernier Herbert, son mari, ne l'avait plus touchée ; il n'en avait plus envie, mais elle s'en fichait complètement.

J'essayai de la calmer en ne cessant de lui assurer qu'il s'agissait d'une brève visite, que je n'avais pas l'intention d'intervenir dans sa vie ou de lui causer le moindre souci, et je lui racontai comme il avait été difficile de la retrouver.

« Je suis venu te dire au revoir et t'assurer que tu es l'amour de ma vie. Et je veux te faire un cadeau qui symbolise toute ma tendresse et ma gratitude. »

Elle sembla profondément touchée et me fit un grand sourire comme à son habitude. L'espacement de ses dents lui donnait un air enfantin. Je lui déclarai qu'elle était plus belle que jamais, ce qui pour moi était la vérité.

Elle éclata de rire et me dit qu'elle avait décidé de suivre un régime. Si elle avait su que je devais venir la voir, elle l'aurait commencé depuis longtemps ! Mais elle allait s'y mettre, et la prochaine fois, je la trouverais aussi mince qu'avant. Elle évoqua le cauchemar que nous avions vécu ensemble et m'expliqua qu'elle en avait été terriblement affectée. Tout en étant une fervente catholique, elle avait été jusqu'à penser au suicide. Elle avait heureusement trouvé dans ses enfants le réconfort dont elle avait besoin. Tout ce que nous avions vécu n'était que des folies de jeunesse que l'on ne pourrait jamais oublier, mais auxquelles il ne fallait plus penser.

Quand je lui demandai quel cadeau je pourrais lui faire pour lui témoigner ma gratitude et ma tendresse, elle se mit à rire et me dit exactement la même chose que Patricia : je n'avais jamais eu un

radis, et il en serait toujours ainsi parce que j'étais ainsi fait. J'insistai pour qu'elle me dise de quoi elle avait envie.

« Tu crois que tu pourrais m'acheter une grosse voiture, un break où je pourrais mettre tous mes enfants ? dit-elle en riant. Je veux une Pontiac ou une Oldsmobile, avec toutes les options ! »

Elle ajouta qu'elle savait bien que je ne pourrais pas lui faire ce genre de cadeau. Mais je le lui fis.

Le lendemain, je pris le volant de la voiture du vendeur et le suivis lorsqu'il lui livra le break. Je me garai en face de chez elle et, caché à l'intérieur, j'entendis ses exclamations. Ce n'était pas des cris de plaisir et de surprise, mais une réaction charnelle issue de sa sensualité, qui se traduisait par des sanglots d'angoisse et de perplexité. Elle pleurait, et je compris que ce n'était pas d'avoir reçu ce cadeau. Elle exprimait ainsi une nostalgie qui éveilla en moi de terribles échos. Je m'effondrai sur le siège de la voiture.

Dans le train du retour à New York et dans l'avion me ramenant à Los Angeles, j'eus le sentiment persistant que ma vie arrivait à son terme. Je la sentais filer entre mes doigts comme une poignée de sable. Leur avoir dit merci et au revoir ne m'avait aucunement libéré ou transformé. Je sentais au contraire plus que jamais le poids de ces profonds sentiments. J'avais envie de pleurer. Je ne parvenais pas à me sortir de l'esprit les titres que mon ami Rodrigo Cummings avait inventés pour des livres qu'il n'écrirait jamais. C'était sa grande spécialité, et celui qui lui plaisait le plus était « Nous mourrons tous à Hollywood ». Il aimait bien aussi « Jamais nous ne changerons ». Quant à mon préféré, celui que je lui avais acheté dix dollars, c'était « Vie et tribulations de Rodrigo Cummings ». Tous ces

titres me tournaient dans la tête. J'étais Rodrigo Cummings, j'étais coincé dans le temps et l'espace ; j'aimais vraiment ces deux femmes plus que ma propre vie, et cela ne changerait jamais. Et comme tous mes amis, je mourrais à Hollywood.

Je racontai tout à don Juan, en insistant sur le côté négatif de l'apparente réussite de ma mission. Il écarta mes objections d'un haussement d'épaules. D'après lui, ce que je ressentais n'était que complaisance envers moi-même et apitoiement sur mon sort. Pour pouvoir prendre congé et remercier, réellement et durablement, les sorciers devaient faire peau neuve.

« Élimine immédiatement cette tendance à t'apitoyer sur toi-même et cette idée qui te fait croire que tu souffres, me demanda-t-il. Que subsiste-t-il d'irréductible dans ta mémoire ? »

Il ne restait que le sentiment de leur avoir fait mon ultime cadeau. Non dans le but de renouer des relations ou de faire du mal à qui que ce soit, y compris à moi-même, mais dans la juste disposition d'esprit que don Juan s'était efforcé de m'indiquer – celle du *guerrier-voyageur* dont la seule vertu, m'avait-il dit, était de garder vivant le souvenir de tout ce qui l'avait affecté, et dont la seule manière de remercier et prendre congé se résumait à cet acte magique : préserver en lui, dans son silence, tout ce qu'il avait aimé.

AU-DELÀ DE NOTRE SYNTAXE

L'ouvreur

J'étais dans la maison de don Juan, à Sonora, profondément endormi dans mon lit, lorsqu'il me réveilla. J'avais veillé tard dans la nuit, retournant dans ma tête les concepts qu'il m'avait expliqués.

« Tu t'es assez reposé, me dit-il d'un ton ferme, presque cassant, en me secouant par les épaules. Ne te laisse pas aller à la fatigue. Tu n'es pas vraiment fatigué et tu voudrais surtout qu'on te fiche la paix. Une partie de toi ne veut pas qu'on la dérange. Mais il est justement très important de la ranimer avant qu'elle ne se dissipe. Allons faire un tour. »

Don Juan avait raison. Une partie de moi n'appréciait pas du tout cette intrusion. J'aurais voulu dormir nuit et jour et tout oublier de la sorcellerie. Je me levai à contrecœur et le suivis. Il avait préparé un repas que je dévorai comme si j'étais à jeun depuis des jours. Puis je partis avec lui vers l'est, vers les montagnes. C'était le petit matin, mais j'étais dans un tel état d'abrutissement que je ne l'avais pas remarqué et n'en pris conscience que lorsque je vis le soleil se lever juste au-dessus de la ligne de crête. Je voulus dire à don Juan que j'avais

dormi comme une masse, mais il me fit taire et me déclara que nous partions en expédition pour chercher des plantes.

« Qu'allez-vous faire avec ces plantes, don Juan ? lui demandai-je.

— Elles ne sont pas pour moi, me dit-il en souriant. Je les ramasse pour l'un de mes amis, un pharmacien botaniste qui en fait des potions.

— C'est un Yaqui ? Vit-il ici à Sonora ?

— Non, il n'est pas Yaqui et ne vit pas ici. Tu le rencontreras un jour.

— C'est un sorcier ?

— Oui », me répondit-il sèchement.

Je lui demandai alors si je pouvais prendre des spécimens de ces plantes pour les faire identifier au Jardin botanique de l'UCLA.

« Bien sûr, bien sûr ! » me dit-il.

Je m'étais aperçu par le passé que, de sa part, ce genre de réponse voulait en fait dire le contraire. Il n'avait visiblement pas la moindre intention de m'en donner des échantillons. Il avait éveillé ma curiosité en évoquant cet ami sorcier, et je lui demandai de m'en dire davantage – de me le décrire, de me dire où il vivait, comment il l'avait rencontré, etc.

« Holà, holà ! me dit don Juan comme s'il s'adressait à un cheval. Du calme ! Pour qui te prends-tu ? Pour le professeur Lorca ? Tu veux étudier son système cognitif ? »

Nous nous enfoncions dans les premiers contreforts qui étaient particulièrement arides et, après avoir marché pendant des heures d'affilée – je pensais que nous ne ferions rien d'autre ce jour-là –, il finit par s'arrêter et s'asseoir à l'ombre d'une colline.

« Il est temps que tu entames une des démarches essentielles de la sorcellerie.

— De quoi voulez-vous parler, don Juan ?

— De ce qu'on appelle la *récapitulation*. Les sorciers d'autrefois y faisaient allusion comme au *récit des événements de notre vie*, et il s'agissait pour eux d'un simple procédé de mémorisation les aidant à se souvenir de ce qu'ils faisaient et disaient à leurs disciples. Et ces derniers faisaient de même pour se rappeler ce que leur maître leur avait dit ou fait. Il fallut de terribles bouleversements sociaux — le pays fut conquis et vaincu plusieurs fois — pour que les sorciers réalisent que cette pratique avait des effets de grande ampleur.

— Vous faites allusion à la conquête espagnole, don Juan ?

— Non, ce ne fut que l'apothéose finale. Bien d'autres cataclysmes encore plus ravageurs l'avaient précédée. À l'arrivée des Espagnols, les anciens sorciers n'existaient déjà plus. Les disciples de ceux qui avaient survécu à tous ces désastres étaient devenus très méfiants. Ils savaient se protéger. C'est cette nouvelle génération de sorciers qui a rebaptisé *récapitulation* la démarche des anciens.

« Le temps est un paramètre fondamental, continue-t-il. Les sorciers lui accordent une importance capitale. Le défi auquel je suis confronté est de te faire absorber très rapidement toute la partie abstraite de la sorcellerie. Mais pour ce faire, je dois libérer en toi l'espace nécessaire.

— Quel espace ? De quoi voulez-vous parler, don Juan ?

— Les sorciers ont un principe : on ne peut rien faire entrer dans un récipient qui est plein. Si tu es rempli à ras bord avec les problèmes de la vie courante, il n'y a de place pour rien d'autre. Il faut donc faire du vide, et selon les anciens sorciers, *récapituler* sa vie créait cet espace. Ils avaient raison, évi-

demment, même si cette *récapitulation* a bien d'autres effets.

« Les sorciers ont une manière très formelle d'effectuer cette *récapitulation*, poursuivit-il. Elle consiste à faire la liste de tous les gens qu'ils ont rencontrés, en remontant du présent jusqu'au tout début de leur vie. Une fois qu'ils l'ont établie, ils commencent par la première personne et se remémorent tous leurs souvenirs la concernant, absolument tous, dans le moindre détail. Il est préférable que cette *récapitulation* s'effectue du présent vers le passé car ce qui est récent est plus frais, et la mémoire s'aiguise. Ils y associent la respiration et inspirent lentement en tournant tout doucement la tête de droite à gauche dans un mouvement à peine perceptible, puis expirent de façon identique.

« Les inspirations et les expirations, ajouta-t-il, doivent être naturelles ; si elles sont trop rapides, elles provoquent une sorte de *surmenage du souffle* après lequel il faut ralentir son rythme pour reposer les muscles.

— Et que vais-je devoir faire, don Juan ?

— Tu vas démarrer ta liste aujourd'hui. Tu peux classer les gens par année, par activité, ou selon n'importe quel critère de ton choix, mais fais-le par ordre chronologique, en commençant par la personne la plus récente, pour finir par tes parents. Et il faudra ensuite que tu te rappelles absolument tout ce qui s'est passé avec chacun. C'est aussi simple que ça. Au fur et à mesure, tu comprendras mieux ce que tu fais. »

Lors de ma visite suivante, je racontai à don Juan que j'avais méticuleusement passé en revue les événements de ma vie, mais qu'il était pour moi très

difficile de me conformer strictement à ses instructions en suivant ma liste et en évoquant les personnes une par une. Ma *récapitulation* m'entraînait habituellement dans tous les sens et je me laissais guider par les événements. La seule chose que je m'imposais était de rester dans le cadre d'une unité temporelle. J'avais commencé, par exemple, avec les gens du département d'anthropologie, tout en laissant mon esprit m'entraîner n'importe où dans le temps, du moment présent jusqu'au jour où je m'étais inscrit à l'UCLA.

J'ajoutai que je m'étais souvenu d'un truc bizarre, d'une scène que j'avais complètement oubliée. Je ne savais absolument pas à quoi ressemblait l'UCLA jusqu'au jour où, avec ma petite amie, j'étais allé chercher à l'aéroport l'étudiante qui devait partager sa chambre à l'université. Elle venait étudier la muscologie et, son avion étant arrivé en début de soirée, elle nous avait demandé de la conduire au campus pour jeter un coup d'œil au site où elle allait vivre quatre années de sa vie. Je savais où il se trouvait, car j'étais passé en voiture d'innombrables fois devant son entrée en descendant Sunset Boulevard pour aller à la plage. Mais je n'y avais jamais pénétré.

C'était pendant les vacances. Les rares personnes que nous avions rencontrées nous avaient indiqué l'emplacement du département de musique. Le campus était désert et je le trouvai magnifique. Je n'en croyais pas mes yeux. Les bâtiments me semblaient animés d'une énergie particulière. Ce qui devait être une visite éclair au département de musique se métamorphosa en un tour d'horizon complet du campus, et je tombai instantanément amoureux de l'UCLA. La seule ombre au tableau, dis-je à don Juan, était la réticence de ma petite

amie qui n'avait pas la moindre envie d'arpenter cette immense superficie en tous sens.

« Mais qu'est-ce que tu lui trouves ? avait-elle protesté en hurlant. On dirait que tu n'as jamais vu un campus de ta vie ! Ils sont tous pareils, et quand tu en as vu un, tu les as tous vus ! Je suis sûre que tu fais tout ce cinéma pour impressionner mon amie avec ton enthousiasme ! »

Ce n'était pas le cas, et je lui assurai avec véhémence que j'étais véritablement ébloui par la beauté des lieux. Je percevais tant d'espoir dans ces bâtiments, tant de promesses ! Mais c'étaient des sensations subjectives que je ne savais comment exprimer.

« J'ai passé presque toute ma vie à l'école, me déclara ma petite amie entre ses dents, et j'en ai ras le bol ! On n'y apprend que des idioties, et il n'y a rien à en tirer. On ne nous y prépare même pas aux responsabilités qu'on doit assumer dans la vie. »

Lorsque je lui dis que j'aimerais beaucoup y étudier, sa fureur n'eut plus de bornes.

« Va donc travailler ! hurla-t-elle. Mets-toi au boulot de 8 heures du matin à 5 heures du soir, et arrête tes conneries ! C'est ça la vie : bosser huit heures par jour, cinq jours par semaine. Tu verras bien dans quel état ça te met ! Regarde-moi ! J'ai fait des études incroyables, et je ne suis pas fichue de trouver du boulot ! »

Tout ce que je savais, c'était que je n'avais jamais vu un endroit aussi beau, et je me fis la promesse de venir y étudier quoi qu'il arrive, envers et contre tout. Mon désir était sans doute égocentrique, mais il n'était pas suscité par un besoin de gratification immédiate. Il était plutôt inspiré par une admiration teintée de respect.

J'avais été si hérissé par l'agacement de ma petite amie, racontai-je à don Juan, que je la vis aussitôt

sous un autre jour. Pour autant que je m'en souviens, c'était la première fois de ma vie que ce genre de commentaire provoquait en moi une telle réaction. Je discernais des aspects de son caractère qui m'étaient inconnus et me faisaient terriblement peur.

« Je l'ai alors jugée très sévèrement, dis-je à don Juan, et j'ai rompu notre relation juste après notre visite au campus, comme si l'UCLA s'était interposée entre nous et avait provoqué notre séparation. Mais je sais bien que c'est idiot de voir les choses comme ça !

— Ce n'est pas idiot du tout, et ta réaction était normale. Pendant que tu arpentais le campus, je suis sûr que tu as eu affaire à l'*intention*. Tu as eu cette *intention* de venir y faire des études, et il fallait que tu élimines tout ce qui s'y opposait.

« Mais n'en rajoute pas ! L'approche d'un *guerrier-voyageur* doit être aérienne, raffinée. S'il peut avoir au début la main un peu lourde, une main de fer qui agrippe les choses pesamment, elle doit ensuite devenir aussi légère qu'une plume, presque immatérielle comme celle d'un fantôme. Il ne laisse aucune marque, aucune trace. Tel est le défi qu'il doit relever. »

Les remarques de don Juan me touchèrent au vif, et je pestai intérieurement contre moi-même, car je voyais bien, avec ce début de récit, que j'étais extrêmement lourd, obsessionnel et intransigeant. Je fis part à don Juan de mon inquiétude.

« La *récapitulation* a le pouvoir de remuer le fond de notre mémoire et de faire remonter à la surface tous les rebuts de notre vie », reprit-il.

Puis il me décrivit les subtilités de conscience et de perception qui étaient à la base de la *récapitulation*. Il commença par me dire qu'il allait m'exposer

un ensemble de concepts que je ne devais surtout pas considérer comme des théories élaborées par les sorciers. Ces idées avaient été formulées par les chamans du Mexique d'autrefois en se fondant sur leur *vision* directe de la circulation de l'énergie dans l'univers. Et il allait me les présenter sans essayer de les classer ou de les ordonner selon des critères prédéterminés.

« Les classifications ne m'intéressent pas, poursuivit-il. Tu as toujours tout classé tout au long de ta vie ; il va falloir désormais t'en passer. L'autre jour, quand je t'ai demandé ce que tu savais sur les nuages, tu m'as récité leurs noms en m'indiquant leur pourcentage moyen d'humidité. Un vrai météorologue ! Et lorsque j'ai insisté pour que tu me dises ce que tu savais faire, toi personnellement, avec les nuages, tu n'avais aucune idée de ce dont je parlais.

« Les classifications créent leur propre monde. Sitôt que tu inventes des catégories, elles prennent vie et te dominent. Et comme elles ne peuvent fournir la moindre énergie, elles ressemblent à un simple tas de bûches et non à un arbre vivant. »

Il m'expliqua que les anciens sorciers mexicains *voyaient* que l'ensemble de l'univers est composé de champs énergétiques ayant l'apparence de filaments lumineux. Ils en *voyaient* des milliards, où que se tourne leur regard. Ils les *voyaient* s'ordonner en faisceaux de fibres lumineuses le long desquels s'écoulaient les forces éternelles de l'univers. Ce courant ininterrompu, cet écoulement incessant qui était en rapport avec la *récapitulation*, était appelé par ces sorciers la *mer sombre de la conscience*, ou *l'Aigle*.

Ils avaient aussi découvert, me dit-il, que toutes les créatures de l'univers sont rattachées à la *mer sombre de la conscience* par un point lumineux que

l'on peut voir si on les perçoit sur le plan énergétique. Par ce point lumineux, qu'ils appelaient *point d'assemblage*, la perception est mystérieusement reliée à la *mer sombre de la conscience*.

Sur le *point d'assemblage* des êtres humains, m'affirma don Juan, convergent des milliards de champs énergétiques provenant de l'ensemble de l'univers, sous forme de filaments lumineux qui le traversent. Ces champs énergétiques y sont convertis en données sensorielles, qui sont ensuite interprétées et perçues comme le monde que nous connaissons. C'est la *mer sombre de la conscience*, me dit-il en poursuivant ses explications, qui transforme les fibres lumineuses en données sensorielles. Les sorciers voient cette transformation, qu'ils appellent le *rayonnement de la conscience*, comme une lueur formant un halo autour du *point d'assemblage*. Il me prévint alors qu'il allait me communiquer une information qui, dans l'esprit des sorciers, était essentielle pour bien comprendre la portée de la *récapitulation*.

En donnant beaucoup de poids à ses paroles, il me dit que les sens de notre organisme ne sont rien d'autre que des degrés de conscience. Si nous les assimilons à la *mer sombre de la conscience*, m'affirma-t-il, nous devons admettre que leur interprétation des données sensorielles en fait également partie. Il m'expliqua longuement que notre manière d'appréhender le monde qui nous entoure se fonde sur un système d'interprétation propre aux êtres humains, système dont chacun de nous est doté. Tous les organismes vivants, ajouta-t-il, ont obligatoirement un système interprétatif qui leur permet de fonctionner dans leur environnement.

« Les sorciers de l'époque récente, ceux qui ont vécu après les cataclysmes dont je t'ai parlé, ont vu

que, au moment de la mort, la *mer sombre de la conscience* aspirait en quelque sorte la conscience des êtres vivants par le *point d'assemblage*. Mais ils ont aussi vu qu'elle avait un moment d'hésitation face aux sorciers qui avaient *récapitulé* leur vie. Certains l'avaient fait si minutieusement qu'elle s'emparait de leur conscience en s'appropriant les expériences de leur vie, sans toucher à leur force vitale. Ils ont ainsi découvert une formidable vérité sur les forces de l'univers : ce qui intéresse la *mer sombre de la conscience*, ce sont les expériences de notre vie, et non notre force vitale. »

Les explications de don Juan me paraissaient incompréhensibles. Ou peut-être serait-il plus juste de dire que j'avais vaguement conscience, à un niveau profond, de la façon dont tout cela fonctionnait.

« Les sorciers croient que lorsque nous *récapitulons* notre vie, tous les rebuts, comme je te l'ai dit, remontent à la surface. Nous prenons alors conscience de nos incohérences et de nos schémas répétitifs, mais quelque chose en nous oppose une farouche résistance à cette *récapitulation*. D'après eux, la route ne peut être dégagée qu'après un gigantesque bouleversement : l'apparition sur l'écran de notre mémoire d'un événement qui ébranle nos fondations par sa terrifiante précision dans les détails. Cet événement, qui nous ramène à l'époque où il s'est réellement produit, était appelé par les sorciers *l'ouvreur*, car à partir de là, chaque événement que nous évoquons est réellement revécu et non simplement remémoré.

« La marche favorise l'apparition des souvenirs, ajouta don Juan. Les anciens sorciers mexicains croyaient que nous emmagasinons toutes les péripéties de notre vie sous forme de sensations sur la

face arrière des jambes. Celle-ci est, selon eux, le réceptacle de l'histoire personnelle de l'individu. Remettons-la en mouvement ! »

Nous marchâmes presque jusqu'à la nuit.

« Je crois t'avoir fait suffisamment marcher, me dit don Juan comme nous étions de retour chez lui. Tu devrais être prêt à entamer cette démarche qui consiste à trouver l'*ouvreur*. Il s'agit, je te le répète, d'un épisode de ta vie dont tu vas te souvenir avec une telle clarté qu'il te servira de projecteur pour illuminer le reste de ta *récapitulation*. Tu dois *récapituler les pièces du puzzle*, comme disent les sorciers. Quelque chose va t'amener à te souvenir de l'événement qui te servira d'*ouvreur*. »

Il me laissa seul, après m'avoir fait une dernière recommandation.

« Mets le paquet, me dit-il, donne le meilleur de toi-même ! »

Je restai complètement silencieux un moment, peut-être en écho au silence environnant. Puis je ressentis une soudaine vibration, une sorte de secousse dans la poitrine. Je respirais difficilement, mais j'eus brusquement l'impression que quelque chose s'ouvrait à ce niveau, et je pus prendre une profonde inspiration. C'est alors que toutes les scènes d'un épisode oublié de mon enfance firent irruption dans ma mémoire, comme brusquement libérées d'une longue captivité.

J'étais dans l'atelier de mon grand-père. Il y avait là une table de billard et je jouais avec lui. J'avais presque neuf ans à l'époque. Mon grand-père, qui était un excellent joueur, m'avait appris tout ce qu'il savait, afin que je progresse suffisamment pour constituer face à lui un adversaire sérieux. Nous y consacrons tout notre temps et je devins si expéri-

menté qu'un beau jour je gagnai la partie. Il fut dès lors incapable de me battre. Je m'efforçais souvent de perdre, juste pour lui faire plaisir, mais il s'en apercevait et piquait des colères. Il se mit une fois dans un tel état qu'il me frappa le haut du crâne avec la queue de billard.

Au grand dépit de mon grand-père – qui en était par ailleurs ravi –, je pouvais à neuf ans faire de longues séries sans m'arrêter. Une telle frustration et une telle impatience le submergèrent au cours d'une partie qu'il jeta sa queue de billard par terre en me disant que je n'avais qu'à jouer tout seul. J'étais doté d'un tempérament si passionné que je le pris au mot et me mis à rejouer indéfiniment la même partie jusqu'à atteindre la perfection.

Un jour, un homme connu en ville pour ses relations dans le monde du jeu, propriétaire d'une salle de billard, vint rendre visite à mon grand-père. Ils bavardaient tranquillement en faisant une partie lorsque j'entrai par hasard dans la pièce. Je tentai aussitôt d'en ressortir, mais mon grand-père me rattrapa et me présenta.

« Voici mon petit-fils, dit-il à cet homme.

— Très heureux de vous rencontrer », me déclara celui-ci en me regardant d'un air sévère. Puis il me tendit une main gigantesque, aussi grande que la tête d'une personne normale.

Je fus horrifié. Un énorme éclat de rire me fit comprendre qu'il était conscient de mon malaise. Il me dit qu'il s'appelait Falelo Quiroga, et je lui marmonnai mon nom.

Il était très grand et extrêmement bien vêtu. Il portait un costume rayé bleu à double boutonnage avec des pantalons d'une coupe impeccable. Il devait avoir la cinquantaine à l'époque, mais il avait l'air en forme et il était mince, hormis un léger ren-

flement du ventre. Il semblait cultiver l'apparence d'un homme satisfait et bien nourri. Dans ma ville natale, la plupart des gens étaient squelettiques. Ils travaillaient dur pour gagner leur vie et n'avaient pas le temps de penser à autre chose. Falelo Quiroga avait au contraire l'air d'un homme qui consacre tout son temps aux agréments de la vie.

Il était d'un abord sympathique. Son visage, qui n'avait rien de remarquable, était toujours bien rasé et éclairé par des yeux bleus bienveillants. Il avait l'allure et l'assurance d'un médecin. On disait souvent en ville qu'il savait mettre tout le monde à l'aise et qu'il aurait dû être prêtre, avocat ou médecin, mais qu'il gagnait beaucoup plus d'argent en jouant que tous les médecins et les avocats de la ville réunis en travaillant.

Ses cheveux étaient bruns, soigneusement peignés. Visiblement, il les perdait et s'efforçait de cacher son front dégarni en les ramenant vers l'avant. Il avait la mâchoire carrée et un sourire irrésistible, découvrant de magnifiques dents blanches parfaitement entretenues, ce qui était extrêmement rare dans une région où la dentition des habitants était dans un état lamentable. Ce qui me frappait aussi chez lui, c'était la taille imposante de ses pieds ainsi que ses chaussures noires en cuir véritable cousu main. J'étais émerveillé qu'elles ne fassent aucun bruit lorsqu'il se déplaçait dans la pièce, alors que j'entendais toujours mon grand-père arriver grâce au couinement des semelles de ses chaussures.

« Mon petit-fils joue très bien au billard, déclara nonchalamment mon grand-père à Falelo Quiroga. Pourquoi ne feriez-vous pas une partie avec lui ? Je vous regarderai.

— Cet enfant joue au billard ? demanda Quiroga en riant.

— Mais oui, lui assura mon grand-père. Bien sûr, il ne joue pas aussi bien que vous, Falelo. Pourquoi ne pas essayer ? Et pour donner de l'intérêt au jeu et être sûr que vous ne le laisserez pas gagner, nous devrions parier un peu d'argent. Que diriez-vous de cette somme ? »

Il posa sur la table une épaisse liasse de billets chiffonnés et sourit à Falelo Quiroga, hochant la tête comme s'il le défiait de relever son pari.

« Eh bien, dites donc, tout ça ? » dit Falelo Quiroga en me lançant un regard interrogateur. Il ouvrit son portefeuille et en sortit quelques billets bien pliés. Ce fut pour moi un nouveau détail surprenant, car mon grand-père avait l'habitude de fourrer son argent en vrac dans ses poches et, quand il lui fallait payer quelque chose, il devait ranger les billets tout froissés pour pouvoir les compter.

Falelo Quiroga ne dit pas un mot de plus, mais je savais qu'il se sentait comme un voleur de grand chemin. Il sourit à mon grand-père et, de toute évidence par respect pour lui, mit son argent sur la table. Mon grand-père prit le rôle de l'arbitre. Limitant le jeu à un certain nombre de carambolages, il lança en l'air une pièce pour voir qui commencerait le premier. Ce fut Falelo Quiroga.

« Vous pouvez y aller à fond, sans vous retenir, lui assura mon grand-père. N'ayez aucun scrupule à le battre à plates coutures et à empocher mon argent ! »

Se conformant à ces conseils, Falelo Quiroga joua aussi bien qu'il le put. Il finit pourtant par rater un carambolage d'un cheveu, et je pris la queue de billard. J'étais sur le point de tomber dans les pommes, mais l'allégresse de mon grand-père, qui sautait dans tous les sens, eut pour effet de me calmer.

J'étais de plus très agacé par Falelo Quiroga qui se tordait de rire en voyant comment je tenais la queue. Je ne pouvais me pencher sur la table comme un joueur normal du fait de ma petite taille, et mon grand-père, avec une patience et une volonté à toute épreuve, m'avait appris une autre façon de jouer. Le bras levé vers l'arrière, je la tenais presque au-dessus de l'épaule, sur le côté.

« Et comment fait-il quand il doit atteindre le centre du tapis ? demanda Falelo Quiroga en riant.

— Il s'appuie sur le bord de la table, répondit mon grand-père prosaïquement. On a le droit, vous savez ! »

Mon grand-père s'approcha de moi et me murmura entre ses dents que si j'essayais de perdre pour être poli, il me casserait toutes les queues de billard sur la tête. Je savais bien qu'il ne le ferait pas. C'était juste une manière de me témoigner sa confiance.

Je gagnai facilement. La joie de mon grand-père fut indescriptible, et curieusement, celle de Falelo Quiroga également. Il tournait autour du billard en riant, en tapant de la main sur ses bords. Mon grand-père me couvrit d'éloges. Il révéla à Quiroga mon meilleur score et dit en plaisantant que si j'étais si bon, c'est parce qu'il avait trouvé une ruse pour me faire travailler : le café et les gâteaux danois.

« Incroyable, incroyable ! » ne cessait de répéter Quiroga. Il finit par prendre congé. Mon grand-père empocha l'argent du pari, et on n'en parla plus.

Il me promit de m'emmener au restaurant et de m'offrir le meilleur menu de la ville, mais il n'en fit rien. Il était très radin et tout le monde savait qu'il n'avait l'argent facile qu'avec les femmes.

Deux jours plus tard, deux colosses travaillant pour Falelo Quiroga vinrent m'attendre à la sortie de l'école, alors que j'allais rentrer chez moi.

« Falelo Quiroga veut te voir, me dit l'un d'eux d'une voix gutturale. Il te demande de venir chez lui. Il va t'offrir du café et des gâteaux danois. »

Si ma gourmandise n'avait pas été éveillée, je serais probablement parti en courant. Je me souvins que mon grand-père lui avait dit que j'aurais vendu mon âme pour du café et des gâteaux danois, et je les suivis volontiers. Et comme je ne pouvais marcher à leur allure, l'un d'eux, qui s'appelait Guillermo Falcon, me souleva et me porta gentiment dans ses énormes bras, en riant de toutes ses dents tordues.

« J'espère que tu apprécies la promenade, mon garçon ! » Son haleine était horrible. « Est-ce qu'on t'a déjà porté ? Jamais, à voir comme tu gigotes ! » Il ne cessait de glousser bêtement.

La maison de Falelo Quiroga n'était heureusement pas trop loin de l'école. M. Falcon me déposa sur un canapé dans une pièce où se trouvait Falelo Quiroga, assis derrière un imposant bureau. Il se leva, me serra la main, et me fit immédiatement apporter du café et de délicieuses pâtisseries. Nous étions tous deux assis, devisant aimablement de l'élevage de poulets de mon grand-père, lorsqu'il me demanda si j'en voulais encore. Je lui répondis que je n'y voyais aucun inconvénient. Il se mit à rire et alla personnellement me chercher dans la pièce voisine un plateau entier de gâteaux incroyablement savoureux.

Après m'avoir littéralement gavé, il me demanda poliment si j'accepterais de venir la nuit dans sa salle de billard pour faire quelques parties amicales avec des personnes de son choix. Il mentionna négligemment qu'une grosse somme d'argent serait en jeu. M'assurant de sa confiance dans mon talent, il ajouta qu'il me dédommagerait de mon temps et

de mes efforts en me réservant un pourcentage de l'argent qu'il gagnerait. Mais il connaissait bien, me dit-il, la mentalité de ma famille : elle n'aurait pas jugé convenable qu'il me paie, même s'il s'agissait d'une sorte de salaire. Il me promit donc de mettre l'argent à la banque sur un compte spécial ou, mieux – une solution plus pratique –, de prendre à sa charge toutes les dépenses que je ferais en ville, dans les magasins ou au restaurant.

Je ne crus pas un mot de ce qu'il me disait. Je savais que Falelo Quiroga était un escroc, un racketteur. Néanmoins, l'idée de jouer au billard avec des inconnus me plut et je conclus un marché avec lui.

« Vous me donnerez du café et des gâteaux danois comme vous l'avez fait aujourd'hui ?

— Bien sûr, mon garçon. Si tu viens jouer pour moi, j'achèterai même la boulangerie, tu peux me croire, et le boulanger travaillera uniquement pour toi ! »

Il restait cependant un obstacle dont je fis part à Falelo Quiroga : je ne voyais pas comment sortir de chez moi. Mes tantes me surveillaient de près, et de plus ma chambre était au second étage.

« Aucun problème, m'assura Falelo Quiroga. Tu n'es pas bien grand. Tu n'auras qu'à sauter de la fenêtre dans les bras de M. Falcon. C'est un vrai géant ! Je te conseille de te coucher tôt ce soir. M. Falcon sifflera et jettera des graviers sur ta fenêtre pour te réveiller. Alors fais attention ! Il n'est pas très patient. »

Je rentrai chez moi, en proie à la plus vive excitation. Je ne pus fermer l'œil. J'étais parfaitement réveillé lorsque j'entendis M. Falcon siffler et envoyer du gravier sur mes vitres. J'ouvris la fenêtre. Il était juste en bas dans la rue.

« Saute dans mes bras, mon garçon, me dit-il d'une voix étouffée, chuchotant suffisamment fort pour que je l'entende. Vise bien mes bras, ou tu vas te rompre le cou si je ne réussis pas à t'attraper. Fais attention ! Ne me fais pas courir. Contente-toi de viser mes bras. Allez saute ! Saute ! »

Je sautai, et il me reçut avec aisance, comme s'il s'agissait d'une balle de coton. Il me posa à terre et me dit de courir. Je sortais sûrement d'un profond sommeil et il fallait que je coure pour être complètement réveillé quand j'arriverais à la salle de billard.

Je jouai cette nuit-là contre deux hommes et gagnai les deux parties. Je bus un délicieux café et dégustai les pâtisseries les plus merveilleuses qu'on puisse imaginer. Personnellement, j'étais au paradis. Je rentrai chez moi vers 7 heures du matin et personne n'avait remarqué mon absence. C'était l'heure de partir à l'école. Tout se passa normalement, sauf que j'eus beaucoup de mal à garder les yeux ouverts toute la journée.

À compter de ce jour, Falelo Quiroga envoya M. Falcon me chercher deux à trois fois par semaine, et je gagnai toutes les parties qu'il me fit jouer. Fidèle à sa promesse, il payait toutes mes dépenses, y compris les repas que je prenais chaque jour dans mon restaurant chinois favori. J'invitais même parfois mes amis, qui mouraient de honte de me voir détalier en braillant quand le serveur apportait l'addition. Ils étaient stupéfaits que personne n'appelle la police avec tous ces repas qu'ils avaient consommés sans payer.

Ce qui s'avéra le plus difficile – et je n'y avais pas pensé –, c'était d'endurer les espoirs et les attentes de tous ceux qui pariaient sur moi. L'épreuve la plus dure survint lorsqu'un joueur d'élite d'une ville

voisine lança un défi à Falelo Quiroga auquel il associa un gigantesque pari. La nuit où devait se dérouler cette partie commença très mal. Mon grand-père tomba malade et ne put s'endormir. Toute la famille était en effervescence et personne n'allait se coucher. Je ne voyais pas comment m'absenter sans qu'on s'en aperçoive, mais les sifflements de M. Falcon et ses jets de graviers sur mes vitres furent si insistants que je pris le risque de sauter de ma fenêtre comme d'habitude.

Tous les hommes de la ville semblaient s'être donné rendez-vous à la salle de billard. Leurs visages angoissés me suppliaient silencieusement de ne pas perdre. Certains d'entre eux me dirent carrément qu'ils avaient parié leur maison et tous leurs biens. Un homme alla jusqu'à déclarer – en plaisantant à moitié – qu'il avait parié sa femme. Si je perdais, dit-il, il serait un mari cocu ou un assassin, sans préciser s'il voulait dire qu'il tuerait sa femme pour l'empêcher de le tromper, ou qu'il me tuerait moi, pour avoir perdu la partie.

Falelo Quiroga marchait de long en large. Il avait loué les services d'un masseur, car il voulait que je sois détendu. Celui-ci m'appliqua des serviettes chaudes sur les bras et les poignets, et froides sur le front. Puis il me mit aux pieds les chaussures les plus agréables et les plus confortables que j'aie jamais portées, avec des talons militaires et des voûtes plantaires. Falelo Quiroga me couvrit la tête d'un béret pour éviter que mes cheveux ne me retombent sur le visage, et il me fit enfiler une large salopette resserrée par une ceinture.

Autour de la table de billard, la moitié des gens étaient des étrangers qui venaient d'une autre ville et me regardaient d'un air menaçant. J'avais l'impression qu'ils souhaitaient ma mort.

Falelo Quiroga jeta une pièce de monnaie en l'air pour savoir qui commencerait. Mon adversaire était un Brésilien d'origine chinoise, un homme jeune au visage rond, très chic et sûr de lui. Il commença en premier et fit une quantité stupéfiante de carambolages. À la couleur du visage de Falelo Quiroga, je compris qu'il était sur le point d'avoir une attaque, ainsi que tous ceux qui avaient misé sur moi tout leur avoir.

Je jouai très bien cette nuit-là, et lorsque j'approchai le nombre de coups réalisés par mon adversaire, la nervosité des parieurs fut à son comble. Falelo Quiroga était le plus hystérique de tous. Il engueulait tout le monde et exigea qu'on ouvre les fenêtres parce que la fumée de cigarette m'empêchait de respirer. Il voulut que le masseur me détende les bras et les épaules. Finalement, pour arrêter ce délire, je fis à toute allure les huit carambolages qui m'étaient nécessaires pour gagner. L'euphorie de ceux qui avaient parié sur moi fut indescriptible. Mais je n'y prêtai pas la moindre attention, parce que le soleil allait se lever et qu'il fallait qu'on me ramène chez moi de toute urgence.

Mon épuisement ce jour-là fut extrême. Très obligeamment, Falelo Quiroga ne m'envoya pas chercher pendant toute une semaine. Puis, un après-midi, M. Falcon vint m'attendre à l'école et me conduisit à la salle de billard. Falelo Quiroga avait l'air terriblement sérieux. Il ne m'offrit même pas de café ni de gâteaux danois. Il fit sortir tout le monde de son bureau et, approchant sa chaise tout près de moi, alla droit au but.

« J'ai mis beaucoup d'argent à la banque pour toi, me dit-il très solennellement. J'ai tenu ma promesse. Je te donne ma parole que je veillerai toujours sur toi, tu le sais. Eh bien, si tu fais ce que je

vais te demander de faire, tu gagneras tellement d'argent que tu n'auras plus jamais besoin de travailler de ta vie. Je veux que tu perdes la prochaine partie d'un seul point. Je sais que tu peux le faire. Mais je veux que tu ne la rates que d'un cheveu. Plus l'effet sera spectaculaire, mieux ce sera. »

Je restai interloqué. Cela me paraissait incompréhensible. Falelo Quiroga réitéra sa demande et poursuivit en m'expliquant qu'il allait parier contre moi tout ce qu'il avait, anonymement. Telle était la nature de notre nouveau contrat.

« M. Falcon s'est occupé de toi pendant des mois, ajouta-t-il. Dis-toi bien que toute cette force avec laquelle il t'a protégé, il pourrait très bien l'utiliser pour faire l'inverse ! »

Sa menace n'aurait pu être plus claire. Il dut voir sur mon visage l'horreur qu'elle m'inspirait, car il se détendit et se mit à rire.

« Ne te fais aucun souci, me dit-il d'un ton rassurant, nous sommes de vrais copains, toi et moi ! »

C'était la première fois de ma vie que je me retrouvais dans une situation intenable. Je voulais m'enfuir à toutes jambes loin de Falelo Quiroga, loin de la peur qu'il avait éveillée en moi. Mais je voulais aussi rester, je voulais pouvoir m'acheter tout ce dont j'avais envie dans les magasins, et surtout pouvoir manger dans tous les restaurants de mon choix, sans rien payer. Quoi qu'il en soit, je n'eus jamais à choisir entre les deux.

Mon grand-père décida à l'improviste – du moins pour moi – de déménager assez loin, dans une autre région. Comme s'il savait ce qui se tramait, il m'y envoya avant tous les autres. Je ne crois pas qu'il ait vraiment été au courant de la situation. Ce fut l'un de ces gestes intuitifs dont il était coutumier.

Le retour de don Juan me ramena à la réalité. J'avais perdu conscience du temps. J'aurais dû être affamé, mais il n'en était rien. Une forte énergie nerveuse m'habitait. Don Juan alluma une lampe à pétrole et la pendit à un clou planté dans le mur. Sa faible lumière animait d'étranges ombres qui dansaient dans la pièce. Il me fallut un moment pour adapter mes yeux à la semi-obscurité et, brusquement, je me sentis submergé par une profonde tristesse. C'était un sentiment étrangement détaché, une immense nostalgie surgissant de la pénombre, peut-être la sensation d'être pris au piège. J'étais si fatigué que j'aurais voulu partir, mais en même temps, et avec la même force, j'avais envie de rester.

La voix de don Juan me fit retrouver mon sang-froid. Il semblait avoir adapté son ton aux circonstances, comme s'il connaissait la raison de mon trouble, de sa profondeur. Sa sévérité m'aida à maîtriser ce qui aurait pu facilement devenir une réaction hystérique à l'épuisement provoqué par cette stimulation mentale.

« Ce genre de remémoration est une pratique magique pour les sorciers. Il ne s'agit pas de simplement retracer une histoire, mais de *voir* la trame sous-jacente des événements. Voilà pourquoi ces récits ont une telle importance. »

À sa requête, je racontai à don Juan l'épisode dont je venais de me souvenir.

« Comme il est bien choisi ! me dit-il en riant avec jubilation. Le seul commentaire que je puisse faire, c'est que les *guerriers-voyageurs* savent encaisser les coups. Ils vont là où ceux-ci les propulsent. Ils sont vigilants et obtiennent l'effet maximal pour la poussée minimale. Et surtout, leur pouvoir se fonde sur la non-intervention. Les événements ont une force – une sorte de gravité – qui leur est propre,

et un vrai voyageur ne fait que passer. Il se contente de regarder ce qui l'entoure, et c'est ainsi qu'il bâtit la signification de toute situation, sans jamais se demander ce qui aurait pu se passer à la place.

« Tu t'es remémoré ce soir un événement qui, à lui seul, résume toute ta vie. Aujourd'hui encore, tu te confrontes à une situation identique à celle que tu n'as jamais résolue. Ce marché malhonnête que t'a proposé Falelo Quiroga, tu n'as jamais eu l'occasion de l'accepter ou le rejeter.

« *L'infini* nous place lui aussi face au terrible dilemme du choix, ajouta-t-il. Nous voudrions y pénétrer, tout en ayant envie de nous sauver en courant. Tu aimerais bien m'envoyer promener, mais quelque chose te pousse à rester. Tout serait tellement plus facile pour toi si tu étais obligé de rester ! »

Manifestations de l'énergie sur l'horizon

La clarté de l'*ouvreur* donna un nouvel élan à ma *récapitulation* et modifia mon état d'esprit. Je me mis à me rappeler des événements de ma vie avec une netteté qui me rendait fou. On aurait dit qu'une barrière, qui avait été édiflée en moi et me forçait à m'accrocher rigidement à quelques maigres et vagues souvenirs, avait été brisée par cet *ouvreur*. J'avais toujours considéré ma mémoire comme un vague moyen de me référer à des faits qui s'étaient effectivement produits, mais que je voulais la plupart du temps oublier. Je ne trouvais pas le moindre intérêt à me rappeler quoi que ce soit du passé. Voilà pourquoi je ne voyais pas du tout, en toute franchise, à quoi pouvait bien servir ce futile exercice de *récapitulation* que don Juan m'avait pratiquement imposé. C'était pour moi une corvée qui me fatiguait rien que d'y penser et ne faisait rien d'autre que mettre en évidence mon incapacité de me concentrer.

J'avais néanmoins consciencieusement dressé des listes de gens et je m'efforçais, un peu au

hasard, de me souvenir approximativement des interactions que nous avons eues, sans me laisser dissuader par le manque de clarté et de concentration de ma mémoire. Je m'acquittais de ce que je considérais comme un devoir, sans tenir compte de mes réticences. Avec l'entraînement, la clarté de mes souvenirs me semblait remarquablement progresser. Il m'arrivait de retomber – si l'on peut dire – sur certains événements bien choisis avec une telle acuité, une telle intensité, que cette démarche était aussi terrifiante que gratifiante. Et après avoir revécu l'épisode que don Juan qualifiait d'*ouvreur*, la puissance de ma remémoration ne connut plus de bornes.

Suivre l'ordre de la liste conférait à la *récapitulation* une dimension extrêmement formelle et astreignante à laquelle tenait don Juan. Mais de temps à autre, quelque chose en moi se dénouait et m'obligeait à me concentrer sur des événements n'ayant aucun rapport avec ma liste, des événements d'une clarté si bouleversante que je me sentais piégé, submergé par ces expériences, peut-être encore plus intensément que lorsque je les avais vécues dans la réalité. Chaque fois que je *récapitulais* de cette manière, j'atteignais une sorte de détachement me permettant de voir des particularités qui m'avaient échappé sur le moment.

La première profonde secousse provoquée par un souvenir de ce type se produisit en Oregon, après une conférence donnée dans un établissement universitaire. Les étudiants chargés de son organisation nous avaient conduits, l'un de mes amis anthropologues et moi, dans une maison où nous devions passer la nuit. J'avais prévu d'aller à l'hôtel, mais ils avaient insisté en nous assurant que nous passerions ainsi une nuit plus confortable. Cette

demeure, disaient-ils, était située à la campagne, dans un endroit extrêmement calme. Elle n'avait pas le téléphone et ne recevait aucune ingérence du monde extérieur. Je fis la bêtise d'accepter et partis avec eux. Don Juan m'avait toujours recommandé de vivre en solitaire, et il insistait énormément pour que je suive cette instruction. C'est ce que je faisais la plupart du temps, sauf en certaines occasions où un instinct plus grégaire reprenait le dessus.

Le comité d'accueil nous accompagna jusqu'au domicile – situé à une bonne distance de Portland – d'un professeur en congé sabbatique. Ils allumèrent en un clin d'œil toutes les lumières intérieures et extérieures de l'habitation qui, campée sur une colline et entourée de projecteurs, devait ainsi être visible à des kilomètres à la ronde.

Puis, à ma grande surprise, ils partirent précipitamment, alors que je pensais qu'ils allaient bavarder un moment avec nous. C'était une construction en bois en forme de A, petite, mais très bien réalisée. Le vaste living-room avait une mezzanine qui tenait lieu de chambre, et tout en haut, au sommet du A, pendait un crucifix grandeur nature, monté sur un étrange dispositif rotatif incrusté dans la tête du personnage. Tous les spots étaient dirigés sur lui. C'était un spectacle impressionnant, surtout quand il tournait sur lui-même en grinçant comme une charnière grippée.

La salle de bains était également très curieuse. Elle était carrelée de miroirs du sol au plafond et éclairée d'une lumière rouge. Il était impossible d'y pénétrer sans se voir sous d'innombrables angles. Toutes les caractéristiques de cette maison, assez extraordinaires, me plurent beaucoup.

Mais lorsque je décidai d'aller dormir, je rencontrai un sérieux problème car il n'y avait qu'un seul

lit, étroit, dur, quasiment monacal, sur lequel avait foncé et s'était écroulé mon ami anthropologue qui, convaincu d'avoir attrapé une pneumonie, soufflait, crachait et toussait comme un fou. Je cherchai en vain un autre endroit pour dormir. Cette maison s'avérait finalement terriblement inconfortable. Il y faisait très froid, et le comité d'accueil avait allumé une profusion de lumières, mais pas le chauffage, que je cherchai d'ailleurs en vain. Je ne voyais pas non plus comment éteindre les projecteurs extérieurs et l'éclairage intérieur. Il y avait bien des interrupteurs sur les murs, mais ils devaient être commandés par un commutateur général. Tout était allumé, et je ne pouvais rien éteindre.

Le seul endroit que je pus trouver pour dormir fut une mince carpette sur laquelle je m'allongeai, avec pour toute couverture la peau d'un gigantesque caniche qui, de toute évidence, avait été le chien de la maison. Il avait des billes noires, très brillantes, à la place des yeux et sa bouche était ouverte, avec la langue pendante. Je dirigeai sa tête vers mes pieds et remontai jusqu'au cou l'autre côté de la peau. Je sentais cette tête entre mes genoux, ce qui était pour le moins troublant. Si j'avais pu éteindre la lumière, je ne me serais pas senti aussi mal. Je m'étais fait un oreiller avec un paquet de torchons, et j'en avais pris d'autres pour recouvrir de mon mieux la peau du caniche. Je ne fermai pas l'œil de la nuit.

Et c'est là, allongé par terre en me maudissant de ne pas avoir suivi les recommandations de don Juan, que j'eus un souvenir d'une clarté affolante, le premier de ma vie doté d'une telle intensité. Je m'étais déjà remémoré l'événement que don Juan avait qualifié d'*ouvreur* avec une netteté comparable, mais j'avais toujours tendance à ne pas tenir

vraiment compte de ce qui se passait lorsque j'étais avec don Juan, persuadé qu'en sa présence tout était possible. Cette fois-là, j'étais seul.

Des années avant que je rencontre don Juan, j'avais gagné ma vie en peignant des panonceaux sur des immeubles. Mon patron, qui s'appelait Luigi Palma, avait passé un contrat pour peindre une publicité de vente et location de robes de mariée et smokings sur le mur arrière d'un vieux bâtiment. Le propriétaire du magasin situé au rez-de-chaussée voulait attirer l'œil d'éventuels clients avec une grande affiche. Luigi allait peindre les mariés et je devais me charger des lettres. Nous avions installé un échafaudage qui pendait du haut de l'immeuble dont le toit était plat.

J'éprouvais une certaine appréhension, sans raison apparente. J'avais peint des douzaines d'enseignes sur de hauts édifices. Luigi pensait que je commençais à avoir peur du vide, mais que cela me passerait. Quand vint le moment de se mettre au travail, il baissa la plate-forme le long du mur et sauta dessus. Il s'installa d'un côté et moi de l'autre, afin de ne pas le gêner. C'était lui l'artiste.

Il se mit à faire l'intéressant et les mouvements qu'il faisait pour peindre étaient si nerveux et irréguliers que l'échafaudage se balançait dans tous les sens. Sentant le vertige me gagner, je voulus remonter sur le toit, prétextant que je manquais de peinture ou de matériel. Je saisis le haut du mur et tentai de me hisser en l'air, mais la pointe de mes pieds se coinça entre les planches de l'échafaudage. Je m'efforçai alors de me libérer, mais plus je tirais, plus celui-ci s'éloignait du mur. Au lieu de m'aider à me dégager, Luigi s'assit et se cramponna aux câbles qui amarraient l'échafaudage en haut de l'immeuble. Il fit un signe de croix et me regarda

avec horreur. Puis il s'agenouilla et se mit tranquillement à pleurer en récitant le Notre Père.

Je m'agrippais désespérément au bord du mur. Ce qui me donnait l'énergie du désespoir et le courage de supporter la situation, c'était la certitude que si je gardais mon sang-froid, je pourrais empêcher l'échafaudage de s'écarter davantage. Je n'allais certainement pas lâcher prise et mourir en tombant de treize étages. Toujours incapable de me prêter la moindre assistance, Luigi me hurla au milieu de ses larmes que je ferais mieux de prier. Nous allions tous deux nous écraser au sol et mourir, m'assura-t-il, et la moindre des choses était de prier pour le salut de notre âme. Je réfléchis un instant à l'utilité de la prière dans ces circonstances, puis décidai plutôt d'appeler au secours. Les habitants de l'immeuble durent entendre mes cris et téléphonèrent aux pompiers. J'eus réellement l'impression qu'il ne s'était écoulé que deux ou trois secondes entre le moment où je m'étais mis à hurler et l'arrivée des pompiers qui nous hissèrent sur le toit, Luigi et moi, et arrimèrent plus solidement l'échafaudage.

En fait, j'étais resté pendu au mur de l'immeuble pendant plus de vingt minutes, et lorsqu'on me ramena sur le toit, j'étais à bout de nerfs. Je me mis à vomir, malade de peur et écœuré par l'odeur de goudron. Il régnait une chaleur torride qui faisait fondre le bitume colmatant les fissures du toit. L'épreuve avait été si pénible que je ne voulais plus y penser, et j'eus alors une hallucination : les pompiers m'avaient installé dans une pièce aux murs jaunes très agréables, m'avaient couché dans un lit extrêmement confortable, où j'avais pu m'endormir paisiblement, bien en sécurité dans mon pyjama, complètement hors de danger.

Un second souvenir me revint en mémoire en d'autres circonstances, me causant, lui aussi, un choc considérable. Je discutais tranquillement avec un groupe d'amis quand, sans raison apparente, j'eus brusquement le souffle coupé par l'irruption d'une pensée, d'une réminiscence qui, assez floue au départ, finit par me submerger. Je dus m'excuser et m'écartier un instant, et comme s'ils comprenaient ma réaction, mes amis se dispersèrent sans rien dire. Il s'agissait d'un incident qui s'était produit lors de ma dernière année de lycée.

Nous avions l'habitude, mon meilleur ami et moi, d'aller au lycée à pied en longeant une grande propriété entourée d'une grille en fer forgé de plus de deux mètres de haut surmontée de pointes effilées. Derrière elle se trouvaient une immense pelouse verte, très bien entretenue, et un énorme berger allemand à l'air féroce. Nous taquinions chaque jour ce chien qui se précipitait sur nous et se trouvait stoppé dans son élan par la grille, ce qui le mettait en rage. Mon ami adorait engager avec lui une sorte de combat de l'esprit sur la matière. Il s'approchait tout près de sa gueule qui dépassait des barreaux de la grille de dix ou quinze centimètres et lui montrait les dents en l'imitant.

« Écrase-toi, casse-toi, lui hurlait chaque fois mon ami. Tu as intérêt à filer doux, je suis plus fort que toi ! »

Ses démonstrations quotidiennes de puissance mentale, qui duraient au moins cinq minutes, n'avaient aucun effet sur le chien et ne faisaient que l'exciter davantage. Et mon ami m'assurait tous les jours, ce qui faisait partie de son rituel, que le chien finirait soit par lui obéir, soit par mourir sous nos yeux d'un arrêt cardiaque dû à sa fureur. Il en était si intensément convaincu que je m'attendais d'un

jour à l'autre à voir le chien tomber raide mort sous nos yeux.

Un matin, nous nous aperçûmes en nous approchant que le chien n'était pas là. Nous l'attendîmes un moment, mais il ne se montra pas. Il finit par apparaître au bout de l'immense pelouse, et comme il avait l'air occupé, nous commençâmes à nous éloigner lentement. Du coin de l'œil, cependant, je le vis courir à toute allure vers nous, et lorsqu'il fut à deux ou trois mètres de la grille, il fit un bond gigantesque pour la franchir. J'étais sûr qu'il allait se déchirer le ventre sur les pointes, mais il les évita de justesse et tomba sur la chaussée comme un sac de patates.

Je crus un moment qu'il était mort. Il était en fait seulement assommé et, se relevant brusquement, il se précipita sur moi au lieu de poursuivre celui qui excitait quotidiennement sa fureur. Je sautai sur le toit d'une voiture et il me rattrapa d'un bond. J'en descendis à toute allure et grimpai au premier arbre en vue – un petit arbre fluet qui pouvait à peine supporter mon poids. J'étais sûr qu'il allait casser net et m'envoyer directement dans la gueule du chien, qui me mettrait aussitôt en pièces.

À cette hauteur, j'étais presque hors de sa portée. Mais il sauta de nouveau et, d'un coup de dents, m'arracha le fond du pantalon en m'éraflant légèrement les fesses. Je montai alors tout en haut de l'arbre, et il s'en alla. Il se mit à remonter la rue à toute allure, cherchant peut-être mon ami.

À l'infirmerie du lycée, l'infirmière me dit de demander au propriétaire du chien un certificat de vaccination contre la rage. « Il faut absolument que tu le vérifies, me dit-elle sévèrement. Il se peut que tu aies attrapé la rage. Si le propriétaire refuse de

te le montrer, tu es en droit de porter plainte à la police. »

Je m'adressai au gardien de la propriété, qui m'accusa d'avoir attiré dans la rue le meilleur chien de son employeur, une bête de race d'une grande valeur.

« Prends garde à toi, mon garçon ! me lança-t-il d'un ton furieux. Le chien s'est perdu. Le propriétaire va t'envoyer en prison si tu continues à nous embêter !

— Mais j'ai peut-être la rage ! m'écriai-je, sincèrement terrifié.

— Et pourquoi pas la peste bubonique ! J'en ai rien à foutre ! me dit-il d'un ton sec. Fiche-moi le camp !

— Je vais appeler la police !

— Fais ce que tu veux, répliqua-t-il. Appelle-les, ils te donneront tort. Nous avons le bras long dans cette maison ! »

Je le crus sur parole et mentis à l'infirmière en lui disant qu'il s'agissait d'un chien perdu, d'un chien errant qui avait depuis disparu.

« Oh, mon Dieu, s'exclama-t-elle, c'est affreux. Sois courageux ! Il va falloir que je t'envoie chez le docteur. » Elle me donna une longue liste de symptômes dont je devais surveiller l'apparition et ajouta que les piqûres contre la rage, qui se faisaient par injections sous-cutanées dans la région de l'abdomen, étaient extrêmement douloureuses.

« Je ne souhaiterais pas ce traitement à mon pire ennemi », me dit-elle en me plongeant dans un horrible cauchemar.

Je connus alors ma première vraie dépression. Je restai allongé dans mon lit à ressentir chacun des symptômes qu'elle m'avait énumérés. Je finis par retourner à l'infirmierie pour lui demander de m'ad-

ministrer le traitement contre la rage, si douloureux soit-il, et je piquai une terrible crise de nerfs. Je n'avais pas la rage, mais j'étais dans un état épouvantable.

Je racontai ces deux souvenirs à don Juan de manière très détaillée, sans rien lui cacher. Il ne fit aucun commentaire, se contentant de hocher la tête de temps à autre.

« Au cours de ces deux remémorations, lui dis-je, conscient du ton pressant de ma propre voix, j'étais en proie à une sorte d'hystérie. Mon corps tremblait. J'avais mal à l'estomac. Je ne dirais pas que tout se passait *comme si* je revivais ces expériences, car ce serait mentir. *J'étais* dans ces expériences, je les vivais, et lorsqu'elles sont devenues insupportables, je suis revenu d'un bond dans ma vie présente, comme s'il s'agissait d'un saut dans le futur. J'avais le pouvoir de me déplacer dans le temps. Mon accès au passé n'était pas brutal ; l'événement se développait lentement, comme le font les souvenirs. C'est à la fin que j'ai brusquement bondi dans le futur, qui était en fait mon existence actuelle.

— On dirait bien que quelque chose en toi commence à s'effondrer, finit-il par me dire, quelque chose qui ne cesse de s'effondrer, mais se répare très rapidement chaque fois que ses points d'appui cèdent. J'ai l'impression que tout va maintenant complètement s'écrouler. »

Après un autre long silence, don Juan m'expliqua que les anciens sorciers mexicains croyaient que nous avions deux cerveaux, dont un seul nous appartenait en propre. Il m'en avait déjà parlé et j'avais toujours compris qu'il voulait dire que notre cerveau était constitué de deux parties dont l'une était réduite au silence par la toute-puissance de

l'autre. Je croyais qu'il s'agissait d'une métaphore permettant d'expliquer la maîtrise apparente de l'hémisphère gauche du cerveau sur le droit, ou autre chose de ce genre.

« Il y a dans la *récapitulation* une option secrète, me dit don Juan. Je t'ai dit qu'il en existait une pour la mort, celle que seuls les sorciers peuvent choisir une fois qu'ils ont compris qu'ils peuvent retenir leur force vitale et n'abandonner que leur conscience, le produit de leur vie. Dans le cas de la *récapitulation*, leur option secrète est de privilégier leur véritable esprit.

« La clarté obsédante de tes remémorations, continua-t-il, ne peut venir que de ton propre esprit. L'autre, celui que nous avons tous en commun, est une sorte de modèle "bas de gamme", économique et identique pour tous. Nous en reparlerons. Mais ce qui agit actuellement, c'est une force désintégrant qui ne s'exerce pas sur toi, mais sur ce que les sorciers appellent l'*implantation étrangère* – qui existe en toi comme en tout être humain. En pulvérisant l'*implantation étrangère*, cette force permet aux sorciers de sortir du cadre de leur syntaxe habituelle. »

J'avais attentivement écouté don Juan, mais je ne pouvais pas dire que je l'avais compris. Pour quelque étrange raison, aussi mystérieuse pour moi que celle de la vivacité de mes souvenirs, je ne pus lui poser de questions.

« Je sais comme il est difficile pour toi, reprit brusquement don Juan, d'aborder cet aspect de ta vie. Tous les sorciers que je connais l'ont fait, et les hommes qui traversent cette expérience en souffrent infiniment plus que les femmes, qui sont selon moi plus résistantes. Les sorciers du Mexique d'autrefois effectuaient cette démarche en groupe pour

mieux supporter l'impact de cette force désintégrante. Cela ne se passe plus ainsi de nos jours, et nous devons nous armer de courage pour affronter seuls une force qui va nous emporter loin du langage, dans des contrées que l'on ne peut décrire avec des mots. »

Don Juan avait raison : j'étais incapable d'expliquer ou de décrire l'effet que ces souvenirs avaient exercé sur moi. Les sorciers affrontaient l'inconnu, ajouta-t-il, dans les situations les plus courantes de la vie. Et lorsqu'ils lui faisaient face sans pouvoir interpréter ce qu'ils percevaient, il leur fallait faire confiance à une source extérieure et s'en remettre à elle pour savoir que faire. C'était elle que don Juan appelait *l'infini*, ou la *voix de l'esprit*. Selon lui, si le sorcier n'essayait pas de rationaliser ce qui ne pouvait l'être, *l'esprit* lui dirait infailliblement de quoi il retournait.

Il m'avait conduit à accepter l'idée que *l'infini* était une force dotée d'une voix, une force consciente d'elle-même. J'étais donc prêt à l'écouter et à agir efficacement, sans me référer à des précédents ni me laisser enfermer dans des a priori. J'attendais impatiemment que la *voix de l'esprit* me révèle le sens de mes souvenirs, mais il ne se passa rien.

Un jour, dans une librairie, une fille me reconnut et vint me parler. Elle était grande et mince et sa voix manquait d'assurance, comme celle d'une petite fille. J'essayais de la mettre à l'aise quand je sentis soudain la secousse d'une brusque modification énergétique. On aurait dit qu'une alarme venait de se déclencher en moi, et une fois de plus, sans la moindre intention de ma part, un autre épisode de ma vie que j'avais complètement oublié me revint en mémoire. Le souvenir de la maison de mes

grands-parents me submergea et déferla en moi comme une avalanche d'une intensité dévastatrice. Je dus me réfugier dans un coin. Je grelottais comme si j'étais malade.

Je devais avoir huit ans. Mon grand-père me parlait. Il avait commencé par me dire qu'il était de son devoir d'être franc avec moi. J'avais deux cousins de mon âge : Alfredo et Luis. Il tenait absolument à me faire admettre que mon cousin Alfredo était très beau. J'entendais parfaitement sa voix rauque et crispée.

« Alfredo n'a pas besoin qu'on l'introduise ou qu'on le présente, m'avait-il dit en cette occasion. Il lui suffit d'apparaître et toutes les portes s'ouvrent devant lui, parce que les gens s'inclinent devant la beauté. Ils aiment ceux qui sont beaux, ils les envient et ne peuvent s'empêcher de rechercher leur compagnie. Je sais de quoi je parle ! Je suis beau, moi aussi, non ? »

J'étais tout à fait d'accord. Mon grand-père était un très bel homme. Il avait une ossature très fine, des yeux bleus rieurs et de magnifiques pommettes dans un visage superbement ciselé. Tout y était harmonieux – son nez, sa bouche, ses yeux et sa mâchoire bien dessinée. De longs poils blonds poussaient sur ses oreilles, ce qui lui donnait l'air d'un elfe. Il se connaissait parfaitement et exploitait au maximum ses avantages. Les femmes l'adoraient ; d'abord pour lui, pour sa beauté, et aussi parce qu'elles ne sentaient rien de menaçant en lui. Il en profitait bien sûr énormément.

« Ton cousin Alfredo a tiré le bon numéro, continua mon grand-père. Il n'aura jamais besoin de se glisser dans une fête sans y être convié car son nom figurera en premier sur la liste des invités. As-tu vu comme les gens s'arrêtent dans la rue pour le regar-

der, comme ils veulent le toucher ? Il est si beau que j'ai bien peur qu'il ne devienne complètement con, mais c'est une autre histoire. Et cela ne l'empêchera pas d'être accueilli partout à bras ouverts. »

Puis mon grand-père passa à mon cousin Luis, le comparant à Alfredo. Luis, me dit-il, avait un physique ingrat et n'était pas très intelligent, mais il avait un cœur d'or. Enfin il examina mon cas.

« Pour que tu comprennes bien la suite, reprit-il, tu dois sincèrement admettre qu'Alfredo est beau et que Luis est bon. Car toi, tu n'es ni beau ni bon, tu es un vrai fils de pute et personne ne t'invitera jamais à la moindre fête. Pour y aller, il faudra que tu t'y faufiles sans y être convié. Les portes ne s'ouvriront jamais devant toi comme elles le feront pour Alfredo parce qu'il est beau et pour Luis parce qu'il est bon. Tu seras forcé de passer par la fenêtre ! »

Il avait si bien analysé ses trois petits-fils que je me mis à pleurer devant son ton sans réplique. Et plus je sanglotais, plus il semblait heureux. Il termina ses explications par un avertissement qui m'acheva.

« Je ne vois pas pourquoi tu le prends mal, parce qu'il n'y a rien de plus excitant que d'entrer par la fenêtre. Il faut pour cela être intelligent et astucieux, très vigilant, et ne pas avoir peur de subir toutes sortes d'humiliations.

« Tu devras entrer par la fenêtre parce que tu ne figureras jamais sur la liste des invités. Et comme ta présence ne sera pas souhaitée, il faudra que tu te lèves le cul pour rester. La seule manière que je connaisse est de tenir tout le monde sous ta coupe. Crie ! Exige ! Insiste ! Arrange-toi pour les subjuguier ! Ils ne pourront plus te mettre à la porte si c'est toi qui fais la loi ! »

L'évocation de cette scène me bouleversa profondément. J'avais si bien enterré cet incident que je l'avais complètement oublié. La seule chose dont je me souvenais, c'était cette recommandation de toujours tout régenter, en toutes circonstances, qu'il n'avait cessé de me répéter tout au long de mon enfance.

Je n'eus pas le temps d'examiner plus avant cet épisode car un autre souvenir oublié remonta à la surface avec la même acuité. J'étais avec la fille à laquelle j'étais fiancé. Nous étions à l'époque en train d'économiser de l'argent pour nous marier et acheter une maison. Je m'entendis lui demander d'avoir un compte joint à la banque. Je ne voyais pas d'autre solution. Poussé par un impérieux besoin de la sermonner, je lui recommandais la frugalité et lui indiquais le magasin bon marché où elle devait acheter ses vêtements, en lui fixant un prix maximum.

Puis je me vis donner des leçons de conduite à sa petite sœur et devenir complètement dingue le jour où elle m'annonça qu'elle projetait de partir de chez ses parents. Je la menaçai brutalement de mettre fin à mes leçons. Elle éclata en sanglots et m'avoua qu'elle avait une liaison avec son patron. Je sautai de la voiture et me mis à filer des coups de pied dans la portière.

Et ce n'était pas tout ! Je m'entendis tenter de dissuader leur père de partir en Oregon, comme il projetait de le faire, en lui hurlant à tue-tête que ce déménagement était idiot. J'étais parfaitement convaincu que mes arguments étaient imbattables, et je lui montrai des budgets prévisionnels dans lesquels j'avais soigneusement chiffré ses pertes. Mais il ne m'accorda aucune attention et je partis en claquant la porte, bouillant de rage. Je trouvai ma fian-

cée dans le salon. Elle jouait de la guitare, et je la lui arrachai des mains en m'exclamant qu'elle avait de drôles de rapports avec cet instrument qu'elle tenait tendrement dans ses bras au lieu d'en jouer, tout simplement !

Mon besoin de domination ne faisait pas de distinctions. Toutes les personnes de mon entourage étaient à ma disposition pour que je les traite et les façonne à mon idée.

Je n'eus pas à réfléchir davantage sur la signification de ces souvenirs brûlants car une certitude irréfutable me gagna, s'imposant en quelque sorte de l'extérieur : mon point faible était cette idée que je devais prendre en toutes circonstances la direction des opérations. On l'avait profondément enracinée en moi. Mon éducation avait sans cesse renforcé ce travers qui, au départ, n'était peut-être pas si grave, mais qui avait pris avec l'âge force de nécessité.

J'étais sûr que *l'infini* était à l'œuvre. Don Juan me l'avait décrit comme une force consciente intervenant délibérément dans la vie des sorciers. Elle opérait à présent dans la mienne. Par le biais de la remémoration si vive de ces expériences oubliées, *l'infini* attirait mon attention sur l'intensité et la profondeur de mon besoin de tout régenter et me préparait ainsi à une expérience transcendante. J'avais l'effroyable certitude que je ne pourrais bientôt plus imposer ma volonté et que, plus que quiconque, j'avais besoin de sobriété, de fluidité et d'abandon pour faire face à ce que je sentais s'approcher de moi.

Je racontai naturellement tout cela à don Juan et lui exposai en détail mes réflexions et mes théories sur la signification probable de ces souvenirs.

Il éclata de rire. « Tu te montes la tête, me dit-il. Ce ne sont que des divagations psychologiques, des

constructions mentales. Tu cherches comme d'habitude des explications linéaires, avec des causes et des effets. Si tes souvenirs deviennent à chaque fois plus vifs, plus bouleversants, c'est parce que tu as entamé un processus irréversible. Je te l'ai déjà dit. Ton véritable esprit, qui sort d'une longue léthargie, est en train d'émerger.

« C'est *l'infini* qui te sollicite, ajouta-t-il, et quels que soient les moyens qu'il utilise, il te montre qu'il ne peut exister pour toi d'autre raison, d'autre cause, d'autre valeur que lui. Tu dois en revanche te préparer à subir ses attaques, t'armer de courage et être prêt à recevoir à tout instant un coup d'une force terrible. Face à *l'infini*, c'est la seule attitude, sobre et sensée, que peut adopter un sorcier. »

Les paroles de don Juan me laissèrent un arrière-goût désagréable. Je sentais l'imminence de l'assaut et le redoutais. Et comme j'avais passé ma vie à me cacher derrière un activisme stérile, je me plongeai dans le travail. Je donnai des conférences aux étudiants de divers établissements du sud de la Californie dans lesquels enseignaient mes amis. J'écrivais abondamment, mais je jetai sans exagérer des douzaines de manuscrits à la poubelle parce qu'ils ne me paraissaient pas remplir une condition essentielle caractérisant, selon don Juan, ce qui pouvait convenir à *l'infini*.

Tout ce que je faisais, m'avait-il dit, devait être un acte de sorcellerie. Un acte libre de toute attente, exempt de la peur de l'échec et de l'espoir du succès, délivré du culte du *moi*. Je devais tout faire de manière impromptue, en adoptant un état d'esprit magique dans lequel je m'ouvrais librement aux impulsions de *l'infini*.

Une nuit, assis à mon bureau, je m'apprêtais à me lancer dans mon activité quotidienne d'écriture

lorsque je me sentis tout à coup très faible. La tête me tournait, sans doute parce que je m'étais relevé trop rapidement de la natte où j'avais fait quelques exercices. Ma vision se troubla et des taches jaunes apparurent devant mes yeux. Je crus que j'allais m'évanouir, et cette impression ne fit qu'empirer. Il y avait maintenant une énorme tache rouge en face de moi. Je fis quelques profondes respirations, m'efforçant de calmer une éventuelle agitation pouvant être à l'origine de ces anomalies visuelles. Un extraordinaire silence m'envahit et je m'aperçus que j'étais plongé dans une obscurité impénétrable. La pensée que j'avais perdu connaissance me traversa l'esprit, mais dans ces ténèbres qui m'enveloppaient, je pouvais sentir ma chaise, mon bureau, et tout ce qui m'entourait.

Les sorciers de sa lignée, m'avait expliqué don Juan, considéraient que l'un des effets les plus convoités du *silence intérieur* était une interaction particulière d'énergie qui s'annonçait par une forte émotion. Il pensait que la remémoration de mes souvenirs, qui me mettait dans une extrême agitation, pouvait déclencher cette expérience. Celle-ci se manifestait par la projection de taches colorées sur toute surface limitant la vue et constituant un horizon, qu'il s'agisse d'une montagne, du ciel, d'un mur, ou simplement de la paume des mains. Ce phénomène, m'avait-il expliqué, prenait d'abord l'apparence d'un léger coup de pinceau bleu lavande sur cet horizon. Puis le bleu s'étendait progressivement jusqu'à recouvrir tout l'horizon visible, comme une avancée de nuages d'orage.

Alors, m'avait-il dit, un point d'un rouge grenade intense très particulier en surgissait. Et à mesure que le sorcier devenait plus expérimenté et discipliné, ce point rouge grossissait jusqu'à finalement

exploser en pensées, en visions, ou même en mots écrits si l'on était instruit. On pouvait donc soit voir des visions engendrées par cette énergie, soit entendre une voix formulant des pensées, soit lire un texte écrit.

Cette nuit-là, à mon bureau, je ne vis pas de coups de pinceau bleu lavande ni d'avancée de nuages. J'étais sûr de ne pas avoir la discipline requise pour percevoir cette interaction d'énergie, et j'avais pourtant face à moi un énorme point rouge grenade. Soudain, sans autre préliminaire, cet énorme point explosa en mots séparés, bien visibles, comme s'ils venaient d'être tapés à la machine sur une feuille de papier, mais se déplaçant à une telle vitesse qu'il me fut impossible de les lire. Puis j'entendis une voix me décrire quelque chose, mais elle parlait aussi trop vite pour que je puisse la comprendre, et les paroles s'emmêlaient au point de perdre leur sens.

Comme si cela ne suffisait pas, je me mis à voir des scènes déplaisantes comme on en voit en rêve après un repas trop lourd. Il s'agissait de situations bizarres, sombres, menaçantes. Je me mis à tourner et finis par avoir mal au cœur. Tout l'épisode prit fin à cet instant. Je sentais l'effet de ce qui venait de se passer dans chaque muscle de mon corps. J'étais épuisé, et la violence de cette intrusion avait éveillé en moi colère et frustration.

Je me précipitai chez don Juan pour lui raconter ce qui s'était passé, convaincu d'avoir plus que jamais besoin de son aide.

« La sorcellerie n'a rien d'une partie de plaisir, me dit don Juan après avoir écouté mon récit. C'est la première fois que *l'infini* t'assaille de cette manière. C'était une attaque éclair, une totale prise de contrôle de tes facultés. Quant à la vitesse de tes

visions, il va falloir que tu t'y adaptes. Certains sorciers y travaillent toute leur vie. L'énergie va donc désormais t'apparaître comme si elle était projetée sur un écran de cinéma.

« Que tu comprennes ou non ce phénomène de projection n'est pas le problème. Mais il te faudra une longue expérience pour pouvoir l'interpréter correctement. Je te conseille de ne pas perdre de temps et de t'y mettre tout de suite. Apprends à lire cette énergie ! Ton véritable esprit n'a rien à voir avec l'autre – *l'implantation étrangère* – et il est en train d'émerger. Laisse-le s'accoutumer à cette vitesse. Reste silencieux et ne t'inquiète pas, quoi qu'il arrive.

— Comment est-ce possible, don Juan ? Peut-on vraiment lire l'énergie comme s'il s'agissait d'un texte ? lui demandai-je, déconcerté par cette idée.

— Bien sûr ! répliqua-t-il. Et dans ton cas, non seulement c'est possible, mais c'est ce qui est effectivement en train de se produire.

— Et pourquoi la lire comme si c'était un texte ? insistai-je pour la forme.

— Ne fais pas semblant de t'étonner, me dit-il. Un texte que tu lis, tu peux le répéter mot pour mot. Essaie seulement de regarder *l'infini* au lieu de le lire, et tu verras que tu ne peux pas décrire ce que tu vois. Tu finiras par bredouiller des inepties, incapable d'exprimer par des mots ce dont tu es témoin. Il en sera de même si tu essaies de l'entendre. C'est évidemment quelque chose qui t'est particulier, et de toute façon, c'est *l'infini* qui choisit. Le *guerrier-voyageur* se contente d'acquiescer à ce choix.

« Mais surtout, ajouta-t-il après une pause intentionnelle, ne sois pas bouleversé face à un événement que tu ne peux décrire. Il se situe tout simplement au-delà des règles de notre syntaxe. »

Voyages à travers la mer sombre de la conscience

« Nous pouvons maintenant parler un peu plus clairement du *silence intérieur* », me dit don Juan.

Cette déclaration inattendue m'inquiéta. Il avait évoqué tout l'après-midi les épreuves et les tribulations des Indiens Yaqui après les grandes guerres des années 1920, lorsqu'ils furent déportés par le gouvernement mexicain de leur région natale, la province de Sonora située au nord du pays, pour travailler dans les plantations de canne à sucre du Centre et du Sud. Ces guerres endémiques avec les Yaqui posaient depuis longtemps des problèmes au gouvernement mexicain. Don Juan m'avait raconté quelques histoires Yaqui, surprenantes ou poignantes, d'intrigues et de trahisons politiques, de souffrances et de privations.

J'avais le sentiment qu'il se tramait quelque chose, car il savait que je m'intéressais énormément à ce genre de récits. J'avais à l'époque une sensibilité exacerbée sur toutes les questions de justice et d'équité sociales.

« Les changements qui se sont produits dans ton existence ont intensifié ton énergie, continua-t-il.

Tu as commencé la *récapitulation* de ta vie ; tu as regardé pour la première fois tes amis comme s'ils étaient dans une vitrine ; pressé par tes propres besoins, tu as atteint tout seul ton point de rupture ; tu as liquidé tes affaires ; et surtout tu as accumulé suffisamment de *silence intérieur*. Grâce à tout cela, tu as pu voyager dans *la mer sombre de la conscience*.

« C'est ce qui s'est passé quand tu es venu dans cette ville où nous devons nous retrouver. Je sais qu'une question cruciale t'a alors effleuré l'esprit et que tu t'es un instant demandé si j'étais vraiment venu chez toi. Ce n'était pas un rêve, ma venue était bien réelle, non ?

— Vous étiez aussi réel qu'on peut l'être », répondis-je.

J'avais presque oublié ces événements, mais je me rappelai qu'il m'avait semblé très étrange qu'il ait pu trouver mon appartement. J'avais éludé le problème en supposant qu'il avait demandé à quelqu'un ma nouvelle adresse – quoique j'aurais été bien en peine de citer le nom d'une seule personne la connaissant.

« Clarifions donc ce point, reprit-il. Dans ma perspective, celle des anciens sorciers mexicains, j'étais aussi réel qu'on peut l'être et, en partant de mon *silence intérieur*, je suis vraiment venu chez toi pour te faire part des exigences de *l'infini* et te prévenir que le temps pressait. Et toi, à ton tour, en partant de ton *silence intérieur*, tu t'es véritablement rendu dans la ville convenue pour me dire que tu avais réussi à faire ce qu'avait demandé *l'infini*.

« Dans ta perspective – celle du commun des mortels –, il ne peut s'agir que de rêves. Tu as rêvé que j'étais venu chez toi sans savoir où tu habitais, puis tu as fait un second rêve où tu es allé me rejoindre

à l'endroit convenu. Pour moi, qui suis sorcier, ce que tu crois avoir rêvé en me rencontrant dans cette ville avait la même réalité que notre discussion ici aujourd'hui. »

Je reconnus qu'il m'était impossible de comprendre cet épisode sans abandonner le mode de fonctionnement rationnel de l'intellect occidental. Qualifier ces événements de simples rêves, c'était créer une fausse catégorie qui ne résisterait pas à un examen minutieux. La seule explication que j'entrevois vaguement, c'était qu'il s'agissait d'un autre aspect de son enseignement : l'art de *rêver*¹.

« Non, il ne s'agissait pas de *rêve*, me dit-il d'un ton ferme, mais de quelque chose de plus direct et de plus mystérieux. J'ai d'ailleurs une nouvelle définition du *rêve* à te proposer aujourd'hui, une définition plus adaptée à ton stade actuel. *Rêver*, c'est modifier l'emplacement du point d'ancrage à la *mer sombre de la conscience*. L'envisager de cette manière permet d'en faire un concept très simple, dégagé de toute connotation mystique, et d'y voir une démarche difficile et absorbante, certes, mais réalisable.

« Le terme *rêve* m'a toujours gêné, poursuivit-il. Il ne rend pas compte de la puissance de cet acte auquel il donne un côté arbitraire en l'assimilant à un fantasme – ce qui est bien la seule chose qu'il ne

1. « Don Juan faisait une différence très significative entre deux verbes espagnols : l'un voulait dire rêver, *soñar* ; et l'autre était *ensoñar*, qui signifie rêver de la façon dont rêvent des sorciers. Nous n'avons pas en anglais de distinction claire entre ces deux états : le rêve ordinaire, *sueño*, et cet état plus complexe que les sorciers appellent *ensueño* » (Carlos Castaneda, *Passes magiques*, éd. J'ai lu, 2008, p. 132). Carlos Castaneda a marqué cette différence en anglais en utilisant le terme *dreaming* (« l'acte de rêver »). Pour différencier le *rêve* des sorciers de nos rêves ordinaires, il est en italique dans la traduction française. (N.d.T.)

soit pas ! Je me suis efforcé de trouver une autre expression, mais il est trop enraciné. Peut-être y parviendras-tu toi-même, quoique le moment venu, comme d'habitude en sorcellerie, tu n'y attacheras sans doute plus d'importance car sa dénomination te sera parfaitement égale. »

Depuis que je le connaissais, don Juan n'avait cessé de m'expliquer que *rêver* était un art, découvert par les sorciers d'autrefois qui avaient su faire des rêves ordinaires de véritables portes d'accès à d'autres mondes de *perception*. Il fallait avant tout, insistait-il souvent, cultiver *l'attention du rêve*, une faculté qui consistait à accorder une attention particulière aux composants de nos rêves ordinaires ou à les aborder sur un mode de conscience spécifique.

L'idée que proposait don Juan n'était pas de choisir délibérément ses rêves, mais de fixer son attention sur certains éléments de rêves qui surgissaient spontanément. En suivant scrupuleusement ses instructions, j'avais réussi à obliger ma conscience à le faire.

Puis don Juan m'avait montré sur le plan énergétique ce que les sorciers d'autrefois considéraient comme l'origine du *rêve* : le déplacement du *point d'assemblage*. Celui-ci, m'avait-il dit, se déplaçait naturellement pendant le sommeil, mais il était un peu difficile de le *voir* parce que cela exigeait une certaine agressivité d'esprit – qu'affectionnaient particulièrement les anciens sorciers et grâce à laquelle, selon don Juan, ils avaient découvert tous les fondements de leur sorcellerie.

« C'est la mentalité du rapace, continua don Juan. On peut facilement y accéder puisqu'il est dans la nature de l'homme d'être un prédateur. Dans cette humeur agressive, tu pourrais *voir*, pendant qu'il dort, n'importe quel habitant de ce village – ou

même quelqu'un de beaucoup plus éloigné, peu importe. L'essentiel, c'est de parvenir à un sentiment d'indifférence totale. Tu veux quelque chose et tu pars le chercher, comme un félin en quête d'une proie. »

Riant de mon air contrarié, don Juan ajouta que la difficulté de cette technique était de se mettre dans le bon état d'esprit. On ne pouvait *voir* en étant passif, car *voir* n'était pas regarder, mais agir. Sans doute à cause de ses évocations suggestives, je me sentais, ce jour-là, étonnamment agressif. Le moindre muscle de mon corps débordait d'énergie, et dans mon *rêve*, je cherchais effectivement quelqu'un. Peu m'importait la personne, il me suffisait qu'elle soit endormie et, sans en avoir clairement conscience, je sentais une force me guider pour la trouver.

Je ne sus jamais qui elle était, mais tout en la *voyant*, je devinai la présence de don Juan. C'était une étrange sensation m'assurant que quelqu'un était là, un indéfinissable sentiment de proximité qui surgissait à un niveau de conscience que je n'avais jamais connu. Je ne pouvais concentrer mon attention que sur la personne endormie. Je savais – sans savoir comment – qu'il s'agissait d'un homme et que cet homme dormait, car la sphère lumineuse qui est la forme énergétique des êtres humains était chez lui un peu aplatie et s'élargissait sur les côtés.

Et je *vis* alors que son *point d'assemblage* n'était pas dans sa position normale, juste derrière les omoplates. Il s'était abaissé et déplacé vers la droite et se trouvait à présent à la hauteur des côtes. Je remarquai de plus qu'il ne restait pas fixe et bougeait par à-coups. Puis, brusquement, il revint à son emplacement habituel. J'eus la sensation que ma présence et celle de don Juan avaient tiré le dor-

meur du sommeil. Je me sentis submergé par une profusion d'images floues et me réveillai, me retrouvant à mon point de départ.

Don Juan m'avait également toujours dit que les sorciers se divisaient en deux groupes : les *rêveurs* et les *traqueurs*. Les *rêveurs* étaient ceux qui avaient la faculté de déplacer très facilement le *point d'assemblage*, et les *traqueurs* savaient parfaitement le maintenir dans cette nouvelle position. *Rêveurs* et *traqueurs* se complétaient et travaillaient de concert, par couples, tirant mutuellement profit de leurs aptitudes naturelles.

Il était donc possible, m'avait-il assuré, de déplacer et fixer à volonté le *point d'assemblage* si l'on adoptait la discipline de fer des sorciers. Ceux de sa lignée disaient que la sphère lumineuse qui nous constitue comporte au moins six cents positions du *point d'assemblage*, dont chacune nous introduit dans un monde nouveau. En le déplaçant sur l'une d'elles et en l'y maintenant, nous pouvons percevoir un autre monde, aussi riche et complet que notre monde habituel, mais totalement différent.

Tout l'art de la sorcellerie, m'avait ensuite expliqué don Juan, consistait à manipuler le *point d'assemblage*, à le déplacer à volonté sur les sphères lumineuses que sont les êtres humains. Et cette modification du point de contact de l'individu avec la *mer sombre de la conscience* affectait l'ensemble des innombrables champs d'énergie qui convergent en ce point sous forme de filaments lumineux. Une autre conscience entraînait alors en action, distincte de celle qui perçoit notre monde habituel, transformant les nouveaux champs énergétiques en données sensorielles qu'elle interprétait et percevait comme un monde différent.

Une bonne définition de la sorcellerie, disait don Juan, pouvait être de l'envisager comme une pratique consistant à manipuler le *point d'assemblage* pour modifier son contact avec la *mer sombre de la conscience* et permettant aux sorciers de percevoir d'autres mondes.

L'art des *traqueurs* intervenait dès que le *point d'assemblage* avait été déplacé. Il devait être maintenu sur cette nouvelle position pour pouvoir percevoir dans son intégralité la nouvelle réalité à laquelle on accédait, exactement comme pour celle de notre vie courante. Pour les sorciers de sa lignée, le monde que nous connaissons n'était que l'un des quelque six cents exemplaires que comprenait l'ensemble de l'univers.

Revenant sur l'objet de notre discussion – mes voyages dans la *mer sombre de la conscience* –, don Juan me dit que ce que j'avais vécu à partir de mon *silence intérieur* était très proche de ce que l'on fait pour *rêver* quand on est endormi. Mais lorsqu'on voyageait à travers la *mer sombre de la conscience*, il n'y avait aucune interruption provoquée par le fait d'aller dormir, ni la moindre tentative de contrôler son attention en rêvant. Le voyage à travers la *mer sombre de la conscience* engendrait une réaction immédiate, une forte sensation d'ici et maintenant. Des sorciers stupides, déplorait don Juan, avaient donné le nom de *rêve éveillé* à cette démarche permettant d'atteindre directement la *mer sombre de la conscience*, ce qui rendait le terme *rêve* encore plus ridicule.

« Tu as cru avoir simplement rêvé – dans un rêve ordinaire – que tu étais allé dans cette ville où je t'avais demandé de me retrouver, poursuivit-il, mais en réalité, tu as directement placé ton *point d'assemblage* sur une position spécifique de la *mer som-*

bre de la conscience qui correspondait à ce voyage, et celle-ci t'a ensuite fourni tout le nécessaire pour l'effectuer. Il n'y a aucun moyen de choisir l'endroit à sa guise. Les sorciers disent que le *silence intérieur* le sélectionne infailliblement. C'est simple, non ? »

Il m'expliqua ensuite toute la complexité de la démarche du choix qui, pour les *guerriers-voyageurs*, ne consiste pas réellement à choisir, mais à accepter élégamment les sollicitations de *l'infini*.

« C'est *l'infini* qui choisit. L'art du *guerrier-voyageur* consiste à cultiver la faculté de réagir à la plus discrète allusion et à acquiescer à chaque ordre de *l'infini*. Pour ce faire, il a besoin d'habileté, de force, et surtout de sobriété. Et une fois réunies, ces trois qualités ont pour corollaire l'élégance ! »

Après une courte pause, je revins sur le sujet qui m'intriguait le plus.

« Il me semble incroyable que je sois réellement allé dans cette ville, don Juan, non seulement avec mon esprit, mais aussi avec mon corps !

— C'est peut-être difficile à croire, mais pas à vivre. L'univers n'a pas de limites, et les possibilités qu'il offre sont innombrables. Ne te laisse pas influencer par ceux qui "ne croient que ce qu'ils voient", car c'est l'attitude la plus stupide qu'on puisse adopter. »

L'explication de don Juan était claire comme du cristal. Elle tenait parfaitement debout, mais dans un ailleurs que je ne connaissais pas et qui n'avait rien à voir avec le monde de ma réalité quotidienne. Don Juan m'assura alors, provoquant en moi une vive inquiétude, qu'il n'y avait pour un sorcier qu'une seule manière de réellement comprendre ces notions : en faire l'expérience pour en découvrir le goût et éprouver les sensations qui restaient inaccessibles à l'intellect.

« Que voulez-vous que je fasse, don Juan ?

— Il faut maintenant que tu voyages volontairement dans la *mer sombre de la conscience*. Et comme je te l'ai dit, il n'y a pas de méthode pour le faire. C'est le *silence intérieur* qui le fait, en suivant des voies qu'on ne peut ni expliquer ni comprendre, mais uniquement pratiquer. »

Don Juan me fit asseoir sur mon lit dans la position propice au *silence intérieur*. Je m'endormais généralement instantanément chaque fois que j'adoptais cette posture. Mais lorsque don Juan était là, sa présence m'en empêchait, et elle me mettait dans un état de parfaite quiétude. Cette fois-là, après un instant de silence, je me retrouvai en train de marcher. Don Juan me guidait en me tenant par le bras.

Nous n'étions plus chez lui. Nous nous promenions dans une ville Yaqui où je n'étais jamais allé. Je connaissais son existence, je m'en étais approché de nombreuses fois, mais la forte hostilité de ceux qui vivaient alentour m'avait fait à chaque fois rebrousser chemin. Il était pratiquement impossible pour un étranger d'y pénétrer. Seuls certains employés de la banque fédérale y accédaient librement, car cette administration achetait la production des cultivateurs Yaqui et menait avec eux d'interminables pourparlers au sujet des avances sur les futures récoltes.

Je reconnus instantanément cette ville d'après les descriptions qu'on m'en avait faites. Comme pour accroître mon étonnement, don Juan me chuchota à l'oreille que nous étions dans la localité en question. Je voulus lui demander comment nous nous y étions rendus, mais je ne pus prononcer ces paroles. Il y avait là un grand nombre d'Indiens qui discutaient vivement entre eux. Les esprits avaient l'air de s'échauffer. Je ne comprenais pas un mot de ce qu'ils

disaient, et au moment où j'eus la pensée que c'était normal puisque je ne parlais pas leur langue, il y eut comme une éclaircie. Un surcroît de lumière parut éclairer la scène qui gagna en précision et en netteté, et je me mis à comprendre ce que disaient ces gens, sans savoir comment. Leurs paroles étaient pour moi parfaitement intelligibles, non les mots eux-mêmes, mais les ensembles que constituaient les phrases, comme si mon esprit pouvait capter globalement leurs enchaînements de pensées.

J'eus alors un terrible choc, non parce que je saisissais ce qu'ils disaient, mais en raison du contenu de leurs propos. Ces gens étaient extrêmement belliqueux et n'avaient rien à voir avec des Occidentaux. Ils parlaient de luttes, de guerres, de stratégies. Ils évaluaient leurs forces, leurs ressources en hommes et en matériel, et se plaignaient de ne pouvoir livrer bataille. Je sentais physiquement l'angoisse qu'engendrait leur impuissance. Ils n'avaient que des bâtons et des pierres pour combattre des armes de haute technologie, et ils se désolaient de ne pas avoir de leaders. Plus que tout, ils désiraient ardemment l'apparition d'un chef de guerre dont le charisme les galvaniserait.

Puis j'entendis une voix cynique exprimer une pensée qui parut accabler tout le monde, moi y compris, car je semblais faire partie intégrante de leur groupe. Elle déclara qu'ils étaient de toute manière battus d'avance car, si l'un d'entre eux avait le charisme lui permettant de s'imposer et de les rassembler, il serait immédiatement trahi à cause de l'envie, de la jalousie et du ressentiment de ses pairs.

Je voulus raconter à don Juan ce qui m'arrivait mais ne pus prononcer un mot. Lui seul pouvait parler.

« Les Yaqui n'ont pas le monopole de la mesquinerie, me dit-il à l'oreille. Tous les êtres humains sont piégés dans ce genre de situations, alors que cette attitude n'est même pas dans leur nature : elle leur est imposée de l'extérieur. »

Je sentis ma bouche s'ouvrir et se fermer machinalement, essayant de poser une question que je ne parvenais pas à concevoir. J'avais l'esprit complètement vide, dépourvu de la moindre pensée. Nous étions, don Juan et moi, au milieu d'un cercle de gens où personne ne semblait nous avoir remarqués. Je ne décelais aucun mouvement, aucune réaction, aucun regard furtif pouvant révéler qu'ils étaient conscients de notre présence.

Subitement, je me retrouvai dans une ville mexicaine édiflée autour d'une gare de chemin de fer, une ville située à deux ou trois kilomètres à l'est de la maison de don Juan. Nous étions tous deux au milieu de la rue, à côté de la banque du gouvernement. Je vis alors l'une des scènes les plus étranges dont j'aie été témoin dans le monde de don Juan. Je voyais l'énergie circuler dans l'univers, mais je ne voyais pas les êtres humains sous leur forme énergétique habituelle, sphérique ou oblongue. Ceux qui m'entouraient ressemblaient un instant aux gens normaux de la vie courante, puis devenaient l'instant d'après d'étranges créatures dont la sphère lumineuse, transparente, était comme un halo autour d'un noyau ressemblant à un insecte. Comme ce noyau n'avait pas une forme de primate et n'évoquait en rien un squelette, il ne pouvait donc s'agir d'une vision radioscopique de l'ossature. Je distinguais plutôt des formes géométriques constituées de ce qui me semblait être des vibrations de matière. J'y voyais comme des lettres de l'alphabet : un T majuscule semblait être le support structurel de l'ensemble ; un

gros L inversé était suspendu face à lui ; la lettre grecque delta, qui descendait presque jusqu'au sol, prolongeait la barre verticale du T et paraissait soutenir le tout. En haut de la lettre T, une sorte de filin de deux ou trois centimètres de diamètre traversait le haut de la sphère lumineuse, ce qui donnait à l'ensemble l'allure d'une gigantesque perle suspendue par le sommet comme un bijou.

Me décrivant un jour à l'aide d'une métaphore la liaison énergétique des fibres constituant les êtres humains, don Juan m'avait dit que les anciens sorciers les comparaient à un rideau de perles enfilées sur des fils. J'avais pris cette description au pied de la lettre, en pensant que le fil passait à travers les divers champs d'énergie qui nous constituent, du sommet de la tête jusqu'au bout des pieds. Mais le fil d'attache que je *voyais* donnait plutôt une allure de pendentif à la forme arrondie des champs énergétiques de l'être humain. Je ne *voyais* aucune autre créature enfilée sur le même fil. Chaque personne que je *voyais* était un être de forme géométrique ayant un filament sur la partie supérieure de son halo sphérique, filament qui me rappelait terriblement les formes segmentaires – ressemblant un peu à des vers – que voient certains d'entre nous lorsqu'ils sont en plein soleil les yeux mi-clos.

Nous marchâmes d'un bout à l'autre de la ville, don Juan et moi, et je *vis* des centaines de ces créatures de forme géométrique. Mais ma faculté de les *voir* était extrêmement instable : je les *voyais* un instant, puis je les perdais de vue et me retrouvais face à des êtres humains habituels.

Une sorte d'épuisement me gagna rapidement et je ne *vis* plus que des gens normaux. Don Juan me dit qu'il était temps de rentrer à la maison, et de nouveau, quelque chose en moi brouilla mon sen-

timent habituel de continuité. Je me retrouvai chez don Juan sans avoir la moindre idée de la manière dont j'avais couvert la distance me séparant de la ville. J'étais allongé dans mon lit, et j'essayais désespérément de me souvenir, de fouiller dans ma mémoire, de sonder le tréfonds de mon être pour comprendre comment j'étais allé dans la ville Yaqui, puis dans celle de la station de chemin de fer. Je ne pouvais croire qu'il s'agissait de rêves ordinaires, car les scènes étaient trop détaillées pour ne pas être réelles, et il était pourtant impossible qu'elles l'aient été.

« Tu perds ton temps, me dit don Juan en riant. Je te garantis que tu ne sauras jamais comment nous nous sommes rendus de la maison à la ville Yaqui, puis à celle de la station de chemin de fer, pour revenir enfin à la maison. Cette rupture dans la continuité temporelle est l'œuvre du *silence intérieur*. »

Cette interruption du flux continu qui nous rend le monde compréhensible, m'expliqua-t-il patiemment, est un acte de sorcellerie. Selon lui, j'avais voyagé ce jour-là dans la *mer sombre de la conscience* et j'avais *vu* les gens comme ils sont dans la vie habituelle. Puis j'avais *vu* le fil d'énergie qui relie les lignes individuelles des êtres humains.

Don Juan me répéta à plusieurs reprises que j'avais assisté à quelque chose de spécial et d'inexplicable. J'avais compris ce que disaient ces gens sans connaître leur langue, j'avais *vu* le fil d'énergie qui relie les êtres humains à d'autres êtres, et j'avais choisi tout cela par un acte d'*intention*. Il insista sur un point : cet acte que j'avais accompli n'avait rien de conscient ou de délibéré. Il avait été effectué à un niveau profond, imposé par une nécessité. J'avais

éprouvé le besoin de connaître diverses possibilités de voyage dans la *mer sombre de la conscience*, et mon *silence intérieur* avait guidé l'*intention* – cette force éternelle et immuable de l'univers – pour satisfaire cette aspiration.

La conscience inorganique

Au cours de mon apprentissage, don Juan me révéla un jour la difficulté de sa situation et la complexité de sa vie. S'il vivait dans cette bicoque à Sonora, m'affirma-t-il, c'était parce qu'elle dépeignait parfaitement mon état de conscience. Contrarié et abattu, je ne pouvais croire qu'il me trouve aussi misérable. Je doutais également qu'il ait à sa disposition d'autres lieux de résidence comme il le prétendait.

Il s'avéra qu'il avait raison sur les deux points. Mon état de conscience était misérable, et il avait effectivement d'autres domiciles où il aurait pu vivre infiniment plus confortablement que dans la baraque où je l'avais trouvé la première fois. Il n'était pas non plus le sorcier solitaire que je croyais, mais le chef de file d'un groupe de quinze autres *guerriers-voyageurs*, composé de dix femmes et cinq hommes. Je tombai des nues lorsqu'il m'amena dans sa maison située au centre du Mexique où il vivait avec ses compagnons sorciers.

« Habitez-vous à Sonora uniquement à cause de moi, don Juan ? lui demandai-je, incapable d'assumer cette responsabilité qui m'emplissait de culpa-

bilité et de remords et me donnait l'impression d'être un imbécile.

— Oh, je n'y habitais pas vraiment, me dit-il en riant. Je t'y rencontrais seulement.

— Mais vous ne saviez pas quand j'allais venir vous voir, don Juan ! Je n'avais aucun moyen de vous le faire savoir !

— Si tu te souviens bien, me dit-il, il y a eu de nombreuses fois où tu ne m'as pas trouvé. Tu devais alors t'asseoir patiemment et m'attendre, parfois pendant des jours.

— Preniez-vous l'avion pour aller à Guaymas, don Juan ? lui demandai-je le plus sérieusement du monde, puisque cela me paraissait le moyen de transport le plus rapide.

— Non, je ne prenais pas l'avion pour Guaymas, me répondit-il avec un grand sourire. Je volais directement jusqu'à la bicoque où tu m'attendais. »

Il me racontait délibérément, je le savais, une chose que mon esprit linéaire ne pouvait comprendre ou accepter, une chose qui me déconcertait au plus haut point. Mon niveau de conscience, à l'époque, m'amenait sans cesse à me poser la grande question : et si tout ce que disait don Juan était vrai ?

Je ne l'interrogeai pas davantage car je me sentais complètement perdu, essayant de combler le fossé entre nos deux modes de pensée et d'action.

Dans ce nouvel environnement, don Juan commença à minutieusement m'enseigner un aspect plus complexe de son savoir, un aspect qui réclamait toute mon attention et pour lequel il ne suffisait plus de simplement suspendre son jugement. Le moment était venu pour moi de plonger dans les profondeurs de son enseignement. Il fallait que je

cesse d'être objectif, sans pour autant devenir subjectif.

J'aidais ce jour-là don Juan à nettoyer des perches de bambou derrière sa maison. Il m'avait fait enfiler des gants de travail parce que, m'avait-il dit, les éclats de bambou étaient très coupants et provoquaient facilement des infections. Puis il m'avait montré comment utiliser le couteau à cet effet et je m'étais absorbé dans ma tâche.

Il revint me parler et je dus m'interrompre pour l'écouter. Il me déclara que j'en avais suffisamment fait et que nous allions rentrer dans la maison. Me désignant un fauteuil très confortable dans son vaste living-room qui était presque vide, il m'offrit des noix, des abricots secs et des tranches de fromage joliment disposés sur une assiette. Je tentai de protester en disant que je n'avais pas faim et voulais finir le travail que j'avais entrepris. Mais il n'y fit pas attention et me recommanda de grignoter lentement et soigneusement, parce que j'allais avoir besoin de bonnes réserves pour maintenir ma vigilance et demeurer attentif à tout ce qu'il allait me dire.

« Tu sais déjà, commença-t-il, qu'il existe dans l'univers une force éternelle et immuable, celle que les anciens sorciers appelaient la *mer sombre de la conscience*. Quand leur puissance de perception était à son maximum, ce qu'ils voyaient leur faisait froid dans le dos. Ils voyaient que la *mer sombre de la conscience* était non seulement la source de la conscience des organismes, mais aussi de celle d'entités n'ayant pas d'organisme.

— Que voulez-vous dire, don Juan ? Il existerait des êtres sans organisme qui sont malgré tout conscients ? lui demandai-je, interloqué, car il n'avait jamais évoqué cette idée auparavant.

— Les vieux chamans ont découvert que l'ensemble de l'univers est constitué de deux forces jumelles opposées, mais complémentaires. Ainsi notre monde a un jumeau, un monde opposé et complémentaire peuplé par des êtres doués de conscience, mais dénués d'organisme, auxquels ils avaient donné le nom d'*êtres inorganiques*.

— Et où est ce monde, don Juan ? lui demandai-je en croquant machinalement un morceau d'abricot sec.

— Ici, là où toi et moi sommes assis en ce moment même, me répondit-il d'un ton très naturel, riant ouvertement de ma nervosité. Je t'ai dit qu'il s'agit d'un monde jumeau et il est donc intimement relié au nôtre. Les sorciers mexicains d'autrefois ne pensaient pas comme toi en termes d'espace et de temps. Ces deux types de conscience coexistent sans jamais empiéter l'un sur l'autre car ils sont complètement différents. Les anciens chamans abordaient ce problème sans se préoccuper de l'espace et du temps. Ils soutenaient qu'une telle différence sépare le niveau de conscience des *êtres organiques* de celui des *êtres inorganiques* qu'ils peuvent coexister avec un minimum d'interférences.

— Pouvons-nous percevoir ces *êtres inorganiques*, don Juan ?

— Bien sûr. Les sorciers le font à volonté. Les gens normaux les perçoivent aussi, mais sans s'en rendre compte, car ils n'ont pas conscience de l'existence de ce monde parallèle. Lorsqu'ils évoquent cette possibilité, ils se lancent dans toutes sortes d'élucubrations fantaisistes sans jamais se douter que leurs fantasmes ont pour origine un savoir subliminal que nous possédons tous : nous ne sommes pas seuls. »

J'étais fasciné par les paroles de don Juan. J'avais maintenant une faim dévorante, un vrai creux à l'estomac. Je ne pouvais rien faire d'autre que l'écouter le plus attentivement possible en continuant à manger.

« Ce qui est gênant dans ta manière de voir les choses en termes d'espace et de temps, poursuivit-il, c'est que tu ne remarques que ce qui se situe dans l'espace et le temps dont tu disposes, qui sont très limités. Les sorciers, eux, ont un champ de perception beaucoup plus vaste où ils peuvent déceler une présence étrangère. Venant de tout l'univers, des entités inorganiques, mais conscientes, atterrissent en grand nombre dans le champ de conscience de notre monde sans que personne les remarque. Elles appartiennent à d'autres mondes qui existent au-delà du nôtre et de son jumeau. L'ensemble de l'univers regorge de toutes sortes de mondes où la conscience peut être *organique* ou *inorganique*.

« Les sorciers d'autrefois savaient déceler l'irruption de cette *conscience inorganique* venant d'autres mondes que le nôtre dans leur propre champ de conscience. Comme le font tous les êtres humains sur terre, ils avaient effectué d'innombrables classifications, et en particulier répertorié les divers types de cette énergie douée de conscience, qu'ils regroupaient sous l'appellation générale d'*êtres inorganiques*.

— Ces *êtres inorganiques* ont-ils une vie comme la nôtre, don Juan ?

— Si pour toi vivre, c'est être conscient, alors oui, ils connaissent la vie. Il serait même plus juste de dire que si la vie se mesure à l'intensité, l'acuité et la durée de cette conscience, ils sont beaucoup plus vivants que toi et moi.

— Mais est-ce qu'ils meurent ? »

Don Juan eut un petit rire avant de me répondre. « Si tu qualifies de mort l'interruption de la conscience, alors oui, ils meurent. Effectivement, leur conscience s'interrompt. Leur mort ressemble à celle d'un être humain, mais elle en diffère aussi, car la mort des êtres humains comporte une option cachée, un peu comme une clause écrite à la fin d'un contrat en lettres si minuscules qu'on la voit à peine. Il faut avoir une loupe pour la lire, et c'est pourtant la plus importante du document.

— Quelle est cette option cachée, don Juan ?

— Cette option est uniquement réservée aux sorciers. Eux seuls, à ma connaissance, ont lu les petits caractères, et elle est pour eux pertinente et réalisable. Pour le commun des mortels, la mort équivaut à une fin, celle de leur conscience et de leur organisme. Pour un *être inorganique*, la mort implique également l'interruption de sa conscience. Dans les deux cas, elle a pour effet de les aspirer dans la *mer sombre de la conscience*. Gorgées des expériences de leur vie, les consciences individuelles dissolvent leurs frontières et s'y déversent sous forme d'énergie.

— Mais quelle est cette option cachée qui n'est connue que des sorciers, don Juan ?

— Pour un sorcier, la mort est un facteur unifiant. Au lieu de désintégrer l'organisme, comme elle le fait ordinairement, elle l'unifie.

— Comment la mort pourrait-elle unifier quoi que ce soit ? protestai-je.

— Pour un sorcier, la mort met un terme au règne de toutes ces humeurs associées au corps. D'après les anciens chamans, c'était la dominance de l'une ou l'autre partie du corps qui régissait le comportement de l'ensemble. Le dysfonctionnement d'une partie entraînait la complète désorganisation du

tout, comme on le voit quand on se rend malade en mangeant des cochonneries, lorsque l'humeur de l'estomac affecte l'organisme entier. En mettant fin à la tyrannie de ces parties individuelles, la mort unifie la conscience qui devient unitaire.

— Voulez-vous dire que les sorciers demeurent conscients après leur mort ?

— Pour toi, la mort évoque un cadavre, un corps qui va se décomposer. Mais pour eux, c'est un acte unificateur qui ne laisse pas de cadavre et les consume entièrement. L'intégralité de leur corps se transforme en énergie, une énergie douée d'une conscience qui n'est plus fragmentée. Les frontières édifiées par l'organisme, celles qui sont normalement détruites par la mort, continuent à exister dans le cas des sorciers, même si elles ne sont plus visibles à l'œil nu.

« Je sais ce que tu meurs d'envie de me demander, ajouta-t-il avec un large sourire. Tu voudrais savoir si ce que je décris correspond à l'âme qui va au paradis ou en enfer à la fin de notre vie. Eh bien, non ! Une fois que les sorciers ont choisi cette option secrète au moment de leur mort, ils deviennent des *êtres inorganiques*, très spécialisés et ultrarapides, des êtres doués de facultés de perception prodigieuses. Ils entament alors ce que les chamans mexicains d'autrefois appelaient leur *voyage définitif*. *L'infini* devient leur champ d'action.

— Voulez-vous dire par là, don Juan, qu'ils deviennent éternels ?

— La sobriété qui caractérise un sorcier me suggère que leur conscience finira par s'interrompre, comme celle des *êtres inorganiques*, mais je n'ai jamais vu cet événement se produire. Je n'en ai pas de connaissance personnelle. Les anciens sorciers croyaient que la conscience de ce type d'être inor-

ganique durerait tant que la terre existerait. La terre étant leur matrice, cette affirmation me paraît raisonnable. »

L'ordonnance et la logique de ses explications me semblaient parfaites. Je ne voyais rien à ajouter. Mais une impression de mystère subsistait, comme si certains problèmes non formulés devaient encore être éclaircis.

Lors de ma visite suivante, j'engageai la conversation en posant tout de suite à don Juan la question qui m'obsédait l'esprit et me brûlait les lèvres.

« Est-il possible, don Juan, que les fantômes et les apparitions existent vraiment ? »

— Face à ce que tu appelles un fantôme ou une apparition, un sorcier ne se pose pas trente-six questions. Soit il s'agit d'une accumulation de champs énergétiques douée de conscience que nous assimilons à ce que nous connaissons, et dans ce cas, il en émane de l'énergie. Les sorciers les qualifient de *configurations génératrices d'énergie*. Si, en revanche, aucune énergie ne s'en dégage, elles ne sont que des créations fantasmagoriques, généralement enfantées par une puissante personnalité – puissante en terme de conscience.

« Tu m'as un jour raconté une histoire qui m'a beaucoup intrigué, me dit alors don Juan, celle qui concerne ta tante. T'en souviens-tu ? »

Vers l'âge de quatorze ans, j'étais allé vivre chez la sœur de mon père. Elle habitait une immense maison qui avait trois patios séparés par des appartements – comportant chacun chambre, salon, etc. Le premier patio était très austère et son sol était pavé. C'était là qu'entraient les voitures à chevaux à l'époque coloniale. Le deuxième patio était un magnifique verger où serpentaient des allées de bri-

ques de style mauresque. Quant au troisième, il regorgeait de jardinières fleuries et de cages d'oiseaux suspendues aux corniches du toit. Une fontaine centrale y coulait en permanence, et ma tante y avait installé un enclos grillagé pour ses coqs de combat – la passion de sa vie.

Elle avait mis à ma disposition tout un appartement situé face au verger. J'étais aux anges. Je pouvais manger tous les fruits que je voulais. Personne d'autre n'y touchait, sans que j'aie jamais su pourquoi. La maisonnée se composait de ma tante, une femme d'une cinquantaine d'années, grande et bien en chair, le visage rond, très joviale, qui savait raconter les histoires et qui dissimulait ses excentricités derrière la façade conventionnelle d'un catholicisme fervent ; d'un majordome, un homme grand et imposant ayant à peine dépassé la quarantaine, ancien sergent-major qui avait choisi de quitter l'armée pour occuper chez ma tante le poste mieux rémunéré de majordome, garde du corps et homme à tout faire ; de son épouse, une belle jeune femme qui, elle, tenait le rôle de dame de compagnie, cuisinière et confidente ; et de leur enfant, une petite fille potelée qui ressemblait tellement à ma tante que celle-ci l'avait légalement adoptée.

Ces quatre personnes étaient les gens les plus paisibles que j'aie jamais rencontrés. Elles menaient une existence très calme, uniquement ponctuée par les lubies de ma tante qui, sur un coup de tête, pouvait décider de partir en voyage ou d'acheter de nouveaux coqs de combat plus performants, afin de participer à des concours de haut niveau où d'énormes sommes d'argent étaient engagées. Elle les entraînait avec le plus grand soin, leur consacrant souvent toute sa journée, protégée par d'épais gants

de cuir et des jambières rigides pour éviter qu'ils ne la blessent.

Je vécus deux mois extraordinaires dans cette maison. Ma tante m'apprenait la musique chaque après-midi et elle me racontait d'interminables histoires sur les ancêtres de ma famille. Ma vie me paraissait idéale car personne ne me demandait l'heure à laquelle je rentrerais lorsque je sortais retrouver mes amis. La nuit, je passais parfois des heures allongé sur mon lit sans dormir, gardant habituellement ma fenêtre ouverte pour laisser le parfum des fleurs d'oranger imprégner ma chambre. Et chaque fois, j'entendais quelqu'un marcher en bas le long du corridor qui bordait les bâtiments sur toute la façade nord et reliait les trois patios de la maison. Il avait un sol carrelé et des arches magnifiques. Quatre petites ampoules, que l'on allumait de 18 heures à 6 heures du matin, l'éclairaient faiblement.

Je demandai un jour à ma tante qui pouvait bien marcher ainsi la nuit et s'arrêter à la hauteur de ma fenêtre, parce que cet individu s'arrêtait là, précisément, puis faisait demi-tour et repartait vers l'entrée principale.

« Ne t'en fais pas, mon chéri, me dit ma tante en souriant. C'est sûrement le majordome qui fait ses rondes. Ce n'est pas grave ! Tu as eu peur ? »

— Non, mais cela m'a intrigué, parce qu'il marche jusqu'à ma chambre toutes les nuits, et le bruit de ses pas me réveille. »

Elle me déclara d'un ton très naturel que le majordome, qui avait servi dans l'armée, était habitué à faire des rondes comme une sentinelle. Sans chercher plus loin, j'acceptai ses explications.

Quelque temps plus tard, je signalai au majordome que ses pas me réveillaient la nuit quand il

passait sous ma fenêtre et le priai, si cela lui était possible, de faire moins de bruit pour que je puisse mieux dormir.

« Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, me dit-il d'une voix bourrue.

— Ma tante m'a dit que vous faisiez des rondes.

— Absolument pas ! me déclara-t-il, les yeux brillants d'indignation.

— Mais qui marche alors sous ma fenêtre ?

— Vous vous faites des idées ! Personne ne marche sous votre fenêtre. Rendormez-vous et ne faites pas tant d'histoires ! Je vous dis ça pour votre bien. »

Rien n'était pire pour moi à l'époque que de m'entendre dire qu'on faisait quelque chose pour mon bien. Cette nuit-là, sitôt que j'entendis les pas, je sautai de mon lit et me postai derrière le mur, à l'entrée de mon appartement. Au moment où je crus l'individu arrivé à la hauteur de la deuxième ampoule, je sortis juste la tête pour le regarder. Les pas s'arrêtèrent brusquement, mais je ne vis personne. Le corridor faiblement éclairé était désert. Si quelqu'un y avait marché, il n'aurait pu se cacher car il n'y avait que des murs nus.

Ma frayeur fut si intense que je réveillai tout le monde avec mes hurlements. Ma tante et son majordome s'efforcèrent de me calmer en m'assurant que c'était un effet de mon imagination, mais j'étais dans un tel état d'agitation que, consternés, ils finirent tous deux par convenir que quelqu'un marchait toutes les nuits dans cette maison, même si l'on ne pouvait expliquer ce phénomène.

Don Juan m'avait dit qu'il s'agissait probablement de ma tante. Sans doute y avait-il un aspect de sa conscience qu'elle ne pouvait contrôler, et

toute cette histoire correspondait bien à son goût de la plaisanterie et du mystère. Selon lui, il était tout à fait possible que le subconscient de ma tante ait été non seulement à l'origine de tous ces bruits, mais également capable de manipulations beaucoup plus complexes. Il avait néanmoins ajouté que, pour être tout à fait honnête, il devait admettre la possibilité que ces pas soient le fait d'une *conscience inorganique*.

Les *êtres inorganiques* peuplant nos deux mondes étaient considérés par les sorciers de sa lignée comme de proches parents. Or ces chamans croyaient qu'il était vain de se lier d'affection avec des membres de notre famille, car les exigences imposées par ce genre d'attachement étaient toujours exorbitantes. Selon don Juan, ce type d'*êtres inorganiques*, qui étaient nos plus proches cousins, ne cessait de communiquer avec nous, mais cette communication ne se situait pas au niveau de notre attention consciente. En d'autres termes, nous savions tout sur eux de façon subliminale, alors qu'ils savaient tout sur nous de manière consciente et délibérée.

« L'énergie de ces cousins germains est horripilante ! poursuivit don Juan. Ils sont aussi paumés que nous. Disons que les *êtres organiques* et *inorganiques* de nos deux mondes sont un peu comme les enfants de deux sœurs qui vivent dans des maisons voisines et se ressemblent beaucoup tout en étant différents. Ils ne peuvent nous aider, et nous ne pouvons rien pour eux non plus. Nous aurions peut-être pu nous associer et monter une fabuleuse entreprise familiale, mais cela ne s'est pas fait. Les deux branches de la famille sont très susceptibles et se vexent pour un rien, comme cela arrive souvent entre cousins germains. Le fond du problème, selon les anciens sorciers, c'est que les êtres humains

et les *êtres inorganiques* de ces mondes jumeaux sont tous terriblement égocentriques. »

Ces sorciers, ajouta-t-il, avaient distingué une catégorie particulière d'*êtres inorganiques*, les *éclairés* ou les *explorateurs*, qui venaient des profondeurs de l'univers et possédaient une conscience infiniment plus rapide et pénétrante que la nôtre. Après avoir affiné leurs modèles de classification pendant des générations, ils avaient conclu que certains types d'*êtres inorganiques*, appartenant à cette catégorie des *éclairés* ou des *explorateurs*, avaient une vivacité qui les rapprochait des hommes. Il était possible d'entrer en liaison et d'établir une relation symbiotique avec eux. Ils leur avaient donné le nom d'*alliés*.

L'erreur cruciale qu'avaient faite ces chamans à propos de ce type d'*êtres inorganiques*, m'expliqua don Juan, avait été d'attribuer des caractéristiques humaines à cette énergie impersonnelle et de croire qu'ils pourraient l'exploiter. Ils pensaient que ces concentrations énergétiques pouvaient les assister et comptaient sur elles, sans comprendre qu'étant constituées d'énergie pure, elles n'étaient pas en mesure de le faire.

« Voilà, je t'ai dit tout ce qu'il faut savoir sur les *êtres inorganiques*, me dit brusquement don Juan. La seule façon pour toi d'en vérifier la justesse est d'en faire directement l'expérience. »

Je ne lui demandai pas ce qu'il voulait que je fasse. Une peur indescriptible m'avait envahi, agitant mon corps de spasmes nerveux qui jaillissaient de mon plexus solaire comme d'un volcan, du haut du torse jusqu'au bout des pieds.

« Nous allons chercher aujourd'hui des *êtres inorganiques* », m'annonça-t-il.

Il m'ordonna de m'asseoir sur mon lit en prenant la position propice au *silence intérieur*. Je suivis son ordre avec une aisance inhabituelle. En temps normal, j'aurais éprouvé une certaine réticence que j'aurais certainement dissimulée, mais qui ne m'en aurait pas moins affecté. J'eus la vague impression en m'asseyant que j'avais déjà atteint le *silence intérieur*. Mes pensées étaient confuses. Je sentais autour de moi une obscurité impénétrable me donnant une impression d'endormissement. Mon corps était complètement immobile, soit parce que je n'avais aucune intention de bouger, soit parce qu'il m'était impossible de la formuler.

Quelques instants plus tard, je me retrouvai en train de marcher avec don Juan dans le désert de Sonora. Je reconnus l'endroit. J'y étais venu si souvent avec lui que je m'en souvenais dans les moindres détails. C'était la fin de l'après-midi, et la lumière du soleil couchant éveillait en moi une sorte de désespoir. Je marchais machinalement, conscient d'éprouver dans mon corps des sensations non accompagnées de pensées. Je ne me décrivais pas mon propre état. Je voulus le dire à don Juan, mais ce désir de lui communiquer mes sensations corporelles se volatilisa instantanément.

Don Juan me dit très lentement, d'une voix grave et profonde, que le lit de la rivière à sec sur lequel nous marchions était un lieu très favorable pour ce que nous avons en tête, et que je devais m'asseoir sur un gros galet, tout seul, tandis que lui ferait de même à une quinzaine de mètres. Je ne lui demandai pas, comme je l'aurais fait d'ordinaire, ce que j'étais censé faire. Je savais ce que je devais faire. J'entendis des bruits de pas s'approchant à travers les maigres fourrés disséminés alentour. Il n'y avait pas une humidité suffisante dans la région pour

encourager une forte croissance des broussailles. Seuls poussaient quelques buissons résistants, espacés les uns des autres de plusieurs mètres.

Je vis alors s'approcher deux hommes qui avaient l'air d'être du coin. C'était sans doute des Indiens de l'une des villes Yaqui du voisinage. Ils se dirigèrent vers moi, et l'un d'eux me demanda nonchalamment comment j'allais. Je voulus lui sourire, mais je n'y parvins pas. Mon visage était paralysé. Je me sentais pourtant plein de vie. J'avais envie de rire, de sauter en l'air, et ne pouvais le faire. Je lui répondis que j'allais bien, puis leur demandai qui ils étaient, en ajoutant que, sans les connaître, je ressentais pourtant un incroyable sentiment de familiarité en leur présence. L'un d'eux me dit d'un ton très naturel qu'ils étaient mes *alliés*.

Je les regardai longuement en m'efforçant de mémoriser leurs traits, mais ceux-ci changèrent. Ils semblaient se modeler selon la façon dont je les regardais. Aucune pensée ne me traversait l'esprit et je me laissais entièrement guider par des sensations viscérales. Je les fixai des yeux suffisamment longtemps pour effacer complètement leurs visages et me retrouvai finalement face à deux formes lumineuses qui brillaient et vibraient. Elles n'avaient pas de frontières précises et paraissaient maintenir leur cohérence de l'intérieur. À certains moments, elles s'aplatissaient et s'élargissaient. Puis elles reprenaient une forme verticale de la taille d'un être humain.

Brusquement, je sentis don Juan attraper mon bras droit et m'aider à me relever en me disant qu'il était temps de partir. L'instant d'après, je me retrouvai dans sa maison, au cœur du Mexique, plus perplexe que jamais.

« Tu as découvert aujourd'hui la *conscience inorganique*, et tu l'as *vue* comme elle est en réalité, me dit-il. L'énergie est le résidu irréductible de toute chose. En ce qui nous concerne, *voir* directement l'énergie est en fin de compte l'essentiel pour un être humain. Peut-être y a-t-il autre chose au-delà, mais nous n'y avons pas accès. »

Don Juan me répéta de nombreuses fois ces paroles pour m'aider à redescendre sur terre et à retrouver mon état normal.

Je lui racontai tout ce que j'avais vu, tout ce que j'avais entendu. Il m'expliqua que j'avais ce jour-là réussi à transformer la forme anthropomorphique des *êtres inorganiques* en leur essence : une énergie impersonnelle consciente d'elle-même.

« Tu dois bien comprendre que notre cognition n'est qu'un système d'interprétation qui, en déterminant des paramètres, limite nos possibilités. Et comme nous l'avons utilisé toute notre vie, nous n'osons pas nous risquer à remettre en cause ses affirmations.

« L'énergie de ces *êtres inorganiques* exerce sur nous une certaine influence que nous interprétons au gré de notre humeur. L'attitude la plus sensée, pour un sorcier, est de reléguer ces entités à un niveau abstrait. Moins il fait d'interprétation, mieux il se porte.

« À compter d'aujourd'hui, ajouta-t-il, chaque fois que tu auras l'étrange impression de voir une apparition, tiens bon et regarde-la fixement sans te laisser fléchir. S'il s'agit d'un *être inorganique*, ton interprétation se détachera comme une feuille morte. Si rien ne se passe, ce ne sera qu'une divagation de ton esprit froussard, qui d'ailleurs n'est pas vraiment le tien. »

Voir clair

Pour la première fois de ma vie, je ne savais plus comment me comporter dans le monde. Celui-ci, pourtant, n'avait pas changé. Ce malaise ne pouvait résulter que d'une déficience personnelle. L'enseignement de don Juan et toutes les pratiques dans lesquelles il m'avait si profondément engagé m'avaient sérieusement ébranlé et provoquaient avec mes semblables de graves problèmes relationnels. Après avoir examiné la question, je conclus que ce qui n'allait pas en moi, c'était mon besoin irréprensible de juger tout le monde à l'aune de don Juan.

Don Juan était pour moi un être qui menait sa vie en vrai professionnel, dans tous les sens du terme : il attachait de l'importance à chacun de ses actes, même insignifiants. J'étais entouré de gens qui se croyaient immortels, qui se contredisaient à chaque pas du chemin et dont les actes étaient la plupart du temps injustifiés. Il y avait deux poids, deux mesures, et les cartes avaient été mal distribuées. J'étais accoutumé à la conduite impeccable de don Juan, à sa parfaite humilité, et à l'envergure exceptionnelle de son intellect ; mais parmi les gens que

je connaissais, très peu soupçonnaient l'existence d'un autre mode de comportement pouvant susciter ces qualités. La plupart se contentaient du modèle courant, celui de l'autocontemplation¹ qui déforme et affaiblit l'être humain.

Ce fut un moment très difficile dans mes études universitaires. Je perdais de vue leur intérêt et tentais désespérément de trouver une justification à mes efforts. La seule chose qui me vint en aide et me permit de faire le lien, si ténu fût-il, fut une recommandation de don Juan qui m'avait dit un jour que les *guerriers-voyageurs* doivent vivre une histoire d'amour avec la connaissance, sous quelque forme qu'elle se présente.

Il avait défini le concept du *guerrier-voyageur* en disant que les sorciers étaient, selon lui, des guerriers voyageant dans la *mer sombre de la conscience*. Il avait ajouté que les êtres humains voyageaient également dans la *mer sombre de la conscience*, la terre n'étant qu'une étape de leur périple. Mais pour des raisons indépendantes, qu'il n'avait pas jugé utile de me révéler à l'époque, ils avaient interrompu leur voyage. Ils étaient piégés dans une sorte de tourbillon, un courant qui les faisait tourner en rond en leur donnant l'impression d'avancer, alors

1. Le terme « autocontemplation » traduit l'expression anglaise *self-reflection*, que Carlos Castaneda a particulièrement bien illustrée par la métaphore suivante : « Les sorciers disent que nous sommes dans une bulle. C'est une bulle à l'intérieur de laquelle on nous met dès la naissance. Au début, la bulle est ouverte, puis elle commence à se fermer, jusqu'à ce que nous soyons scellés en elle. Cette bulle, c'est notre perception. Nous vivons à l'intérieur de la bulle pendant toute notre vie. Et tout ce dont nous sommes témoins sur ses parois rondes correspond à notre propre reflet » [*Histoires de pouvoir*, éd. Gallimard, p. 239 (N.d.T.)].

qu'ils restaient sur place. Les sorciers, m'avait-il affirmé, étaient les seuls à s'opposer à cette étrange force qui gardait les êtres humains prisonniers. Grâce à leur discipline, ils pouvaient se libérer de son emprise et poursuivre leur *voyage de conscience*.

Ce qui précipita l'effondrement final de ma vie universitaire fut mon incapacité de me passionner pour les sujets habituels de l'anthropologie dont je me fichais éperdument, non à cause de leur manque d'attrait, mais parce qu'il s'agissait la plupart du temps de questions où mots et concepts devaient être manipulés pour obtenir un résultat donné et établir un précédent, comme dans un document légal. C'était ainsi, m'affirmait-on, que se constituait le savoir humain, l'effort de chacun étant comme une pierre ajoutée à l'édifice que constituait un système de connaissance. L'exemple qu'on me citait était celui du droit – de la science juridique – qui régit notre vie et s'avère pour nous d'une extrême importance. Quoi qu'il en soit, les idées romantiques que j'avais à l'époque m'interdisaient de me considérer comme un membre de « l'ordre » des anthropologues. J'avais décidé une fois pour toutes que l'anthropologie devait être la matrice de toute activité humaine, ou la mesure de l'homme.

Avec son pragmatisme consommé et en vrai *guerrier-voyageur* de l'inconnu, don Juan me dit que je n'avais rien compris. D'après lui, peu importait que les sujets anthropologiques qui m'étaient proposés soient de simples manipulations de mots et de concepts. Ce qui comptait, c'était l'exercice de discipline.

« Être un bon lecteur ou lire quantité de livres passionnants ne présente aucun intérêt. Ce qui est primordial, c'est s'imposer la discipline de lire ce qu'on n'a pas envie de lire. Pour un sorcier, le point

crucial de l'exercice qui consiste à faire des études est de se concentrer sur ce qui lui répugne, et non sur ce qui lui plaît. »

Je décidai de quitter quelque temps l'université et me mis à travailler dans le service artistique d'une entreprise de décalcomanies. Je consacrais tous mes efforts, toutes mes pensées à ce travail. Mon ambition était d'effectuer les tâches qui m'étaient assignées aussi parfaitement et rapidement que possible. La sérigraphie des images sur les feuilles de vinyle s'effectuait selon un procédé technique particulier qui n'admettait aucune innovation, et l'efficacité de l'employé se mesurait à sa précision et sa vitesse. Ce travail, qui me plaisait beaucoup, devint pour moi une véritable drogue.

Je me liai d'amitié avec le directeur du service artistique qui en quelque sorte me prit sous son aile. Il s'appelait Ernest Lipton. Je l'admirais et le respectais énormément. C'était un excellent artiste, possédant un grand savoir-faire. Son seul défaut était sa gentillesse, les incroyables égards dont il faisait preuve envers autrui et qui confinaient à la passivité.

Un jour, par exemple, en quittant le parking du restaurant où nous avions déjeuné, il attendit très courtoisement qu'une autre voiture venant de démarrer sorte de son emplacement situé juste en face du sien. Le conducteur, qui de toute évidence ne nous avait pas vus, se mit à reculer à toute allure. Ernest Lipton aurait pu facilement klaxonner pour attirer son attention et l'avertir de notre présence. Mais il n'en fit rien, souriant bêtement, et laissa le type lui rentrer dedans. Il se tourna alors vers moi pour s'excuser.

« Mince ! J'aurais dû donner un coup de klaxon, mais il fait un tel boucan que ça me gêne. »

Le type qui avait embouti sa voiture était furieux et il dut le calmer.

« Ne vous tracassez pas ! lui dit Ernest. Votre voiture n'a rien du tout. Vous avez seulement démoli mes phares, et de toute manière j'allais les remplacer. »

Une autre fois, dans ce même restaurant, des clients japonais qu'il avait invités à déjeuner nous parlaient avec animation en nous posant toutes sortes de questions. Arrivant avec le plat principal, le serveur se mit à débarrasser les assiettes des hors-d'œuvre pour faire de la place, du mieux qu'il put vu l'étroitesse de la table. Pour avoir un peu plus d'espace, un des clients japonais avança son assiette, ce qui repoussa celle d'Ernest qui glissa de la table. Il aurait pu là aussi prévenir cet homme, mais sans broncher, avec un large sourire, il laissa tranquillement tomber l'assiette sur ses genoux.

En une autre occasion, il me demanda de venir chez lui l'aider à installer dans son patio une pergola sur laquelle il voulait faire pousser une vigne pour faire de l'ombre et avoir du raisin. Après avoir fixé les chevrons entre eux, nous les avons soulevés d'un côté pour les boulonner aux poteaux. Ernest était grand et costaud et, en faisant levier avec une barre de bois, il souleva l'autre côté pour que je puisse engager les boulons dans les trous déjà percés. Mais avant que j'aie eu le temps de le faire, on frappa avec insistance à la porte et Ernest me demanda d'aller ouvrir pendant qu'il soutenait l'ensemble.

C'était sa femme qui revenait de ses courses. Elle se mit à me raconter toutes sortes de choses et j'oubliai complètement Ernest. Je l'aidai même à ranger ses provisions, et j'avais un pied de céleri à la main lorsque je me souvins brusquement que mon ami

devait toujours porter le cadre de chevrons. Le connaissant, je savais qu'il n'avait pas renoncé et patientait calmement, attendant des autres la considération qu'il manifestait à leur égard. Je me précipitai à toute allure derrière la maison et le découvris affalé par terre comme une poupée de chiffon. Épuisé par la charge de cette pesante structure en bois, il avait eu un malaise. Je dus appeler ses amis qui vinrent me donner un coup de main pour tout hisser et mettre en place. Ernest, lui, était allé se coucher, persuadé d'avoir une hernie.

L'histoire classique que l'on racontait à son sujet s'était passée un week-end où il était allé faire une randonnée en montagne avec des amis. Ils avaient campé la nuit et, alors que tout le monde dormait, Ernest Lipton s'était levé pour satisfaire un besoin urgent dans les buissons avoisinants. Avec sa prévenance habituelle, il s'était un peu éloigné pour ne déranger personne, et c'est là qu'il avait glissé dans l'obscurité et dévalé le versant de la montagne. Il était convaincu, comme il le raconta par la suite à ses proches, que sa chute au fond de la vallée allait être mortelle. Par chance, il avait pu s'agripper du bout des doigts à une corniche et avait attendu pendant des heures, en cherchant dans le noir un point d'appui pour ses pieds afin de soulager ses bras. Il était résolu à tenir bon le plus longtemps possible. En allongeant les jambes aussi loin qu'il le put, il trouva dans la falaise de petites protubérances qui l'aidèrent à se maintenir et resta ainsi collé au rocher – comme une décalcomanie – jusqu'au lever du jour. Alors, l'obscurité se dissipant, il s'aperçut qu'il n'était qu'à trente centimètres du sol.

« Mais pourquoi n'as-tu pas appelé au secours, Ernest ? protestèrent ses amis.

— Bof, je pensais que cela ne servirait à rien, répliqua-t-il. Personne ne m'aurait entendu. Il me semblait avoir dévalé la pente sur plus de quinze cents mètres. Et en plus, tout le monde dormait. »

Le coup de grâce fut pour moi sa décision — lui qui passait deux heures par jour dans le trajet entre son domicile et son travail — d'acheter une voiture économique, une Coccinelle Volkswagen, et de mesurer sa consommation d'essence. Je fus stupéfait quand il nous annonça un matin qu'il réussissait à faire moins de deux litres au cent. Avec sa précision habituelle, il nuança sa déclaration en disant que la majeure partie du trajet ne s'effectuait pas en ville, mais sur l'autoroute, même si aux heures de grande circulation il devait sans cesse ralentir et accélérer. Une semaine plus tard, il nous dit qu'il avait encore réduit sa consommation.

Ce magnifique exploit connut son apogée lorsqu'il atteignit des chiffres tout bonnement incroyables : avec un litre de carburant, sa voiture parcourait plus de deux cent quarante kilomètres. Ses amis lui conseillèrent d'en parler à la société Volkswagen afin qu'elle fasse figurer ce record dans ses annales. Ernest Lipton était aux anges. Il jubilait en disant qu'il ne savait pas ce qu'il ferait s'il atteignait la barre des trois cents kilomètres. Tout le monde lui déclara qu'il devrait crier au miracle.

Cet épisode extraordinaire s'acheva un beau matin, quand il prit sur le fait un de ses amis qui depuis des mois lui faisait la blague la plus vieille du monde en rajoutant chaque jour trois ou quatre tasses d'essence dans son réservoir, de manière à faire remonter la jauge.

Ernest Lipton se mit presque en colère et fit un commentaire qui, dans sa bouche, était très sévère : « Zut alors ! Et c'est censé être drôle ? »

Je savais depuis des semaines qu'on lui faisait cette farce, mais je ne pouvais intervenir. Cela ne me regardait pas. Les personnes qui se jouaient ainsi de lui étaient des amis de longue date, et j'étais un nouveau venu. Lorsque je vis combien il était déçu et peiné, mais toujours incapable de se fâcher, une vague d'angoisse et de culpabilité me submergea. Je me retrouvai face à l'un de mes vieux ennemis. Tout en l'aimant énormément, je méprisais Ernest Lipton. C'était un faible.

Le fond du problème, c'est qu'avec ses grosses lunettes, son front dégarni, et ses poils de barbe grisonnants qu'il ne pouvait jamais raser de près, il ressemblait à mon père. Il avait le même nez droit et effilé, le même menton pointu. Mais c'est son incapacité à faire exploser sa colère et à filer une rouste à ces mauvais plaisants qui avait pour moi scellé cette ressemblance en lui faisant franchir une sorte de seuil de sécurité.

Un souvenir me revint en mémoire : mon père était tombé follement amoureux de la sœur de son meilleur ami. Or je la vis un jour dans une station touristique, main dans la main avec un jeune homme et visiblement très heureuse. Sa mère lui tenait lieu de chaperon. Ils se regardaient l'un l'autre avec ravissement, et pour autant que je puisse en juger, c'était l'un de ces tendres amours de jeunesse. Dès mon retour, je m'empressai de raconter à mon père, savourant chaque instant de mon récit avec la méchanceté de mes dix ans, que la fille qu'il aimait avait un petit ami. Il fut atterré et ne me crut pas.

« Mais est-ce que tu as déjà parlé à cette fille ? eus-je l'audace de lui demander. Est-ce qu'elle sait que tu es amoureux d'elle ?

— Ne sois pas stupide, petit morveux ! me dit-il d'un ton sec. Il est hors de question que je dise à

une femme des niaiseries de ce genre ! » Comme un enfant gâté, il me regardait avec fureur, les lèvres tremblant de rage.

« Elle est à moi et devrait savoir que je l'aime sans que j'aie besoin de le lui dire ! »

Il affirmait tout cela avec la certitude d'un enfant qui a toujours eu ce qu'il voulait dans la vie sans lever le petit doigt.

Au mieux de ma forme, je lui répliquai tranquillement : « Moi je crois qu'elle attendait que quelqu'un le lui dise, et on t'a devancé. »

J'étais prêt à prendre mes jambes à mon cou pour lui échapper, car je croyais qu'il allait se mettre dans une colère noire et me filer une gifle, et au lieu de cela, il s'effondra et se mit à pleurer. Puis il me demanda en sanglotant – puisque, me dit-il, j'étais capable de faire n'importe quoi – si je voulais bien espionner cette fille pour lui raconter ce qui se passait.

Mon mépris pour mon père n'eut plus de bornes. Mais en même temps, je l'aimais de tout mon cœur, et la mort dans l'âme, je me maudis de l'avoir ainsi couvert de honte.

Ernest Lipton me rappelait tellement mon père que je dus quitter mon travail, prétextant la reprise de mes études. Je ne voulais pas accroître le poids qui pesait déjà sur mes épaules. Je ne m'étais jamais pardonné d'avoir causé à mon père ce chagrin, et je ne lui avais jamais pardonné de s'être montré aussi lâche.

Je retournai à l'université et entrepris la tâche gigantesque de me remettre à mes études d'anthropologie. Ce qui rendait ma réintégration si difficile, c'était que la seule personne avec qui j'aurais pu

travailler avec aisance et avec plaisir était un archéologue ne faisant pas partie de mon département. J'aimais son admirable cordialité, son indéfectible curiosité et l'enthousiasme avec lequel il élargissait sans cesse ses connaissances, sans se crispier ni s'accrocher à des positions indéfendables. C'était son influence qui m'avait fait privilégier le travail de terrain. Il était lui-même allé sur le terrain pour littéralement en extraire l'information, et son sens pratique était pour moi une oasis de simplicité. Lui seul m'avait encouragé à aller de l'avant sur ce plan, en me disant que je n'avais rien à perdre.

« On ne peut gagner que si l'on est prêt à tout perdre », m'avait-il dit un jour, me donnant le conseil le plus sensé que j'aie jamais reçu à l'université. Si j'avais consciencieusement suivi les instructions de don Juan en m'efforçant de corriger ma tendance obsessionnelle à l'autocontemplation, je n'aurais véritablement rien eu à perdre et tout à gagner. Mais le jeu que j'avais en main ne me permettait pas de le faire à l'époque.

Quand je parlai à don Juan des difficultés que je rencontrais pour trouver un professeur avec qui travailler, il eut une réaction très brutale. Il me traita d'emmerdeur, de vieux raseur maniaque, et bien pire. Et il ajouta – ce que je savais déjà – que si j'étais un peu moins crispé, j'aurais pu travailler et réussir avec n'importe qui, dans le domaine universitaire ou dans le monde des affaires.

« Les *guerriers-voyageurs* ne se plaignent pas, poursuivit don Juan. Ils acceptent tous les défis que leur présente *l'infini*. Un défi est un défi. Il n'a rien de personnel et ne peut être assimilé à une quelconque déveine. Le *guerrier-voyageur* en sort vainqueur ou vaincu. Et il est bien plus excitant de

gagner la partie que de la perdre, alors gagne-la ! »

Je lui répondis que c'était dans mon cas beaucoup plus facile à dire qu'à faire, et que mes difficultés étaient insolubles car elles avaient pour origine l'incohérence de mes semblables.

« Ceux qui t'entourent ne sont pas en tort, me déclara-t-il, parce qu'ils ne peuvent s'empêcher de se conduire comme ils le font. Tout est en fait de ta faute, parce que toi, qui peux t'en empêcher, tu préfères au fond les juger. N'importe quel idiot est capable de juger, et en les jugeant, tu n'obtiendras d'eux que le pire. Nous, les êtres humains, sommes tous prisonniers, et c'est cet emprisonnement qui nous fait agir de manière si déplorable. Ton défi à toi, c'est d'accepter les gens comme ils sont. Laisse-les donc tranquilles !

— Pour une fois, vous vous trompez complètement, don Juan ! Croyez-moi, cela ne m'intéresse absolument pas de les juger ou de me mêler de leurs affaires.

— Tu sais très bien de quoi je parle, insista-t-il avec obstination. Si tu n'es pas conscient de ton besoin de les juger, tu es encore plus mal en point que je pensais. C'est le défaut des *guerriers-voyageurs* qui se remettent en route. Ils deviennent arrogants et se croient supérieurs. »

Je reconnus que mes griefs étaient souvent très mesquins. Je le savais très bien, mais j'étais confronté quotidiennement à des faits qui avaient la détestable particularité de miner mes bonnes résolutions. Je me sentais malgré tout gêné de lui relater tous ces incidents qui me tracassaient tant.

« Vas-y, m'exhorta-t-il. Raconte-moi tout ! Tu n'as pas à avoir de secrets pour moi. Je ne suis qu'un simple conduit par où tout ce que tu vas me dire sera projeté dans *l'infini*.

— Mais mes griefs sont dérisoires, don Juan. Je suis comme tous les gens que je connais. On ne peut parler à un seul d'entre eux sans l'entendre se plaindre, ouvertement ou à mots couverts. »

Je racontai alors à don Juan que mes amis s'arrangeaient pour glisser dans le moindre dialogue une interminable série de plaintes, comme dans la conversation suivante :

« Comment ça va, Jim ?

— Ça va, Cal, ça va. »

Suivait un long silence, au bout duquel je me sentais obligé de dire : « Quelque chose ne va pas, Jim ?

— Non, non. Tout va très bien. J'ai juste un petit problème avec Mel. Tu sais comme il est chiant avec son égoïsme. On doit prendre ses amis comme ils sont, non ? Mais il pourrait quand même montrer un peu plus de considération pour les autres, merde ! Qu'est-ce que tu veux, il est comme ça ! Il te fait toujours porter le chapeau – prends-moi comme je suis ou va te faire voir. Ça se passe comme ça depuis qu'on a douze ans et j'y suis vraiment pour rien. Mais pourquoi faut-il que je me le coltine encore, putain ?

— Ouais, c'est vrai, t'as raison, Jim. Tout le monde sait que Mel n'est pas facile !

— Tiens, puisqu'on parle de gens énervants, t'as rien à lui envier, Cal. Je peux jamais compter sur toi », etc.

Un autre dialogue classique était :

« Comment vas-tu, Alex ? Comment se passe ta nouvelle vie, maintenant que tu es marié ?

— Très bien, très bien. Pour la première fois de ma vie, je mange à heures régulières, et des repas faits maison. Mais je grossis ! J'ai rien d'autre à faire

que de regarder la télé. Avant je sortais avec vous le soir, j'allais retrouver mes copains, mais à présent je peux plus. Theresa me laisserait pas faire. Je pourrais l'envoyer paître, c'est sûr, mais je veux pas lui faire de peine. Je suis content, mais j'ai pas le moral. »

En fait, Alex avait été le type le plus malheureux du monde jusqu'à son mariage. Une de ses plaisanteries classiques était de nous dire, chaque fois que nous tombions sur lui : « Hé, viens voir, approche-toi de la voiture, je veux te présenter ma nouvelle femelle. »

Il présentait sa « femelle » à tous ses amis et adorait voir notre expression de déception dès que nous nous apercevions qu'il s'agissait d'une chienne. Nous avions été ébahis lorsqu'il avait épousé Theresa, une championne de course de fond. Ils s'étaient rencontrés dans un marathon au cours duquel Alex s'était évanoui en pleine nature, à la montagne. Theresa avait dû le ranimer et elle n'avait rien trouvé de mieux que de lui pisser dessus, sur la figure. C'est ainsi qu'elle l'avait fait prisonnier, en marquant son territoire. Les amis d'Alex l'appelaient « la pisseuse » et pensaient qu'elle était bien une chienne qui avait fait d'Alex un gros chien bien gras.

Cela nous fit rire un moment, don Juan et moi. Puis il me regarda d'un air sérieux.

« Ce sont les hauts et les bas de la vie courante, me dit-il. On gagne, on perd, et on ne sait jamais si on a vraiment gagné ou perdu. C'est le prix à payer quand on se laisse dominer par l'autocontemplation. Il n'y a rien que je puisse te dire, et il n'y a rien que tu puisses te dire à toi-même. Le seul conseil que je peux te donner, c'est de ne pas te sentir coupable d'être idiot. Tu dois faire tout ton possible

pour sortir de ce piège. Retourne à l'université ! Ce n'est pas le moment d'abandonner. »

Mon intérêt pour le monde universitaire déclinait de jour en jour. Je vivais sous pilote automatique. Je me sentais déprimé, abattu. Je remarquai cependant que mon esprit n'était pas impliqué. Je ne calculais rien, n'attendais rien et n'avais aucun objectif particulier. Ce n'étaient pas mes pensées, mais mes sentiments qui étaient obsessionnels. J'essayai de conceptualiser cette dichotomie entre un mental serein et des sentiments agités. C'est dans cet état d'esprit de désintérêt intellectuel et d'effervescence émotionnelle que je marchais un jour dans le campus, venant de quitter Haines Hall où était situé le département d'anthropologie pour aller déjeuner à la cafétéria.

Je fus soudain secoué par un étrange frisson. Croyant que j'allais m'évanouir, je m'assis sur les marches d'un escalier en brique. Des points jaunes dansaient devant mes yeux. J'avais l'impression de tourner. J'étais sûr que j'allais vomir. Ma vision devint floue et finit par s'obscurcir. Mon malaise physique était si intense et absolu qu'il ne pouvait laisser place à la moindre pensée. Je n'avais que des sensations corporelles de peur et d'angoisse mêlées d'euphorie, et l'étrange pressentiment que j'étais sur le point de vivre un événement capital. Mais ces impressions ne se traduisaient pas par des pensées. Quelques instants plus tard, je ne me rendis plus compte si j'étais assis ou debout. J'étais entouré d'une obscurité impénétrable et c'est alors que je *vis* l'énergie s'écouler dans l'univers.

Je *vis* une succession de sphères lumineuses, certaines se dirigeant vers moi et d'autres marchant dans la direction opposée. Je les *vis* une par une, comme don Juan m'avait dit qu'on les *voyait*. Je

savais qu'il s'agissait d'individus distincts car elles étaient de tailles différentes. J'examinais les détails de leur structure. Leur luminosité et leur forme arrondie étaient constituées d'un amas de fibres agglutinées, certaines très fines, d'autres plus épaisses. Chacune d'elles était recouverte d'une sorte de fourrure hirsute lui donnant l'air d'un étrange animal lumineux ou d'un gigantesque insecte arrondi recouvert de poils phosphorescents.

Le plus choquant pour moi fut de réaliser que j'avais *vu* ces insectes poilus toute ma vie. Chaque occasion où don Juan me les avait fait *voir* délibérément m'apparaissait désormais comme un détour dans le parcours que j'avais effectué avec lui. Je me souvenais de toutes les circonstances où il m'avait aidé à *voir* les gens comme des sphères lumineuses, et toutes avaient été des exemples particuliers de l'ensemble de cette *vision* à laquelle j'avais désormais accès. Je compris alors, sans l'ombre d'un doute, que j'avais toujours perçu l'écoulement de l'énergie dans l'univers, toute ma vie et tout seul, sans l'aide de quiconque.

Cette prise de conscience me bouleversa. Je me sentais extrêmement vulnérable, fragile. J'avais besoin de me mettre à l'abri, de me cacher quelque part. J'éprouvais la même impression que dans ces rêves que nous faisons tous un jour ou l'autre, où nous nous retrouvons tout nus et ne savons que faire. Mais je me sentais encore plus démuni, encore plus faible, et j'étais terrifié à l'idée de retrouver mon état habituel. Je sentais vaguement que j'étais allongé par terre. Je pris mon courage à deux mains pour effectuer ce retour à la normale, pensant que j'allais me retrouver couché sur les briques, agité de mouvements convulsifs, au beau milieu d'un cercle de badauds.

Cette sensation d'être allongé se précisa. Je sentis que je pouvais bouger les yeux. Je voyais la lumière à travers mes paupières fermées, mais j'avais peur de les ouvrir. Ce qui me semblait bizarre, c'est que je n'entendais aucun des spectateurs qui étaient censés m'entourer. Il n'y avait pas le moindre bruit. Finalement, je me hasardai à ouvrir les yeux. J'étais sur mon lit, dans mon studio – qui me servait aussi de bureau – situé à l'angle des boulevards Wilshire et Westwood.

Me retrouver dans mon lit me fit un choc épouvantable. J'eus un moment d'hystérie mais, pour une raison que j'ignore, je me calmai presque instantanément. Cette réaction laissa place à une sorte d'indifférence physique, ou plutôt de contentement physique, un peu comme ce que l'on ressent après un bon repas. Je ne pouvais cependant faire taire mon mental. J'étais bouleversé de savoir que j'avais directement perçu l'énergie toute ma vie. Comment se faisait-il que je n'en aie jamais été conscient ? Qu'est-ce qui m'avait empêché d'accéder à cette dimension de mon être ? Don Juan m'avait affirmé que tous les êtres humains ont la capacité de *voir* directement l'énergie. Mais ce qu'il ne m'avait pas dit, c'est que nous le faisons déjà tous sans le savoir.

J'interrogeai à ce sujet un ami psychiatre. Il ne put me fournir aucun éclaircissement. Selon lui, ma réaction était due à un excès de fatigue ou de surexcitation. Il me fit une ordonnance de Valium et me conseilla de me reposer.

Je n'osai dire à personne que je m'étais réveillé dans mon lit sans savoir comment j'y étais arrivé. J'avais hâte de voir don Juan et je pris le premier avion pour Mexico, louai une voiture et me rendis chez lui.

« Mais ce n'est pas nouveau, tu l'as déjà vécu ! me dit don Juan en riant lorsque je lui racontai mon étrange expérience. Il n'y a que deux choses qui sont nouvelles. La première, c'est que tu as maintenant perçu l'énergie tout seul, par toi-même. Ce que tu as fait s'appelle *arrêter le monde*, et tu as réalisé ensuite que tu avais toujours vu l'énergie qui circule dans l'univers, comme le font tous les êtres humains sans le savoir consciemment. La seconde, c'est que tu as voyagé tout seul à partir de ton *silence intérieur*.

« Tu sais bien – je n'ai pas besoin de te le dire – que tout est possible si l'on part de son *silence intérieur*. Cette fois, ta peur et ta vulnérabilité t'ont permis de te retrouver dans ton lit, qui n'est pas si loin que ça, finalement, du campus de l'UCLA. Si tu ne te complaisais pas dans ton étonnement, tu te rendrais compte que ce que tu as fait n'a absolument rien d'extraordinaire pour un *guerrier-voyageur*.

« Ce qui est d'une importance capitale, ce n'est pas d'avoir compris que tu as toujours directement perçu l'énergie ni d'avoir voyagé à partir de ton *silence intérieur*, mais c'est autre chose qui présente un double aspect. En premier lieu, tu as expérimenté ce que les anciens sorciers mexicains appelaient *voir clair* ou *perdre la forme humaine* : c'est un moment où notre étroitesse d'esprit s'évanouit, comme si elle n'était qu'un lambeau de brouillard autour de nous qui lentement s'éclaircit et se dissipe. Mais ne crois surtout pas qu'il s'agit d'un fait accompli ! Le monde des sorciers n'a pas la stabilité de notre monde habituel où l'on te dit qu'une fois le but atteint, la victoire t'est acquise à jamais. Dans leur monde, atteindre un but veut simplement dire qu'on a trouvé des outils extrêmement efficaces

pour continuer un combat qui, en fait, n'a pas de fin.

« En second lieu, tu as pris conscience d'une question extrêmement inquiétante pour le cœur de l'être humain, que tu as formulée en te demandant : comment se fait-il que je n'aie jamais été conscient de percevoir directement l'énergie tout au long de ma vie ? Qu'est-ce qui m'a empêché d'accéder à cette dimension de mon être ? »

Les lourdes ombres noires

Rester assis en silence avec don Juan était l'une des expériences les plus agréables que je connaisse. Nous étions confortablement installés dans des sièges rembourrés à l'arrière de sa maison, celle qui était située dans les montagnes du centre du Mexique. C'était la fin de l'après-midi. Une légère brise nous rafraîchissait agréablement. Le soleil était dans notre dos et sa lumière déclinante faisait apparaître d'exquises nuances de vert dans le feuillage des grands arbres poussant dans le jardin et les alentours. Ils cachaient la vue de la ville où résidait don Juan, et j'avais toujours l'impression d'être dans une région sauvage, même si elle différait totalement du désert aride de Sonora.

« Nous allons aborder aujourd'hui un nouvel aspect très important de la sorcellerie, me dit brusquement don Juan, et je vais commencer par te parler du *corps d'énergie*. »

Il m'avait décrit le *corps d'énergie* d'innombrables fois comme un agrégat de champs d'énergie, image inversée de celui qui constitue notre corps lorsqu'on le voit sous sa forme énergétique. Il était selon lui

plus petit, plus dense et d'apparence plus lourde que la sphère lumineuse du corps physique.

Le corps physique et le *corps d'énergie*, m'avait-il expliqué, étaient deux agrégats de champs énergétiques assemblés et comprimés par une étrange force unifiante. Il avait énormément insisté sur le fait qu'il s'agissait, d'après les anciens sorciers mexicains, de la force la plus mystérieuse de l'univers. Lui-même estimait qu'elle était en quelque sorte la substance du cosmos, le fondement de toute existence.

Il m'avait affirmé que le corps physique et le *corps d'énergie* étaient les seules configurations énergétiques se faisant contrepoids dans notre monde humain et n'acceptait aucun autre dualisme que celui-là. La dualité entre le corps et l'intellect, entre la chair et l'esprit était pour lui de simples élucubrations mentales dépourvues de tout fondement énergétique.

En s'astreignant à une forte discipline, il était possible, m'avait-il assuré, de rapprocher le *corps d'énergie* du corps physique. En temps normal, la distance entre les deux était considérable. Mais lorsqu'elle était réduite jusqu'à un certain seuil, qui variait selon les individus, n'importe qui pouvait, grâce à cette même discipline, faire de son *corps d'énergie* la réplique exacte de son corps physique – c'est-à-dire un être solide à trois dimensions. C'est de là que venait l'idée des sorciers de *l'autre* ou du *double*. Et à l'inverse, toujours grâce à la même discipline, on pouvait faire de son corps physique la réplique parfaite de son *corps d'énergie* – c'est-à-dire une charge d'énergie immatérielle invisible à l'œil humain, comme toute forme d'énergie.

Lorsque don Juan m'avait donné toutes ces explications, ma première réaction avait été de lui deman-

der s'il décrivait quelque chose de mythique. Il m'avait répondu qu'il n'y avait rien de mythique en sorcellerie. Les sorciers étaient des gens pragmatiques ne parlant que de choses réelles et concrètes. S'il était difficile de comprendre ce qu'ils faisaient, c'est parce qu'ils se fondaient sur un système cognitif différent.

Assis à l'arrière de sa maison, don Juan me dit ce jour-là que mon *corps d'énergie* jouait un rôle capital dans tout ce qui se passait et allait se passer dans ma vie. Il voyait un *fait énergétique* : au lieu de rester à distance, comme à l'accoutumée, mon *corps d'énergie* s'approchait de moi à toute allure.

« Qu'est-ce que cela signifie, don Juan ?

— Cela signifie que quelque chose va sérieusement te secouer et te faire un sacré choc, me dit-il en souriant. Un très haut niveau de contrôle va faire irruption dans ta vie, un contrôle qui n'est pas le tien, mais celui du *corps d'énergie*.

— Voulez-vous dire qu'une force extérieure va me dominer ?

— Ici même à cet instant précis, toutes sortes de forces extérieures te dominent, répliqua don Juan. La nature du contrôle auquel je fais allusion échappe au langage. Il t'appartient, mais en même temps il ne vient pas de toi. Et s'il est impossible de le faire rentrer dans nos catégories, on peut en revanche parfaitement l'expérimenter, et surtout le manipuler. Rappelle-toi bien cela : il peut être manipulé, à ton profit bien sûr, profit qui lui aussi n'est pas le tien, mais celui du *corps d'énergie*. Et comme le *corps d'énergie*, c'est toi, on pourrait tourner en rond indéfiniment à essayer de décrire toutes ces choses, comme un chien qui se mord la queue. Le langage est inadéquat. Ces expériences ne peuvent trouver place dans sa syntaxe. »

L'obscurité s'était installée très rapidement, et le feuillage des arbres qui, un instant plus tôt, était d'un vert éclatant, paraissait à présent beaucoup plus sombre et dense. Don Juan me dit que si je regardais avec une grande attention la couleur foncée du feuillage, sans focaliser mes yeux et avec une sorte de regard en coin, je verrais une ombre fugitive traverser mon champ de vision.

« C'est le meilleur moment de la journée pour faire ce que je te demande. Il va te falloir un moment pour trouver en toi le degré d'attention nécessaire. Ne t'arrête pas avant d'avoir entrevu cette ombre noire. »

Je vis effectivement se profiler une étrange ombre noire sur le feuillage des arbres, une ombre qui partait et revenait, puis diverses ombres évanescentes se déplaçant de droite à gauche, de gauche à droite, ou s'élevant très haut en l'air. On aurait dit de gros poissons noirs, de gigantesques espadons volants. J'étais complètement absorbé par cette vision qui finit par m'effrayer. Il faisait désormais trop sombre pour voir le feuillage, mais je distinguais toujours ces ombres noires fugitives.

« Qu'est-ce que c'est, don Juan ? Je vois des ombres noires s'agiter partout.

— C'est l'univers à l'état naturel, me répondit-il, l'univers incommensurable, non linéaire, délivré du joug de notre syntaxe. Les sorciers mexicains d'autrefois furent les premiers à voir ces ombres et ils les suivirent partout. Ils les voyaient comme tu les vois, et ils les *voyaient* également sous forme d'énergie circulant dans l'univers. Et ils ont alors fait une incroyable découverte. »

Il se tut et me regarda. Ses pauses étaient toujours très étudiées et il savait me tenir en haleine.

« Qu'ont-ils découvert, don Juan ?

— Ils ont découvert que nous ne sommes pas seuls, me dit-il aussi clairement qu'il le put. Venu des profondeurs du cosmos, un prédateur est là, qui toute notre vie nous maintient sous son emprise. Les êtres humains sont prisonniers et ce prédateur est notre seigneur et maître. Il a su nous rendre faibles et dociles. Il étouffe toute velléité de protestation ou d'indépendance et nous empêche d'agir librement. »

L'obscurité alentour semblait réduire ma faculté d'expression. S'il avait fait jour, j'aurais éclaté de rire, mais en pleine nuit, je me sentais comme muselé, paralysé.

« Il fait nuit noire, me dit don Juan, mais si tu regardes du coin de l'œil, tu vas continuer à voir ces ombres fugitives aller et venir autour de nous. »

Il avait raison. Je pouvais toujours les voir et leurs mouvements me donnaient le tournis. Don Juan alluma la lumière, ce qui eut pour effet de tout dissiper.

« Te voilà arrivé, grâce à tes seuls efforts, à ce qui était pour les anciens chamans le "cœur du sujet". Je tourne autour du pot depuis longtemps en te laissant entendre que quelque chose nous retient prisonniers. Nous sommes effectivement tous prisonniers ! C'était un *fait énergétique* pour les sorciers d'autrefois.

— Pourquoi ce prédateur exerce-t-il ce pouvoir sur nous comme vous le dites, don Juan ? Il doit y avoir une explication logique !

— Il y a une explication, me répondit don Juan, qui est extrêmement simple. Ils nous tiennent sous leur emprise parce que nous sommes leur source de subsistance. Ils ont besoin de nous pour se nourrir, et c'est pour cela qu'ils nous pressurent implacablement. Exactement comme nous qui élevons

des poulets pour les manger, ils nous élèvent dans des "poulaillers" humains pour ne jamais manquer de nourriture. »

Je me sentis secouer négativement la tête. Je ne pouvais exprimer mon violent sentiment de malaise et de révolte, et mon corps s'agitait pour le faire remonter à la surface. Je tremblais de la tête aux pieds sans pouvoir me contrôler.

« Non, non, non, m'entendis-je dire. C'est absurde, don Juan ! Ce que vous dites est horrible. Cela ne peut tout simplement pas être vrai, ni pour les sorciers, ni pour les gens normaux, ni pour personne.

— Et pourquoi ? me répondit calmement don Juan. Pourquoi donc ? Parce que cela te met en fureur ?

— Oui, cela me met en fureur, répliquai-je. Ce sont des idées monstrueuses !

— Eh bien, je ne t'ai pas encore tout dit. Écoute-moi jusqu'au bout et on verra comment tu te sens. Attention, je vais t'infliger un choc ! Ton esprit va subir de terribles attaques, et tu ne pourras pas fuir, parce que tu es pris au piège ; non parce que je te retiens prisonnier, mais parce que quelque chose en toi t'empêchera de partir, même si cela te rend fou de rage. Alors, rassemble tes forces ! »

Il y avait en moi, je le sentais bien, une sorte de masochisme. Don Juan avait raison. Je ne serais pas parti de chez lui pour un empire, et pourtant j'abominais toutes les idioties qu'il était en train de me débiter.

« Je vais faire appel à ton esprit analytique, me dit don Juan. Réfléchis un moment, et dis-moi comment tu peux expliquer la contradiction entre, d'une part, l'intelligence de l'homme sur le plan scientifique et technique et, d'autre part, la stupidité de ses systèmes de croyance ou l'incohérence de son com-

portement. Ce sont les prédateurs, disent les sorciers, qui nous ont imposé nos systèmes de croyance, nos idées sur le bien et le mal, nos mœurs sociales. Ce sont eux qui suscitent nos espoirs et nos attentes, nos rêves de succès ou notre peur de l'échec, eux encore qui insufflent dans notre esprit convoitise, avidité et lâcheté et qui le rendent prétentieux, routinier et égocentrique.

— Mais comment s'y prennent-ils, don Juan ? lui demandai-je, de plus en plus irrité par ses paroles. Ils nous chuchotent tout cela dans le creux de l'oreille pendant notre sommeil ?

— Non, ils ne procèdent pas aussi bêtement, me répondit don Juan en souriant. Ils sont extrêmement efficaces et organisés, et pour s'assurer de notre obéissance, de notre docilité et de notre apathie, ils ont accompli une manœuvre extraordinaire — extraordinaire, bien sûr, sur un plan stratégique, mais horrible du point de vue de ceux qui en sont victimes. Ils nous ont donné leur esprit ! Tu m'entends ? Les prédateurs ont remplacé notre esprit par le leur, qui est bizarre, incohérent, grincheux, et hanté par la peur d'être percé à jour.

« Tu n'as jamais souffert de la faim, poursuivit-il, et tu as pourtant une sorte d'angoisse à propos de la nourriture. C'est celle du prédateur qui redoute continuellement qu'on découvre son manège et lui coupe les vivres. Par le biais de l'esprit humain qui est en réalité le leur, les prédateurs nous inculquent ce qui les arrange pour améliorer leur sécurité et avoir moins peur.

— Peut-être tout cela est-il vrai, don Juan, mais si c'est le cas, il y a là quelque chose d'odieux qui me répugne et m'oblige à prendre le parti contraire. Et comment font-ils pour nous manger ? »

Don Juan me fit un large sourire. Il avait l'air de bien s'amuser. Il m'expliqua que les sorciers voyaient les nouveau-nés et les bébés comme d'étranges boules d'énergie lumineuse, recouvertes de haut en bas d'un revêtement brillant, un peu comme si une housse en plastique enveloppait étroitement leur cocon d'énergie. C'était cette *couche brillante de conscience*, me dit-il, que consommaient les prédateurs. Et lorsque les êtres humains atteignaient l'âge adulte, il n'en restait qu'une étroite bande à hauteur des orteils qui permettait tout juste à l'humanité de survivre.

Comme en rêve, j'entendis don Juan me déclarer qu'à sa connaissance l'espèce humaine était la seule à avoir cette *couche brillante de conscience* à l'extérieur du cocon lumineux. C'est pourquoi nous étions une proie facile pour le mode de conscience différent, plus pesant, des prédateurs.

Il me révéla alors quelque chose d'encore plus traumatisant : cette étroite bande de conscience était le siège de l'autocontemplation dans laquelle l'homme était irrémédiablement piégé. En jouant sur cette autocontemplation qui est le dernier brin de conscience qui nous reste, les prédateurs suscitaient des éclairs de conscience qu'ils dévoraient avec l'acharnement d'un rapace. Et pour les provoquer, ils nous donnaient à résoudre des problèmes idiots et se nourrissaient du flamboiement énergétique de nos pseudo-intérêts.

Il devait y avoir dans ce que disait don Juan quelque chose de si pénible et bouleversant pour moi que j'en avais des haut-le-cœur.

Après une pause suffisamment longue pour me permettre de récupérer, je demandai à don Juan : « Mais puisqu'ils voient les prédateurs, pourquoi les

sorciers mexicains, anciens ou actuels, ne font-ils rien ?

— On ne peut strictement rien faire, me dit tristement don Juan d'une voix grave, hormis se discipliner au point qu'ils ne puissent nous toucher. Et comment demander à nos semblables d'affronter les rigueurs d'une telle discipline ? Ils réagiraient en riant et se moquant de nous, et les plus agressifs d'entre eux s'énerveraient et nous tabasseraient. Ce n'est pas qu'ils ne nous croiraient pas ! Il y a au tréfonds de chaque être humain une connaissance ancestrale, viscérale, de l'existence des prédateurs. »

Mon esprit analytique jouait au yo-yo. Il faisait irruption, puis disparaissait, revenait puis repartait à nouveau. Tout ce que me racontait don Juan était grotesque, absurde, et en même temps me semblait raisonnable, très simple. Toutes les contradictions humaines s'expliquaient. Mais comment prendre tout cela au sérieux ? Don Juan me poussait sur le trajet d'une avalanche qui m'emporterait à jamais.

Je me sentis à nouveau submergé par une vague d'angoisse, une vague qui ne venait pas de l'intérieur et que j'éprouvais plutôt comme une pression extérieure. Don Juan me faisait quelque chose qui était à la fois mystérieusement positif et extrêmement négatif. J'avais l'impression qu'on essayait de couper une fine pellicule qui semblait me coller à la peau. Il me regardait fixement, sans ciller. Puis il détourna les yeux et reprit la parole.

« Chaque fois que le doute te tenaille, combats-le de manière pragmatique ! Éteins la lumière, perce l'obscurité et observe ce que tu vois. »

Il se leva pour éteindre la lampe. Je l'en empêchai.

« Non, non, don Juan. N'éteignez pas, tout va bien. »

J'appréhendais en cet instant l'obscurité, ce qui était inaccoutumé chez moi. Rien que d'y penser, j'en avais le souffle coupé. Je sentais que je savais quelque chose, viscéralement, mais je ne voulais à aucun prix m'en approcher ni l'amener à la surface, pas avant des milliers d'années !

« Tu as vu les ombres fugitives devant les arbres, me dit don Juan en s'enfonçant dans son fauteuil, ce qui est déjà très bien. J'aimerais maintenant que tu les voies dans cette pièce. Je ne te demande pas de les voir, mais juste d'entrevoir ces images fugitives. Tu as suffisamment d'énergie pour le faire. »

J'avais horriblement peur que don Juan ne se lève pour éteindre la lumière, et c'est ce qu'il fit. Deux secondes plus tard, je me mis à hurler. Non seulement j'apercevais ces formes fugitives, mais je les entendais bourdonner dans mes oreilles. Don Juan ralluma la lumière, plié de rire.

« Tu as vraiment un drôle de caractère ! Totale-ment incrédule d'un côté, et complètement pragmatique de l'autre. Il faut que tu règles ce conflit intérieur, sinon tu vas enfler comme une grenouille et éclater ! »

Don Juan continua à enfoncer le clou toujours plus profondément. « Les sorciers mexicains d'autrefois voyaient le prédateur. Ils l'ont appelé *planeur* parce qu'il jaillit de l'espace. Il n'est pas beau à voir. C'est une grande ombre, d'un noir impénétrable, qui fonce vers le sol et se pose lourdement. Ces sorciers ne savaient pas exactement quand il avait fait son apparition sur terre. Dans leur idée, l'homme avait sans doute été à une époque un être complet doué d'une conscience prodigieuse lui permettant d'accomplir d'incroyables prouesses – tous ces exploits que nous retrouvons aujourd'hui dans nos légendes mythologiques. Ces facultés semblaient par la suite

avoir disparu pour donner l'être humain actuel, un être diminué, comme abruti par des sédatifs. »

J'aurais dû me mettre en colère, le traiter de paranoïaque, mais je ne sais trop pourquoi, ce genre d'indignation toujours latente chez moi m'avait quitté. Quelque chose en moi avait même dépassé ce stade où je me disais : « Et si c'était vrai ? » Face à don Juan qui me parlait cette nuit-là, je sentais au plus profond de mon être que tout ce qu'il me disait était vrai, mais en même temps, avec une force égale, que tout ce qu'il me disait était complètement absurde.

« Que voulez-vous dire, don Juan ? » lui demandai-je faiblement. J'avais la gorge serrée et je pouvais à peine respirer.

« Ce que je veux dire, c'est que nous avons affaire à forte partie. C'est un prédateur très malin et bien organisé, qui procède méthodiquement pour nous neutraliser et nous empêcher d'être la créature magique que nous étions destinés à être. Nous ne sommes plus désormais qu'une source de ravitaillement et n'avons d'autres rêves que ceux d'un animal que l'on élève pour sa viande : des rêves banals, conventionnels et imbéciles. »

Les paroles de don Juan suscitèrent en moi une étrange réaction physique comparable à une nausée, mais provenant du tréfonds de moi-même, de la moelle de mes os. J'avais des spasmes incontrôlables. Don Juan me prit par les épaules et me secoua violemment. Mon cou ballotta sous sa poigne et ce geste me calma sur-le-champ. Je me sentis mieux.

« Ce prédateur, me dit don Juan, est évidemment un être *inorganique*. Mais il n'est pas pour nous complètement invisible comme le sont les autres.

Je suis sûr que les enfants le voient, et devant l'horreur que leur inspire cette vision, ils préfèrent ne plus y penser. Et même s'ils cherchaient à mieux le voir, tout le monde autour d'eux les en dissuaderait.

« La seule alternative qui reste à l'humanité, continua-t-il, est la *discipline*. Seule la discipline a un effet dissuasif. Mais je n'entends pas par ce terme une affreuse routine où l'on saute du lit tous les jours à 5 heures du matin pour s'asperger d'eau glacée ! Pour un sorcier, la discipline est la faculté d'affronter sereinement les difficultés imprévues. Il la considère comme un art : l'art de faire face à l'*infini* sans broncher, non pour faire étalage de sa force, mais pour lui témoigner son admiration et son respect.

— En quoi la discipline des sorciers peut-elle avoir un effet dissuasif ?

— Les sorciers disent qu'elle rend la *couche brillante de conscience* inconsommable pour le *planeur*, me dit don Juan en scrutant mon visage comme pour y déceler un signe d'incrédulité. Il est alors perplexe. Je suppose qu'il n'a jamais entendu dire qu'une *couche brillante de conscience* pouvait ne pas être comestible. Et cette perplexité ne lui laisse d'autre issue que de s'abstenir de poursuivre son infâme activité.

« À partir du moment où les prédateurs ne la mangent plus, notre *couche brillante de conscience* se développe. En simplifiant à l'extrême, on pourrait dire que, grâce à leur discipline, les sorciers éloignent les prédateurs, ce qui permet à leur *couche brillante de conscience* de se reformer et de retrouver progressivement sa taille normale. Les sorciers d'autrefois la comparaient à un arbre qui atteint sa hauteur et son volume normaux si on ne le taille pas. Et à mesure que le niveau de conscience

s'élève au-dessus des pieds, de nouveaux modes de perception surgissent automatiquement.

« Les anciens sorciers avaient découvert une excellente tactique : ils tenaillaient *l'esprit des planeurs* par la discipline. Ils s'étaient aperçus que s'ils lui opposaient leur *silence intérieur*, cette *implantation étrangère* disparaissait, ce qui confirmait l'origine extérieure de cet esprit. *L'implantation étrangère* tentait évidemment de revenir, mais elle avait perdu de sa force, et un processus se mettait en marche dans lequel *l'esprit des planeurs* prenait la fuite de plus en plus souvent, jusqu'au jour où il disparaissait définitivement. Un triste jour, en fait, puisqu'on doit dès lors se débrouiller tout seul en ne comptant que sur ses propres ressources, qui sont pratiquement nulles. Personne n'est plus là pour nous dire que faire, aucun esprit clandestin ne nous dicte plus les idioties auxquelles nous sommes accoutumés.

« Mon maître, le nagual Julian, disait fréquemment à ses disciples que c'était le moment le plus difficile de la vie d'un sorcier, car notre véritable esprit, celui qui nous appartient en propre et se résume à notre expérience personnelle, est devenu timide, inquiet et fuyant après une vie entière d'asservissement. C'est alors, selon moi, que débute le véritable combat du sorcier. Le reste n'est qu'une simple préparation. »

Je me sentais devenir de plus en plus nerveux. Je voulais en savoir davantage, mais une voix en moi me hurlait de m'arrêter. Elle faisait allusion à de graves conséquences, à des représailles, à une sorte de colère divine qui allait me punir d'avoir osé mettre le nez dans ce que Dieu lui-même tenait secret. Je fis un suprême effort pour que ma curiosité l'emporte.

« Que voulez-vous dire par *tenailler l'esprit des planeurs* ?

— La discipline le met au supplice, me répondit-il. C'est donc grâce à leur discipline que les sorciers peuvent se débarrasser de cette *implantation étrangère*. »

J'étais extrêmement troublé. Soit don Juan était bon pour l'asile, soit ce qu'il venait de me raconter était si terrifiant que mon sang se glaçait dans mes veines. Je notai cependant la vitesse à laquelle se ranima mon énergie pour tout nier en bloc. Après un instant de panique, j'éclatai de rire, comme si don Juan venait de me raconter une bonne plaisanterie. Je m'entendis même lui dire : « Don Juan, don Juan, vous êtes incorrigible ! »

Il parut comprendre tout ce que j'éprouvais et secoua la tête, levant les yeux au ciel, comme pour feindre le désespoir.

« Je suis si incorrigible que je vais asséner à *l'esprit des planeurs* qui t'habite un coup supplémentaire, en te confiant l'un des secrets les plus extraordinaires de la sorcellerie. C'est la conclusion à laquelle ont abouti les sorciers, une conclusion qu'ils ont mis des milliers d'années à établir et vérifier. »

Il me sourit d'un air machiavélique. « *L'esprit des planeurs* s'enfuit définitivement lorsqu'un sorcier réussit à saisir la force vibratoire qui assemble les champs d'énergie qui nous constituent. S'il maintient suffisamment longtemps sa pression, *l'esprit des planeurs*, vaincu, bat en retraite. Et c'est exactement ce que tu vas faire : te cramponner à l'énergie qui maintient ta cohésion. »

J'eus une réaction totalement imprévisible et inexplicable. Une partie de moi était vraiment ébranlée, comme si elle avait reçu un coup. Je me sentis

envahi par une terreur injustifiée que j'associai aussitôt à mon éducation religieuse.

Don Juan me regarda de la tête aux pieds.

« Tu redoutes la colère divine, non ? Sois tranquille, cette peur n'est pas la tienne. C'est celle des *planeurs*, car ils savent que tu vas faire exactement ce que je vais te dire. »

Ses paroles ne me rassurèrent absolument pas, et je me sentis encore plus mal. J'avais des spasmes involontaires que je ne pouvais maîtriser.

« Ne t'inquiète pas, me dit calmement don Juan. Ce genre de crise passe très rapidement. *L'esprit des planeurs* n'a pas la moindre force de concentration. »

Quelques instants plus tard, toutes ces manifestations disparurent comme don Juan l'avait prédit. Dire que j'étais perplexe serait un euphémisme. Pour la première fois de ma vie, seul ou avec don Juan, je ne savais plus du tout où j'en étais. Je voulais m'extraire de mon fauteuil pour faire quelques pas, mais j'étais mort de peur. La tête farcie d'affirmations rationnelles, je me sentais pourtant terrorisé comme un enfant. Je me mis à respirer profondément et tout mon corps se couvrit de sueurs froides. J'avais déchaîné sur moi quelque chose d'épouvantable : des ombres noires fugitives bondissaient partout où que je tourne le regard.

Je fermai les yeux et reposai la tête sur le bras du fauteuil. « Je ne sais plus que faire, don Juan. Vous avez vraiment réussi à me déboussoler cette nuit.

— Tu es déchiré par une lutte intérieure, me dit don Juan. Tout au fond de toi, tu sais que tu ne peux t'opposer à ce qu'une indispensable partie de toi-même, la *couche brillante de conscience*, serve inexplicablement à nourrir de mystérieuses entités.

Et quelque chose d'autre en toi refuse de toutes ses forces cette situation.

« Ce qui est révolutionnaire dans l'attitude des sorciers, poursuivit-il, c'est qu'ils se refusent à respecter un accord auquel ils n'ont pas participé. Personne ne m'a jamais demandé si j'acceptais d'être mangé par des êtres ayant un mode de conscience différent ! Mes parents m'ont simplement mis au monde pour les ravitailler, comme cela s'était passé pour eux, et c'est tout. »

Don Juan se leva de son fauteuil et s'étira les bras et les jambes. « Cela fait des heures que nous sommes assis ici. Il est temps de rentrer dans la maison. Je vais manger un morceau. Veux-tu dîner avec moi ? »

Je déclinai son offre. Mon estomac s'y refusait catégoriquement.

« Je crois que tu ferais mieux d'aller te coucher. Le choc t'a complètement anéanti. »

Je ne me fis pas prier. Je m'effondrai sur mon lit et m'endormis sur-le-champ.

Revenu chez moi, je m'aperçus que l'idée des *plaigneurs* m'obsédait chaque jour davantage, jusqu'au jour où je sentis que les conclusions de don Juan étaient irréfutables. J'avais beau m'efforcer de trouver une faille à sa logique, elle était imparable. Plus j'y réfléchissais, plus j'observais mes semblables et moi-même, plus s'intensifiait ma conviction que quelque chose nous rendait incapables de toute activité ou interaction non focalisée sur le moi. Mon seul souci, comme celui de tous ceux que je connaissais ou rencontrais, était mon moi. Ne trouvant aucune autre justification à cette homogénéité universelle, je conclus que le raisonnement de don

Juan constituait la meilleure explication du phénomène.

Je me plongeai à fond dans la lecture des mythes et des légendes et remarquai alors un aspect qui m'avait échappé jusque-là : tous les ouvrages que je lisais donnaient une interprétation personnelle de ces histoires. L'identité de la démarche était flagrante. Les styles différaient, mais derrière les mots se profilait à chaque fois la même motivation : si abstrait que soit le thème concerné, l'auteur s'arrangeait toujours pour parler de lui-même. Ce n'était pas le sujet officiel de l'ouvrage qui l'avait poussé à l'écrire, mais tout simplement l'intérêt qu'il portait à son moi. Je ne l'avais jamais discerné auparavant.

J'attribuai ma réaction à l'influence de don Juan. Je ne pouvais m'empêcher de me demander si cette prétendue découverte n'était pas due à l'emprise qu'il exerçait sur moi. Se pouvait-il vraiment qu'il y ait en nous un esprit étranger nous dictant notre conduite ? Je ne parvenais pas à le croire et ne cessais d'osciller hystériquement entre acquiescement et refus. Quelque chose en moi savait que tout ce qu'avait évoqué don Juan était un *fait énergétique*, mais une autre voix de force égale m'assurait que tout ce qu'il m'avait raconté était complètement idiot. Sous la pression de ce terrible conflit intérieur, je finis par avoir une sorte de mauvais pressentiment me donnant l'impression d'un danger imminent.

Je fis des recherches anthropologiques approfondies sur la présence d'éventuelles allusions aux *planeurs* dans d'autres cultures. Elles s'avérèrent totalement infructueuses. Don Juan paraissait être l'unique source d'information à cet égard. Dès que

je le vis la fois suivante, je lui reparlai immédiatement des *planeurs*.

« J'ai fait tout mon possible pour rester rationnel sur ce plan, mais je n'y arrive pas. Il y a des moments où je suis complètement d'accord avec vous sur les prédateurs.

— Concentre ton attention sur les ombres fugitives que tu vois vraiment », me dit don Juan en souriant.

Je lui fis remarquer qu'elles mettaient en péril ma rationalité. Je les voyais partout. Depuis ma dernière visite chez lui, j'étais incapable de dormir dans le noir. Garder la lumière allumée ne me gênait pas du tout, alors que s'il faisait nuit, tout se mettait à bondir autour de moi. Je ne voyais jamais de véritables formes ou silhouettes complètes, mais seulement ces fameuses ombres noires fugitives.

« *L'esprit des planeurs* ne t'a pas quitté, me déclara don Juan. Il a été gravement atteint et essaie à tout prix de conclure un nouvel arrangement. Mais il s'est produit en toi une sorte de rupture définitive, et le *planeur* le sait. Le vrai danger, c'est que *l'esprit des planeurs* t'ait à l'usure et te fasse abdiquer en jouant sur la contradiction entre ses affirmations et les miennes.

« *L'esprit des planeurs* n'a pas d'opposants, poursuit don Juan, et lorsqu'il propose quelque chose, il acquiesce à sa propre proposition et te fait croire que tu as raison. Il va affirmer que les prétendues révélations de don Juan sont complètement absurdes, puis il va tomber d'accord avec sa propre déclaration et te faire dire : "Mais oui, c'est vrai, il raconte n'importe quoi !" C'est comme ça qu'ils nous dominent.

« Les *planeurs* sont un constituant fondamental de l'univers et nous devons nous efforcer de les voir

sous leur véritable jour – terrifiants, monstrueux. C'est par leur intermédiaire que l'univers nous met à l'épreuve.

« Nous sommes des sondes énergétiques douées de conscience, reprit-il comme s'il avait oublié ma présence, que l'univers a créées pour prendre conscience de lui-même. Les *planeurs* constituent pour nous un défi auquel nous ne pouvons nous soustraire. Nous ne devons pas les mésestimer. Nous devons les vaincre pour que l'univers laisse les êtres humains poursuivre leur existence. »

J'aurais voulu que don Juan m'en dise davantage, mais il se contenta d'ajouter : « Le choc, tu l'as reçu la dernière fois. On pourrait parler pendant des heures des *planeurs*, mais il est temps de passer à autre chose. »

Je ne pus dormir de la nuit. Au petit matin, je m'assoupis légèrement jusqu'à ce que don Juan me tire du lit pour aller marcher dans la montagne. La région où il habitait était très différente du désert de Sonora, mais il était vain de les comparer, m'avait-il dit, car au bout de cinq cents mètres de marche, toutes les régions du monde se valaient.

« Ce sont ceux qui se déplacent en voiture et vont à toute vitesse sans fournir le moindre effort qui font du tourisme, et non ceux qui marchent. À bord de leur voiture, par exemple, ils vont contempler une magnifique montagne qui va les bouleverser par sa beauté. La vue de cette montagne ne les aurait pas touchés de la même manière s'ils avaient été à pied ; elle aurait agi différemment, surtout s'il leur fallait la franchir ou la contourner ! »

Il faisait très chaud ce matin-là. Nous remontrions le lit d'une rivière à sec. Cette vallée et le désert de Sonora n'avaient qu'un seul point commun : leurs millions d'insectes. Les moustiques et les

mouches qui m'assaillaient étaient de véritables bombardiers s'acharnant sur mes narines, mes yeux et mes oreilles. Don Juan me conseilla de ne pas prêter attention à leur bourdonnement.

« N'essaie pas de les écarter de la main, me dit-il d'un ton ferme. Chasse-les par la force de ton *intention*, en t'entourant d'une barrière énergétique. Sois intérieurement silencieux, et c'est à partir de ce silence que se constituera cette barrière. Personne ne sait comment cela s'effectue. C'est ce que les sorciers d'autrefois appelaient un *fait énergétique*. Coupe ton dialogue intérieur, un point, c'est tout.

« Je voudrais te proposer une idée inhabituelle », ajouta don Juan qui marchait un peu en avant.

J'accélérai le pas pour me rapprocher de lui et ne rien perdre de ce qu'il allait me dire.

« Elle va te paraître bizarre, je le sais, et va susciter en toi une énorme résistance. Je te préviens, tu auras du mal à l'accepter ! Mais sa singularité ne devrait pas être dissuasive. En tant que spécialiste des sciences humaines, tu devrais avoir un esprit curieux et ouvert, non ? »

Don Juan se moquait franchement de moi. Je le savais et cela ne me gênait pas. Il marchait très vite et je devais faire de terribles efforts pour rester à sa hauteur, ce qui explique peut-être le peu d'effet de ses sarcasmes qui, au lieu d'éveiller ma hargne, me firent rire. Je concentrais toute mon attention sur ses paroles, et les insectes ne me causèrent plus de gêne, soit parce que mon *intention* avait édifié autour de moi une barrière énergétique, soit parce que j'étais si occupé à écouter don Juan que je ne me souciais plus du tout de leur bourdonnement.

« Cette étrange idée, me dit-il lentement en pesant bien ses mots, c'est que tous les êtres humains sur terre semblent avoir exactement les mêmes réac-

tions, les mêmes pensées, les mêmes sentiments. Ils réagissent de manière presque identique aux mêmes stimuli. Le langage qu'ils utilisent jette une sorte de voile sur leurs attitudes, mais si l'on gratte un peu, on voit bien qu'ils ne peuvent échapper à cette similitude de comportement. Cela devrait éveiller la curiosité d'un spécialiste des sciences humaines, et j'aimerais que tu cherches s'il existe une explication officielle à cet état de fait. »

Don Juan cueillait une série de plantes, dont certaines étaient à peine visibles et ressemblaient à des algues ou de la mousse. Je lui tenais son sac ouvert, et nous cessâmes de parler. Lorsqu'il en eut ramassé une quantité suffisante, il fit demi-tour pour rentrer chez lui aussi vite que possible car, me dit-il, il voulait nettoyer, trier et ranger ces plantes avant qu'elles ne se dessèchent trop.

Très absorbé sur le chemin du retour par la tâche qu'il m'avait confiée, je me mis à y réfléchir profondément. Je m'efforçai tout d'abord de passer mentalement en revue tous les articles et les communications qui auraient pu traiter de cette question. Je conclus qu'il me fallait effectuer des recherches approfondies et décidai de commencer par lire toute la littérature existante sur le « caractère national ». Plus j'y songeais, plus ce programme m'enthousiasmait, et prenant cette affaire très à cœur, je projetais de rentrer rapidement chez moi. Mais juste avant d'arriver à la maison, don Juan s'assit sur une haute corniche dominant la vallée. Il resta silencieux un moment. Il n'était pas essoufflé et je ne comprenais pas pourquoi il s'était arrêté.

« Ce que tu vas devoir accomplir aujourd'hui, me dit-il d'un ton ne présageant rien de bon, est l'une des choses les plus mystérieuses de la sorcellerie, une chose qui se situe au-delà du langage, au-delà

des explications. Nous sommes allés marcher aujourd'hui et nous avons parlé, parce que le mystère de la sorcellerie doit être abordé sur un plan pratique, terre à terre. Il doit surgir de rien, et retourner au rien. Tel est l'art des *guerriers-voyageurs* : passer par le chas d'une aiguille sans être vu. Donc, rassemble tes forces en t'adossant à cette paroi rocheuse le plus loin possible du précipice. Je resterai auprès de toi au cas où tu t'évanouirais ou tomberais.

— Mais qu'est-ce que vous comptez faire, don Juan ? lui demandai-je d'une voix si affolée que je baissai immédiatement le ton.

— Je voudrais que tu croises les jambes et entres dans le *silence intérieur*. Disons que tu désires découvrir quels articles pourraient t'aider à infirmer ou confirmer ce que je t'ai demandé d'élucider dans ton milieu universitaire. Entre dans le *silence intérieur*, mais ne t'endors pas. Il ne s'agit pas de voyager à travers la *mer sombre de la conscience*, mais de *voir à partir du silence intérieur*. »

Il était pour moi difficile d'entrer dans le *silence intérieur* sans m'endormir sur-le-champ. Mais je luttai victorieusement contre le terrible attrait du sommeil et me retrouvai dans une obscurité impénétrable, en train de regarder le fond de la vallée. C'est alors que je vis quelque chose qui me glaça le sang. Je vis une ombre gigantesque, de quatre ou cinq mètres d'envergure, bondir en l'air, puis se poser lourdement, mais sans faire de bruit. Je sentis en moi le bruit sourd de cet atterrissage, sans réellement l'entendre.

« Ils sont vraiment lourds », me dit don Juan à l'oreille. Il me tenait par le bras gauche, aussi fermement que possible.

Je vis la chose, une sorte de lourde ombre boueuse, remuer sur le sol, puis faire un autre bond

gigantesque d'une quinzaine de mètres avant de se poser à nouveau lourdement dans un silence inquiétant. Je luttais pour ne pas perdre ma concentration. Ma terreur était indescriptible. Je gardais les yeux fixés sur cette ombre bondissante au fond de la vallée. Puis j'entendis un bourdonnement très particulier, un mélange de battements d'ailes et d'interférences radio – comme celles qui sont dues à la mauvaise réception d'une station émettrice. Le bruit sourd qui suivit fut inoubliable. Il nous secoua, don Juan et moi, jusqu'au tréfonds de notre être. Une gigantesque ombre de boue venait d'atterrir à nos pieds.

« N'aie pas peur, me dit don Juan d'une voix impérieuse. Maintiens ton *silence intérieur* et elle s'en ira. »

Je tremblais de la tête aux pieds. Je savais parfaitement que si je ne conservais pas mon *silence intérieur*, la lourde ombre noire me recouvrirait et m'étoufferait. Toujours plongé dans l'obscurité, je hurlai de toutes mes forces. Jamais je ne m'étais senti aussi furieux, aussi totalement frustré. L'ombre de boue s'élança pour manifestement redescendre au fond de la vallée. Je continuai à crier en agitant les jambes, comme pour repousser ce qui aurait pu venir m'engloutir. Ma nervosité était telle que j'avais perdu la notion du temps. Je finis sans doute par m'évanouir.

Lorsque je repris mes esprits, j'étais allongé sur mon lit chez don Juan. Une serviette imprégnée d'eau glacée me ceignait le front. Je brûlais de fièvre. L'une des collègues de don Juan me frictionna le dos, la poitrine et le front à l'alcool, sans que cela m'apporte aucun soulagement. La chaleur qui émanait de l'intérieur de mon corps était due à la fureur et l'impuissance que j'avais éprouvées.

Don Juan riait aux éclats sans pouvoir s'arrêter, comme si ce qui m'était arrivé était extrêmement drôle.

« Je n'aurais jamais pensé que *voir un planeur* te ferait un tel effet ! » me dit-il.

Me prenant par la main, il me conduisit derrière la maison et me plongea tout habillé – avec chaussures, montre et tout le reste – dans un énorme baquet d'eau.

« Ma montre, ma montre ! » me mis-je à hurler.

Don Juan se tordait de rire. « Tu ne devrais pas porter de montre quand tu viens me voir. Elle est fichue maintenant ! »

Je défis le bracelet et la posai à côté du baquet, me souvenant qu'elle était étanche et ne devait donc pas être abîmée. Cette immersion dans l'eau glacée me fit beaucoup de bien. Lorsque don Juan m'en fit sortir, j'avais retrouvé une certaine maîtrise de moi-même.

« J'ai vu un truc démentiel ! » ne cessais-je de répéter, incapable de dire autre chose.

Le prédateur que don Juan m'avait décrit n'avait rien de bienveillant. Il était horriblement lourd, répugnant, insensible. Je percevais son mépris à notre égard. Sans le moindre doute, nous étions sous sa coupe depuis des lustres. Comme l'avait dit don Juan, il avait fait de nous des êtres faibles, vulnérables et dociles. Je retirai mes vêtements trempés, enfilai un poncho, m'assis sur mon lit et me mis à pleurer à chaudes larmes. Mon indignation s'accompagnait d'une *inflexible intention* de ne pas les laisser me dévorer. Je ne pleurais pas sur moi, mais sur le sort de mes semblables, et je pensais surtout à mon père. Jamais je ne m'étais douté que je l'aimais autant.

« Il n'a pas eu de chance. » Je m'entendais sans cesse répéter cette phrase, comme si ces mots n'étaient pas vraiment les miens. Mon pauvre père, l'être le plus doux que j'aie jamais connu, si gentil, si affectueux, si vulnérable.

**DÉPART POUR
LE VOYAGE DÉFINITIF**

Le saut dans l'abîme

Une seule piste menait à ce haut plateau. Une fois là-haut, je me rendis compte qu'il n'était pas aussi vaste qu'il paraissait vu de loin. La végétation n'y était pas différente de celle qui poussait plus bas : des taillis ligneux au feuillage décoloré qu'on pouvait difficilement qualifier d'arbres.

Au début, je ne vis pas le gouffre. Je suivais don Juan, et je m'aperçus brusquement que le plateau, qui n'était que le sommet aplati d'une éminence montagneuse, se terminait par un à-pic. L'érosion l'avait arrondie sur ses versants est et sud, mais du côté ouest et nord, on aurait dit qu'elle avait été tranchée au couteau. Du bord du précipice, je pouvais voir le fond, deux cents mètres plus bas. Il était recouvert des mêmes broussailles que l'on retrouvait partout.

Une rangée de montagnes moins hautes, au sud et au nord de ce sommet, donnait clairement l'impression qu'il s'agissait d'un gigantesque canyon vieux de millions d'années, creusé par un fleuve maintenant disparu. Le haut des falaises avait été miné par l'érosion et, en certains endroits, aplani

jusqu'au sol. La seule portion encore intacte était ce plateau où je me trouvais.

« C'est une roche très compacte », me dit don Juan comme s'il lisait dans mes pensées. Il fit un signe du menton vers le précipice. « Si quelque chose devait tomber au fond de ce ravin, rien ne pourrait l'empêcher de se fracasser sur les rochers, tout en bas. »

Telles furent les premières paroles de notre dialogue ce jour-là au sommet de la montagne. Avant de quitter la maison, il m'avait dit que son séjour sur terre arrivait à son terme. Il allait partir pour son *voyage définitif*. Cette nouvelle m'avait fortement ébranlé et j'avais complètement perdu les pédales. Je m'étais réfugié dans une sorte d'état dissocié, sans doute assez proche de ce que l'on ressent dans une commotion nerveuse. Mais au plus profond de moi, un fragment de mon être gardait sa cohésion : le moi de mon enfance. Tout le reste n'était que confusion et incertitude. J'avais vécu si longtemps cette existence dissociée que la retrouver était pour moi le seul moyen de sortir de ce terrible abattement.

Mes divers niveaux de conscience se mirent à interagir de manière extrêmement étrange. Don Juan et moi, ainsi que son compagnon don Genaro et deux de ses apprentis, Pablito et Nestor, nous avions tous grimpé en haut de cette montagne. Pablito, Nestor et moi étions là pour effectuer la dernière tâche de notre apprentissage : sauter dans un gouffre, une entreprise extrêmement mystérieuse que don Juan m'avait expliquée selon divers niveaux de conscience, mais qui était restée pour moi une énigme.

Don Juan me dit en plaisantant que je devrais sortir mon bloc pour prendre des notes sur les der-

niers moments que nous passions ensemble. Me donnant de petits coups de coude complices, il m'assura, en se retenant de rire, que c'était la meilleure chose à faire en ces circonstances, puisque je m'étais engagé sur la voie des *guerriers-voyageurs* en prenant des notes ! -

Don Genaro prit alors la parole pour dire que d'autres *guerriers-voyageurs* s'étaient déjà retrouvés sur cette même plate-forme avant de se lancer dans leur voyage vers l'inconnu. Se tournant vers moi, don Juan me dit d'une voix douce que j'entrerais bientôt dans *l'infini* par la force de mon pouvoir personnel, et que lui et don Genaro n'étaient là que pour me faire leurs adieux. Don Genaro intervint à nouveau pour me dire que je devais également leur faire les miens.

« Une fois entré dans *l'infini*, me dit don Juan, tu ne pourras plus compter sur nous pour te ramener. Tout sera entre tes mains. Toi seul pourras décider de revenir ou non. Je te préviens, peu de *guerriers-voyageurs* survivent à ce genre de rencontre. La séduction de *l'infini* est irrésistible et l'on n'a plus envie de revenir dans ce monde de désordre, de contrainte, de bruit et de souffrance. Et sache que ta décision de rester ou de revenir ne peut se fonder sur un choix raisonné, mais seulement sur une *intention*.

« Si tu choisis de rester, poursuivait-il, tu disparaîtras comme si la terre t'avait englouti. Mais si tu décides de revenir, serre ta ceinture et accomplis ta tâche jusqu'au bout, en vrai *guerrier-voyageur*. Tu verras bien alors si tu as réussi ou échoué. »

Un subtil changement commença à s'opérer dans ma conscience. Je me souvenais de personnes que je n'étais pas sûr d'avoir vraiment rencontrées. D'étranges sentiments d'angoisse et de tendresse

grandissaient en moi. La voix de don Juan n'était plus perceptible. Tous ces visages que je n'avais sans doute jamais connus éveillaient en moi une étrange nostalgie. Je fus brusquement submergé par un amour insoutenable pour tous ces êtres, quels qu'ils soient. Aucun mot ne pouvait décrire les sentiments qu'ils m'inspiraient, et pourtant je n'aurais pu dire de qui il s'agissait. Je sentais uniquement leur présence, comme si j'avais vécu une autre vie, ou comme si je compatissais à leur sort dans un rêve. Puis j'eus l'impression que leur forme et leur apparence se modifiaient, leur taille diminuant progressivement jusqu'à ce qu'il ne reste plus que leur essence, la chose même qui avait éveillé en moi cette insupportable nostalgie.

Don Juan s'approcha : « Notre accord incluait que tu demeures dans la conscience du monde ordinaire, me dit-il d'une voix dure et impérieuse. Tu vas accomplir aujourd'hui une tâche concrète qui est le dernier maillon d'une longue chaîne et tu dois le faire en conservant un état d'esprit aussi rationnel que possible. »

Je n'avais jamais entendu don Juan me parler sur ce ton. Il me semblait en cet instant différent, tout en gardant son aspect coutumier. Je lui obéis docilement et me retrouvai dans mon état de conscience ordinaire. Cela n'avait pas été volontaire de ma part ; j'avais simplement fait ce qu'il me demandait à cause de la peur et du respect qu'il m'inspirait.

Don Juan reprit ensuite son ton habituel. Ses paroles sonnaient familièrement à mes oreilles. Il disait que les qualités fondamentales d'un *guerrier-voyageur* étaient son humilité et son efficacité, et qu'il devait agir sans rien attendre en retour, sans jamais opposer de résistance à ce qui se présentait.

À cet instant, une nouvelle modification de mon niveau de conscience concentra mon esprit sur une pensée teintée d'angoisse : je me rappelais avoir fait le pacte de mourir avec certaines personnes, mais je ne savais plus qui. Je sentis, sans l'ombre d'un doute, qu'il ne fallait pas que je meure seul. Mon angoisse devint insupportable.

« Nous sommes seuls, me dit don Juan. Telle est notre condition. Mais mourir seul ne veut pas dire mourir dans la solitude. »

Je pris de grandes lampées d'air pour atténuer ma tension. Cette respiration profonde me fit retrouver ma clarté d'esprit.

« Le grand problème des hommes – à la différence des femmes – est leur fragilité, poursuivit-il. Lorsque notre conscience progresse, elle grandit comme une colonne qui s'élève verticalement du centre de notre être lumineux. Cette colonne doit atteindre une hauteur considérable pour que nous puissions lui faire confiance. C'est un moment dans la vie d'un sorcier où il lâche facilement prise dans son ascension. Il oublie tout ce qu'il a fait et *vu* sur le *chemin du guerrier-voyageur*, et sa conscience redescend à son niveau habituel. Je t'ai déjà expliqué l'importance pour un sorcier d'intégrer tout ce qu'il a fait et *vu* sur le *chemin du guerrier-voyageur* en s'élevant vers de nouveaux niveaux de conscience. Son problème, c'est qu'il régresse pour un oui ou pour un non et retombe à son point de départ en ayant tout oublié.

— Je vois parfaitement ce que vous voulez dire, don Juan. C'est peut-être la première fois que je comprends vraiment pourquoi j'oublie tout et pourquoi tout me revient par la suite. J'ai toujours cru que ces revirements étaient dus à une faiblesse pathologique personnelle. Je sais maintenant pour-

quoi ils se sont produits, mais je ne peux l'exprimer avec des mots.

— Ne t'inquiète pas pour ça, tu pourras verbaliser tout ce que tu voudras le moment venu. Mais aujourd'hui, c'est à partir de ton *silence intérieur* que tu dois agir, car tu sais parfaitement ce que tu dois faire, même si ce savoir ne s'est pas encore vraiment formulé en pensées. »

J'avais effectivement la vague impression de savoir une chose à laquelle je n'avais pas encore accès mentalement. Je ressentis brusquement une sensation extrêmement claire d'affaissement : quelque chose semblait s'être écroulé en moi. Cette secousse me fit comprendre que je venais de passer à un autre niveau de conscience.

Don Juan me dit alors qu'un *guerrier-voyageur* devait obligatoirement prendre congé de ceux qu'il laissait derrière lui. Cet adieu devait être prononcé d'une voix forte et claire pour que le son de ces paroles et les sentiments exprimés restent à jamais gravés dans ces montagnes.

J'hésitai un long moment, non par timidité, mais parce que je ne savais qui inclure dans mes remerciements. J'avais complètement assimilé le concept des sorciers selon lequel un *guerrier-voyageur* doit faire en sorte de ne rien devoir à personne. Don Juan m'avait inculqué cette règle fondamentale des sorciers : « Les *guerriers-voyageurs* paient avec élégance et générosité tous les services qu'on leur rend, sans la moindre réticence, afin de ne pas s'encombrer du fardeau que constituent les dettes. »

J'avais payé tous ceux qui m'avaient honoré de leur attention ou de leur intérêt, ou j'étais en train de le faire. J'avais *récapitulé* ma vie dans les moindres détails, sans rien négliger. Je croyais sincèrement à cet instant ne rien devoir à personne et je

fis part à don Juan de cette conviction et de mon hésitation.

Il me répondit que j'avais en effet parfaitement *récapitulé* ma vie, mais il ajouta que j'étais loin d'être délivré de mes dettes.

« Et tes fantômes, me dit-il, ceux qui ne sont plus là ? »

Son allusion était claire. Au cours de ma *récapitulation*, je lui avais relaté le moindre incident de mon existence. Et parmi les centaines d'épisodes que je lui avais racontés, il en avait sélectionné trois, qui correspondaient à des dettes que j'avais contractées très tôt dans ma vie, auxquelles il avait ajouté celle envers l'ami qui avait joué un rôle déterminant dans notre rencontre. J'avais remercié ce dernier avec effusion et j'avais l'impression que mes remerciements avaient été pris en compte quelque part. Les trois autres histoires avaient trait à des personnes qui m'avaient fait un incroyable cadeau sans que je leur aie jamais exprimé ma gratitude.

L'une d'elles concernait un homme que j'avais connu dans mon enfance. Il s'appelait Leandro Acosta. C'était le pire ennemi de mon grand-père, sa bête noire – il l'avait accusé à plusieurs reprises de lui voler des poulets. Leandro Acosta n'était pas un malandrin, mais une sorte de franc-tireur n'ayant pas de travail régulier, joueur, trafiquant en tout genre, le genre d'homme qui savait tout faire et pratiquait même une sorte de médecine empirique. Il chassait des insectes et cueillait des plantes pour les guérisseurs et les herboristes locaux, et fournissait aussi toutes sortes d'oiseaux et de mammifères aux empailleurs et aux boutiques spécialisées.

Les gens croyaient qu'il gagnait beaucoup d'argent mais ne savait pas le garder ou l'investir. Tant

ses détracteurs que ses amis pensaient qu'il aurait pu monter l'affaire la plus prospère du coin en faisant ce qu'il savait le mieux faire – trouver des plantes et chasser des animaux –, mais qu'il était affligé d'une étrange maladie de l'esprit le rendant terriblement instable, incapable de fixer son attention sur quoi que ce soit très longtemps.

Un jour, alors que je me baladais autour de la ferme de mon grand-père, je m'aperçus que quelqu'un me regardait, posté dans les épais fourrés de la lisière de la forêt. C'était Leandro Acosta. Il était accroupi dans les buissons de cette jungle et si bien caché qu'il avait fallu le regard perçant d'un enfant de huit ans pour le repérer.

« Rien d'étonnant à ce que mon grand-père pense qu'il vient lui voler ses poulets », pensai-je. Personne d'autre que moi n'aurait pu déceler sa présence. Son immobilité le dissimulait parfaitement et j'avais senti, plutôt que réellement vu, la différence entre la végétation et sa silhouette. Je m'approchai de lui. Le fait que les gens le rejetaient si méchamment ou l'aimaient si passionnément m'intriguait énormément.

« Que faites-vous là, monsieur Acosta ? lui demandai-je hardiment.

— Je chie un coup en regardant la ferme de ton grand-père, me répondit-il, alors tu ferais mieux de déguerpir avant que je me relève, à moins que tu n'aimes l'odeur de la merde ! »

Je m'éloignai à quelque distance. Je voulais savoir s'il était réellement en train de faire ce qu'il prétendait. C'était vrai. Il se leva. Je crus qu'il allait sortir des fourrés, marcher sur les terres de mon grand-père et peut-être traverser la route, mais il n'en fit rien. Il repartait vers l'intérieur de la jungle.

« Hé, hé, monsieur Acosta ! lui criai-je. Je peux venir avec vous ? »

Je vis qu'il s'était arrêté de marcher ; là encore, c'était plus une impression qu'une véritable perception à cause de l'épaisseur des fourrés.

« Tu peux venir avec moi, c'est sûr, mais tu vas avoir du mal à pénétrer là-dedans ! »

Cela ne présentait pour moi aucune difficulté. En traînant dans le coin, j'avais repéré une entrée dans l'épaisseur de la végétation et l'avais marquée d'une grosse pierre. Après de multiples tentatives, j'avais découvert qu'il y avait là un passage par lequel je pouvais ramper et qui, au bout de trois à quatre mètres, débouchait sur un vrai sentier où je pouvais marcher debout.

M. Acosta s'approcha de moi en me disant : « Bravo, petit ! Tu t'es bien débrouillé ! Tu peux venir avec moi si tu en as envie. »

Ce fut le début de notre association. Nous partions tous les jours en expédition de chasse. Notre collaboration devint si évidente – je quittais la maison à l'aube et ne rentrais qu'au crépuscule, sans que personne sache où j'allais – que mon grand-père finit par me chapitrer sévèrement.

« Tu ne dois pas te lier avec n'importe qui, me gronda-t-il, ou tu finiras par leur ressembler. Je ne tolérerai pas que cet homme exerce la moindre influence sur toi. S'il te transmet son énergie, elle va déteindre sur ton esprit et le rendre aussi nul que le sien. Je te préviens, si tu ne mets pas fin à cette relation, c'est moi qui le ferai ! Je le ferai coffrer par la police en portant plainte pour vol de poulets, parce que tu sais fichrement bien qu'il vient tous les jours en voler ! »

J'entrepris de démontrer à mon grand-père l'absurdité de ses accusations. M. Acosta n'avait nul

besoin de lui voler ses poulets. Il avait à sa disposition une jungle immense d'où il pouvait sortir tout ce qu'il voulait. Mais mes arguments l'exaspérèrent encore plus. Je compris alors qu'il enviait secrètement la liberté de son ennemi, et celui-ci devint dès lors pour moi bien davantage qu'un bon chasseur : le summum de ce qui était à la fois interdit et désiré.

Je m'efforçai de moins le voir, mais son attrait était irrésistible. Puis un jour, il me proposa de participer avec trois de ses amis à une nouvelle entreprise, une prouesse qu'il n'avait encore jamais réalisée : capturer un vautour vivant, sans le blesser. Les vautours de la région étaient énormes – d'une envergure de plus d'un mètre cinquante – et leur chair, m'expliqua-t-il, présentait sept parties différentes dont chacune répondait à des besoins thérapeutiques particuliers. Mais le corps du vautour ne devait pas être blessé. On devait le tuer en lui donnant des sédatifs, sans aucune violence. Il aurait été facile de l'abattre au fusil, mais la viande perdait alors son pouvoir curatif. Tout l'art était donc de l'attraper vivant, ce qu'il n'avait encore jamais fait. Et après mûre réflexion, il avait pensé qu'avec mon aide et celle de ses trois amis il viendrait à bout de ce problème. Il était parvenu à cette conclusion, m'assura-t-il, après avoir minutieusement observé le comportement des vautours.

« Il nous faut un âne mort pour accomplir cet exploit, et nous l'avons ! » me déclara-t-il très excité.

Il me regarda, s'attendant à ce que je lui demande à quoi servirait cet animal. Comme je ne lui posais pas de question, il poursuivit.

« Nous allons lui retirer les intestins et mettre des piquets à la place pour maintenir la rondeur du ventre.

« Le chef de ces vautours, qui est le plus grand et le plus intelligent de tous, est une sorte de roi. C'est lui qui a l'œil le plus perçant. Il repérera l'âne mort et se posera dessus en premier. Son atterrissage se fera sous le vent pour s'assurer à l'odeur qu'il est bien mort. Les intestins et les viscères que nous aurons retirés de son ventre, nous les entasserons derrière lui, par terre, comme si un chat sauvage avait commencé à les manger. Il s'approchera tranquillement de l'âne, sans se presser, en battant des ailes et en sautillant. Puis il grimpera dessus et se mettra à le secouer pour le retourner, ce qu'il ne pourra faire car nous aurons planté dans le sol les quatre bâtons constituant l'armature. Il se postera sur le cadavre un moment, afin d'indiquer aux autres qu'ils peuvent descendre se poser à proximité, et il attendra que trois ou quatre de ses congénères soient dans les parages pour se mettre au travail.

— Et quel sera mon rôle, monsieur Acosta ? lui demandai-je.

— Tu te cacheras dans l'âne, me répondit-il d'un air impassible. Simple comme bonjour ! Je vais te donner une paire de gants de cuir suffisamment costauds et tu te tiendras là, en attendant que le roi des vautours déchire l'anus de l'âne avec son énorme bec et passe la tête à l'intérieur pour le manger. Tu le saisisras alors solidement par le cou, à deux mains, sans le lâcher.

« Mes trois amis et moi, on sera à cheval, cachés dans un ravin. Je surveillerai toute l'opération à la jumelle. Dès que je verrai que tu as attrapé le cou du roi des vautours, on déboulera au galop et on se jettera sur lui pour le maîtriser.

— Mais vous y arriverez, monsieur Acosta ? » lui demandai-je. Je ne mettais pas en doute ses capacités, mais voulais bien m'en assurer.

« Évidemment ! me dit-il d'un ton on ne peut plus confiant. On portera tous des gants et des jambières en cuir. Les serres du vautour sont très puissantes. Elles peuvent casser un tibia comme rien ! »

Il n'était pas question que je me dérobe. J'étais piégé, saisi par une incroyable excitation à cette perspective. Mon admiration pour M. Acosta ne connut plus de bornes. Lui seul était un vrai chasseur — malin, ingénieux, compétent.

« D'accord, allons-y ! lui dis-je.

— Parfait, mon garçon, je n'en attendais pas moins de toi. »

Il avait disposé une épaisse couverture derrière sa selle, et l'un de ses amis me hissa sur son cheval, juste derrière lui.

« Tiens-toi à la selle, dit M. Acosta, et maintiens en même temps la couverture. »

Un petit trot paisible nous conduisit, au bout d'une heure environ, sur des terres plates, arides et désolées. Il y avait là une tente rappelant un stand de vente sur un marché, dont le toit plat abritait du soleil un âne mort qui n'avait pas l'air bien vieux, un âne brun à peine sorti de l'adolescence.

Personne ne me précisa s'ils avaient trouvé cet âne déjà mort ou s'ils l'avaient tué. J'aurais aimé le savoir, mais je ne voulais pas le leur demander. Tandis qu'ils faisaient les préparatifs, M. Acosta m'expliqua qu'ils avaient installé cette tente parce que les vautours étaient toujours à l'affût, décrivant des cercles si haut dans le ciel qu'on ne pouvait les voir, tandis qu'eux voyaient tout ce qui se passait au sol, même à d'énormes distances.

« Ils ont une vision exceptionnelle, mais leur ouïe est mauvaise et leur odorat médiocre. On va boucher tous les trous de la carcasse. Je ne veux pas que tu en profites pour regarder à l'extérieur, parce

que s'ils repèrent ton œil, ils ne descendront pas. Ils ne doivent absolument rien voir. »

Ils entrecroisèrent quelques bouts de bois dans le ventre de l'animal en me laissant suffisamment de place pour ramper à l'intérieur. Je me risquai alors à poser la question qui me brûlait les lèvres.

« Dites-moi, monsieur Acosta, cet âne est sûrement mort d'une maladie, non ? Et si elle était contagieuse ? »

Il leva les yeux au ciel. « Voyons, petit ! Tu n'es pas complètement idiot ! Tu sais très bien que les maladies des ânes ne sont pas transmissibles à l'homme. Nous allons vivre une splendide aventure, ne te tracasse pas pour de stupides détails. Si j'étais plus petit, c'est moi qui me cacherais dans l'âne ! Te rends-tu bien compte que nous allons attraper le roi des vautours ? »

Je le crus. Ses paroles suffirent à me rassurer totalement. Il était impossible que j'attrape une maladie et je n'allais pas rater un événement de cette importance.

Vint le moment redoutable où M. Acosta m'installa à l'intérieur de l'âne. Ils tendirent la peau sur l'armature et se mirent à la coudre pour la refermer, en laissant au fond, contre le sol, une large ouverture pour que l'air puisse circuler. Le plus horrible pour moi fut de voir la peau se refermer au-dessus de ma tête comme le couvercle d'un cercueil. J'avais du mal à respirer tant j'étais excité à l'idée d'attraper le roi des vautours par le cou.

M. Acosta me donna des instructions de dernière minute, me disant qu'il me préviendrait de l'approche de l'animal en poussant une sorte de cri d'oiseau, et de même quand celui-ci se serait posé, afin que je suive la progression des événements sans m'impatisser. Puis je les entendis démonter la

tente et s'éloigner au galop. Ils avaient eu une bonne idée en ne laissant aucune ouverture pour regarder dehors, car c'est ce que j'aurais fait. La tentation de chercher à voir ce qui se passait aurait été irrésistible.

Un long moment s'écoula où je ne pensais à rien. M. Acosta se mit alors à siffler et je supposai que le roi des vautours décrivait ses cercles et allait s'approcher. Cette présomption devint une certitude lorsque j'entendis le battement de grandes ailes, et brusquement, le corps de l'âne mort se mit à balloter comme s'il était secoué par une tempête. Puis je sentis un poids sur la dépouille de l'âne et je compris que le roi des vautours venait de se poser et n'allait plus bouger. J'entendis d'autres battements d'ailes et le sifflement de M. Acosta au loin. Je m'armai de courage pour affronter l'inévitable. Le corps de l'âne se mit à s'agiter et quelque chose commença à en déchirer la peau.

Soudain, une énorme tête, horrible, surmontée d'une crête rouge et affublée d'un bec monstrueux et d'un œil perçant fit irruption. En hurlant de terreur, j'attrapai le cou à deux mains. Le roi des vautours fut sans doute étourdi par le choc, car il ne bougea plus, ce qui me permit d'assurer ma prise. Puis ce fut l'horreur. Retrouvant ses esprits, il se mit à tirer avec une telle force que je m'écrasai contre la structure avant de sortir à moitié du corps, de l'armature et de tout le reste, me cramponnant au cou de l'animal comme si ma vie en dépendait.

J'entendis galoper au loin le cheval de M. Acosta qui me criait : « Lâche-le, petit, lâche-le, il va t'emporter avec lui ! »

Le roi des vautours était vraiment sur le point de s'envoler avec moi agrippé à son cou ou de me mettre en lambeaux avec ses terribles serres. Il avait

heureusement la tête à moitié enfoncée dans les visières et l'armature, et ne rencontrant que les intestins déballés, ses serres ne me touchèrent pas une seule fois. Comme il cherchait de toutes ses forces à dégager son cou de mon étreinte, il ne pouvait les avancer suffisamment pour me mettre à mal. Un instant plus tard, M. Acosta se jeta sur le vautour, au moment même où les gants de cuir me glissaient des mains.

Il ne se tenait plus de joie. « Bien joué, petit, bien joué ! On a réussi ! La prochaine fois, on plantera des piquets plus longs ; le vautour ne pourra pas les arracher et on t'attachera à la structure. »

Ma relation avec M. Acosta avait duré suffisamment longtemps pour que nous capturions un vautour. Mais l'intérêt qu'il m'inspirait disparut aussi mystérieusement qu'il était apparu, et je n'eus jamais vraiment l'occasion de le remercier pour tout ce qu'il m'avait appris.

D'après don Juan, il m'avait enseigné la patience du chasseur au meilleur âge pour l'apprendre ; et surtout il m'avait appris à trouver dans l'isolement tout le réconfort dont a besoin un chasseur.

« Il ne faut pas confondre solitude et isolement, m'avait expliqué un jour don Juan. Pour moi, la solitude est psychologique, elle concerne l'esprit, alors que l'isolement est physique. La première est débilitante, mais le second est réconfortant. »

C'était de tout cela, m'avait dit don Juan, que j'étais redevable à jamais envers M. Acosta, que j'envisage ou non cette dette à la manière des *guerriers-voyageurs*.

La deuxième personne dont j'étais le débiteur était un enfant de dix ans que j'avais connu quand j'étais petit. Il s'appelait Armando Velez et portait

bien son nom, parce qu'il avait toujours l'air digne et un peu guindé d'un petit vieux. Je l'aimais beaucoup, car son sérieux ne l'empêchait pas d'être très amical. Il ne se laissait pas facilement intimider et n'hésitait pas à se battre si nécessaire, sans qu'il n'y ait rien en lui de méchant ou de brutal.

Nous partions souvent tous les deux en expédition de pêche. Nous passions parfois des journées entières à soulever les pierres et attraper à la main de petits poissons que nous mettions ensuite à sécher au soleil avant de les manger crus.

J'aimais son ingéniosité et son adresse, et j'admiraais le fait qu'il soit ambidextre. Il pouvait jeter un caillou de la main gauche encore plus loin que de la main droite. Nous nous lancions sans cesse dans des compétitions dont, à mon grand désespoir, il sortait toujours vainqueur. Il s'excusait alors en me disant : « Si je m'étais arrangé pour te laisser gagner, tu m'en voudrais. Ce serait un affront à ta virilité. Essaie encore, tu y arriveras ! »

À cause de son attitude guindée, nous l'appelions souvent « Señor Velez », et le mot « Señor » s'était raccourci en « Sho », une abréviation courante dans ma région natale.

Un jour, Sho Velez me demanda quelque chose de très inhabituel. Il me présenta naturellement sa requête comme un défi. « Je te parie n'importe quoi, me dit-il, que je connais un truc que tu n'oserais pas faire.

— De quoi parles-tu, Sho Velez ?

— Tu n'oserais jamais descendre une rivière en radeau.

— Mais si, je l'ai déjà fait sur une rivière en crue et je suis resté bloqué sur une île pendant huit jours ! On nous envoyait de la nourriture portée par le courant. »

C'était la pure vérité. Mon autre meilleur ami était un enfant qu'on avait surnommé « Chien fou ». Nous nous étions un jour retrouvés bloqués sur une île au cours d'une inondation, sans que personne puisse venir nous sauver. Tout le monde redoutait en ville que le flot ne la recouvre en nous emportant tous les deux. Ils confiaient à la rivière des paniers de vivres en espérant que le courant les ferait accoster sur l'île, et ils nous avaient ainsi maintenus en vie, jusqu'à ce que l'eau ait suffisamment baissé pour pouvoir nous envoyer un radeau et nous hisser sur la berge.

« Non, il s'agit d'autre chose, me dit Sho Velez de son air docte. Je parle d'une expédition en canot pneumatique sur une rivière souterraine. »

Il me rappela qu'une bonne partie de la rivière locale passait sous une montagne. Ce tronçon souterrain m'avait toujours terriblement intrigué. Elle y entrait par une immense grotte pleine de chauves-souris, qui sentait l'ammoniaque et ne présageait rien de bon. On racontait aux enfants du coin qu'avec ses vapeurs sulfureuses, sa chaleur et sa puanteur, c'était sûrement l'entrée de l'enfer.

« Tu peux parier tout ce que tu veux, Sho Velez ; jamais de ma vie je ne m'approcherai de cette rivière, m'écriai-je. C'est hors de question ! Il faudrait être fou pour faire un truc pareil. »

Le visage sérieux de Sho Velez devint encore plus grave. « Alors il faudra que je le fasse tout seul, me dit-il. J'ai pensé un instant que je pourrais compter sur toi. J'avais tort. Tant pis pour moi.

— Mais enfin, Sho Velez, qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi diable veux-tu aller dans cet enfer ?

— J'y suis forcé, me dit-il d'une petite voix bourrue. C'est à cause de mon père. Il est aussi fou que toi, et il est capable de faire n'importe quoi, sauf

qu'il a une femme et des enfants. Il a six personnes à charge, mes deux sœurs, mes deux frères, ma mère et moi, et il est tout pour nous ! »

Je ne savais pas qui était son père. Je ne l'avais jamais vu. Je n'avais aucune idée de ce qu'il faisait dans la vie. Sho Velez me raconta qu'il était dans les affaires et que tout ce qu'il possédait risquait de partir en fumée.

« Mon père a préparé un radeau pour faire cette expédition. Il tient absolument à vivre cette expérience. D'après ma mère, il n'en parle que pour se défouler, mais je n'ai pas confiance en lui, poursuivit Sho Velez. J'ai vu dans son regard le même éclair de folie que dans le tien ! Un jour ou l'autre, il le fera, j'en suis sûr, et il en mourra. Je vais donc prendre son radeau et descendre tout seul cette rivière. Je sais que je risque ma vie, mais celle de mon père sera sauvée ! »

Une sorte de décharge électrique me secoua, et je m'entendis lui dire d'un ton extrêmement agité : « D'accord, Sho Velez, je vais le faire avec toi. Oui, oui, ça va être génial ! J'irai avec toi ! »

Un sourire se dessina sur son visage, non parce que sa ruse avait marché, mais simplement parce qu'il était content que j'aie accepté. Il me le confirma en disant : « Je suis sûr que je m'en sortirai si tu viens avec moi. »

Il m'était indifférent que Sho Velez meure ou non. Ce qui m'avait galvanisé, c'était sa bravoure. Je savais qu'il aurait le cran de le faire. « Chien fou » et lui étaient les seuls enfants du coin vraiment téméraires. Tous deux possédaient une qualité que je trouvais remarquable et exceptionnelle : le courage. Personne d'autre dans toute la ville n'en avait la moindre trace. Je les avais tous mis à l'épreuve. De ce point de vue, ils étaient tous nuls, y compris

l'amour de ma vie, mon grand-père. À dix ans, je le savais sans l'ombre d'un doute. L'audace de Sho Velez me semblait stupéfiante. Je le suivrais jusqu'au bout.

Nous avons décidé de nous retrouver à l'aube. Nous devons porter le radeau qui n'était pas très lourd sur les cinq ou six kilomètres séparant la ville des montagnes verdoyantes où se trouvait la fameuse grotte. La puanteur des déjections de chauves-souris était étouffante. Nous grimpâmes sur le radeau en le poussant dans le courant. Il était équipé de torches électriques que nous allumâmes aussitôt, car il faisait noir comme dans un four sous la montagne. L'atmosphère était extrêmement chaude et humide. L'eau était suffisamment profonde pour laisser passer l'embarcation et le courant assez rapide pour que nous n'ayons pas besoin de pagayer.

La lumière de nos lampes provoquait l'apparition d'ombres monstrueuses. Sho Velez me murmura à l'oreille qu'il valait peut-être mieux ne pas les regarder, parce qu'elles étaient non seulement terrifiantes, mais répugnantes, oppressantes. La lumière excitait les chauves-souris qui volaient en tous sens autour de nous en battant des ailes. Puis elles disparurent à mesure que nous pénétrions plus profondément sous la montagne. L'air confiné rendait la respiration très difficile. Après ce qui me parut des heures, notre radeau déboucha sur une sorte de plan d'eau où la rivière, très profonde, bougeait à peine. Le courant paraissait obstrué comme par un barrage.

« On est coincés, me chuchota à nouveau Sho Velez à l'oreille. Le canot ne peut plus passer et on ne peut pas revenir en arrière. »

Le courant était de toute évidence trop fort pour que nous puissions le remonter. Il fallait donc trou-

ver une issue pour nous sortir de là. L'idée me vint alors que si nous pouvions toucher le plafond de la grotte en nous mettant debout, la surface de la retenue d'eau devait être au niveau de la voûte de la grotte d'entrée qui, avec ses dimensions impressionnantes, devait bien faire une quinzaine de mètres de hauteur. J'en tirai la conclusion que le plan d'eau où nous étions avait environ quinze mètres de profondeur.

Après avoir attaché le radeau à un rocher, nous nous mîmes à nager vers le fond pour essayer de percevoir un mouvement de l'eau, un courant. Tout était humide et chaud en surface, mais la température de l'eau devenait glaciale dès qu'on s'enfonçait. Mon corps fut saisi d'une étrange peur animale que je n'avais jamais ressentie de ma vie. Je remontai à la surface et butai contre Sho Velez qui devait avoir éprouvé la même sensation.

« Je crois qu'on va mourir », me dit-il solennellement.

Je ne partageais pas sa solennité ni son désir de mourir. Je cherchais désespérément une issue. Les eaux de crue devaient avoir charrié des pierres qui avaient édifié une sorte de barrage. Je trouvai un trou suffisamment grand pour laisser passer mon corps d'enfant de dix ans et je fis plonger Sho Velez avec moi pour le lui montrer. Le passage était cependant bien trop étroit pour le radeau. Après avoir empaqueté nos vêtements dans deux petits ballots bien serrés, nous plongeâmes pour retrouver le trou que nous avions repéré.

Il débouchait sur un toboggan d'eau semblable à ceux qu'on voit dans les parcs d'attractions. Les rochers étaient recouverts de lichen et de mousse, ce qui nous permit de glisser sur une grande distance sans nous faire aucun mal jusqu'à une gigan-

tesque grotte, aussi haute qu'une cathédrale, où l'eau nous arrivait à la ceinture. Au fond brillait la lumière du ciel et nous sortîmes en pataugeant. Sans prononcer une parole, nous fîmes sécher nos vêtements au soleil, puis nous rentrâmes en ville. Sho Velez paraissait inconsolable d'avoir perdu le canot de son père.

« Mon père serait mort là-bas, finit-il par reconnaître. Son corps ne serait jamais passé par le trou que nous avons trouvé. Il est trop grand et trop gros. Mais il aurait peut-être eu la force de remonter la rivière à pied jusqu'à l'entrée. »

J'en doutais. Je me souvenais qu'à certains moments, à cause de la pente, le courant était extrêmement rapide. Mais je lui concédai qu'un homme désespéré aurait sans doute pu s'en sortir à l'aide de cordes et après beaucoup d'efforts.

Le problème de savoir si le père de Sho Velez serait mort ou non resta finalement en suspens, mais cela m'était égal. L'important, c'était que j'avais ressenti la brûlure de l'envie pour la première fois de ma vie. Sho Velez avait la chance d'avoir dans sa vie un être pour qui mourir, et il m'avait prouvé qu'il en était capable. Moi je n'avais personne, et je n'avais rien prouvé du tout.

Symboliquement, il me semblait que tout le mérite lui revenait. Sa victoire était totale. Je m'inclinai devant sa supériorité. Dans cette ville qui était la sienne, au milieu de son peuple, il était le roi, le meilleur de tous.

Quand nous nous séparâmes ce jour-là, je lui dis sous le couvert d'une banalité ce que je pensais profondément : « C'est toi le roi, Sho Velez. Tu es le meilleur ! »

Je ne lui adressai plus jamais la parole. Je mis délibérément un terme à notre amitié. C'était, selon

moi, le seul geste possible montrant que j'avais été profondément affecté par toute cette histoire.

Selon don Juan, je lui devais une reconnaissance éternelle car il était le seul à m'avoir enseigné qu'il faut avoir une chose ou une personne pour qui mourir avant de se trouver une raison de vivre.

« Si tu n'es prêt à mourir pour rien, m'avait dit un jour don Juan, comment peux-tu prétendre avoir une raison de vivre ? Les deux vont de pair, et c'est la mort qui tient la barre. »

La troisième personne envers qui don Juan pensait que j'étais redevable à tout jamais était ma grand-mère maternelle. Aveuglé par mon amour pour mon grand-père – l'homme de ma vie –, j'avais oublié la véritable source de la force de cette famille : ma grand-mère et ses excentricités.

Longtemps avant que je vienne vivre chez elle, elle avait sauvé d'un lynchage un Indien du coin qu'on avait accusé de sorcellerie. Quelques jeunes gens furieux étaient en train de le pendre à un arbre de sa propriété lorsqu'elle était arrivée par hasard sur les lieux. Elle leur avait demandé de tout arrêter et, comme ils étaient tous ses filleuls, ils n'avaient pas osé lui tenir tête. Elle avait redescendu et détaché le pendu et l'avait emmené chez elle pour le soigner. La corde avait déjà profondément entaillé son cou.

Ses blessures guérissent, et il ne quitta plus jamais la maison de ma grand-mère. Sa vie s'était pour lui arrêtée le jour du lynchage, et cette nouvelle existence, disait-il, ne lui appartenait plus ; elle appartenait à ma grand-mère. Il tint parole et se consacra à son service. Il était son valet de chambre, son majordome et son conseiller. Et selon mes tantes, c'était lui qui lui avait suggéré d'adopter un orphelin

nouveau-né pour en faire son fils, une décision qui leur inspirait un vif ressentiment.

Lorsque je vins habiter chez elle, le fils adoptif de ma grand-mère approchait déjà de la quarantaine. Elle l'avait envoyé faire ses études en France. Un après-midi, un taxi s'arrêta devant la maison et, comme s'il tombait du ciel, un type grand et costaud, très élégant, en sortit. Le chauffeur porta ses bagages en cuir dans le patio et l'homme lui donna un généreux pourboire. Son visage me frappa dès le premier coup d'œil. Il avait de longs cheveux bouclés et de longs cils recourbés. C'était un très bel homme, même si sa physionomie n'avait rien de remarquable. Ce qu'il avait de mieux, en fait, c'était le sourire rayonnant dont il me gratifia immédiatement.

« Puis-je vous demander votre nom, jeune homme ? » me dit-il d'une voix théâtrale, la plus belle que j'aie jamais entendue.

Le fait qu'il se soit adressé à moi comme à un jeune homme m'avait instantanément rallié à sa cause. « Je m'appelle Carlos Aranha, monsieur, lui répondis-je. Puis-je à mon tour vous demander le vôtre ? »

Il simula un geste de surprise et écarquilla les yeux en sautant en arrière comme si on voulait l'attaquer. Puis il éclata de rire. Entendant du bruit, ma grand-mère sortit sur le patio. Elle poussa des cris de joie comme une petite fille et le prit tendrement dans ses bras. Il la souleva du sol comme une plume et la fit tourner. Je remarquai alors qu'il était très grand. Sa forte carrure dissimulait sa haute taille. Il avait le physique d'un boxeur professionnel. Voyant que je le regardais, il fit jouer ses biceps.

« J'ai fait un peu de boxe dans le temps, monsieur », me dit-il en lisant dans mes pensées.

Ma grand-mère me le présenta. Elle me dit que c'était son Antoine, son bébé, la prunelle de ses yeux, et qu'il était auteur dramatique, metteur en scène de théâtre, écrivain et poète.

Ce fut son allure athlétique qui me séduisit sur-le-champ. Je ne compris pas tout de suite qu'il avait été adopté, mais je voyais bien qu'il ne ressemblait pas au reste de la famille. Les corps de tous les autres semblaient à peine vivoter, tandis que le sien débordait de vitalité. Nous nous entendions à merveille. J'aimais le voir s'entraîner tous les jours. Il lançait des coups de poing sur un sac de sable, et ce qui me plaisait par-dessus tout, c'était qu'il le frappait également avec les pieds, associant coups de poing et coups de pied dans un style étourdissant. Son corps était dur comme de la pierre.

Antoine m'avoua un jour que son seul désir dans la vie était de devenir un écrivain de renom.

« J'ai tout ce dont j'ai besoin, la vie a été très généreuse avec moi. La seule chose qui me manque, ce que je voudrais par-dessus tout, c'est le talent. Les muses ne m'aiment pas. J'apprécie ce que je lis, mais je ne parviens pas à écrire moi-même un texte que j'aimerais lire. C'est un supplice pour moi. Je manque de la discipline ou du charme qui pourrait les séduire, et ma vie me paraît complètement vide. »

Antoine me dit ensuite que le seul être qui comptait dans sa vie était sa mère, qui était son seul soutien, son ange gardien, son âme sœur. Il finit par me déclarer quelque chose qui me troubla beaucoup : « Sans ma mère, je serais mort. »

Je compris alors la profondeur de son attachement à ma grand-mère. Toutes les histoires horribles que m'avaient racontées mes tantes sur son

enfance terriblement gâtée me revinrent instantanément en mémoire. Ma grand-mère l'avait littéralement pourri au-delà de toute mesure. Ils avaient pourtant l'air très heureux ensemble. Des heures d'affilée, je le voyais assis auprès d'elle, posant sa tête dans son giron comme quand il était petit. Je n'avais jamais vu ma grand-mère tenir des conversations aussi longues avec quiconque.

Brusquement, Antoine se mit un jour à écrire toutes sortes de choses. Il réalisa pour notre théâtre local la mise en scène d'une pièce de sa composition, et le spectacle rencontra immédiatement un grand succès. Ses poèmes furent publiés dans le journal local. Il semblait avoir enfin trouvé une veine créative. Mais cet épisode prit fin quelques mois plus tard. Le rédacteur en chef du journal de la ville le dénonça publiquement en l'accusant de plagiat et en publiant la preuve de ce qu'il avançait.

Ma grand-mère ne voulut évidemment pas entendre parler des accusations que l'on portait contre son fils. Selon elle, cette histoire était due à la jalousie. Tout le monde en ville enviait l'allure de son fils, sa personnalité, son intelligence. Il était vraiment l'élégance et le savoir-vivre personnifiés. Malheureusement, son plagiat était flagrant.

Antoine ne donna jamais la moindre explication à ce sujet. Je l'aimais trop pour aborder la question. Je dirais même que je m'en moquais. Il avait certainement ses raisons pour avoir agi de la sorte. Mais quelque chose s'était cassé et, dès lors, notre vie se transforma du tout au tout. À la maison, la situation changeait d'un jour à l'autre et si radicalement que je pris l'habitude de m'attendre à tout, au pire et au meilleur. Une nuit, ma grand-mère alla voir Antoine dans sa chambre, et le drame éclata.

Il y avait dans son regard une dureté que je ne lui avais jamais vue. Ses lèvres tremblaient.

« Il s'est passé quelque chose de terrible, Antoine », commença-t-elle.

Il l'interrompit en la suppliant de le laisser s'expliquer.

Elle lui coupa la parole aussitôt. « Non, Antoine, non, dit-elle d'une voix ferme. Cela n'a rien à voir avec toi. Cela ne concerne que moi. Tu vis un moment très difficile, je le sais, mais quelque chose d'encore plus grave vient de se produire. Antoine, mon chéri, mon temps arrive à sa fin.

« Je veux que tu comprennes qu'on ne peut rien y faire, poursuivit-elle. Je vais partir, et tu dois rester. Tu représentes tout ce que j'ai fait dans cette vie. En bien ou en mal, Antoine, tu es tout ce que je suis. Tu dois vivre. De toute manière, nous serons un jour à nouveau réunis. Mais en attendant, continue, Antoine, et agis. Peu importe ce que tu fais, mais fais quelque chose ! »

Je vis le corps d'Antoine frissonner d'angoisse. Je le vis contracter tout son être, tous ses muscles, toute sa force. Son problème venait de prendre une tout autre ampleur, comme un fleuve qui se jette dans l'océan.

« Promets-moi de vivre pleinement et de mourir de ta belle mort ! » lui cria-t-elle. Antoine fit oui de la tête.

Le lendemain, sur les conseils de son sorcier, ma grand-mère vendit toutes ses propriétés – qui étaient nombreuses – et donna tout l'argent à son fils Antoine. Et le jour suivant, très tôt le matin, se déroula devant mes yeux d'enfant de dix ans la scène la plus étrange à laquelle j'aie jamais assisté : l'adieu d'Antoine à sa mère. Elle était aussi irréelle que sur un écran de cinéma, comme si elle avait été

concoctée et écrite quelque part, puis parfaitement mise au point après une série de rectifications de l'auteur exécutées par le metteur en scène.

Elle eut pour décor le patio de la maison de mes grands-parents. Antoine était le principal protagoniste, et sa mère l'actrice vedette. Il partait en voyage ce jour-là. Il allait au port pour embarquer à bord d'un paquebot italien et traverser l'Atlantique jusqu'en Europe pour une croisière d'agrément. Il était comme toujours très élégamment vêtu. Un chauffeur de taxi l'attendait devant la maison, klaxonnant avec impatience.

J'avais assisté à la fébrilité de cette dernière nuit tout au long de laquelle Antoine avait désespérément essayé d'écrire un poème pour sa mère.

« C'est de la merde, m'avait-il dit. Je n'écris que des conneries. Je suis vraiment nul. »

En dépit de mon incompetence en la matière, je lui avais assuré que ce qu'il écrivait était génial. C'est là qu'en m'emballant, j'avais dépassé des limites que je n'aurais jamais dû franchir.

« Je t'assure, Antoine, m'étais-je écrié, je suis bien plus nul que toi ! Tu as une mère, toi, et moi je n'ai rien. Et tout ce que tu écris est formidable ! »

Très poliment, il m'avait demandé de quitter la pièce, et j'avais compris qu'il se sentait stupide d'avoir écouté l'avis d'un moins que rien, d'un simple enfant. Je regrettais amèrement de m'être ainsi laissé emporter. J'aurais aimé rester son ami.

Son élégant pardessus, bien plié, était jeté sur son épaule droite. Il portait un magnifique costume vert en cachemire anglais.

Ma grand-mère prit la parole. « Dépêche-toi, chéri. Il faut faire vite. Tu dois partir tout de suite, sinon ils vont te tuer pour te prendre ton argent. »

Ma grand-mère faisait allusion à ses filles et leurs maris qui étaient dans une colère noire depuis qu'ils s'étaient aperçus que leur mère les avait tranquillement déshérités, et que l'abominable Antoine, leur ennemi juré, allait filer en emportant ce qui leur revenait de droit.

« Je suis désolée de t'imposer tout ça, s'excusa ma grand-mère, mais comme tu le sais, le temps n'attend pas. »

Antoine lui répondit de sa voix grave, merveilleusement modulée. Il ressemblait plus que jamais à un acteur de théâtre. « Cela ne prendra qu'une minute, Mère, dit-il. J'aimerais vous lire quelque chose que j'ai écrit pour vous. »

C'était un poème de remerciements. À la fin de sa lecture, il marqua une pause. Devant une telle richesse de sentiments, il y eut un frisson dans l'atmosphère.

« C'était tout simplement magnifique, Antoine, dit ma grand-mère en soupirant. Tu as parfaitement exprimé tout ce que tu voulais me dire, et tout ce que je voulais entendre. » Elle se tut un instant. Puis ses lèvres esquissèrent un délicieux sourire.

« C'est de toi, Antoine ? » demanda-t-elle.

Le sourire qu'il lui rendit ne fut pas moins radieux.

« Bien sûr que non, Mère, dit-il, bien sûr que non. »

Ils s'étreignirent en pleurant. Le klaxon du taxi était de plus en plus insistant. Antoine me regarda dans ma cachette sous l'escalier et me fit un petit signe de tête, comme pour me dire : « Adieu ! Prends bien garde à toi ! » Puis il fit demi-tour et, sans reposer les yeux sur sa mère, se précipita vers la porte. Il avait trente-sept ans, mais on aurait dit qu'il en avait soixante, tant il semblait porter un

poids écrasant sur les épaules. Il s'arrêta juste avant de passer la porte et entendit alors la voix de sa mère l'admonester pour la dernière fois.

« Ne te retourne pas, Antoine, ne te retourne plus jamais pour regarder derrière toi. Sois heureux, et agis. Surtout agis ! Tout est là : agis ! »

Cette scène m'emplit d'une étrange tristesse que je ressens encore aujourd'hui – une mélancolie inexplicable qui, selon don Juan, m'avait envahi parce que je venais de vraiment comprendre pour la première fois que notre temps sur terre est compté.

Le lendemain, ma grand-mère partit avec son domestique-valet de chambre-conseiller pour un lieu mythique appelé Rondonia où ce sorcier allait essayer de la guérir. J'ignorais qu'elle était en phase terminale d'une grave maladie. Elle ne revint jamais, et don Juan m'expliqua que la vente de ses propriétés et la remise de l'argent à Antoine étaient une suprême manœuvre de sorcier, une dernière instruction que lui avait donnée son conseiller pour la détacher de sa famille. Leur fureur à tous était telle qu'ils se moquaient complètement qu'elle revienne ou non. Je me demandais même s'ils s'étaient aperçus qu'elle était partie.

Sur le plateau coiffant cette montagne, je me remémorai ces trois événements comme s'ils venaient de se produire à l'instant. J'exprimai haut et fort mes remerciements à ces trois personnes qui, par l'intensité de mon évocation, me paraissaient être là, devant moi. Mais une fois que ce fut fini, ma solitude fut indescriptible. Je pleurai à chaudes larmes.

Don Juan m'expliqua très patiemment que la solitude ne peut exister pour un guerrier. Les *guerriers-voyageurs*, me dit-il, ont un être sur lequel ils peuvent compter, un être sur lequel ils peuvent

concentrer tout leur amour, toute leur attention : notre terre si merveilleuse, notre mère, notre matrice, le fondement de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous faisons – l'être auquel nous retournons tous et l'être qui permet aux *guerriers-voyageurs* de partir pour leur *voyage définitif*.

Don Genaro se mit alors à accomplir pour moi un acte d'*intention* magique. Allongé à plat ventre, il exécuta une série de mouvements éblouissants, se transformant sous mes yeux en une forme lumineuse qui semblait nager, comme si le sol était un plan d'eau. Don Juan me dit que c'était pour lui une manière de serrer notre immense terre dans ses bras et que, malgré leur différence de taille, celle-ci avait parfaitement conscience de son geste. À la vue des mouvements de Genaro dont je comprenais à présent le sens, mon sentiment de solitude se mua en une joie sublime.

« Je ne peux supporter l'idée que vous partiez, don Juan », m'entendis-je lui dire. Mes paroles et le ton de ma voix me mirent mal à l'aise. Et lorsque je commençai de sangloter en m'apitoyant sur mon sort, je me sentis encore plus contrarié. « Qu'est-ce qui me prend, don Juan ? marmonnai-je. Je ne suis pas comme ça d'habitude !

— C'est parce que ta conscience est redescendue à hauteur de tes orteils », me répondit-il en riant.

Ne parvenant plus à me dominer, je me laissai complètement aller à mes sentiments de découragement et de désespoir.

« Je vais rester tout seul, me mis-je à hurler. Que va-t-il m'arriver ? Que vais-je devenir ?

— Écoute, me dit don Juan calmement : pour quitter ce monde et affronter l'inconnu, j'ai besoin de toute ma force et de tout mon calme, afin de mettre toutes les chances de mon côté ; mais ce

dont j'ai besoin par-dessus tout, c'est du cran et des nerfs d'acier que doit posséder un *guerrier-voyageur*. Et toi, pour rester ici et être un bon *guerrier-voyageur*, tu as besoin des mêmes choses que moi. Se lancer dans l'inconnu comme je vais le faire n'a rien d'une plaisanterie, mais rester derrière non plus. »

Dans un élan d'émotion, je lui embrassai la main.

« Holà, holà ! Tu vas bientôt vénérer mes *guaraches* ! »

L'angoisse qui m'étreignait passa de l'apitoiement sur moi-même à un sentiment de perte irréparable. « Vous allez partir, marmonnai-je. Mon Dieu ! Partir pour toujours ! »

À cet instant, don Juan me fit ce qu'il m'avait déjà fait à d'innombrables reprises depuis notre première rencontre. Son visage se gonfla, comme si la profonde inspiration qu'il prenait l'emplissait d'air. Puis il me donna une tape vigoureuse dans le dos avec la paume de sa main gauche en me disant : « Debout ! Au travail ! Ne te laisse pas aller ! »

Je retrouvai en un instant ma cohérence, ma complétude et ma maîtrise. Je savais ce qu'on attendait de moi. Il n'y avait plus aucune hésitation de ma part, aucun souci à mon sujet. Je me moquais de ce qui allait m'arriver après le départ de don Juan. Je savais que celui-ci était imminent. Il me regarda, et je pus tout lire dans ses yeux.

« Nous ne nous reverrons jamais, me dit-il doucement. Tu n'as plus besoin de mon aide, et je ne veux plus te l'offrir, car tu m'enverras promener si tu es un vrai *guerrier-voyageur*. Au-delà d'un certain point, la seule joie d'un *guerrier-voyageur* est son isolement. Je n'aimerais pas non plus que tu essaies de m'aider. Une fois parti, je ne serai plus là, alors ne pense pas à moi, parce que je ne penserai pas à toi. Si tu es un *guerrier-voyageur* digne de ce nom,

sois impeccable ! Prends soin du monde qui t'entoure. Respecte-le. Veille sur lui comme sur ta propre vie ! »

Il s'éloigna. Il n'était plus question en cet instant de tristesse ou de bonheur. Il hocha la tête comme pour me dire au revoir, ou comme s'il comprenait ce que je ressentais.

« Oublie-toi et tu n'auras peur de rien, quel que soit le niveau de conscience auquel tu te situes. »

Puis, abandonnant un instant son sérieux, il me taquina pour la dernière fois sur cette terre.

« Et j'espère que tu trouveras l'amour ! »

Il leva la main vers moi, tendant et repliant les doigts comme un enfant.

« Ciao », me dit-il.

Je savais qu'il était vain de me désoler ou de regretter quoi que ce soit, et qu'il était aussi difficile pour moi de rester que pour don Juan de partir. Nous étions tous deux pris dans un processus énergétique irréversible que nous ne pouvions ni l'un ni l'autre interrompre. Je voulais néanmoins rejoindre don Juan, le suivre là où il allait. La pensée me traversa l'esprit que si je mourais, il m'emmènerait peut-être avec lui.

Je vis alors comment don Juan Matus, le nagual, amena les quinze autres voyants qui étaient ses compagnons, ses protégés, la joie de sa vie, à disparaître un par un dans la brume de ce haut plateau en direction du nord. Je vis chacun d'entre eux se changer en une forme lumineuse ; puis ils montèrent et flottèrent tous ensemble dans les airs, évoluant comme des lueurs fantomatiques dans le ciel. Ils décrivirent un cercle au-dessus de la montagne, comme don Juan m'avait dit qu'ils le feraient : un dernier tour d'horizon, un dernier regard sur cette merveilleuse terre. Puis ils disparurent.

Je savais ce que j'avais à faire. Le moment était venu. Je courus de toutes mes forces vers le précipice et m'élançai dans l'abîme. Je sentis un moment le vent sur mon visage, puis je plongeai dans une obscurité miséricordieuse qui m'engloutit comme dans une paisible rivière souterraine.

Le retour

J'avais vaguement conscience du hurlement d'un moteur qu'on accélérât à l'arrêt. Je pensai que quelqu'un devait réparer une voiture dans le parking de l'immeuble où se trouvait mon studio. Le vacarme devint si intense qu'il finit par me réveiller. Je maudis silencieusement ceux qui utilisaient ce parking pour faire de la mécanique, juste sous la fenêtre de ma chambre. J'avais chaud, je transpirais et j'étais fatigué. Je m'assis au bord du lit. Je ressentis alors des crampes extrêmement douloureuses dans les mollets. Je les frottai un moment et ils me semblèrent si contractés que j'eus peur d'avoir d'horribles marques. Je me levai machinalement pour aller à la salle de bains chercher une pommade. Mais je ne pus marcher. La tête me tournait. Je tombai par terre, ce qui ne m'était encore jamais arrivé. Quand j'eus retrouvé un minimum de contrôle, je m'aperçus que les crampes de mes mollets ne m'inspiraient plus aucune inquiétude. J'avais toujours eu une tendance à l'hypocondrie, et une douleur inhabituelle comme celle que je ressentais aurait dû terriblement m'angoisser.

Je me dirigeai vers la fenêtre pour la fermer, quoique je n'entendisse plus rien. Je vis qu'elle n'était pas ouverte et qu'il faisait sombre dehors. C'était la nuit ! J'ouvris les fenêtres. Je ne parvenais pas à comprendre pourquoi je les avais fermées. L'air de la nuit était doux et frais. Le parking était vide. Il me vint à l'idée que le bruit devait avoir été celui de l'accélération d'une voiture remontant l'allée qui longeait l'immeuble. Je n'y pensai plus et retournai me coucher. Je me mis en travers du lit, les pieds par terre. Je voulais dormir dans cette position afin d'améliorer la circulation dans mes mollets qui me faisaient très mal, tout en me demandant s'il ne valait pas mieux les surélever sur un oreiller.

Je commençais à me détendre et j'étais sur le point de me rendormir lorsqu'une pensée fit irruption dans mon esprit avec une telle violence que je me remis brutalement debout. J'avais sauté dans un gouffre au Mexique ! J'en tirai sur-le-champ la conclusion qui s'imposait : puisque j'avais volontairement sauté dans le vide pour mourir, je ne pouvais être qu'un fantôme. Comme il est étrange, pensai-je, que je sois revenu sous cette forme à Los Angeles, dans mon studio à l'angle de Westwood et Wilshire ! Il n'était pas étonnant que ma sensibilité ait changé. Mais comment un fantôme, raisonnai-je, aurait-il pu sentir le souffle de l'air frais sur son visage, ou une douleur dans ses mollets ?

Je tâtai les draps du lit ; ils me parurent bien réels. Son cadre métallique aussi. J'allai à la salle de bains me regarder dans la glace. Avec la tête que j'avais, j'aurais vraiment pu être un fantôme. J'avais une mine épouvantable. Mes yeux étaient enfoncés dans leurs orbites, avec d'énormes cernes noirs. J'étais complètement déshydraté, mort de soif. Machinalement, je me penchai pour boire de l'eau

directement au robinet. Voyant que je pouvais l'aval-
ler, j'en bus gorgée sur gorgée, comme si j'en avais
été privé pendant des jours. Je fis quelques profon-
des inspirations. J'étais vivant ! Dieu du ciel, j'étais
en vie ! Je le savais avec certitude, mais je n'exultais
pas autant que j'aurais dû.

Une idée parfaitement saugrenue me traversa
l'esprit : il m'était déjà arrivé de mourir et de revi-
vre. J'y étais habitué, cela n'avait rien d'extraordi-
naire pour moi. La clarté de cette pensée lui donnait
presque l'intensité d'un souvenir. Mais ce pseudo-
souvenir ne provenait pas de situations dans les-
quelles ma vie aurait été menacée. C'était quelque
chose de très différent, comme une vague connais-
sance d'un événement qui ne s'était jamais produit
et qui n'avait pas la moindre raison de se trouver
dans mes pensées.

Il n'y avait pas l'ombre d'un doute dans mon
esprit : j'avais bien sauté dans un gouffre au Mexi-
que. Et j'étais à présent dans mon appartement, à
Los Angeles, à près de cinq mille kilomètres de là,
sans avoir le moindre souvenir d'un voyage de
retour. Je fis machinalement couler l'eau dans la
baignoire et m'y assis. Je ne sentais aucune chaleur,
j'étais glacé jusqu'aux os. Don Juan m'avait appris
que dans des moments de crise comme celui-là, le
contact de l'eau courante était un remède efficace.
Cela me revint en mémoire et je me mis sous la
douche. Je fis couler l'eau chaude sur mon corps
pendant plus d'une heure.

Je voulais réfléchir calmement et rationnelle-
ment à ce qui m'était arrivé, mais n'y parvenais pas.
Toute pensée semblait avoir déserté mon esprit.
J'avais la tête vide et des flots de sensations inon-
daient mon corps sans que je puisse les analyser. Je
ne pouvais rien faire d'autre que les sentir m'assail-

lir et les laisser déferler en moi. Le seul choix conscient que je fis fut de m'habiller pour sortir. Je voulais déjeuner, ce que j'avais l'habitude de faire à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit au Ship's Restaurant, qui était situé sur Wilshire Boulevard, à deux pas de chez moi, au carrefour suivant.

J'avais fait ce trajet si souvent que je le connaissais par cœur. Mais cette fois-là, le parcours me parut étrange. Je ne sentais pas mes pas. On aurait dit que j'avais des coussins sous les pieds, ou que le trottoir était recouvert de moquette. J'avais l'impression de glisser. Je me retrouvai soudain devant la porte du restaurant, persuadé de n'avoir fait que deux ou trois enjambées. Je savais que je pouvais avaler des aliments puisque j'avais bu de l'eau chez moi. Je savais aussi que je pouvais parler puisque après m'être éclairci la gorge, j'avais proféré des jurons en sentant l'eau me couler dessus. J'entrai dans le restaurant comme je l'avais toujours fait. Je m'assis au comptoir et une serveuse qui me connaissait s'approcha.

« Tiens, tu n'as pas l'air dans ton assiette aujourd'hui, me lança-t-elle. Tu as la grippe ? »

— Non, répondis-je, m'efforçant de prendre un ton enjoué. J'ai trop travaillé. Je manque de sommeil. Je viens de passer vingt-quatre heures d'affilée à pondre un exposé pour un cours. À propos, quel jour sommes-nous ? »

Elle regarda son poignet et m'indiqua la date, m'expliquant que cette montre perfectionnée était un cadeau de sa fille. Elle me donna également l'heure : 3 h 15 du matin.

Je commandai un steak et des œufs avec des pommes de terre sautées et des toasts beurrés, et elle partit chercher ce que je lui avais demandé. C'est alors qu'une autre vague d'horreur me sub-

mergea l'esprit : ce saut dans l'abîme que j'avais fait au Mexique le jour précédent à l'aube avait-il été une simple illusion ? Mais même en ce cas, comment était-il possible que je sois revenu de si loin à Los Angeles une dizaine d'heures plus tard ? Est-ce que j'avais dormi pendant dix heures ? Ou m'avait-il fallu dix heures pour voler, glisser, planer, ou que sais-je encore, jusqu'à Los Angeles ? Il ne pouvait être question que j'aie voyagé par un moyen de transport normal car il m'aurait déjà fallu deux jours pour rallier Mexico depuis le haut plateau d'où j'avais sauté dans le gouffre.

Une nouvelle idée saugrenue surgit dans mon esprit. Elle avait une étrangeté et une clarté comparables à celles de ce pseudo-souvenir qui me donnait l'impression d'avoir déjà connu la mort et d'avoir revécu : mon sentiment de continuité semblait désormais définitivement rompu. J'étais vraiment mort, d'une manière ou d'une autre, au fond de ce précipice. Je ne pouvais comprendre que je sois là, vivant, en train de déjeuner chez Ship's, sans pouvoir me tourner vers mon passé et voir la chaîne ininterrompue d'événements dont chacun de nous se souvient en temps normal.

La seule explication possible était que j'avais suivi les directives de don Juan. J'avais déplacé mon *point d'assemblage* en le mettant sur une position qui m'empêchait de mourir, et en partant de mon *silence intérieur*, j'avais effectué le trajet de retour à Los Angeles. Je n'avais aucune autre version à laquelle me raccrocher. Pour la première fois de ma vie, ce raisonnement me paraissait tout à fait acceptable et complètement satisfaisant. En fait, il n'expliquait rien, mais procurait une méthode pratique que j'avais déjà testée sous une forme édulcorée lors-

que j'avais retrouvé don Juan dans la ville convenue. Cette pensée parut totalement me rassurer.

Toutes sortes d'idées lumineuses se mirent à surgir dans mon esprit. Elles avaient une exceptionnelle faculté de clarification. La première qui fit irruption concernait une défaillance qui m'avait tourmenté sans répit et qui, selon don Juan, affectait couramment les sorciers de sexe masculin. Il s'agissait de mon incapacité à me souvenir des événements se produisant quand j'étais dans des états de conscience supérieurs.

Don Juan m'avait expliqué que cette élévation de mon niveau de conscience correspondait à un déplacement infime de mon *point d'assemblage*, que lui-même provoquait, chaque fois qu'il me voyait, en me donnant une forte poussée dans le dos. Il m'aidait ainsi à activer des champs d'énergie qui demeuraient généralement à la périphérie de ma conscience. En d'autres termes, ce déplacement centrait mon *point d'assemblage* sur les champs d'énergie avoisinant ceux de ma conscience normale. Cette manœuvre avait pour moi deux conséquences : une extraordinaire acuité de pensée et de perception, et l'incapacité de me remémorer ce qui s'était passé dès que je retrouvais mon état d'esprit habituel.

Ma relation avec les autres élèves de don Juan¹ en était la parfaite illustration. Ces personnes étaient elles aussi les apprenties de don Juan, et nous devions entreprendre ensemble notre *voyage défini-*

1. Les autres apprenties de don Juan étaient Florinda Donner-Grau, Taisha Abelar et Carol Tiggs. Florinda Donner-Grau a relaté son expérience dans un ouvrage intitulé *Les Portes du rêve* (éd. du Rocher, 1995), et Taisha Abelar a fait de même avec *Le Passage des sorciers* (éd. du Seuil, 1998). (N.d.T.)

tif. Je n'interagissais avec elles que sur ce plan de conscience supérieur. La clarté et l'étendue de notre interaction étaient exceptionnelles. Mais malheureusement, je n'en gardais dans l'existence courante que de vagues souvenirs très perturbants qui éveillaient mon désespoir, mon angoisse et mes appréhensions. Dans ma vie quotidienne, je m'attendais sans cesse à rencontrer quelqu'un qui allait brusquement surgir devant moi, en sortant d'un immeuble ou en me heurtant au coin d'une rue. Partout où j'allais, je jetais involontairement des regards furtifs, cherchant des gens qui n'existaient pas et qui pourtant existaient plus que quiconque.

Au Ship's, ce matin-là, tout ce qui m'était arrivé dans ces états de conscience supérieurs, jusqu'au détail le plus infime, au cours de toutes ces années passées avec don Juan, redevint un continuum ininterrompu de souvenirs. Don Juan s'était plaint qu'un sorcier de sexe masculin, lorsqu'il était nagual, était forcément fragmenté à cause de la taille de sa masse énergétique. Chaque fragment vivait un aspect particulier d'un vaste ensemble d'activités, et les événements vécus dans chacun d'eux devaient être un jour réunis afin de lui donner, sur le plan conscient, un tableau complet de tout ce qui s'était passé dans sa vie.

En me regardant droit dans les yeux, il m'avait dit que réaliser cette unification prenait des années et qu'on lui avait parlé du cas de certains naguals qui, n'étant jamais parvenus à avoir cette vision globale, étaient restés scindés.

Ce dont je fis l'expérience ce matin-là au Ship's dépassait tout ce que j'avais imaginé dans mes plus grands délires. Don Juan m'avait maintes et maintes fois répété que le monde des sorciers n'était pas un monde immuable, figé par le langage, mais un

monde éternellement fluctuant où rien ne devait être tenu pour certain. Le saut dans l'abîme avait si radicalement modifié ma cognition qu'elle pouvait à présent envisager des possibilités aussi extraordinaires qu'indescriptibles.

Mais tout ce que j'aurais pu dire sur l'unification de mes fragments cognitifs aurait été dérisoire en comparaison de la réalité. À cet instant décisif, ce matin-là au Ship's, j'expérimentai quelque chose d'infiniment plus puissant que ce que j'avais vécu le jour où j'avais vu l'énergie circuler dans l'univers pour la première fois – ce jour où, conscient d'être sur le campus de l'UCLA, je m'étais ensuite retrouvé dans mon lit, sans être rentré chez moi de la manière habituelle, celle qu'exigeait mon système cognitif pour que tout l'épisode soit considéré comme réel. Au Ship's, j'intégrai tous les fragments de mon être. Dans chacun d'eux, j'avais agi avec une parfaite cohérence et une certitude absolue, mais je ne me rappelais plus ensuite ce que j'avais fait. J'étais en fait un gigantesque puzzle, et la mise en place de chacune de ses pièces me fit un effet indescriptible.

J'étais assis au comptoir, transpirant à grosses gouttes, me creusant la tête pour rien, obsédé par des questions auxquelles on ne pouvait répondre : comment tout cela était-il possible ? Comment avais-je pu être fragmenté de la sorte ? Qui sommes-nous en réalité ? Certainement pas ce qu'on nous a tous appris à croire que nous sommes ! Je me souvenais d'événements qui, autant que je sache, ne s'étaient jamais produits. Je ne pouvais même pas pleurer.

« Un sorcier pleure quand il est fragmenté, m'avait dit un jour don Juan. Mais lorsqu'il retrouve sa complétude, il est pris d'un frisson dont l'intensité peut mettre fin à sa vie. »

J'éprouvais ce genre de frisson ! J'avais peur de ne jamais revoir mes compagnons. Il me semblait qu'ils étaient tous partis avec don Juan. J'étais seul. J'aurais voulu me concentrer sur cette idée, me lamenter sur ce malheur, et plonger dans une tristesse réconfortante comme je l'avais toujours fait. Je n'y parvenais pas. Il n'y avait rien dont déplorer la perte, rien qui puisse éveiller ma tristesse. Rien n'avait d'importance. Nous étions des *guerriers-voyageurs* qui avaient tous été engloutis par *l'infini*.

Tout au long des années, j'avais écouté don Juan parler du *guerrier-voyageur*. La description qu'il m'en faisait me plaisait et je m'y étais identifié sur un plan purement émotionnel. Mais je n'avais jamais senti ce qu'il voulait vraiment dire par ce terme, malgré les innombrables fois où il m'avait expliqué son sens. Cette nuit-là, assis au comptoir du Ship's, je compris ce qu'il signifiait. J'étais un *guerrier-voyageur*. Seuls comptaient pour moi les *faits énergétiques*. Tout le reste n'était que broutilles sans importance.

J'étais toujours assis au comptoir en attendant d'être servi, lorsqu'une autre pensée très vive fit irruption dans mon esprit. Un flot d'empathie pour don Juan m'envahit, une sorte d'identification me permettant d'appréhender pleinement les principes de son enseignement. J'avais finalement atteint son but : je ne faisais qu'un avec lui, ce qui ne s'était jamais produit auparavant. Ma défiance envers don Juan et ses concepts révolutionnaires ne provenait pas seulement de leur incompatibilité avec la pensée linéaire d'un Occidental, mais plutôt de la précision avec laquelle il les présentait et qui m'avait toujours terriblement effrayé. Son efficacité leur donnait une apparence dogmatique, et c'est pour cette raison que je cherchais sans cesse des expli-

cations et me comportais depuis le début en adepte réticent.

Oui, j'avais sauté dans un gouffre, me disais-je, et je n'étais pas mort parce que avant d'atteindre le fond du précipice, j'avais laissé la *mer sombre de la conscience* m'engloutir. Je m'étais livré à elle, sans peurs ni regrets. Et elle avait fait le nécessaire pour qu'au lieu de mourir je me retrouve dans mon lit à Los Angeles. Cette explication ne m'aurait pas convaincu deux jours plus tôt. À 3 heures du matin, au Ship's, elle me parut tout clarifier.

Je frappais du poing sur la table comme si j'étais seul dans la salle. Les gens me regardèrent en souriant d'un air entendu. Je n'y prêtai aucune attention. Mon esprit se trouvait face à un dilemme insoluble : j'étais vivant alors qu'une dizaine d'heures auparavant, je m'étais jeté dans le vide pour mourir. Je savais que ce genre de dilemme ne pouvait être résolu. Mon mode normal de cognition ne pouvait se satisfaire que d'une explication linéaire, qui dans ce cas était exclue. C'était cette interruption dans la continuité des événements – que don Juan avait associée à la sorcellerie – qui était le nœud du problème. Je le comprenais à présent aussi clairement que j'en étais capable. Don Juan avait eu parfaitement raison de me dire que pour rester dans ce monde, j'avais besoin de toute ma force, de tout mon calme, et surtout du cran et des nerfs d'acier d'un vrai *guerrier-voyageur*.

Je voulais penser à don Juan, mais je n'y parvenais pas. Je dirais même que je ne me souciais nullement de lui. Il semblait y avoir une gigantesque barrière entre nous. Je crus vraiment en cet instant que l'étrange pensée qui s'était insinuée en moi depuis mon réveil était vraie : j'étais quelqu'un d'autre. Un échange s'était produit lors de mon saut.

Habituellement, cela m'aurait plu de penser à don Juan ; il m'aurait terriblement manqué et je lui en aurais presque voulu de ne pas m'avoir emmené avec lui. Telle aurait été mon attitude normale. Je n'étais vraiment plus le même. Cette idée gagna progressivement du terrain et finit par envahir tout mon être. Soudain, plus aucune trace de mon ancien moi ne subsista.

Je me sentis dans un nouvel état d'esprit. J'étais seul ! Don Juan m'avait laissé dans un rêve en tant qu'agent provocateur. Je sentis mon corps perdre sa rigidité et retrouver progressivement sa souplesse, et je pus enfin respirer profondément et librement. Je me mis à rire tout haut. Je ne me souciais pas de ceux qui me regardaient maintenant fixement sans sourire. J'étais seul et je ne pouvais rien y faire !

J'eus la sensation physique d'entrer dans un long couloir doté d'une force qui m'entraînait à l'intérieur. C'était un couloir silencieux. Don Juan était ce couloir, calme et immense. Pour la première fois, je sentais que don Juan était dépourvu de toute matérialité. Sentimentalité ou nostalgie n'étaient plus de mise. Il ne pouvait plus me manquer puisqu'il était là, sous la forme de cette émotion dépersonnalisée qui m'attirait en elle.

Le couloir me défiait. J'avais une sensation d'exaltation, de bien-être, d'aisance. Oui, je pouvais emprunter ce couloir, seul ou avec d'autres, peut-être pour toujours. Et le faire n'était ni une contrainte ni un plaisir. Ce n'était pas seulement le début du *voyage définitif*, pas seulement le destin inéluctable d'un *guerrier-voyageur*, c'était l'avènement d'une nouvelle ère. J'aurais dû pleurer en réalisant que j'avais trouvé ce passage, mais je ne pleurais pas. J'affrontais *l'infini* au Ship's ! N'était-ce

pas incroyable ! Je sentis mon dos frissonner. J'entendis la voix de don Juan me dire que l'univers était vraiment un étrange et profond mystère.

À cet instant, la porte située à l'arrière du restaurant, celle qui donnait sur le parking, s'ouvrit et un étrange personnage entra. C'était un homme d'une quarantaine d'années, hirsute et décharné, mais qui avait un beau visage. Je l'avais vu pendant des années traîner autour de l'UCLA et discuter avec les étudiants. Il avait l'air un peu déséquilibré et l'on m'avait dit qu'il venait se faire soigner au Veteran's Hospital situé non loin de là. Je le voyais très souvent au Ship's, blotti devant une tasse de café, toujours à la même extrémité du comptoir. Lorsque sa place était occupée, il attendait à l'extérieur, en regardant par la vitrine, que son tabouret favori se libère.

Il entra dans le restaurant et s'assit à sa place habituelle, puis me regarda. Nos yeux se croisèrent. Il poussa alors un cri terrible qui me glaça jusqu'aux os, comme toutes les personnes présentes. Tous les consommateurs me regardaient, les yeux écarquillés, certains d'entre eux la bouche pleine. De toute évidence, ils croyaient que c'était moi qui avais poussé ce cri, se fondant sur les précédents que j'avais créés en tapant sur la table et en riant tout haut. L'homme sauta du tabouret et sortit en courant, se retournant pour me regarder tout en agitant nerveusement les mains au-dessus de la tête.

Cédant à mon impulsion, je me lançai à sa poursuite. Je voulais qu'il me dise ce qu'il avait vu en moi pour réagir ainsi. Je le rattrapai sur le parking et lui demandai pourquoi il avait crié. Il mit ses mains devant ses yeux et se remit à hurler, encore plus fort, un peu comme un enfant effrayé par un cauchemar. Je le laissai et revins au restaurant.

« Mais qu'est-ce qui s'est passé ? me demanda la serveuse d'un air inquiet. J'ai cru que tu m'avais laissée tomber.

— Je suis juste allé voir un ami. »

Elle me regarda, affectant un geste de surprise et de désapprobation.

« Tu ne vas pas me dire que ce type est ton ami ?

— C'est mon seul ami au monde », lui dis-je, et c'était la pure vérité, si j'entendais par « ami » un être qui, sachant voir à travers le vernis qui me recouvrait, avait compris d'où je revenais.

Table

Syntaxe	9
L'autre syntaxe	11
Introduction	13
UN FRÉMISSEMENT DE L'AIR	45
Un voyage de pouvoir	47
L'intention de l'infini	64
Qui était vraiment Juan Matus ?	91
LA FIN D'UNE ÉPOQUE	103
Les graves soucis de la vie quotidienne	105
L'impossibilité de voir la vérité en face	118
L'échéance inéluctable	126
Le point de rupture	135
Les mesures de la cognition	150
Dire merci	165
AU-DELÀ DE NOTRE SYNTAXE	179
L'ouvreur	181
Manifestations de l'énergie sur l'horizon ..	204
Voyages à travers la mer sombre de la conscience	224
	345

La conscience inorganique	238
Voir clair	254
Les lourdes ombres noires	272
DÉPART POUR LE VOYAGE DÉFINITIF	297
Le saut dans l'abîme	299
Le retour	332

COLLECTION

AVENTURE SECRÈTE

La spiritualité, l'ésotérisme et la parapsychologie offrent des perspectives fascinantes au monde moderne. Les sciences d'aujourd'hui rejoignent les traditions d'hier : l'invisible et les pouvoirs de l'esprit sont une réalité.

« **Aventure Secrète** » vous invite à porter un regard neuf sur vous et sur l'univers en répondant aux plus grandes questions de tous les temps.

ÉNIGMES

- Michael Baigent, Richard Leigh, Henry Lincoln • *L'énigme sacrée*
Michael Baigent, Richard Leigh, Henry Lincoln • *Le message*
Michael Baigent, Richard Leigh, Henry Lincoln • *L'énigme sacrée* suivi de *Le Message*
Michael Baigent • *L'énigme Jésus*
Edouard Brasey • *L'énigme de l'Atlantide*
Graham Hancock • *Le mystère de l'arche perdue*
Christopher Knight & Robert Lomas • *La clé d'Hiram*
Christopher Knight & Robert Lomas • *Le livre d'Hiram*
Christian Jacq • *La franc-maçonnerie*
Pierre Jovanovic • *Enquête sur l'existence des anges gardiens*
Chris Morton • *Le mystère des crânes de cristal*
Joseph Chilton Pearce • *Le futur commence aujourd'hui*
Lynn Picknett & Clive Prince • *La porte des étoiles*
Lynn Picknett & Clive Prince • *La révélation des templiers*
Rapport Cometa • *Les ovni et la défense*

ÉPANOUISSEMENT PERSONNEL

- Melody Beattie • *Les leçons de l'amour*
Julia Cameron • *Libérez votre créativité*
Deepak Chopra • *Les sept lois spirituelles du succès*
Deepak Chopra • *Les clés spirituelles de la richesse*
Deepak Chopra • *Les sept lois spirituelles du yoga*
Deepak Chopra • *Les sept lois pour guider vos enfants sur la voie du succès*
Deepak Chopra • *Le chemin vers l'amour*